EX DONO D. HENRICI CAILLOUE
IHS
BIBLIOT. S. J.

Digitized by the Internet Archive
in 2016

https://archive.org/details/voyagedehenriswi03swin

R. 11

VOYAGE

DE

HENRI SWINBURNE

DANS

LES DEUX SICILES.

VOYAGE

DE

HENRI SWINBURNE

DANS

LES DEUX SICILES.

VOYAGE
DE
HENRI SWINBURNE
DANS
LES DEUX SICILES,
en 1777, 1778, 1779 et 1780,

TRADUIT DE L'ANGLOIS
PAR UN VOYAGEUR FRANÇOIS.

TOME TROISIEME.

A PARIS,
DE L'IMPRIMERIE DE DIDOT L'AÎNÉ.
M. DCC. LXXXVI.

LES ENVIRONS DE NAPLES.

SECTION PREMIERE.

Après mon retour de la Pouille, je consacrai les jours les plus frais de l'été et de l'automne suivants à faire des courses dans les environs de Naples, pays déja décrit par beaucoup d'auteurs. Mais comme il est possible que plusieurs de mes lecteurs ne connoissent pas leurs relations, j'espere qu'on ne trouvera pas mauvais que je comprenne les environs de la capitale dans la description générale du royaume (1).

Ma premiere course fut à l'isle de Caprée, située à l'entrée du golfe, et distante de Naples d'environ dix-huit milles. Des rochers énormes et taillés à pic donnent à ce lieu un aspect sauvage dont l'horreur est adoucie, à mesure qu'on en approche, par le mélange de la verdure des arbres et de la blancheur des maisons.

Le paysage qui environne le lieu où l'on débarque est composé d'une multitude de différents

arbres du plus beau feuillage; de hameaux bâtis sur des terrasses; d'une plage douce, toujours couverte de matelots en action, et de petits bateaux bien peints; les uns à sec sur la plage, les autres à l'ancre; de maisons de campagne qu'on apperçoit à travers les arbres; et enfin, pour achever le tableau, de rochers imposants qui s'avancent fièrement jusques dans le sein de la mer.

Sur une langue de terre, entre deux éminences escarpées qui bornent cette isle, et dont les sommets ornés de bois s'élevent à une hauteur prodigieuse, j'apperçus les dômes et les bâtiments de la ville épiscopale : de loin elle avoit l'air d'une cité considérable, mais vue de plus près elle ne me parut qu'un village.

En partant de la ville je suivis l'ancienne chaussée qui conduit à l'extrémité orientale de Caprée, où des falaises d'une hauteur effrayante bordent le canal qui sépare cette isle du cap Campanelle (anciennement le promontoire Athénée ou de Minerve). Quoique mes yeux fussent faits depuis long-temps à des vues aussi étendues que superbes, celle que je découvrois de ce lieu étoit si grande et si magnifique, qu'il m'étoit impossible de ne pas éprouver des mouvements de surprise et de ravissement. D'un coup-d'œil j'embrassois une étendue de côte de plus de cent milles de

long, depuis *Mondragone* jusqu'au cap *della Licosa*. Cette vue rassemble une multitude d'objets que peu de pays peuvent offrir : j'avois devant moi plusieurs isles riches et bien habitées ; Naples avec ses montagnes et ses fauxbourgs si peuplés, bornés seulement par les montagnes de l'Apennin ; le Vésuve vomissant des flots de fumée, et ayant à ses pieds des villages sans nombre et des plaines riantes qui forment le plus beau contraste avec le pourpre de ses laves ; enfin j'avois absolument sous moi le promontoire de Minerve qui s'avance vers Caprée et qui sépare la baie de Naples du bassin de Salerne formant un demi-cercle, et au fond duquel les rayons du soleil faisoient appercevoir les ruines blanches de Pæstum. La magnificence de cette vue auroit mis en défaut l'art du plus habile peintre ; comment donc oserois-je me flatter de pouvoir donner une idée de celle que l'on découvre en cet endroit, de la chapelle de Sainte-Marie, hermitage où végete maintenant un ignorant anachorete, dans le lieu jadis habité par des personnages d'un genre bien différent, car c'est là qu'étoit placé le palais de Tibere ! Il y vécut près de dix ans éloigné du monde et se livrant à la débauche la plus infâme. Plusieurs auteurs ont écrit les détails de la vie abominable qu'il y menoit ; vie peu analogue à la délicatesse

de son tempérament et à la foiblesse de son âge. Mais nombre de médailles et de morceaux de sculpture du genre le plus obscene ayant été déterrés dans presque tous les coins de l'isle, prouvent jusqu'à l'évidence que tout ce dont on l'a accusé n'étoit que trop véritable.

Une personne qui a écrit l'histoire de Caprée, mais qui ne l'a pas encore fait imprimer, a entrepris la défense de Tibere, et accuse Suétone d'avoir au moins beaucoup exagéré. Il soutient qu'il n'a pu en parler que d'après les bruits populaires, et non d'après des preuves authentiques, puisque tout ce qui s'y passoit étoit entièrement caché au public. Peu de personnes étoient admises dans une isle qu'un tyran jaloux avoit choisie pour sa retraite, non pas tant à cause des charmes qu'elle offroit, que par la difficulté qu'on trouve à y aborder. Toutes les horreurs dont ces rochers furent témoins étoient enveloppées du plus profond mystere, et il n'en falloit pas davantage pour exciter les cerveaux creux de Rome à imaginer mille contes ridicules pour faire haïr de plus en plus un prince universellement abhorré. Mais pour que les arguments de cet auteur puissent avoir quelque force, il auroit fallu que tous les ministres des débauches de Tibere eussent été anéantis à sa mort, ou qu'ils eussent gardé le plus

profond silence ; supposition que rien n'engage à admettre.

Avant Tibere, Auguste avoit déja trouvé que Caprée devoit être une retraite délicieuse, jouissant de la vue de plusieurs grandes villes et presque au centre de son empire. Son successeur préféra ce séjour à tout autre ; et afin de varier ses jouissances, de goûter les plaisirs, et d'éviter les désagréments de toutes les saisons, il y fit construire douze palais dans des sites différents, et les consacra aux douze grands dieux.

On retrouve encore les ruines de plusieurs de ces palais. A Sainte-Marie on voit des souterrains immenses et des réservoirs, et sur une hauteur voisine les ruines d'un phare. Deux colonnes brisées indiquent l'entrée de la principale cour.

De ce lieu j'allai dans la partie méridionale de l'isle, où il y a un couvent de chartreux, très spacieux ; il a été fondé sous le roi Robert, par *Jacques Capri,* vieux capitaine. Le côté de la montagne qui est en face du couvent est taillé en terrasses soutenues par des voûtes qu'on appelle encore les *botteghe* ou boutiques des anciens. Si effectivement elles étoient construites pour cet usage, on doit croire qu'elles étoient ornées de tout ce qui pouvoit séduire les riches et oisifs voluptueux de la cour de l'empereur. Maintenant

il n'y existe plus aucun vestige de l'art, et l'on voit à leur place des buissons de capriers chargés de fleurs blanches et pourprées qui contrastent d'une maniere très piquante avec ces débris.

Je passai le temps de la chaleur dans une maison qui commande la plus grande partie de l'isle. Dans toutes les ouvertures formées par les bois, et dans tous les vallons qui séparent les montagnes, on tend des filets pour prendre des cailles et d'autres oiseaux de passage. Le nombre en est incroyable. D'après les meilleurs témoignages, je sais que le nombre des cailles qu'on y prend dans les mauvaises années monte à plus de douze mille, et dans les bonnes il passe soixante mille. Dans une certaine année on en prit cent soixante mille; et il y a huit ans qu'en un seul jour du mois de mai on en prit quarante-cinq mille.

Aussitôt que la chaleur fut tombée, et que je vis les zéphyrs agiter doucement les feuilles, j'allai me promener vers le nord, en traversant des vignobles et des vergers, jusqu'au palais *della Marina,* où Tibere faisoit sa résidence pendant l'hiver. Des colonnes et autres fragments d'architecture épars sur le sable déposent de l'ancienne splendeur de ce lieu.

On croit retrouver dans des ruines circulaires une partie de l'ancien théâtre, et les conduits qui

portoient les eaux au palais existent encore en entier.

Dans un vignoble tout auprès je trouvai des paysans occupés à enlever une mosaïque en marbre blanc et noir. Les ruines s'étendent fort avant dans la mer, et cet élément s'est remis en possession du domaine qu'on avoit usurpé sur lui à force de terrasses et de jettées.

Le sol y est très riche et composé de diverses couches. Un lit de bonne terre couvre un bol jaunâtre, au-dessous duquel on trouve une pierre exactement semblable au tuf des montagnes volcaniques qui environnent Naples. Le palais étoit bâti de cette pierre; mais dans les parties les moins en vue on avoit placé de grands morceaux de lave non polis, et dans l'état grossier où on la trouve dans les torrents de cette matiere formée par le Vésuve.

Cependant presque toute la couche supérieure des rochers de Caprée est de pierres calcaires et de même nature que celle des montagnes de Sorrente, dont cette isle paroît avoir été séparée par un tremblement de terre. Il se pourroit à la vérité que les couches inférieures eussent été formées par le feu dans des montagnes toutes calcaires, ainsi qu'on le voit aussi dans les plaines de Sorrente.

D'après le rapport de Dion Cassius, Caprée étoit sauvage et aride avant le temps des empereurs. Aujourd'hui même une grande partie de cette isle est inculte et raboteuse; mais tous les endroits qui en sont susceptibles sont cultivés avec soin, et couverts des plus riches moissons. La haine attachée à la mémoire de Tibere devint fatale à son séjour favori : sa mort fut à peine sue à Rome, que le sénat donna des ordres pour faire détruire tout ce qu'il avoit élevé dans cette isle ; et pour lui imprimer une espece de tache, elle fut destinée à devenir une prison d'état. La femme et la sœur de Commode furent exilées sur ces rochers, bientôt après teints de leur sang (2).

Dans le moyen âge Caprée tomba au pouvoir de la république d'Amalfi, et après la chûte de ce petit état elle appartint aux ducs de Naples.

L'auberge où nous étions étoit si mauvaise, que je préférai aux lits que je pouvois y trouver la tente qui étoit dressée sur mon bateau. Je me levai avec le jour pour grimper sur le rocher du côté de l'ouest qui sépare le district d'*Ana Capri* du reste de l'isle; il n'y a de communication que par des marches escarpées taillées en tournoyant sur un précipice d'une hauteur effrayante. Ces marches sont aussi glissantes que roides, et cependant les ânes y passent avec leur charge.

Ana Capri est une petite ville composée de quelques rues et de maisons éparpillées. On y trouve un couvent et une paroisse agréablement entourés de bosquets, d'arbres fruitiers et de jardins bien tenus et très fertiles. Je remarquai cependant que dans cette partie les fruits étoient beaucoup moins avancés que dans les vallons. Le territoire d'*Ana Capri* est sur la croupe de la montagne qui s'étend vers le nord, et qui est bornée par des rochers élevés, escarpés et inabordables. Du côté du sud et de l'est ces rochers forment des précipices d'une hauteur effrayante, et sur le bord d'un de ces rochers on trouve les ruines d'un château dans la situation la plus périlleuse que j'aie jamais rencontrée.

Le soleil se faisant alors sentir avec violence, je me hâtai de regagner mon bateau, afin de me retrouver en mer pendant la grande chaleur, qui y est bien moins incommode qu'à terre.

Cette isle réunit tant d'avantages et de beautés naturelles, que je me suis toujours étonné qu'il y vienne si peu de mes mélancoliques compatriotes. Un homme d'un caractere indolent et philosophique y trouveroit à chaque pas des sujets de méditation joints à tous les charmes de la solitude; la bonté du climat et des fruits assureroit sa santé, et la beauté du paysage dont il seroit

environné dissiperoit ses soucis et ranimeroit ses esprits. Un gentilhomme anglois nommé *Thorold* y a passé plusieurs années de sa vie dans une retraite délicieuse où il avoit rassemblé toutes les commodités analogues au climat, dans un des sites les plus agréables de l'isle; il y est mort, et a été enterré dans le tombeau qu'il s'étoit choisi.

SECTION II.

Nous traversâmes à pleines voiles le canal, qui a environ dix-huit milles de largeur, quoique nous fussions menacés de grains et de pluie. Mais à peine eûmes-nous doublé le cap d'Ischia, qu'un de ces grains pensa nous faire chavirer. Les matelots montrerent une grande présence d'esprit; ils amenerent leurs voiles avec beaucoup d'adresse, et se mirent à la rame sans bruit et sans confusion. Cependant le vent devint si furieux et le courant si violent, que nous fûmes trop heureux d'aller chercher un abri dans une caverne sur laquelle est bâti le château royal de Procida. Dans cet endroit la mer étoit tranquille; et tandis qu'au dehors régnoit la plus furieuse tempête, notre bateau étoit immobile sur ce crystal transparent. Un petit mousse m'amusa en plongeant pour aller chercher quelques pieces d'argent que je jettai dans l'eau. Il y a peu de plongeurs plus adroits que

les Napolitains. J'en ai vu souvent rester plus de deux minutes sous l'eau, et on m'a assuré qu'il y en avoit qui y restoient beaucoup davantage. Leur maniere ordinaire de pêcher les huîtres, les oursins et d'autres coquillages, est de se précipiter dans la mer, la tête la premiere, entre les rochers du Pausilipe ou de Sainte-Lucie, et d'en détacher avec un couteau les coquillages qui y tiennent fortement; après quoi ils s'élevent sur la surface de l'eau et jettent les coquilles qu'ils ont prises, dans un panier qui surnage et est attaché par une corde à l'un de leurs pieds. Cette pêche rapporte à chacun d'eux huit ou dix carlins par jour. Mais les efforts qu'ils font et la pesanteur de l'eau affoiblissent tellement leurs organes, qu'ils ne vivent pas long-temps; il est rare qu'ils arrivent à l'âge de trente ans. Lorsqu'ils pêchent le poisson appellé *cannolicchi* par les Napolitains (à cause de son tranchant), ils marchent dans la mer ayant de l'eau jusqu'au menton, cherchant avec leurs pieds sur le sable avec beaucoup de gravité et d'attention, jusqu'à ce qu'ils sentent le tranchant de ce coquillage; alors ils plongent avec une rapidité incroyable et s'emparent de leur proie. L'air grave de ces pêcheurs a donné lieu à un proverbe qui s'applique à ceux qui se promenent en rêvant et méditant: on dit d'eux qu'ils pêchent les *cannolicchi*.

La partie supérieure des falaises de Procida, dans lesquelles on trouve plusieurs cavernes spacieuses, soit qu'elles aient été creusées par la mer ou causées par les feux souterrains qui ont produit ces isles, est un tuf de différentes couleurs, brune, blanche, jaune et pourpre.

Au niveau de l'eau et un peu au-dessous, on trouve une couche de lave d'un pourpre foncé, qui sert de fondement à cette énorme masse. Le château de Procida est situé sur la pointe de ce promontoire creux, et tout auprès est la ville de Saint-Cataldo bâtie sur un isthme élevé qui sépare le canal par où les vaisseaux qui viennent du nord ont coutume de passer, d'un port circulaire qui ne peut recevoir que de petits bâtiments. Le roi y vient quelquefois pour jouir du plaisir de la chasse.

Cette isle a donné naissance, ou du moins elle a appartenu à *Jean de Procida,* homme célebre du treizieme siecle. Quoique riche et d'une naissance distinguée, ce grand personnage ne dédaigna pas de pratiquer la médecine, et il perfectionna son génie naturel par le secours de toutes les connoissances que le siecle ignorant dans lequel il vivoit pouvoit lui fournir. Les traits principaux de son caractere étoient une grande sagacité dans les projets qu'il formoit, de l'activité, de la hardiesse et de la persévérance dans l'exé-

cution. C'est avec ces qualités qu'il entreprit de venger ses compatriotes des Provençaux, qui, sous Charles d'Anjou, avoient conquis les deux Siciles et exterminé la maison de Suabe. Certains auteurs attribuent sa haine pour ce prince à une insulte personnelle qu'il en avoit reçue; mais il paroît que Procida n'avoit besoin d'aucun autre motif que de celui de son attachement inviolable pour ses anciens maîtres, et de sa profonde sensibilité pour les maux de sa patrie.

Le plan qu'il forma pour la destruction des François étant arrêté, il en prépara l'exécution avec des peines et des soins infinis. Il visita sous divers déguisements l'Espagne et la Grece pour réveiller ou pour exciter l'ambition des souverains de ces contrées. Il trouva moyen de s'introduire dans les assemblées secretes des Siciliens; et par des discours propres à les enflammer, il nourrit chez eux le feu de la révolte jusqu'au moment qui lui parut propre à le faire éclater. Au signal qu'il donna, et au premier coup de cloche, tous les Siciliens prirent les armes et massacrerent les François.

Les plus anciens écrivains parlent de l'isle de Procida comme ayant été détachée du continent par l'effet d'un tremblement de terre. Elle a dû rester long-temps inculte; car du temps des pre-

miers Césars elle étoit encore déserte, et même aujourd'hui elle n'est ni fertile ni agréable à la vue (3).

Le vent étant tombé, nous regagnâmes le large et allâmes aborder à *Borgo d'Ischia*, jolie petite ville dans l'isle de ce nom, bien bâtie, et qui est la résidence d'un évêque. Un grand rocher rond, aussi noir que s'il venoit d'être vomi par un volcan, forme une espece de port, au moyen d'une jettée qui va jusqu'à la ville. Le sommet et les côtés de ce rocher sont couverts de maisons, de vieilles tours et de fortifications ruinées, entassées les unes sur les autres, et accessibles seulement par un côté où conduit un chemin très escarpé. Les derniers princes de la branche illégitime d'Aragon vinrent chercher un asyle dans cette forteresse, lorsque la capitale ouvrit ses portes aux vainqueurs françois. Les habitants d'Ischia étoient très attachés à leurs anciens maîtres, étant la plupart descendus des vétérans espagnols auxquels Alphonse Ier avoit donné les biens confisqués sur les anciens habitants.

De Borgo je suivis à pied les hauteurs qui bordent la côte, et j'arrivai bientôt à un amas de lave de près d'un quart de mille de large, et qui est aussi nue que si elle ne faisoit que de se refroidir; mais elle est d'une espece plus raboteuse et

d'une couleur plus grise que celle du Vésuve.

Je montai environ un mille jusqu'au cratere situé sur le penchant d'une montagne qui est au centre de l'isle. Sa forme est ronde ; il est peu profond, et bordé tout autour d'un monceau de cendres. On y trouve beaucoup de pierres torses, comme si on les eût remuées avec un bâton pendant que la matiere étoit encore en fusion. On ne reconnoît aucune trace de végétation dans cette lave, quoiqu'elle soit exposée à l'air depuis l'an 1301. L'éruption dura près de deux mois, et causa une si terrible dévastation dans l'espece humaine et animale par la malignité de ses vapeurs et les qualités pestilentielles des cendres, que tous ceux qui purent échapper abandonnerent ce lieu d'horreur. La commotion souterraine fut si violente, que le volcan vomit une quantité prodigieuse de pierres, outre ce qui étoit en fusion, et il se forma dans la mer plusieurs rochers que l'on apperçoit encore au-dessus de l'eau.

Après avoir parcouru cette scene de désolation, je suivis un chantier champêtre, qui me fit traverser de jolis hameaux, des maisons de campagne agréablement situées, des vignobles et des vergers chargés d'une grande abondance de divers fruits. De temps en temps je rencontrois des bruyeres couvertes de myrtes, de chevre feuilles,

et de quantité d'autres fleurs, qui, pressées sous mes pas, exhaloient leurs parfums délicieux. La mer battoit doucement le pied de la montagne; et sur ma gauche celle d'*Épomeo*, beaucoup plus élevée, couvroit de son ombre les monticules d'alentour. Au bout de ma promenade un gentilhomme qui étoit prévenu de mon arrivée me reçut chez lui avec beaucoup de politesse. Sa maison est dans un des plus beaux points de vue de l'isle. Une vaste étendue de mer forme un contraste agréable avec les beautés variées du paysage. Tout le pays est un jardin orné, de distance en distance, de maisons d'une forme pittoresque et d'une couleur brillante.

Aussitôt que l'aube du jour parut, je montai sur l'Épomeo, montagne à laquelle toutes les terres de l'isle semblent tenir par une pente douce, excepté du côté du nord où elle est plus escarpée, et où l'on trouve de grosses masses de rochers au milieu des bois qui les couvrent. J'étois sur un âne, la seule monture qui soit sûre dans ces montagnes roides et difficiles. Ma premiere station fut aux bains chauds de la *Misericordia*, où une foule de malades se baignoient dans une fontaine fumante. Il me fut impossible de m'y arrêter assez de temps pour admirer toutes les beautés du lieu; car les exhalaisons de ces eaux étoient fétides au

suprême degré, et je ne pus soutenir la vue de tant de malheureux affligés de maladies si dégoûtantes. Je me hâtai d'arriver à des aspects plus riants, et je suivis un sentier qui contourne la montagne. Je traversai un bois de vieux châtaigniers, et des landes couvertes de plantes aromatiques, qui me conduisirent au sud. Quelques échappées de vue à travers les arbres me firent trouver le chemin moins long, et me préparerent au magnifique spectacle dont je devois jouir au sommet de la montagne. J'arrivai enfin au-dessus de la région des bois, et je suivis un sentier pelé, haché en mille endroits par les torrents qui se précipitent des rochers au printemps, après la fonte des neiges, et par les fortes pluies de l'automne. Le sol est composé d'une terre blanchâtre, et les pointes qui forment le cône sont de pierres jaunes ou d'une marne blanchâtre, qui laissent à peine quelques veines de bonne terre propres à la culture : mais par-tout où le soleil le rend possible, les vignes et les arbres fruitiers y réussissent à merveille. J'arrivai au sommet précisément au moment où le soleil venoit de percer une masse de nuages épais qui couvroient encore l'Apennin. A mesure que ses rayons s'étendoient, les vapeurs qui cachoient la mer se dissipoient, et je jouis successivement d'une vue dont mon foible

pinceau ne sauroit donner qu'une légere esquisse. Le lointain du tableau présentoit la plus superbe marine et le plus beau paysage de la nature, tandis que les parties plus rapprochées offroient toute la richesse d'un sol fertile et de la plus riche population; et cette vaste étendue de terre et de mer se développoit devant mes yeux comme une carte géographique où chaque objet seroit marqué avec la plus grande précision.

Le sommet de l'*Époméo* est un rocher de tuf blanc, dans lequel on a taillé une église, des cellules, des galeries, et tout ce qui est nécessaire aux sept hermites qui l'habitent sous l'invocation de S. Nicolas. Ces anachoretes subsistent d'aumônes qu'ils vont chercher trois fois la semaine, en faisant le tour de l'isle, aussi long-temps que la saison le permet. Mais pendant quelques mois de l'année, la neige est si abondante sur ce sommet, qu'elle leur ôte toute communication avec le reste des habitants, et les force de s'occuper uniquement de leurs pieuses méditations. Ils ont quelques petits jardins; mais ils paroissent peu s'occuper de leur culture: ils trouvent infiniment plus doux et plus commode de vivre d'aumônes. Les cellules sont sales, et ces hermites ne m'ont paru avoir aucun goût ni pour l'étude ni pour les arts. Le prieur est françois. Il étoit gouverneur du

château d'Ischia; mais il y a vingt ans que, rongé de remords au souvenir des péchés que lui avoit fait commettre sa vie militaire, et n'espérant pas pouvoir purifier son ame dans la région terrestre, il se fit hermite dans une région plus élevée. Il garde son lit depuis douze ans, tourmenté par la goutte; mais il conserve un teint fleuri et de la gaieté. Les cellules sont disposées de maniere à donner des vues sur presque toutes les parties de l'isle. Du côté du midi la pente qui va vers la mer est très douce, et le pays offre la plus belle et la plus riche végétation; le côté du nord est au contraire escarpé et nud. Au pied de cette pointe effrayante est un bassin circulaire d'où sortoient jadis des flammes et des torrents de feu qui dévasterent tout le pays. Mais il y a si long-temps que ces éruptions ont cessé, que les bords du cratere sont écroulés et l'ont comblé au point qu'on ne le reconnoît presque plus. Je le traversai à pied jusqu'à l'endroit appellé *il Laco*, lieu délicieux, où je louai un bateau et passai mon après-midi sur l'eau à prendre le plaisir de la pêche.

SECTION III.

Le lendemain je visitai les bains de vapeurs, qui sont tout auprès. Ils sont situés sur une langue

de terre composée d'un bol (*a*) rouge et blanc, fortement imprégné de soufre et d'autres minéraux qu'on trouve toujours dans les volcans. Toute l'isle d'Ischia est un produit du feu; mais la partie du nord-ouest a éprouvé plus de commotions et de ravages que le reste de l'isle. Tous ces monticules jettés confusément ne sont que des amas de pierres rouges calcinées, mêlés avec des matieres hétérogenes et teintes de diverses couleurs. Sous les bains on trouve dans la terre de gros morceaux d'une gangue rouge mêlée de crystallisations. Il y a cinq étuves pour les malades, avec des sieges où ils reçoivent les vapeurs qui provoquent bientôt à la transpiration, et dont l'odeur n'est pourtant pas trop désagréable. Ceux qui souffrent seulement dans quelque partie du corps, reçoivent les vapeurs sur la partie malade, qu'ils posent sur un tuyau préparé pour cet usage.

A un mille de ces bains est la ville de *Foria*, habitée par un peuple industrieux, qui emploie un nombre considérable de petits bâtiments pour exporter ses fruits et ses vins; mais, faute de port, les habitants se trouvent exposés à faire de grosses pertes dans les temps orageux. Leurs maisons sont

(*a*) On a déja dit ce que c'étoit qu'un bol, tome 1er, page 6.

solidement bâties; mais les rues ont à peine assez de largeur pour laisser passer un âne avec des paniers. Les environs sont extrêmement fertiles. Toutes les jeunes femmes que je rencontrai descendant la montagne, et portant des corbeilles de figues sur la tête, me parurent grandes et belles. Leurs traits sont réguliers, leurs yeux pleins de feu, leur taille svelte; et leur air élégant est au-delà de toute expression.

Je m'embarquai à *Foria* pour aller à Ponza, et pris congé d'Ischia, isle qui, par la richesse de son sol, l'abondance de ses productions, et la beauté de ses sites, peut le disputer aux lieux les plus renommés de la terre. Tous ces avantages y ont attiré beaucoup de nouveaux habitants : le nombre en est augmenté de huit mille depuis environ trente ans.

L'opinion des anciens étoit que cette isle sortit un jour du sein de la mer par l'effet du feu. Les Chalcidiens furent les premiers aventuriers qui oserent y aborder; et ils furent bien payés de leur courage par les riches établissements qu'ils y firent. Cependant des tremblements de terre et des éruptions fréquentes les forcerent à l'abandonner. Hiéron, roi de Syracuse, qui cherchoit avec des soins infatigables tous les moyens d'étendre le commerce de ses sujets, envoya une colonie dans

cette isle ; mais n'en ayant pas retiré les avantages qu'il en attendoit, il ne tarda pas à la rappeller. Depuis cette époque Ischia a toujours obéi aux souverains du continent voisin, et a suivi son sort dans toutes les révolutions qui l'ont fait appartenir à de nouveaux maîtres (4).

Le vent étoit si frais et si contraire, qu'après plusieurs vaines tentatives il nous fut impossible d'aborder à *Ponza*. Il fallut donc changer de plan et gagner le rivage de *Patria*, où sur les bords d'un grand étang on voit quelques monceaux de pierres qui sont les ruines de *Literne*.

C'est dans ce lieu que Scipion l'Africain (*a*)

(*a*) C'étoit le premier Scipion l'Africain, nommé Publius Cornélius, et fils du consul Scipion. Il n'avoit pas encore dix-huit ans quand il sauva la vie à son pere à la bataille du Tésin. Ce fut lui qui prit Carthage la neuve, qui termina la guerre d'Espagne, qui vainquit Syphax, roi de Numidie, l'an 203 avant J. C. Il vainquit aussi Annibal à la bataille de Zama, qui décida entre Rome et Carthage. Ce fut alors qu'on lui donna le nom d'Africain. Les ennemis qu'il avoit à Rome lui inspirerent le desir d'aller en Asie avec son frere, et tous deux y défirent Antiochus, l'an 189 avant J. C. A son retour il fut traduit devant le peuple à l'instigation de Caton, qui l'accusoit de péculat. Au lieu de se défendre, il dit au peuple : « Romains, c'est « à pareil jour que j'ai vaincu Annibal et les Carthaginois : « allons au temple en rendre graces aux dieux ». Tout le

se retira pour se dérober à l'acharnement de ses ennemis, et où il passa en philosophe les derniers temps de sa vie. Par cet exil volontaire il échappa du moins aux indignités, sans avoir besoin, pour son salut, que l'on violât aucune loi de sa patrie. Séneque (*a*) dit avoir couché dans la maison de campagne qui, 200 ans auparavant, avoit servi d'asyle à ce héros. Il nous en parle comme d'un grand bâtiment environné d'un jardin entouré de hautes murailles, et flanqué de tours pour le garantir de toute surprise. Il y avoit dans ce château une citerne assez grande pour fournir de l'eau à toute une armée ; et pour l'usage du maître il y avoit un petit bain simple comme tous ceux de

---

monde le suivit, excepté ses accusateurs. Mais malgré ce triomphe il quitta Rome pour jamais, et se retira à sa maison de Literne, où il cultiva la terre ainsi que les anciens Romains. Il y mourut peu de temps après, l'an 180 avant J. C. On connoît le trait de sa continence, et plusieurs autres que l'histoire nous a conservés. Il n'eut qu'un fils, fait prisonnier dans la guerre d'Asie, et qui adopta le fils de Paul Émile, nommé dans la suite Scipion l'Africain, après avoir détruit Carthage. (Note du traducteur.)

(*a*) Vidi villam structam lapide quadrato, murum circumdatum sylvæ ; turres quoque in propugnaculum villæ utrimque subrectas ; cisternam ædificiis et viridibus subditam, quæ sufficere in usum vel exercitûs posset ; balneolum angustum, tenebricosum ex consuetudine antiqua.

ce temps. Il est vraisemblable que ce rivage étoit moins mal-sain lorsque Scipion l'habitoit, qu'il ne l'est dans l'état sauvage où on le voit aujourd'hui, étant maintenant couvert de marais et d'étangs d'eau salée. Mais malgré cela, et quelque égard qu'on ait pour cette cause, j'ai peine à croire qu'une plage aussi basse ait jamais pu faire un séjour agréable pendant l'été.

Si l'on peut s'en rapporter à la tradition, les cendres de Scipion furent déposées dans cet endroit; et le mot *Patria,* qu'on trouve encore gravé dans l'ancienne tour, et dont le lac voisin a pris son nom, est un fragment de l'épitaphe qu'il s'étoit composée lui-même, et qui prouvoit qu'il avoit conservé un peu d'humeur contre sa patrie. Elle étoit conçue en ces termes :

Ingrata patria, neque enim mea ossa habebis.

Du moins est-il certain qu'on n'a retrouvé ni urne ni inscription qui eût trait à cet homme illustre, dans le tombeau des Scipions nouvellement découvert à Rome près de la porte S. Sébastien.

De ce lieu nous fîmes six milles vers l'est, pour aborder au rocher isolé où étoit l'ancienne citadelle de Cumes, cette premiere ville fondée en Italie par une colonie grecque (*a*). Elle étoit

(*a*) Je parle ici d'après les historiens grecs; car il me

jadis le centre du commerce de tout ce canton, fonda dans la suite la ville de Naples, et fut la capitale d'un état qui avoit l'empire des mers avant qu'il fût question de Rome et de Carthage. Cumes eut une longue suite de prospérités pendant que Rome se trouvoit renfermée dans les bornes étroites de son premier domaine. Sous le gouvernement d'Aristodeme elle fut l'asyle de Tarquin le Superbe, après que tous les souverains voisins eurent inutilement tenté de le rétablir, ou lui eurent refusé leur secours. Ce même Aristodeme s'étoit rendu maître absolu en conservant les loix de sa patrie. Dans la soixante-quatrieme olympiade les Tyrrhéniens vinrent attaquer Cumes dans l'espoir de piller ses riches magasins, fruits d'un commerce long et heureux; mais ils furent repoussés avec perte. Dans cette extrémité la république dut son salut au courage et à la bonne conduite d'Aristodeme, et elle récompensa ses services par toutes les marques d'honneur qu'un état libre puisse donner. Il devint bientôt assez populaire pour exciter la jalousie du sénat, qui,

---

paroît plus que vraisemblable que les Tyrrhéniens et d'autres anciens habitants de l'Italie étoient venus originairement de la Grece et d'autres pays orientaux.

(Note de l'auteur.)

pour le perdre, l'envoya avec fort peu de monde défendre la ville d'*Aricie* contre les Toscans ; mais, par les efforts de son génie militaire, Aristodeme termina la campagne avec gloire, et à son retour à Cumes il profita de l'attachement des troupes pour détruire ses ennemis et s'emparer de l'autorité suprême. Il régna pendant plusieurs années avec un pouvoir absolu ; mais il subit enfin le sort de presque tous les tyrans : il fut trahi par ses créatures, et massacré avec toute sa famille.

A mesure que Rome augmentoit en puissance, la gloire de tous ses voisins s'évanouissoit devant elle. Ceux de Cumes subirent le joug à leur tour, et furent traités avec douceur. Mais la véritable liberté étoit perdue, et avec elle le commerce abandonna ce séjour. Enfin la tristesse et la solitude de ce lieu devinrent telles, qu'elles passerent en proverbe.

Vacuæ Cumæ — Quieta Cyme, etc.

Les Goths ruinerent absolument cette malheureuse ville, qui, n'étant plus à la fin qu'un repaire de voleurs, fut entièrement abandonnée en 1207. Ce rocher est le produit d'un volcan ; il est taillé en plusieurs vastes cavernes, parmi lesquelles on cherche en vain celle où la sibylle rendoit ses ora-

cles. Ce sanctuaire fut détruit comme le reste de la ville. Agathias nous apprend qu'on avoit creusé le rocher en forme de temple, et que son comble servoit de fondement à la principale tour de la forteresse. Lorsque Narsès attaqua cette citadelle, il fit percer la montagne en différentes directions, et la fit étayer avec des poutres. Quand tout fut prêt pour l'assaut, il y fit mettre le feu. Aussitôt que les poutres furent consumées, le rocher s'écroula et s'effondra dans le temple. Les troupes impériales passerent sur ces débris pour entrer dans la ville.

Cumes s'étendoit dans la plaine du côté de l'est, et l'on en retrouve encore plusieurs ruines. Chaque à-verse qu'il fait découvre quelque nouveau fragment de l'opulence et du bon goût de ses anciens habitants. Une grande arche, bâtie en brique, appellée l'*Arco Felice,* qu'on trouve au bout de cette plaine, est supposée avoir été jadis une porte de la ville, ou une communication qui, du temps des Romains, passoit sous un aqueduc, mais n'étoit pas un monument de l'ancienne république de Cumes (5).

SECTION IV.

Je m'embarquai à Cumes, et j'abordai au bout du canal par lequel le lac Fusaro se décharge dans

la mer d'Ischia. Mes conducteurs me montrerent dans ce lieu les ruines du tombeau de Caïus Marius. Comme je suis porté à croire que les contes vulgaires ont toujours un fondement de vérité, quelque foible qu'il soit, il me paroît possible que les cendres de ce célebre consul aient été transportées de Rome, où il est mort, pour être déposées près de la maison de campagne qu'il avoit en Campanie, et qu'il chérissoit par préférence. Le lac Fusaro n'a aucun agrément, mais il est d'un grand rapport par l'abondance de ses poissons, et par la quantité d'oiseaux aquatiques qui en couvrent la surface. J'ordonnai à mon bateau de faire le tour, et je traversai à pied l'isthme qui est entre le cap Procida et les montagnes de Baie. Sous un berceau continuel de vignes, un sentier me conduisit à *Mare-morto*, qui est divisée en deux parties : l'extérieure reçoit toujours les eaux de la mer ; mais l'inférieure se ferme à volonté pour pouvoir y pêcher. Une pointe sablonneuse la sépare du canal de Procida ; et à son extrémité est le promontoire escarpé de Misene. Les ruines de la ville de ce nom sont éparses au pied de la montagne, et on y reconnoît distinctement les restes d'un théâtre. Un fragment superbe d'une corniche de marbre prouve l'élégance avec laquelle il étoit décoré. L'architecture étoit d'ordre composite le plus précieux.

Lorsque le second triumvirat se fut apperçu que la puissance qu'il venoit d'usurper ne pouvoir acquérir de véritable consistance sans l'empire des mers, il s'occupa du soin de se procurer des forces maritimes. *Classis,* située au-dessus de Ravenne, fut choisie pour être le séjour de la flotte destinée pour l'Adriatique, et en même temps on établit à Misene un arsenal et un port pour celle de la Méditerranée. Presque à la naissance de ce projet la marine d'Auguste fut à-peu-près anéantie près du cap Misene par la flotte du fils de Pompée ; mais ce malheur ne servit qu'à exciter davantage Auguste à redoubler d'activité pour se procurer une marine redoutable. Il convertit en magasins les cavernes creusées par la nature à Misene, et fit percer des routes pour y arriver de toutes parts. Des eaux salubres qui se trouvoient à quelque distance, furent détournées et conduites par des aqueducs dans des réservoirs immenses, dont le plus grand, très bien conservé jusqu'à ce jour, est connu sous le nom de *Piscine admirable.* C'est une citerne souterraine, distribuée en allées par des piliers quarrés voûtés par-dessus. L'incrustation formée sur les murs par le sédiment des eaux est devenue maintenant un albâtre si dur, qu'elle ne peut être entamée par aucun outil ; et elle est si épaisse et si

compacte, qu'elle est susceptible du plus beau poli.

Il y avoit sur cette péninsule une maison de campagne bâtie par Caïus Marius, et d'une si grande élégance, que l'austérité de plusieurs Romains en fut blessée ; ils regardoient cette recherche comme indigne du caractere d'un véritable soldat. Quelque temps après, Lucullus, ayant dévasté l'Asie, fit bâtir dans ce même lieu une maison dont la magnificence effaça entièrement celle de Marius; mais elle fut éclipsée à son tour par le palais que les empereurs y firent construire. Quelques tristes cabanes de pêcheurs et une auberge solitaire remplacent aujourd'hui ces habitations, dont depuis si long-temps il ne reste plus de vestiges, et qui ont appartenu à tant de héros et de monarques ; et de misérables bateliers viennent s'enivrer de ripopé, peut-être au même endroit où ces voluptueux maîtres du monde savouroient à longs traits les vins de Chio et de Falerne.

Un pauvre malheureux, malade, déplorant ses maux et demandant l'aumône, étoit étendu par terre, presque au même endroit où Tibere avoit rendu le dernier soupir. En rapprochant des circonstances si frappantes, je ne pus m'empêcher de m'abandonner à mes réflexions; et retraçant à mon imagination ces tableaux du temps

passé, mon ame se livroit à cette douce mélancolie que les poëmes d'Ossian lui ont souvent fait éprouver. Je me sentois porté à une trop grande admiration pour l'antiquité, à rabaisser le temps présent, et à regretter d'être né dans un siecle si dégénéré. Mais au milieu de ces réflexions la vue soudaine d'un vaisseau de guerre qui voguoit majestueusement sur le golfe, le bruit éloigné de son artillerie qui saluoit le port, et jusqu'au télescope même avec lequel je le regardois, eurent bientôt dissipé ces vapeurs noires, ainsi que mes faux raisonnements, et je remerciai Dieu de m'avoir fait naître dans un temps où les arts, le commerce et les sciences, brillent avec tant d'éclat.

Le port où mouilla jadis la flotte d'Agrippa n'offre plus aujourd'hui qu'un méchant bac destiné à passer les voyageurs. Je m'en servis pour me rendre aux champs élysées, qui sont abrités au nord par une petite éminence couverte d'arbres dont les branches sont entremêlées de vignes abondantes. Tout ce rivage est entrecoupé de cavernes et de sépultures; il y a une ancienne route qui conduit du bac vers Capoue, à travers une quantité innombrable d'anciens monuments qui renfermoient jadis les cendres des morts, et qui sont aujourd'hui habités par des vivants. La raison pour laquelle on trouve sur cette route,

ainsi que dans les environs, un si grand nombre de tombeaux, c'est que la superstition des païens leur faisoit croire qu'on ne pouvoit être heureux dans l'autre monde qu'après avoir reçu la sépulture dans celui-ci; et en conséquence celui qui mouroit paisiblement dans son lit à Misene, comme celui qui avoit trouvé la mort dans un combat ou dans un naufrage, recevoit toujours de ses amis les honneurs des funérailles. On érigeoit à chacun, quelque médiocre que fût son état, un mausolée convenable, quoique souvent ses restes n'y fussent point renfermés, et on croyoit ouvrir ainsi à son ombre l'entrée des champs élysées. Ces circonstances s'accordoient admirablement avec les fables et les traditions sur ce pays, transmises dès la plus haute antiquité. Homere y conduit Ulysse, et y établit ses enfers. Il changea Mare-morto en Achéron, et les champs d'alentour en champs élysées, où les morts arrivoient dans la barque à Caron. La chose étoit vraie à la lettre pour ceux qui mouroient à Misene. Ce champ de funérailles produit aujourd'hui un vin qui a beaucoup de corps, et qui pourroit être excellent si la maniere de le faire étoit mieux entendue : car il a de la force, de la couleur et de la saveur; mais il est extrêmement âpre, plein de feu et capiteux. Son prix n'excede jamais huit

sous la bouteille. Les marchands de vin l'achetent, l'embarquent sur des vaisseaux, et, après qu'il a couru la mer pendant quelques mois, le vendent à Naples pour vin étranger.

Comme il n'est pas prudent de dormir sur cette plage avant que les pluies de l'équinoxe aient purifié l'atmosphere, nous mîmes au large, et passâmes la nuit près des rochers de Procida, dans un endroit où la mer étoit fort calme ; nous y restâmes jusqu'au moment où les rayons du soleil levant m'avertirent de poursuivre mon voyage le long de cette côte si intéressante, quoique maintenant presque déserte (6).

SECTION V.

J'allai le matin à l'ouest de Bauli, où l'on montre quelques ruines qu'on dit être le tombeau d'Agrippine, mere de Néron (*a*), assassinée, dit-on, par ordre de son fils. Il est vrai que ses esclaves brûlerent son corps et déposerent ses cendres sur la route de Bauli ; mais les ruines que nous vîmes ressemblent beaucoup plus à celles

(*a*) Elle étoit fille de Germanicus et d'Agrippine, fille de la fameuse Julie et d'Agrippa. Elle naquit à l'endroit où depuis a été bâtie la ville de Cologne, qui fut appellée de son nom Colonia Agrippinensis.

d'un théâtre ou à d'anciens jardins, qu'aux restes d'un sépulcre. Il seroit bien difficile de marquer précisément le lieu de son tombeau; car on ne sauroit douter que la mer ne couvre aujourd'hui une grande étendue de côtes qui jadis contenoient de vastes jardins, des viviers et des maisons. Hortensius, contemporain et rival de Cicéron, y en avoit une qu'on ne peut pas supposer avoir été placée dans le petit espace qui reste aujourd'hui. De là nous entrâmes dans une baie où le pur crystal des eaux réfléchissoit les tristes ruines de la ville de Baies, ce séjour si beau, et jadis si recherché par les anciens maîtres du monde. Les bains chauds et les vapeurs médicinales dont ses environs abondent, doivent avoir fixé anciennement l'attention des malades, d'autant plus que le bain étoit le plaisir le plus fréquent des anciens Grecs, même en bonne santé, et leur remede ordinaire lorsqu'ils étoient incommodés. Il ne paroît pourtant pas que les eaux de Baies aient eu plus de célébrité que beaucoup d'autres jusques vers le déclin de la république romaine. Mais aussitôt que les dépouilles de l'univers, au lieu d'être employées à des travaux publics, eurent été appliquées aux objets de luxe, les avantages marqués que cet endroit offroit aux voluptueux qui fuyoient la capitale pour leur santé ou leurs

plaisirs, exciterent leur enthousiasme. La variété de ces bains naturels, la douceur du climat et la beauté du paysage, charma les gens de qualité, dont la passion pour le bain n'avoit point de bornes. Le grand usage que nous faisons de la toile, et celui que nous avons perdu de nous frotter avec des onguents, ainsi que le faisoient les anciens, rend maintenant la nécessité des bains moins grande : mais les anciens ne faisoient aucun exercice, ne commençoient aucune étude, enfin n'entreprenoient rien sans s'être auparavant baignés ; ce qui, à Rome, causoit nécessairement une dépense immense en aqueducs, en étuves, et en valets de bains.

Il étoit donc bien naturel qu'un endroit où l'on trouvoit des eaux chaudes naturellement à différents degrés, dans le plus délicieux de tous les sites, fût regardé d'eux comme un trésor précieux. Baies (*a*) offroit au plus haut point tous

(*a*) Varron dit que cette ville avoit été appellée Baia, du nom d'un des compagnons d'Ulysse qui y fut enterré. Jules César y avoit une maison dans laquelle Marcellus fut empoisonné, 23 ans avant J. C., par l'impératrice Livie, qui vouloit que Tibere succédât à Auguste. Varron parle aussi de la maison d'Irrius, et Tacite de celle de Pison, où se forma la conjuration contre Néron.

(Note du traducteur.)

ces avantages, et la facilité de sa communication avec Rome n'en étoit pas un des moindres. Au commencement les empereurs s'y retiroient pour s'y délasser des travaux de l'empire, pour donner du ton à leurs nerfs, et ranimer leurs esprits épuisés par des campagnes sanglantes et des dissentions domestiques. Leurs habitations étoient peu de chose; mais bientôt les progrès du luxe firent élever palais sur palais avec tant de promptitude et de magnificence, qu'enfin tout le terrein se trouvant employé, de hardis architectes (*a*),

(*a*) Contracta pisces æquora sentiunt,
Jactis in altum molibus : huc frequens
Cæmenta demittit redemtor
Cum famulis, dominusque terræ
Fastidiosus.

« Un grand seigneur, dédaignant la terre ferme, veut s'éten-
« dre sur la mer; il borde les rivages d'une foule d'entre-
« preneurs et de manœuvres; il y roule des masses énormes
« de pierre; il comble les abymes. Les poissons, surpris, se
« trouvent à l'étroit dans ce vaste élément.

Hor. lib. III, od. I.

Il dit encore :

Tu secanda marmora
Locas sub ipsum funus, et, sepulcri
Immemor, struis domos;
Marisque Baiis obstrepentis urges

secondés par des trésors inépuisables, porterent jusques dans la mer les fondements de leurs nouveaux édifices, et repousserent cet élément de ses anciennes limites. Il s'en est depuis amplement dédommagé, en reprenant bien plus qu'il n'avoit perdu.

Baies, qui jusques là n'avoit été habitée que pendant la saison des eaux, devint alors une ville permanente. Le Romain que son âge ou ses infirmités ne rendoient plus propre à jouer un rôle sur le théâtre de la politique, celui que son indolence naturelle portoit à rechercher un endroit où il pût réunir les agréments de la ville à ceux de la campagne, celui qui cherchoit à fuir le voisinage dangereux de la cour et l'espionnage des délateurs, tous ceux-là y couroient en foule pour mener une vie exempte de crainte et de trouble.

Submovere littora,
Parùm locuples continente ripâ.

« Sur le point de mourir, vous employez quantité d'ou-
« vriers à tailler des marbres; et tandis que vous ne de-
« vriez songer qu'à creuser votre tombeau, vous ne vous
« occupez qu'à élever de superbes édifices. La terre ferme
« ne vous suffit pas; vous mettez tout en œuvre pour élar-
« gir le rivage, et pour reculer la mer qui vient briser ses
« flots écumants contre les côtes de la Campanie ».

Od. l. II, od. XVIII.

Une si grande affluence d'habitants opulents eut bientôt fait de Baies un prodige de l'art, comme jusques-là elle avoit été celui de la nature. On peut juger de sa magnificence par les ruines innombrables qui nous en restent; ces monceaux de marbre, ces mosaïques, ces stucs et autres précieux fragments, tous marqués au coin du bon goût.

Cette ville conserva toute sa splendeur jusqu'au temps de Théodoric, roi des Ostrogoths. Mais l'irruption de ces barbares conquérants fit bientôt disparoître ses palais enchantés; ils saccagerent et brûlerent tout ce qu'ils trouverent sur leur chemin, et exterminerent la race entiere des nobles. La perte de leur fortune ne laissa plus les moyens aux Romains, ni même la volonté, de soutenir des établissements aussi magnifiques que dispendieux, et dont d'ailleurs il n'est possible de jouir que dans la paix et la prospérité. A peine l'opulence eut-elle disparu, que la mer reprit tous ses droits; les digues et les jettées furent rompues et emportées; des promontoires entiers, avec les tours superbes qui les couronnoient, furent ruinés par les eaux, et ensuite précipités dans la mer, où l'on apperçoit encore à quelques pieds de sa surface des pavés de rues, des fondations de maisons, et des masses de mu-

railles. Les tremblements de terre ont aussi beaucoup contribué à cette dévastation générale. Enfin les vapeurs méphitiques qu'ils ont occasionnées, et les eaux stagnantes, ont fait de ce lieu, jadis l'asyle de la santé, un séjour empesté, du moins pendant les chaleurs de l'été; et cependant Baies, dans cet état de ruines, et quoique dépouillée de tous ses ornements, présente encore les objets les plus surprenants et les plus pittoresques.

A mesure que nous suivions la côte, un *cicerone* que j'avois pris à Baies nous montroit des voûtes et des terrasses qu'il disoit avoir appartenu à la demeure de quelque grand personnage de l'antiquité. Par-tout on trouve dans le sable des fragments de ruines, et pendant l'été plusieurs personnes s'occupent à en tirer du fond de la mer; on le fait passer ensuite par plusieurs eaux, et il est rare qu'on n'y trouve pas la récompense de ses peines, soit par des pierres gravées, des médailles, ou d'autres curiosités précieuses.

Sur la pointe la plus élevée de la baie, il y a un grand château qui commande la rade, où les vaisseaux de guerre étrangers viennent ordinairement mouiller, le port de Naples n'étant pas assez spacieux pour les contenir. Ils trouvent dans ce lieu un abri sûr, de bonne eau et des vivres;

mais dans l'été ils risqueroient de voir périr leur équipage par l'insalubrité de l'air.

Au fond de la baie, et au pied des rochers escarpés sur lesquels sont les ruines de la maison de Néron, il y a des cavernes obscures, d'une profondeur immense, qui conduisent à des bains de vapeurs d'une chaleur étouffante. Il faut avoir autant de force que de courage (*a*) pour pénétrer jusqu'au bout, et personne n'est en état d'y rester long-temps. Les sources sont si bouillantes, qu'un œuf y devient dur presque dans l'instant. Ces cavernes paroissent être le lieu où la nature a posé le foyer d'un volcan dont les opérations,

---

(*a*) Je ne sais sur quel fondement ces bains, au nombre de trente, passent pour avoir été ornés d'inscriptions grecques et de statues, dont l'expression et les attitudes indiquoient à quelle partie du corps chaque bain pouvoit convenir. Parrino, dans son Théâtre des vice-rois, nous apprend que trois médecins de Salerne craignant que la réputation et l'excellence de ces eaux ne devînt la ruine de leur faculté, y vinrent pendant une nuit, estropierent les figures, effacerent les inscriptions, et gâterent les sources autant que le temps put le leur permettre. Mais cet historien ajoute très gravement qu'Hygia, qui veille toujours sur la santé des Napolitains, avoit vengé cette barbarie, en excitant une tempête qui fit périr les trois médecins avant qu'ils pussent aborder dans leur patrie et jouir du succès de leur infamie. (Note de l'auteur.)

dans le cours des deux derniers siecles, ont été des plus violentes; car c'est à ce volcan qu'il faut attribuer le bouleversement des campagnes voisines et le changement total que leurs surfaces ont éprouvé par la naissance de *Monte-nuovo*, qui ferme la vallée d'Averne.

En 1538, après plusieurs secousses d'un tremblement violent, la terre s'ouvrit et vomit à une hauteur prodigieuse un déluge de flammes et de cendres brûlantes, qui, après avoir long-temps obscurci l'atmosphere, formerent, en retombant, une montagne circulaire dont la base a quatre milles de tour, et la hauteur est de mille pieds, avec un grand cratere au milieu. Immédiatement après cette explosion il s'éleva un vent furieux qui dispersa les cendres sur tout le pays d'alentour, de maniere qu'elles brûlerent entièrement la végétation; et par-tout où l'herbe en fut imprégnée, elle donna la mort à tous les animaux qui la brouterent. Peu s'en fallut que la frayeur causée par cet affreux phénomene ne fît abandonner toute cette contrée. A peine quelques familles oserent-elles rester pour envisager cette horrible dévastation, qui avoit détruit une ville considérable, comblé un lac, et enseveli dans les entrailles de la terre une grande étendue de champs bien cultivés.

Don Pedro de Tolede, vice-roi de Naples, pour engager les habitants à revenir, fit bâtir une maison à Pouzzoles et y fixa sa résidence. Son exemple, et le temps qui fait tout oublier, dissiperent l'effroi général. Lorsque l'homme est obligé de travailler pour sa subsistance journaliere, et qu'il est entièrement occupé du soin de pourvoir à des besoins pressants, il a bientôt oublié ses malheurs passés; aussi don Pedro vit-il en bien peu de temps repeupler tout ce pays.

Une partie de Monte-nuovo est cultivée; mais une bien plus grande portion est couverte de ronces et d'herbes qui exhalent une odeur fétide et sulfureuse. L'intérieur du cratere est revêtu d'arbustes, et le petit espace qui est dans le fond est planté de mûriers et de figuiers, exemple bien frappant des changements étonnants qui ont lieu dans ce pays extraordinaire. Je n'y vis aucune trace de lave ni de matieres entrées en fusion, et même il y avoit peu de pierres dans l'intérieur.

Près du pied de cette montagne, la chaleur causée par les feux souterrains est si violente, que, même au fond de la mer, le sable est brûlant. Une langue de terre assez étendue empêche la mer d'entrer dans un étang couvert d'herbages, seul reste du lac Lucrin, jadis si renommé par l'excellence et l'abondance de ses coquillages,

et dans le milieu duquel il y avoit un canal profond, où les vaisseaux se tenoient à l'ancre, et qui lui servoit de communication avec le lac Averne. Il n'y a plus aujourd'hui qu'un petit ruisseau qui sert de décharge aux eaux surabondantes. Je m'imagine que le lac Lucrin n'avoit été originairement qu'un marais inondé quelquefois par les eaux de la mer, jusqu'à ce qu'Hercule lui eût donné plus d'étendue et de profondeur, en élevant une digue qui le traversoit et empêchoit la mer d'y entrer ; qu'ensuite Auguste y forma le port Jules en élevant davantage cette digue, et en procurant ainsi assez d'eau pour que les vaisseaux pussent y mouiller sans crainte (7).

SECTION VI.

Un chemin ombragé entre Monte-nuovo et une forêt de roseaux me conduisit au bord du lac Averne, amas circulaire d'une eau enfermée de tous côtés par une chaîne de montagnes, excepté dans l'endroit où j'y arrivai. Quelle preuve plus évidente que ce lac étoit jadis le cratere d'un volcan!

Sa vue, quoique bornée, est infiniment agréable. La surface rembrunie de ses eaux tranquilles, que l'on dit avoir trois cents soixante brasses de profondeur, réfléchissent distinctement les bois

qui couvrent ses rivages. Des milliers d'oiseaux sauvages voltigent à l'entour, et des alcyons (*a*) sans nombre pêchent le long des bords.

Les ruines d'un grand temple octogone s'avancent majestueusement jusqu'au rivage. Le marbre dont il étoit orné a été emporté depuis long-temps; mais sa forme et sa grandeur lui donnent encore un air très imposant : il est vraisemblable que ce temple avoit été dédié aux dieux infernaux, auxquels ces lieux étoient jadis consacrés. Des forêts sombres et antiques déployoient leurs rameaux au-dessus de l'abyme, et leurs feuillages épais étoient impénétrables aux rayons du soleil. Les vapeurs méphitiques qu'exhaloient les entrailles de cette terre brûlante ne pouvant pénétrer jusqu'à l'atmosphere supérieure, s'étendoient en brouillards sur sa surface. Cet effrayant ensemble inspiroit une horreur religieuse analogue au culte de ces horribles divinités, quand une horde de Cimmériens (*b*), barbares dignes d'une telle ha-

(*a*) Appellés en France martin-pêcheur.

(*b*) Ce peuple habitoit les environs des Palus-méotides et du Bosphore cimmérien. Les Grecs croyoient que leur pays étoit couvert d'épaisses ténebres, et c'est pour cela qu'ils le placerent sur les confins de l'enfer. Le P. Hardouin a cru que les Cimbres, vaincus par Marius, étoient sortis de ce pays. (Note du traducteur.)

bitation, vint s'établir au sein de ces montagnes. Ils s'y consacrerent au service du Tartare, et devinrent les prêtres de tous les dieux de l'Achéron.

La superstition, toujours compagne du mystere, s'empara de bonne heure de ce lieu sauvage, et y conduisit ces timides sacrificateurs pour qu'ils y célébrassent leurs tristes orgies. Ce fut elle qui leur fit évoquer les mânes des héros, et sacrifier aux dieux infernaux pour s'efforcer de pénétrer dans les secrets de l'avenir. Les poëtes renchérirent ensuite sur cette illusion populaire, et ils embellirent leurs descriptions de tous les rêves produits par leur folle imagination. Homere conduit Ulysse au lac Averne comme étant l'entrée des demeures infernales; et Virgile, à l'imitation du poëte grec, y conduit également son héros. La sainteté de ces lieux fut célebre pendant plusieurs siecles. Annibal, à la tête de son armée, y offrit un sacrifice; mais j'aime mieux croire que ce fut plutôt pour essayer de surprendre la garnison de Pouzzoles, que par aucun motif de piété.

Ce lieu fameux jouissoit depuis long-temps et fort tranquillement de sa célébrité par le mystere dont il étoit enveloppé, lorsqu'une lumiere imprévue vint tout-à-coup l'éclairer. Ses sombres horreurs furent dissipées, et la prétendue sain-

teté disparut avec elles. Agrippa fit abattre ces forêts; la flotte qu'il y établit troubla la tranquillité de ses eaux, et l'air empesté se purifia. Les auteurs anciens nous parlent de ces exhalaisons comme étant d'une malignité surprenante; mais les modernes, qui n'ont connu ce lieu que depuis le temps d'Agrippa, les accusent d'exagération. Je crois cependant que les anciens méritent plus de croyance; car encore aujourd'hui l'air y est fiévreux et dangereux, ainsi que l'attestent, d'une maniere fâcheuse, les teints jaunes et livides des vignerons qui ont remplacé dans ce séjour les Sibylles et les Cimmériens.

Bocace rapporte que, pendant son séjour à la cour de Naples, la surface de ce lac fut couverte tout-à-coup de poissons morts, noirs et brûlés, comme s'ils eussent été tués par une éruption *subaqueuse* (*a*). Il abonde actuellement en tanches, comme le lac Lucrin en anguilles. Le sort de ces deux lacs a été bien différent. Dans les temps brillants de l'empire, le lac Lucrin étoit le lieu à la mode où se faisoient les parties de plaisir d'une cour voluptueuse, Séneque en parle comme du dernier degré de raffinement du luxe et de l'extravagance; maintenant des roseaux et

(*a*) Arrivée sous l'eau.

un limon boueux bordent les flaques d'eau éparses qui ont succédé à ce lac, jadis si beau : tandis que l'Averne, autrefois si sombre, maintenant clair et serein, offre une surface riante et un site qui semble inviter à ces parties de plaisir que personne ne songe plus à y faire.

Vis-à-vis du temple, j'entrai dans une caverne connue sous le nom de *grotte de la Sibylle*. Il me paroît plus vraisemblable que c'étoit plutôt l'ouverture d'une communication qui alloit de Cumes à Averse, que la demeure de cette prêtresse, d'autant plus que les historiens nous disent positivement qu'elle habitoit un antre placé sous la citadelle de Cumes. Quelqu'un, plein de jugement, et qui, avec des soins infatigables, a entrepris d'éclaircir les faits les plus obscurs de l'antiquité, croit que cette grotte étoit une partie du canal que Néron eut l'extravagance de projetter pour réunir l'embouchure du Tibre au port Jules, projet chimérique qui fut abandonné dès sa naissance.

Sur chaque colline, et dans chaque vallon des environs, paroissent encore les ruines de superbes maisons de campagne où les arts ont déployé toute leur magnificence, dont des murs en ruines et presque enterrés, et quelques fragments de marbre, nous montrent encore les vestiges,

comme si le temps les eût épargnés pour nous donner simplement une idée du bon goût qui avoit présidé à leur construction. Dans les derniers temps de la république, et dans les jours brillants des empereurs, presque toutes les personnes d'un rang élevé avoient des maisons de campagne dans ce canton, et les intrépides antiquaires de Pouzzoles les indiquent hardiment aux voyageurs, comme s'ils leur disoient la vérité. Parmi ces ruines il y en a une sur-tout qui mérite de fixer l'attention, et qui justifie en quelque sorte la foi que nous ajoutons à l'autorité plus que suspecte de ceux qui nous instruisent; c'est le lieu où l'on prétend que Cicéron tenoit son académie, et où il a composé quelques unes de ses admirables productions : c'est du moins une douce illusion que de pouvoir se persuader que l'on presse de ses pieds le même sol sur lequel ce grand homme faisoit ses promenades solitaires, où il méditoit sur la décadence de sa patrie et sur les sublimes objets de la morale et de la métaphysique (*a*).

Après avoir passé plusieurs heures d'une ma-

(*a*) D'après la topographie de Pline, il paroît vraisemblable que cette maison de Cicéron étoit située dans un lieu qui fut couvert de lave par l'éruption de 1538.

niere si satisfaisante, je terminai cette journée agréable par une promenade à Pouzzole, au clair de la lune. L'air étoit rafraîchi et doucement agité par un léger vent de terre qui, après le coucher du soleil, succede toujours au vent de mer. Les flots venoient se briser mollement contre les édifices ruinés (*a*) qui arrêtent leur cours. La lumiere réfléchie de la lune, et la vue de quelques vaisseaux sous voile, animoient cette délicieuse marine, tandis que les jardins de cette belle vallée exhaloient les plus doux parfums.

SECTION VII.

Pouzzole est située d'une maniere aussi agréable, qu'avantageuse pour le commerce ; mais la

(*a*) Les édifices qui résistent depuis tant de siecles aux efforts de cet élément fougueux, doivent leur durée à la qualité du ciment qu'on y a employé. Il est composé principalement d'un sable fin et volcanique, appellé pozzolane, qui a la propriété de se durcir dans l'eau. Cette pozzolane est un amas de particules métalliques, pierreuses et terreuses, qui ont été calcinées et triturées par les feux souterrains, et qu'on trouve aux environs de Pouzzole et de Rome. (Note de l'auteur.)

On trouve de cette même pozzolane, et d'une aussi bonne qualité, par-tout où il y a eu des volcans. La France en est remplie ; et sur-tout elle abonde dans le Vélay, dans l'Auvergne et dans le Vivarais. (Note du traducteur.)

métropole en absorbe presque toutes les branches. Dans des temps très reculés, la république de Cumes y avoit établi un arsenal et un chantier, et on donnoit à cet établissement naval le nom sublime de *Dicearchia* ou *juste puissance.* Ce nom indique qu'elle suivoit, relativement au commerce, les maximes qu'il seroit à desirer, pour le bien du genre humain, que toutes les puissances maritimes voulussent adopter. Les Romains connoissoient bien l'utilité de ce port, et s'étoient donné beaucoup de peines pour ajouter encore aux avantages qu'il tenoit de la nature. De tous les ouvrages qu'ils y ont faits, il ne reste plus qu'un rang de pilotis placés pour rompre la violence de la mer, et qui sont connus sous le nom de *pont de Caligula*, parceque cet extravagant empereur triompha, en traversant la mer, sur un pont qu'il fit élever depuis Baies jusqu'à Pouzzole. Mais ce pont étoit de bateaux, et n'avoit rien de commun avec ces pilotis.

Les ruines des anciens édifices sont dispersées fort au loin sur les montagnes et sur les rivages d'alentour. Il existe encore un amphithéâtre presque entièrement conservé, et le temple de Sérapis offre plusieurs objets dignes de la curiosité des voyageurs. La moitié de ce temple est ensevelie sous les laves ou sous les ruines des monta-

gnes écroulées par des commotions volcaniques. C'étoit une cour quarrée, entourée de logements pour les prêtres, et de bains pour ceux qui venoient offrir des sacrifices. Au centre est une plate-forme circulaire où l'on montoit par quatre marches ; au milieu de cette plate-forme on voit encore un autel, des brasiers pour le feu, des anneaux pour attacher les victimes, et tous les autres instruments de sacrifices, presque tous entiers et à leur place. Mais les colonnes qui soutenoient le comble ont été transportées au nouveau château de Caserte.

Derriere le lieu du sacrifice sont encore trois colonnes sans chapiteaux, restes du *pronaos* de l'ancien temple. Elles sont de marbre cipollin, et sont remplies, vers le milieu, de trous faits par un certain poisson nommé par Linnéus *pholas dactylus*. On a fait mille mauvais raisonnements pour expliquer pourquoi ces colonnes, qui sont sur pied, se trouvent rongées dans le milieu, tandis que leur base et leur sommet n'ont pas été attaqués. La conjecture qui me paroît la plus vraisemblable est que, dans le temps où la mer s'élevoit beaucoup plus qu'elle ne fait actuellement, ces colonnes se trouvoient à demi enterrées dans les sables, et que la partie supérieure s'étant toujours trouvée hors de l'eau, le poisson

n'a pu attaquer que la petite portion qui se trouvoit entre le sable et la surface de la mer.

La ville de Pouzzole contient environ dix mille habitants, et occupe une petite péninsule. La cathédrale est un ancien temple qu'on avoit consacré aux divinités qui présidoient au commerce et à la navigation.

Après avoir examiné les antiquités de la ville, je parcourus les montagnes voisines, où l'on ne voit que des ruines en briques, mais qui n'en sont pas moins distinguées, et consacrées à Neptune, à Diane, ou à quelque autre divinité : cependant cette prétendue consécration n'a été que l'ouvrage du caprice et de l'imagination des premiers antiquaires qui s'aviserent de conduire les étrangers curieux de visiter ces fragments ; et les noms que ces guides ignorants leur ont donnés au hasard, étant devenus respectables par le temps, passent aujourd'hui pour des vérités authentiques.

Parmi ces restes de la grandeur des anciens, rien ne mérite plus notre admiration que la *Via campana :* elle est pavée de lave, et bordée des deux côtés de mausolées respectables dont l'intérieur est orné de stuc, et dans lesquels reposent les morts. Cette voie fut construite par Domitien avec autant de solidité que de magnificence ; et

dans ses poëmes Stace en parle souvent avec les plus grands éloges.

En suivant le sentier qui conduit vers Naples, j'arrivai à un couvent de capucins, où la vue est si belle, que c'est l'endroit d'où plusieurs peintres ont dessiné la baie. On croit que S. Janvier fut martyrisé dans ce lieu, et qu'il y eut la tête tranchée, après avoir été exposé aux bêtes féroces, qui, par respect, ne lui avoient fait aucun mal. Il étoit évêque de Bénévent dans le 3e siecle; mais ce ne fut que 1100 ans après sa mort qu'il succéda à *S. Asprenius* dans sa qualité de patron de Naples.

La citerne qui contient l'eau pour l'usage du couvent est un bassin soutenu par une seule colonne : elle a été placée dans cette situation isolée, parcequ'on avoit découvert qu'il s'exhaloit du sol des vapeurs malfaisantes qui corrompoient l'eau dans les réservoirs ordinaires.

Je montai de là à la *Solfatare*. C'est un volcan presque éteint, que les anciens appelloient *la cour de Vulcain*. Sa forme est circulaire; elle est environnée de montagnes assez hautes; et malgré le voisinage du feu, la vigne et les arbres fruitiers y viennent bien. L'âtre du volcan est blanc comme de la craie composée de diverses matieres, que l'action continuelle des acides qui s'élevent avec

les vapeurs a converties en une espece de marne (*a*), peut-être état primitif de ces matieres. On y recueille de l'alun condensé, du sel ammoniac et du soufre, par le moyen de tuiles placées au-dessus des soupiraux de la montagne, et qui tiennent lieu d'alambics. La vapeur qui en sort est très chaude ; elle décolore le papier et les métaux. La terre trembloit et résonnoit sous mes pieds ; et en approchant l'oreille, je pus distinguer le frémissement et le bruit de l'eau bouillante. Malgré cela on voit sur un côté de cette croûte un bois de châtaigniers fleurir avec la plus grande vigueur, et une multitude d'arbustes tapisser les bords par-tout où ils rencontrent un sol où ils peuvent étendre leurs racines hors de la portée de la fumée. Ces eaux, cachées dans le sein du volcan, ont une issue vers le nord, et forment un ruisseau brûlant et fétide qui coule dans une vallée sombre à travers des rochers et des buissons, jusqu'au lac d'Agnano où il va se rendre.

De mémoire d'homme on ne se souvient pas que la Solfatare ait jetté des flammes, et dans les temps humides elle produit une fumée plus épaisse que dans les temps fort secs.

(*a*) Ce ne peut être de la marne, parcequ'elle ne contient aucun acide. Cette phrase n'est pas aisée à entendre. (Note du traducteur.)

De là j'allai au parc du roi à Astruni, qui n'est qu'un bassin volcanique de quatre milles et demi de circonférence, et entouré de murailles. Autour de la crête la pente extérieure est parfaitement cultivée, et l'intérieur du parc est rempli de superbes arbres de haute futaie. Vers le milieu est un monticule couronné d'arbres majestueux, et entouré d'un vallon étroit et sinueux dans lequel il y a plusieurs étangs. Les promenades sont délicieuses dans ce fond, pendant la saison de la fraîcheur; mais comme l'épaisseur des bois les rend impénétrables aux zéphyrs, la chaleur y est insupportable en été. Ce parc renferme une grande quantité de sangliers qui se nourrissent et s'engraissent de glands et de châtaignes. Lorsque cette nourriture manque, on leur apporte des vivres, et ils accourent en foule pour les recevoir. A mesure que ces animaux grandissent, ils deviennent farouches et ne se montrent plus. Le roi les chasse quelquefois; mais ils sont trop gras et trop craintifs pour lui procurer autant d'amusement qu'il en trouve dans ses autres forêts.

Aussitôt que la reine et sa suite sont placées hors de tous dangers, derriere une palissade élevée sur le monticule, un cordon de chasseurs et de paysans part des murs du parc en jettant de grands cris, et anime ainsi les chiens; ils battent

tout le bois à mesure qu'ils descendent. Rien n'est plus gai ni plus agréable que ce début ; ils poussent le gibier devant eux jusques dans la plaine, où le roi et ceux qui l'accompagnent sont postés à cheval et armés de longues lances. Les sangliers descendent à toutes jambes et passent à la file devant les lanciers. En 1452 Alphonse Ier donna à l'empereur Frédéric III une superbe fête dans ce bois. Des milliers de chasseurs firent une battue et forcerent les animaux d'aller se faire tuer devant le pavillon où étoient les princes, tandis que près de soixante mille spectateurs se régaloient de toutes sortes de mets.

Je descendis ensuite au lac d'Agnano dont l'aspect est agréable, mais qui n'offre aucun de ces traits hardis de la nature sauvage. Les eaux de ce lac ne conviennent pas au poisson, parcequ'elles sont couvertes en plusieurs endroits d'une croûte sulfureuse. Tout le lin que l'on recueille aux environs de Naples y est conduit pour rouir, jusqu'au moment où il est en état d'être brisé. L'odeur putride qu'occasionne sa fermentation ajoute à l'insalubrité naturelle de l'air, et se fait souvent sentir jusques dans la ville de Naples. Il est défendu par une ordonnance de police de conduire pendant le jour dans les rues du lin roui ; et même pendant la nuit les exhalaisons en sont si

actives, que j'en étois souvent réveillé. Le lin qui croît auprès du lac est singulièrement estimé. Ses eaux semblent être dans un bouillonnement perpétuel que l'on attribue à l'air fixe qu'elles contiennent et qui cherche à s'échapper. Mais j'ai reconnu que le sautillement presque continuel d'un poisson qui me paroît être une espece de crapaud, peut bien y avoir autant de part. Cet animal singulier a deux pieds, la tête et la queue d'un poisson, et on lui trouve souvent le ventre rempli de frai. Il est si leste et si vif, que si je n'en avois pris en jettant avec promptitude un filet dans l'eau, il m'eût été impossible de découvrir ce que je rapporte ici.

Sur les bords du lac sont les étuves de Saint-Germain, très fréquentées pendant l'été, et la fameuse grotte du chien. Il s'y exhale, un peu au-dessus du sol, une vapeur fatale à tous les êtres vivants qui viennent la respirer. Il est d'usage d'en faire l'expérience sur des chiens; et ces animaux, après avoir perdu connoissance dans la grotte, la recouvrent lorsqu'on les en fait sortir, et se rétablissent tout-à-fait dès qu'on les a plongés dans l'eau du lac (8).

SECTION VIII.

La route qui conduit à Naples traverse un

vallon fertile, où des peupliers très élevés, et entrelacés de pampres, ombragent des terres labourées qui portent tous les ans, plusieurs fois, des moissons abondantes. Le vif incarnat des grenades, qui brille parmi les différentes teintes vertes des haies, anime singulièrement cette vue, quoiqu'elle soit peu étendue.

Je traversai le bocage pour me rendre au bord de la mer, où m'étant embarqué, je suivis le canal étroit du Lazaret pour me rendre à Nisida, isle appartenant au marquis Petroni, auquel elle rapporte environ sept cents écus de rente. Le nombre de ses habitants est peu considérable, et ses productions ne consistent qu'en huile. Elle fourmille de lapins et de grands serpents noirs, qui, s'élançant à travers les sentiers lorsque nous les réveillions en passant, causoient une inquiétude mortelle à mon guide, qui avoit les pieds nuds : ils me parurent cependant craintifs et peu dangereux. Le château, qui est en ruines, est situé à la pointe la plus élevée de l'isle, d'où la vue s'étend fort loin de tous les côtés. Au-dessous est une baie appellée *Porto-pavone*, jadis cratere d'un petit volcan qui, après avoir cessé de jetter du feu, resta probablement pendant plusieurs siecles dans le même état où est aujourd'hui la Solfatare et dans la suite ses bords s'étant écroulés, la mer s'y

introduisit. Lucain et Stace se plaignent des vapeurs dangereuses qu'exhaloient les sombres forêts de Nisida (*a*). Cicéron dit dans ses lettres que Brutus y passa quelque temps pour prendre des bains dont la vertu étoit probablement la même que celle des bains de Baies, mais moins à la mode qu'eux, et par cette raison convenoient davantage à un philosophe homme d'état. Depuis ce temps l'isle doit être beaucoup diminuée d'étendue. Les canaux que Lucullus y avoit fait creuser, et l'action continuelle des flots contre les rochers qui sont tendres et friables, ont été les premieres causes de sa séparation d'avec le continent, et peu-à-peu l'ont réduite à l'état où elle est maintenant. Le banc de rochers sur lesquels sont bâties les maisons où l'on fait quarantaine, et le peu de profondeur du canal, indiquent clairement qu'il tenoit jadis à la terre ferme, car de l'autre côté la mer est très profonde.

(*a*) . . . . . Tali spiramine Nesis
Emittit stygium nebulosis aera saxis,
Antraque letiferi rabiem Typhonis anhelant.
PHARS. lib. 6.
. . . . . Inde malignum
Aera respirat pelago circumflua Nesis.
STATIUS, Sylv. 42, c. 2.
. . . . . Sylva quæ Nisida coronat.
Id. 43, c. 1.

Je passai ensuite à la pointe du Pausilype, cap très élevé, et formé de rochers à pic, dans lesquels on a creusé de profondes cavernes, carrieres inépuisables, qui fournissent de la pierre à tout le pays. Je commençai alors à appercevoir la superbe baie de Naples, qui se découvroit à mesure que j'avançois entre le promontoire et le rocher de *la Gaiola*, mais toujours sans perdre de vue le golfe non moins intéressant de Baies et de Pouzzole. Plusieurs voûtes, et des ruines de murailles qui bordent le rivage, sont honorées du nom d'*Ecoles de Virgile,* et mon *cicerone* m'assura que ce célebre poëte y avoit donné des leçons publiques de poésie. On croit vulgairement dans ce pays qu'il étoit sorcier et premier ministre de l'empereur : cette opinion est de toute ancienneté. L'abbé Alexandre, qui écrivoit il y a trois cents ans l'histoire de la ville de Naples, assure qu'Auguste en avoit donné la seigneurie à Virgile.

Ces murs sont probablement les restes de la maison de Lucullus. Tout auprès est un hermitage et une statue en pierre de S. François. Une corbeille suspendue au-dessus de la mer offre aux passants un moyen de contribuer, s'ils le veulent, à l'entretien de l'hermite et de sa lampe.

Nous voguâmes doucement le long d'une côte aussi variée qu'escarpée. Des points de vue ma-

giques se développoient à mesure que nous doublions chaque promontoire. Nous vîmes les ruines d'un ancien palais bâti sur le bord de l'eau, dans une position magnifique. Il fut commencé en 1638, par *Donna Anna Caraffa*, femme du duc de Medina *de las Torres*, vice-roi de Naples. Elle étoit la plus riche héritiere du royaume; mais étant morte sans enfants, ses biens passerent à la couronne, et l'édifice ne fut pas achevé.

Fort près de là commence une terrasse pavée, défendue contre l'impétuosité des vents et des vagues par un parapet et un énorme amas de laves brisées. Cet ouvrage fut entrepris par le roi d'Espagne maintenant régnant, et devoit être continué jusqu'à un endroit de la côte où le promontoire s'abaisse considérablement. Il auroit été facile de conduire de là jusqu'à Pouzzole une route aisée à monter; mais le départ de ce prince arrêta l'exécution du projet. J'ai souvent songé avec admiration à la quantité d'ouvrages que le roi d'Espagne a entrepris et exécutés pour la commodité de ses sujets et l'honneur de sa nation. Peu de princes laisseront après eux autant de preuves de leur bon goût et de leur patriotisme. Plusieurs de ces monuments éternisent sans doute sa mémoire, et seront pour la postérité des modeles de magnificence et de solidité, ainsi que les restes

des édifices romains l'ont été pour nous. On n'auroit pas lieu d'être surpris que le puissant monarque de l'Espagne et des Indes érigeât des palais, bâtît des arsenaux, élevât de superbes ponts, construisît des chemins à travers son royaume, et encourageât les arts de toute espece; les grands moyens dont il dispose font que rien n'est plus simple. Mais ce qu'on ne peut assez admirer, c'est l'économie, la libéralité et la persévérance de Charles III, qui, n'étant encore que souverain d'une portion de la monarchie espagnole, conçut et exécuta le projet magnifique des bâtiments et de l'aqueduc de Caserte, les palais de *Capo di monte* et de *Portici*, et l'hôpital général; enfin, rendit au jour Pompéia, pénétra dans les abymes d'Herculanum, villes cachées pendant tant de siecles dans le sein de la terre, et parvint à former l'étonnant museum de Portici.

Je débarquai à l'église de *la Mergellina*, fondée par Sannazar. Il est rare que des poëtes laissent assez de bien pour faire de semblables fondations, et que les moines soient redevables de leurs richesses aux hommes d'esprit et de génie. Le corps du poëte est placé derriere l'autel, sous un monument qu'ornent, d'une maniere profane, des divinités païennes et des satyres, faisant allusion aux sujets de ses poëmes. Mais pour sau-

ver les apparences, on a gravé les noms de David et de Judith au bas des statues d'Apollon et de Minerve.

A mon avis Sannazar doit tenir dans notre estime un rang distingué, comme bon patriote et comme un excellent ami. On a souvent reproché aux gens de lettres trop de facilité à abandonner les malheureux, et à offrir leurs hommages aux favoris de la fortune. Ce poëte ne suivit pas cet exemple. Ses ouvrages respirent par-tout un attachement généreux pour ses bienfaiteurs, les malheureux princes d'Aragon. Tandis que Jovius Pontanus, sécretaire et confident d'Alphonse et de Ferdinand, prononçoit une harangue pleine de flatteries devant Charles VIII, roi de France, vainqueur de ces princes, Sannazar donnoit les preuves les moins équivoques de sa reconnoissance, en vendant ses biens pour subvenir aux besoins de son ami, son protecteur, Frédéric II. Il devint le compagnon volontaire de son exil, partagea le poids de ses malheurs, et avec une tendresse qui ne s'est jamais démentie, s'occupa à soutenir son courage qui l'abandonnoit, jusqu'à ce qu'une mort secourable vint délivrer cet infortuné prince des peines qu'il n'avoit pas méritées. Sannazar retourna alors à Naples, et passa le reste de sa vie dans l'étude et dans les douceurs de la société, jouis-

sant de l'amour et de l'estime de ses concitoyens de toutes les classes. Sa réputation étoit si bien établie, qu'il fut choisi par le pape pour être le champion poétique du christianisme. La barbarie qui depuis tant de siecles avoit caché, même aux gens les plus studieux, les trésors de la littérature classique, venoit à peine d'être dissipée; et les Italiens, naturellement ardents pour tout ce qui enflamme ou échauffe leur imagination, se transportoient tellement des beautés de cette littérature, qu'ils étoient au moment de retomber dans les erreurs du paganisme, et les miracles des saints couroient risque de se voir préférer les fables de la mythologie. La vénération sur-tout qu'inspiroit Virgile alarma particulièrement le clergé, et rendit nécessaire l'appui et l'autorité du pontife, afin d'empêcher qu'on ne métamorphosât le vicaire de Jésus-Christ en prêtre de Jupiter. Pour détourner les jeunes gens d'une étude aussi dangereuse, *Sannazar* et *Marc-Jérôme Vida* furent chargés de composer, sur des sujets chrétiens, des poëmes qui imitassent si bien le cygne de Mantoue, qu'avec le temps ils pussent faire oublier les siens. Vida fit un poëme épique, intitulé *Christias*, et Sannazar en fit un sur l'*Incarnation*, dans lequel il a imité avec succès le style de Virgile. Mais le grand nombre de divinités païennes qu'il a fait

entrer dans ce sujet sacré, feroit presque soupçonner que son intention étoit de plaire à tous, en réunissant les fictions agréables du paganisme à la doctrine respectable de la vraie religion.

Le charme de sa poésie arrêta le progrès du mal; ou plutôt quelques motifs plus puissants agirent sur l'esprit des littérateurs italiens. Les dieux de la fable furent de nouveau rejettés, et les savants persévérerent dans la vraie croyance; ou si quelques uns d'eux s'en écarterent, ce ne fut pas pour retomber dans le polythéisme, mais pour errer dans les vastes champs de l'incrédulité absolue.

On a blâmé Sannazar d'avoir choisi la mer et les rivages pour sujets de ses églogues; mais ceux qui condamnent ses idylles sur la pêche: parcequ'ils n'en trouvent pas le sujet intéressant, ne le jugent ainsi que par l'habitude qu'ils ont, sans doute, des mers orageuses du nord, où l'on ne pêche que des baleines; et ils auroient plus d'indulgence pour lui s'ils étoient davantage accoutumés au crystal transparent des mers de Naples, où une surface tranquille et azurée réfléchit de grandes masses de rochers pendants en précipices, richement couronnés de bois qui étendent leurs rameaux et leurs racines de cette maniere majestueuse et sauvage si admirablement rendue

par *Salvator Rose.* Ce fut en imitant ces beaux sites, que *Claude Lorrain* et *le Poussin* formerent leur maniere si précieuse de peindre le paysage; et sans doute des lieux qui ont été étudiés par de si habiles maîtres ne doivent pas être jugés indignes de la plume d'un poëte. Dans la Méditerranée les détails de la pêche sont bien éloignés de déplaire à la vue et à l'imagination ; et si l'on veut écarter les prestiges de la poésie, on trouvera qu'un pêcheur beau et bien fait, quoique couvert d'eau ou d'écailles de poisson, est un objet pour le moins aussi digne des soupirs d'une nymphe, qu'un berger ou un chevrier imprégnés de la mauvaise odeur de leurs puants troupeaux.

La lecture des poëmes de Sannazar me fait toujours un grand plaisir, parceque cet aimable poëte donne une idée toujours vraie de la nature, sans qu'il emploie jamais aucune de ces images et métaphores si usées dont on a inondé la poésie pastorale depuis le siecle de Théocrite.

La terrasse de l'église où repose Sannazar est l'endroit le plus favorable pour découvrir l'ensemble de la ville de Naples. De belles maisons, composant une rangée de plus d'un mille de longueur, bordent le demi-cercle que forme la baie, et sont terminées par les édifices qui couronnent le rocher de *Pizzo Falcone,* et par les tours du

château de l'Œuf. Les montagnes qui sont derriere ce fauxbourg sont ornées d'une maniere agréable par de jolis casins, des pins et des cyprès que l'on apperçoit aussi loin que la vue peut s'étendre. Les toits plats, les terrasses et les portiques font un effet bien plus agréable que nos toits couverts de tuiles et surchargés de cheminées.

Je n'ai jamais vu de pays qui offrît une vue aussi riche et aussi riante que celle-là : car quoique celle de Gênes présente une grande étendue de mer, une foule de vaisseaux, et beaucoup de palais, les édifices sont trop entassés, et les rochers noirs et pelés qui sont derriere la ville rendent le premier plan trop écrasé.

Le quai de Bordeaux est régulier et bien bâti, et la Garonne est une superbe riviere ; mais le pays d'alentour étant très applati, rien ne fait ressortir le tableau. Le *Palazzata* de Messine, quoiqu'il ne soit pas encore achevé, présente une façade majestueuse ; sa promenade est vaste, et son port très étendu : mais ses derrieres sont trop sauvages, et n'ont pas cette harmonie et cette pente agréable, ces contours délicieux, que forment les montagnes de Naples. Comme je ne connois Constantinople que par des dessins dont il faut souvent se méfier, je ne puis citer ici les beautés de son aspect.

Je me rendis ensuite à l'église de *Pie di grotta,* célebre par une image de la Madone, et où le roi se rend en procession le 8 de septembre de chaque année, accompagné de toute sa cour, et suivi de presque tous les habitants de Naples et des environs. On range les galeres en bataille fort près du rivage, et elles saluent le roi lorsqu'il passe. Sous le dernier regne un ambassadeur turc fut frappé de la magnificence et de la solemnité de cette cérémonie ; mais le hasard lui ayant fait jetter les yeux sur les dames qui composoient la suite de la reine, il ne put s'empêcher de marquer son étonnement de ce qu'un prince aussi jeune et aussi riche avoit un harem si mal composé.

Pie di grotta, et le fauxbourg entier de *Chiaia,* sont redevables de leur prospérité à l'adresse des jésuites, qui, s'étant apperçus du goût que Don Pedro de Tolede avoit pris pour cette charmante situation, et prévoyant les avantages que leur société tireroit de sa protection, mirent au jour un vieux tableau qu'ils imaginerent de rendre miraculeux. Dans ce pays on a bientôt rassemblé des fanatiques ; de sorte qu'en peu de temps *Pie di grotta* devint un lieu de dévotion très renommé. Le vice-roi donna beaucoup d'argent pour son embellissement ; les nobles se piquerent d'imiter

leur chef : Chiaia devint la résidence à la mode ; des édifices s'éleverent comme par magie le long de la plage, et dans l'espace d'un très petit nombre d'années ce superbe fauxbourg fut créé et peuplé.

De ce lieu je tournai à gauche le long du chemin de Pouzzole, et j'arrivai à la grotte qui traverse en ligne droite, de l'est à l'ouest, la montagne du Pausilype. Ce passage est taillé dans le roc ; il est voûté ; il reçoit le jour des deux entrées et d'en-haut par quelques ouvertures diagonales. Sa plus grande élévation est de 89 pieds, et sa moindre de 24 ; il a 2,414 pieds de long, et 22 de large. La poussiere rend ce passage insupportable (*a*) en été, et le défaut de jour y est toujours sensible ; car celui qui entre par les ouvertures dont je viens de parler, joint à la foible lumiere d'une lampe qui brûle devant un tableau placé au milieu du passage, ne garantissent pas assez du danger d'être écrasé, de se cogner contre les murs, ou de se blesser par des fagots que des ânes y laissent tomber en passant. Je n'ai jamais pu m'accoutumer à ce chemin souterrain. Mais

(*a*) Cette incommodité devient encore plus grande lorsque le roi y a passé, parceque dans cette occasion on ne manque pas de le recouvrir de sable.

je me pressois toujours de le quitter à cause du bruit, de l'obscurité, de la poussiere, et de l'humidité. Je m'étonnois en même temps comment des voyageurs osoient s'y aventurer à toutes les heures, soit qu'ils fussent seuls ou accompagnés, à moins qu'ils n'eussent une escorte pour les garantir d'être attaqués, ou tout au moins un flambeau pour découvrir des assassins qui pourroient facilement s'y cacher. Si auprès de toute autre capitale de l'Europe on étoit obligé de se servir d'un semblable passage, il faudroit tout le soin et l'attention de la police pour mettre en sûreté la fortune et la vie des passants ; et aux environs de Londres il n'y auroit certainement qu'un fou qui osât y passer. On est bien surpris de trouver une si profonde sécurité dans un pays où la police est si mal faite. Cette sécurité fait honneur au caractere du peuple, et je dois lui rendre la justice de dire que je n'ai jamais reçu la moindre insulte pendant tout le temps de mon séjour à Naples, quoique j'aie parcouru à pied et à cheval plusieurs parties de ce royaume.

Il y a diverses opinions sur ceux qui ont fait creuser cette grotte. Cette espece de substance pierreuse est si facile à percer, et l'usage des galeries souterraines paroît être si ancien, que certains auteurs attribuent cet ouvrage aux Géants

et aux Cimmériens, à qui des cavernes servoient de résidence et de magasins pour déposer leur butin. D'autres assurent qu'il est l'ouvrage de Coccéius, architecte du siecle d'Auguste (*a*).

Les plaintes de Séneque sur l'incommodité de ce passage font présumer qu'il n'y passoit alors que des gens de pied. Alphonse I le fit élargir pour les voitures, et depuis son regne il a été considérablement élevé et applani.

Au-dessus de l'entrée, du côté de l'est, et sur la crête d'un précipice, on voit un édifice voûté et entièrement en ruines, qu'on dit être le tombeau de Virgile; mais les preuves qu'on en donne sont bien foibles. Le laurier est si commun dans les vignobles et dans les jardins de Naples, qu'on ne doit pas être étonné d'en trouver dans cet endroit (*b*).

(*a*) Cette erreur provient de ce qu'on a mal entendu ce passage de Strabon: « Coccéius qui perça ce passage, ainsi « qu'un autre, à travers la nouvelle ville de Pouzzole à « Baies ». Il est probable que cette grotte de Coccéius traversoit la montagne au-dessus des bains de Néron. Strabon fait mention ailleurs de la grotte du Pausilype, sans dire un mot de Coccéius, et nous apprend aussi qu'il y avoit une nouvelle ville auprès de Baies. La ressemblance des deux mots grecs Nean-polin et Neapolin a fait confondre cette ville avec celle de Naples. (Note de l'auteur.)

(*b*) M. Swinburne ne parle pas d'une maison de cam-

Après avoir traversé la grotte, je suivis un sentier à gauche, et je montai au sommet du Pausi-

---

pagne qu'avoit le poëte Silius Italicus sur la crête du Pausilype, fort près du tombeau de Virgile. Silius ne pouvant souffrir que ce monument si respectable demeurât négligé entre les mains d'un paysan à qui il appartenoit, en fit l'acquisition, et y célébra tous les ans le jour natal de ce poëte avec plus de solemnité que le sien. Silius fut d'abord avocat, et, du temps de Néron, fut soupçonné de s'être rendu délateur; mais sous Vitellius il se conduisit de maniere à faire oublier le passé, en acquérant beaucoup de gloire dans son gouvernement d'Asie. En 68 de J. C. il parvint au consulat et fut le dernier consul que nomma Néron. Les grands de Rome le visitoient souvent, quoiqu'il fût pauvre, et la meilleure compagnie se rassembloit chez lui pour le consoler de la nécessité où il étoit de garder souvent son lit, et presque toujours sa chambre.

Enfin il quitta Rome pour se retirer dans la Pouille, puis en Calabre, d'où rien ne put l'arracher pour reparoître dans la capitale, pas même l'avénement de Trajan à l'empire. Pline prétend que cette liberté fit autant d'honneur à l'empereur qui la souffrit, qu'à Silius qui osa la prendre. Né vers l'an 25 de J. C., il mourut l'an 100, troisieme année du regne de Trajan. Il étoit fixé depuis quelque temps à sa maison du Pausilype, et y finit ses jours par une abstinence volontaire. Un abcès incurable le dégoûta de la vie, et le fit courir à la mort avec une constance inébranlable.

Silius nous a donné un poëme latin, peu estimé, sur la seconde guerre punique. Il a imité tant qu'il a pu la

lype par un chemin raboteux et escarpé. Je parcourus avec une grande satisfaction les hauteurs, en jouissant tour à tour de la vue de Naples et de Baies.

Le charme et la solitude de cette montagne fertile lui ont bien mérité le nom grec de *Pausilupos* (*qui calme les peines*). A *Villa Mazza*

---

maniere de Virgile; mais il n'est beau que quand il lui ressemble. M. Lefevre de Villebrune nous a donné une traduction de ce poëme en trois volumes in 12. Elle est plus agréable à lire que ne l'est l'original.

Je n'ai jamais compris pourquoi presque tous les voyageurs ont mis en doute que Virgile ait été enterré sur le mont Pausilype, et que les restes du tombeau que l'on y voit soient les vestiges du sien. Il est, selon moi, peu de monuments dont l'authenticité soit plus claire, puisque Pline, qui n'écrit que 120 ans environ après la mort de ce poëte, mande à Caninius (l. 3, lett. VII) : « Silius Ita-« licus vient de mourir dans sa terre près de Naples..... « Il y fêtoit la naissance de Virgile avec plus de solemnité « que la sienne propre, et n'approchoit du tombeau de « ce grand homme qu'avec le même respect qu'il eût ap-« proché d'un temple ». On sait d'ailleurs par les écrivains contemporains, que sa maison étoit sur le Pausilype, et qu'il acheta le tombeau de ce grand poëte, situé près de cette maison. Il n'est donc pas douteux que la vieille tradition qui nomme cet antique monument le tombeau de Virgile ne soit fondée sur la plus exacte vérité.

(Note du traducteur.)

sont les ruines des viviers de Pollion dont plusieurs anciens écrivains font mention. Les dépenses qu'il fit pour les embellir, la passion extravagante qu'il avoit pour ses poissons, qui, par ses soins et la façon dont on les nourrissoit, devenoient d'une grosseur énorme, la cruauté qu'il avoit de leur donner de la chair humaine, et les reproches que lui fit Auguste pour avoir ordonné en sa présence qu'on y jettât un esclave qui n'avoit fait qu'une faute légere, sont autant de circonstances qui rendent célebres ces fameux viviers.

Poursuivant ma promenade vers le nord, à travers les bois et les montagnes, j'arrivai au couvent des camaldules, où je trouvai mes chevaux. Ce couvent est le point le plus élevé des montagnes qui garantissent de ce côté les baies de Naples. Il n'y a presque pas un endroit du pays, ou du golfe, qu'on ne découvre de cette hauteur. La vue de la mer est magnifique, et celle de terre est ravissante. Les bois et les terres cultivées y sont entremêlés de la maniere la plus agréable. Du côté du nord-ouest est un pays très célebre, appellé *le Quarto*, anciennement connu sous le nom de *Campi Leborini:* son étonnante fertilité a rendu ce canton fameux, et plusieurs auteurs croient qu'il a fait donner à la Campanie le nom de *Terre de Labour*.

Je revins à travers un bois de châtaigniers, par un sentier *romantick*, orné de plusieurs arbustes et de toutes sortes de fleurs; quelquefois bordé par des rochers brisés et des hauteurs couvertes d'arbres, quelquefois serpentant sur des montagnes élevées qui offrent des points de vue admirables. Entouré de cette agréable variété d'objets, je continuai ma route jusqu'à l'endroit où le chemin du Pausilype conduit à Naples. Les maisons et les vignobles bornerent alors l'horizon jusqu'à ce que je fusse arrivé aux glaciers du château Saint-Elme. Là tout-à-coup une vue surprenante se développa devant mes yeux; la totalité de la ville et des fauxbourgs, et tous les objets qui jusques là m'avoient frappé chacun en particulier, se trouverent rassemblés pour ne former qu'un superbe tableau (9).

SECTION IX.

De ce lieu, ainsi que d'un poste avancé, je reconnus tous les quartiers de la ville de Naples, et me formai une idée exacte de son plan général. La mer, qui est devant cette ville, a creusé le rivage en deux demi-cercles, séparés par un promontoire, et ressemblant parfaitement au chiffre arabe 3. Ce promontoire commence à la montagne de Saint-Elme, s'abaissant par une pente

douce jusqu'au château de l'OEuf. La baie du côté du sud-est n'approche pas autant des montagnes que celle de Chiaia, mais laisse un grand espace pour la ville et les fauxbourgs, qui s'étendent irrégulièrement sur les hauteurs, et même dans plusieurs de leurs gorges étroites : c'est ce qui fait qu'il est fort difficile de déterminer avec précision la circonférence de Naples. Le roi Roger la fit mesurer, et trouva qu'elle étoit de deux milles et six perches ; mais elle n'avoit point alors de prééminence sur les autres villes du royaume, et n'en étoit pas encore la capitale. En 1500 on la mesura une seconde fois ; sa circonférence montoit alors à neuf milles. Ses fortifications ne sont plus d'aucune défense, au moyen de quoi sa sûreté dépend uniquement de la force de son armée.

Pour se garantir du côté de la mer, par où sa situation l'expose à être attaquée, elle a pour défense vers l'ouest le château de l'OEuf, qui n'est qu'un amas confus de vieux bâtiments, sur lesquels on a établi, dans les derniers temps, quelques mauvaises batteries. Le rocher sur lequel est situé le château s'appelloit originairement *Megara*, ensuite *Lucullanum*, et doit avoir été regardé très anciennement comme un fort considérable, puisqu'*Augustule*, dernier empereur d'Occident, y fut enfermé en 475. Son pere Oreste l'avoit revêtu

de la pourpre impériale ; mais *Odoacre*, roi des Hérules, défit son armée et mit fin à l'empire de Rome. Le fils du roi Mainfroy y fut également transféré de la Pouille, et y acheva sa carriere, aussi longue que malheureuse.

En suivant la côte vers l'est, on voit aussi quelques batteries sur des pointes basses, les bastions de l'arsenal, et les murs élevés de Castel nuovo, construits par Charles Ier. La porte intérieure de ce château est décorée d'un arc de triomphe, élevé en l'honneur d'Alphonse le Magnifique. L'effet en est grand, quoique le style de l'architecture n'en soit ni correct ni de bon goût. Cette forteresse a presque toujours été le refuge des souverains et des vice-rois dans toutes les emeutes, séditions et guerres civiles ; et c'est pour cette raison qu'ils ont long-temps établi leur résidence dans son voisinage.

A l'entrée du port il y a des batteries et une tour construite en bois ; et à l'extrémité de la ville, du côté de l'est, est le *Torrione del Carmine*, plus connu par le rôle qu'il joua dans la rebellion de 1647 (*a*), que par sa force et son étendue. Le château de Saint-Elme, d'où je voyois la ville, la commande de tous les côtés, et a été élevé plu-

(*a*) Celle de Mazanielle.

tôt pour en imposer aux habitants que pour les défendre. Le roi Robert fut le premier qui sentit l'importance de fortifier ce poste ; et l'empereur Charles-Quint changea ses anciens ouvrages en un pentagone régulier.

Les chantiers et les magasins des galeres sont fort considérables ; mais le port, qui est autant marchand que royal, est un peu trop étranglé. Il est entièrement l'ouvrage de l'art, n'étant formé que par une jettée circulaire commencée par Charles II, ensuite fort augmentée, et achevée enfin par le roi d'Espagne régnant aujourd'hui. Un phare très élevé en indique l'entrée pendant la nuit ; mais comme la ville se prolonge sur la montagne qui est derriere, il est facile de confondre les feux du phare avec les lumieres des maisons.

Naples contient quelques belles places et des rues fort larges. Les plus considérables de ces places sont *Largo Castello*, et *Spirito Santo*. La rue de Tolede est la plus belle, et le cede à peu d'autres en Europe, soit pour son étendue ou pour la beauté de ses bâtiments. Dans le centre de la ville les rues sont étroites, obscures et resserrées, à cause de l'élévation des bâtiments. Elles sont pavées de pierres quarrées d'une lave noirâtre qu'on tire des carrieres, ou plutôt des torrents refroidis que le Vésuve ou la Solfatare

ont autrefois vomis. On dit que cette matiere n'acquiert qu'au bout de plusieurs siecles la dureté nécessaire pour être employée comme pavé; mais je croirois au contraire qu'il lui faut peu de temps pour devenir aussi dure qu'elle peut l'être. On paie ces pavés à raison de deux carlins la piece; et dans les rues très passantes on est obligé de les renouveller au moins tous les trois ans. Tous les quartiers de Naples sont abondamment fournis d'eau par un ancien aqueduc qui plus d'une fois a servi d'entrée à ceux qui ont assiégé la ville. Ce fut par là que Bélisaire introduisit les soldats qui surprirent les Goths. Alphonse Ier se servit avec succès de la même ruse. Plusieurs fontaines distribuent cette eau, et il y en a quelques unes ornées de très bon goût.

Les architectes de Naples prodiguent trop les ornements, et donnent dans un genre aussi mauvais que barbare. Les édifices de Rome ont en général plus de grandeur et de pureté de style. Il faut pourtant en excepter ceux qui ont été exécutés sur les dessins de *Boromini* et de ses éleves. Les défauts de goût et de proportions de ceux-là l'emportent sur les extravagants écarts de l'architecture gothique. Presque toutes les églises de Naples ont des coupoles; quelques fleches très minces en ôtent l'uniformité, et donnent un peu de

variété au tableau; mais on sent qu'il faudroit quelques tours imposantes pour dominer sur le reste. La cathédrale ne se fait pas assez distinguer. Je ne connois presque point d'église où il n'y ait de bons tableaux, mais il y en a fort peu dont l'architecture ait de la pureté et de la grandeur.

Deux colonnes d'un temple dédié aux *Dioscures* et *à la ville de Naples* sont le seul monument antique un peu remarquable qu'on y trouve. Le portique dont elles faisoient partie fut renversé, en 1688, par un tremblement de terre. Elles sont aujourd'hui devant une église consacrée à S. Pierre et S. Paul. Le temple avoit été construit par Tiberius Julius Tarsus, et par Pélage, affranchi d'Auguste; et les deux apôtres réunis par leur mission et leur martyre ont été substitués aux deux freres jumeaux Castor et Pollux. *Santa Chiara*, riche monastere de dames nobles, fondé par le roi Robert, et où est la sépulture de la maison royale, a une église réparée et peinte par *Conca*, dans un genre si gai et si agréable, qu'elle a plutôt l'élégance d'une salle de bal, que la gravité majestueuse d'un temple. Le chœur de S. Philippe de Néry est le monument de Naples dont l'architecture est la plus estimée. De grandes colonnes de granit antique le séparent de ses côtés, d'une maniere très majestueuse, quoiqu'elles

pechent un peu par les proportions. Le couvent des chartreux de S. Martin, qui est auprès du château Saint-Elme, est à mon avis le monastere le mieux situé de l'Europe. Tout répond à la beauté de la vue dont on y jouit. On y voit une immense étendue de bâtiments, une église magnifique, de superbes dortoirs et une fort belle collection de tableaux. Pour soutenir ce grand établissement, il y a un grand nombre de moines qui ne vivent ni d'aumônes ni de leur travail, cette maison jouissant d'un revenu digne d'un prince. L'excédant de leur dépense est employé, partie à nourrir des mendiants, charité bien mal entendue, et le reste à doter les parentes de ces religieux, ce qui est bien plus raisonnable. On assure que le gouvernement se propose de se charger incessamment du soin d'administrer leur superflu.

Les reliques de S. Janvier sont tout ce dont la cathédrale peut se glorifier. Le *Carmine* rappelle la catastrophe sanglante des deux jeunes princes Conradin et don Juan d'Autriche, massacrés devant sa porte. Je n'ai jamais pu passer sur cette place sans sentir mon cœur déchiré par l'idée de leur triste destin dans un âge aussi tendre, et des angoisses cruelles qu'éprouva la mere de *Conradin*, lorsqu'en débarquant sur la plage avec la rançon qu'elle apportoit pour racheter son fils,

elle ne put arracher des mains de son barbare vainqueur que ses restes inanimés. C'est dans le cloître de ce couvent que Mazanielle, victime de son peu de conduite, fut assassiné par les compagnons de sa révolte.

Les églises de Naples sont pleines de tombeaux de personnages distingués. On voit dans la chapelle de la maison de *San-Severo* plusieurs statues fort extraordinaires. L'art avec lequel le sculpteur a surmonté la difficulté de représenter avec vérité des corps enveloppés de draps funéraires, ou entortillés dans des filets, est vraiment étonnant. Mais le morceau de sculpture qui m'a le plus frappé, et dont le mérite est à mes yeux bien au-dessus de tous les autres, c'est un Christ dans son linceul, exécuté par *San-Martino*, sculpteur napolitain qui vit encore. C'est certainement un morceau sublime.

Les hôtels des nobles sont presque tous fort beaux. Lorsqu'en 1597 notre compatriote *Morison* voyagea dans ce pays, il n'y avoit point de vitres dans aucune maison de Naples, et il n'y a pas plus de quarante ans que l'usage en est devenu commun. Aussi long-temps que les Napolitains ont gémi sous le gouvernement oppresseur et presque ennemi d'un vice-roi, il paroît qu'ils se soucierent peu de l'honneur de leur patrie. Les

douceurs de la vie leur étoient peu connues, et toute espece d'émulation sembloit éteinte chez eux. La renaissance des beaux-arts, et l'établissement de plusieurs améliorations dans l'ordre public et dans la vie privée, l'embellissement de la ville et la recherche dans les ameublements, tout cela doit dater de la conquête de ce royaume par don Carlos. Leur souverain vint alors demeurer parmi eux, et ils s'apperçurent encore une fois qu'ils formoient une nation, et qu'ils devoient s'occuper sérieusement de ses intérêts et de sa gloire.

Le palais du roi, commencé en 1600 par le comte de *Lemos*, sur les dessins de *Fontana*, a une très belle façade, un escalier de la plus belle proportion, et des appartements dignes de leur maître. Cependant ils ont perdu quelque chose de leur splendeur depuis qu'on en a ôté la collection de tableaux qui venoit de la maison Farnese. Ils ont été transportés à *Capo di Monte*, palais construit par le roi d'Espagne actuel, sur les hauteurs qui sont au nord de la ville, mais qui n'a pas été fini, la difficulté d'y conduire de l'eau ayant été trouvée trop grande. Le sol sur lequel ce palais est bâti est miné par-tout. Il seroit difficile de déterminer si ces cavernes sont naturelles, si elles ont été ensuite taillées de mains d'hommes, ou si ce

sont des carrieres qui se sont agrandies à mesure qu'on avoit besoin de pierres pour élever les édifices de la ville. Quoique nous ignorions de quelle maniere elles se sont formées, nous savons qu'elles ont servi long-temps de sépulture aux païens et aux chrétiens : elles sont plus étendues que les catacombes de Rome. Mais depuis plusieurs siecles elles n'ont point servi à cet usage. Plusieurs voûtes semblables que l'on trouve sous les églises de la ville étant plus à portée, ont été préférées pour cet objet.

Il est d'usage à Naples d'ouvrir tous les charniers le jour des morts, de les éclairer de flambeaux, et de les orner de fleurs. Le peuple y va en foule pour visiter les cercueils et même les corps de ses amis et de ses parents. Ces cercueils sont arrangés dans un ordre régulier; le sol est parfaitement sec, étant plutôt de la pierre pulvérisée que de la terre. Les chairs s'y consument entièrement dans l'espace d'un an; au bout de ce temps on exhume les squelettes, on les couvre d'un habit de moine, et on les place comme des statues dans des niches. Plusieurs de ces corps conservent, d'une maniere effrayante, la forme qu'ils avoient de leur vivant; et par les tiraillements des traits de leur visage, on distingue encore des traces de leur agonie. Ces corps sont in-

finiment mieux conservés que ceux des cordeliers de Toulouse, qui passent pour une curiosité remarquable. L'hôpital général, nommé *Albergo de' Poveri*, destiné pour servir d'asyle aux pauvres de toutes les provinces du royaume, est très considérable; mais, ainsi que presque tous les ouvrages publics dont la dépense est trop forte, il n'a pu encore être achevé. Le théâtre de S. Charles est un des théâtres les plus vastes qui aient été construits, et le plus magnifique quand il est bien éclairé. Le muséum, autrement appellé *Studii*, est un édifice très remarquable : il est décoré de statues antiques, trouvées à Cumes. On a proposé à la cour d'y faire transporter le muséum de Portici, afin de placer cette collection inestimable à une plus grande distance du Vésuve, car il pourroit bien arriver qu'un nouveau torrent de feu vînt ensevelir encore pendant des siecles les trésors qu'il renferme. Mais la ville de Naples elle-même est-elle un lieu sûr, et son salut ne dépend-il pas du vent qui souffle pendant les éruptions? Si par malheur ce vent portoit les cendres au nord-ouest, Naples se trouveroit exposée au même sort que Pompéia. De plus, elle est bâtie sur des cavernes dont un tremblement de terre auroit bientôt renversé les fondements, qui ne sont que des piliers. Si j'étois admis dans un con-

seil chargé de prononcer à ce sujet, je préférerois de transporter ce *muséum* à Caserte; mais il me paroît encore mieux de le laisser où il est. Les antiquités auroient tant à souffrir par l'emballage et le transport, et il se passeroit tant d'années avant qu'elles pussent être placées et mises en ordre, que la génération actuelle de savants et d'amateurs ne jouiroit probablement jamais du plaisir de les y voir.

SECTION X.

L'ANCIEN palais des souverains, près la porte de Capoue, est aujourd'hui occupé par les tribunaux, et ses caves sont transformées en cachots où l'on enferme les criminels. Une des pieces de cet ancien édifice sert à tirer la loterie; établissement d'un grand rapport pour le roi, mais d'une influence bien funeste pour les mœurs et la fortune de ses sujets. La nécessité d'empêcher que les loteries établies à Gênes et ailleurs ne fissent sortir l'argent du pays, a servi de prétexte à cette institution si pernicieuse; et s'il faut que les Napolitains soient dupes, c'est du moins le trésor royal qui en profite. Mais on voit que ce raisonnement est bien captieux: car le manœuvre, l'artisan, le domestique, ne pourroient pas employer leurs petites épargnes dans des loteries étrangeres; l'éloi-

gnement et le défaut de tentation les en auroient bientôt dégoûtés. La fureur avec laquelle ils se livrent à ce jeu est inconcevable pour tous ceux qui ne connoissent pas l'ardeur impétueuse de leur caractere: les habits, les meubles, les vivres mêmes sont mis en gage. On vole, on viole les dépôts pour avoir de quoi fournir au loto, qui, après S. Janvier, excite le plus d'agitation dans l'ame d'un lazaron. Les jours où l'on tire la loterie, la foule et le bruit sont prodigieux. Des manants presque nuds veulent absolument approcher de la table, pour pouvoir tourner la roue qui contient les 90 numéro. A mesure que les cinq gagnants sortent, il est véritablement curieux d'observer les impressions de joie et de douleur qui paroissent sur le visage des joueurs, selon que le hasard favorise ou trompe leurs calculs. Hogarth auroit dû faire un voyage à Naples pour se former une juste idée de ce que la caricature a de plus sublime: il n'a pu voir sur nos visages flegmatiques que de foibles esquisses des caracteres.

L'administration de la justice criminelle est confiée à la cour de *Vicaria*, instituée originairement par Charles, duc de Calabre, qui fut régent pendant la prison de Charles II, son pere. Le premier magistrat de cette cour est toujours un noble de la premiere classe. Cette place est

actuellement remplie par le duc de *San Nicolo*, personnage aussi savant qu'estimable. Il est l'arbitre de toutes les contestations qui naissent entre les nobles et les plébéiens, et arrange presque toutes les querelles de famille. Toutes les fois qu'il siege comme juge, il se fait assister par des assesseurs qui sont des gens très instruits de la jurisprudence.

Dans la premiere partie de cet ouvrage j'ai fait quelques réflexions sur l'administration de la justice du royaume de Naples, et j'ai indiqué la nécessité qu'il y a que le gouvernement s'en occupe sérieusement. Plusieurs causes ont contribué à embrouiller les procédures, à corrompre les juges, et à affoiblir l'autorité qui devroit maintenir l'exacte observation des loix, pour punir ceux qui s'en écartent. Lorsque les magistrats ne sont pas munis de l'autorité nécessaire pour le maintien de leur jurisdiction, ils ne tardent pas à croire qu'il est absurde de s'occuper exactement de ses devoirs, et alors l'avarice s'introduit avec toutes ses tentations et les suites fâcheuses qui l'accompagnent. Les grandes causes de ces vices se trouvent dans les révolutions sans nombre qui ont agité ce royaume, dans les querelles qui ont si long-temps existé entre la couronne et ses grands vassaux, dans l'administration foible des vice-rois,

et dans la négligence avec laquelle les monarques espagnols, trop occupés d'ailleurs, traitoient leurs possessions éloignées. D'autres causes non moins efficaces, quoique moins apparentes, n'ont pas laissé que d'y ajouter, telles que des conflits de jurisdiction, des privileges, des exemptions fondées sur des usurpations ou d'anciennes concessions, et le mélange confus de loix introduites par les différents conquérants. Ce seroit une tâche fort difficile, même pour un prince absolu, que de déraciner tout-à-coup des abus invétérés, et de faire goûter un système de jurisprudence réguliere à un peuple accoutumé depuis plusieurs générations à des loix absolument opposées aux nouveaux réglements qu'on voudroit établir. Lorsque le temps et l'habitude ont consacré jusqu'aux abus de l'ancien code, le vil esclave baise la chaîne qui le blesse, et maudit la main patriotique qui la brise. Tout ce qu'on peut conseiller aux Napolitains, c'est une réforme graduelle. Je ne doute pas que le plan n'en soit déja arrêté, et qu'à mesure que cette réforme deviendra possible, elle ne soit exécutée par la branche des Bourbons si solidement affermie sur le trône des deux Siciles. Les progrès d'une pareille révolution seront nécessairement lents, et l'effet n'en sera pas apperçu de long-temps. Il faut que

la main qui opere soit légere et prudente, et qu'elle ne fasse d'amputation qu'après avoir préparé l'onguent salutaire qu'il faut appliquer à la blessure avant qu'elle ait le temps de s'irriter.

La police de Naples est partagée en six *seggii* ou chambres, dont cinq sont administrées par les nobles. La derniere appartient exclusivement aux plébéiens, qui sont distribués en vingt-neuf tribus, sous la direction d'un élu ou maire avec ses assesseurs. Ces tribunaux s'assemblent dans des portiques ouverts qui jouissent alternativement de l'honneur d'être le théâtre sur lequel se fait la liquéfaction du sang de S. Janvier.

Ces *seggii* ont succédé aux *phratriae* (*a*), an-

(*a*) Ou *fratrie*. C'étoient des curies ou confréries, corps dans lesquels s'inscrivoient ou s'associoient non seulement les parents d'une même famille, mais encore plusieurs autres personnes du même quartier. On distinguoit chaque confrérie par le nom de la divinité à laquelle elle étoit consacrée. Dans ce lieu les confreres faisoient leurs sacrifices particuliers, célébroient leurs fêtes, donnoient leurs repas sacrés, et s'acquittoient des autres actes religieux selon les rites et les cérémonies particulieres qui convenoient à la divinité ou au héros à qui ce temple étoit dédié. Toutes ces choses ne pouvoient pas se faire sans prêtres ; aussi en choisissoit-on par le sort ; et comme ordinairement les confréries étoient composées de trente familles, on en tiroit de toutes. Les confreres s'assembloient aussi dans le même lieu pour y traiter des affaires publi-

cienne division de la ville de Naples, lorsqu'elle étoit gouvernée par des loix grecques. Une *phratria* étoit composée de 30 familles, dont chacune avoit son temple ou paroisse. Le *seggio* n'étoit d'abord composé que de magistrats municipaux qui s'assembloient pour déterminer la portion des taxes que chaque district devoit supporter. Mais lorsque les états généraux (*a*) tomberent en désuétude, les rois étendirent insensiblement les jurisdictions de ces *seggii,* et accorderent aux membres qui les composoient des privileges et des pouvoirs très considérables. Ces privileges semblent avoir été destinés à servir d'appât pour tirer de leurs châteaux les nobles altiers, et adoucir leur esprit d'indépendance, en leur faisant respirer le poison séducteur de la cour et de la ville. Les barons les plus puissants jugerent qu'il étoit nécessaire de se faire inscrire dans un *seggio,* pour n'être pas exclus, faute d'une voix, de

---

ques de la ville ; ce qui fit que, dans la suite, on donna à ces confréries le nom de colleges. (Note du traducteur.)

(*a*) Depuis le commencement de l'administration du marquis de Tanucci on n'a point assemblé les états généraux ; ainsi le roi ne reçoit point de don gratuit, mais impose comme il juge à propos. Ces états généraux étoient composés des propriétaires des fiefs et des francs bourgeois. (Note de l'auteur.)

l'administration des impôts : mais plusieurs grandes maisons ont méprisé cet avantage ; quelques unes n'y ont été inscrites que dans ce siecle, et beaucoup d'autres ne le sont pas encore.

Avant que les guerres civiles eussent ruiné et exterminé tant de puissantes familles des anciens barons, il n'y avoit pas dans les *seggii* plus de dix-sept personnes qui possédassent des fiefs ; et ceux-là même n'étoient pas de la premiere classe. Sous le regne de Ladislas, vingt-deux des grands vassaux de la couronne y furent reçus, malgré les privileges dont jouissoient les vassaux immédiats, soit par abus ou par concession. Gianone pense qu'ils ne s'étoient pas arrogé l'exercice entier de la justice dans leurs fiefs avant le regne du roi Robert.

Naples n'a ni guet pour la garder, ni lanternes pour l'éclairer ; mais depuis quelques années plusieurs rues sont éclairées, grace à la piété du P. *Rocco*, moine dominicain, qui gouverne la populace avec un pouvoir absolu. Il l'engage à souscrire pour faire brûler des lampes devant des images qu'il fait placer de distance en distance dans les endroits les plus commodes, et fait ainsi servir la dévotion à l'utilité publique. Cet homme extraordinaire, dont les manieres sont grossieres et assorties à la classe d'hommes qu'il gouverne,

dispose de tout avec rudesse; il bat ceux qui se querellent, dépouille les boutiques de ceux qui donnent à manger, distribue leurs vivres parmi les pauvres, juge les petits procès, et ne permet aucun appel de ses sentences.

La cour, qui le ménage, connoissant son crédit, a souvent éprouvé les effets de sa médiation. Quoique depuis quelques années l'abondance et le bas prix des vivres, et une forte garnison, aient maintenu la tranquillité publique à un point inconnu jadis, il ne faudroit que certaines circonstances pour rendre le peuple de Naples formidable au gouvernement. Dans une des dernieres éruptions du Vésuve, le peuple prit ombrage de ce qu'on fréquentoit plus le nouveau théâtre que les églises, et il s'assembla en forces pour chasser de l'opéra la noblesse qui ne pouvoit s'en passer. Les lazarons arracherent les flambeaux des mains des valets, et allerent en tumulte vers la cathédrale pour y prendre le chef de saint Janvier, et opposer son influence miraculeuse aux menaces du volcan enflammé. Cette scene se seroit sans doute terminée par une sédition très dangereuse, si le P. *Rocco,* arrivant sur ces entrefaites, ne leur eût reproché avec amertume l'affront qu'ils alloient faire au saint, en accompagnant ses reliques de torches qu'ils avoient

arrachées à des mains profanes, et ne leur eût ordonné d'aller chez eux se pourvoir de cierges. Aussitôt la foule se dispersa, et pendant ce temps-là on prit des mesures pour l'empêcher de se rassembler de nouveau.

Il ne faut pas que le lecteur s'étonne si à Naples on regarde les cierges comme nécessaires dans toutes les cérémonies de piété ; car on n'y fait aucun acte de religion sans avoir des lumieres de quelque espece. L'anniversaire de chaque saint est célébré par des feux d'artifice et des illuminations, et la dévotion entraîne les Napolitains dans de fortes dépenses. Quelqu'un, très versé dans la science des calculs, m'a assuré que le clergé de Naples reçoit annuellement, pour les prieres qu'il fait pour des particuliers, une somme équivalente à celle qu'il faut au roi pour l'entretien de sa maison. L'huile et la cire qui se consument en lampes pour les autels, et en cierges pour les processions, formeroient un très gros article de commerce si on vouloit les exporter.

Dans les cérémonies funéraires il est d'usage de louer des prêtres qu'on appelle *phratanzari*, qui, n'ayant point de patrimoine, épargnent sur le produit de leur salaire de quoi payer les frais de leur ordination. Mais il leur arrive souvent de faire porter leurs habits à des vagabonds des

rues, et de les envoyer chanter et prier à leur place. Ces manants se font toujours accompagner par un ami qui porte un sac de papier dans lequel ils font couler le cierge pour le consumer le plutôt possible. Quatre cents moines, portant des flambeaux, assisterent à l'enterrement d'un archevêque de Naples ; mais quelques escrocs, ayant lâché au milieu d'eux un bœuf sauvage, s'emparerent de leurs cierges dans la confusion que produisit cet événement. Dans une cérémonie semblable, plusieurs voleurs se déguiserent en clercs et en sacristains; et demandant à chaque assistant son cierge, ils les éteignirent et les emporterent de l'air le plus tranquille et le plus recueilli (10).

SECTION XI.

Le peu de mention que les écrivains anciens font de Naples doit nous faire supposer que ses habitants ont long-temps vécu dans un obscur repos, état si heureux, quoique privé de gloire ; car partout où l'on n'entend ni plainte ni tumulte, regne vraisemblablement l'abondance et la paix. Souvent les nations deviennent aussi célebres par les grands revers que par les grands succès ; et peut-être leurs victoires et l'empire du monde n'ont-ils pas procuré aux Romains une somme de bonheur

plus forte que celle qu'ils auroient goûtée s'ils fussent restés libres et inconnus dans les bornes étroites de leur premier domaine. Leur nom, il est vrai, n'occuperoit pas la premiere place dans l'histoire du monde; mais aussi leur sang n'auroit pas coulé sous le glaive des proscriptions, et leurs privileges n'auroient pas été foulés aux pieds par ces empereurs féroces, les plus indignes des hommes. Je suis loin de vouloir dépriser la noble ambition et l'audace de l'esprit; au contraire, je doute que la prospérité publique pût être durable sans des actions guerrieres. Le contentement et une modération philosophique peuvent bien procurer aux particuliers une très grande portion de la foible somme de bonheur à laquelle nous pouvons atteindre; mais pour peu que cet esprit de modération anime les chefs de la nation, il entraînera nécessairement l'état dans une insouciance dangereuse. Tous les corps politiques sont tellement environnés de rivaux et d'ennemis, et le mouvement est tellement nécessaire dans les affaires politiques, qu'au moment où l'on cesse d'avancer il faut absolument reculer. Un peuple de philosophes, s'il étoit possible qu'il y en eût un, tomberoit bientôt dans une indolence vicieuse qui lui procureroit la honte et l'esclavage, à moins qu'il ne se rejettât dans le tourbillon

des affaires, seul moyen de se préserver de la coruption.

La fable dit que Naples doit son origine à une Sirene; et l'oisiveté (la plus dangereuse de toutes les sirenes) paroît avoir étendu sur sa ville favorite (*a*) une influence que le temps n'a jamais pu dissiper. Elle n'a jamais perdu ce goût de volupté qu'elle reçut de Parthénope, sa fondatrice.

Les habitants de Cumes formerent un établissement dans la baie de Naples environ trois cents ans après la guerre de Troie, et lui donnerent le nom de *Neapolis* ou nouvelle ville. Tite Live est le seul auteur qui fasse mention d'une ancienne ville qui étoit fort près de la nouvelle, et qu'il nomme *Palepolis*. Il importe très peu de savoir si les Cuméens ont fondé une nouvelle ville à quelque distance de celle de la Sirene, ou sur les ruines de l'ancienne. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'elle a perdu son ancien nom (*b*).

Son heureuse situation fit que Naples devint bientôt riche et peuplée. Dans le temps d'Anni-

---

(*a*) Improba siren desidia.

(*b*) La situation de Parthénope ou Palépolis étoit probablement auprès de Capo di monte, puisqu'il y a des preuves que la mer s'est retirée considérablement depuis ce temps. (Note de l'auteur.)

bal, elle fut pendant quelque temps le théâtre de la guerre, et celle des esclaves lui causa de grands dommages. Mais depuis cette époque elle jouit d'une profonde paix sous la protection de Rome.

Les voluptueux Napolitains ne pouvant faire ombrage à des conquérants jaloux, ils leur laisserent une ombre de liberté, leur permirent de vivre sous leurs propres loix, d'honorer leurs dieux particuliers, et de conserver leurs anciennes coutumes et leur langage. Pour jouir de tous ces avantages, ils n'étoient obligés que de fournir un certain nombre de vaisseaux (*a*) lorsque les Romains les leur demandoient, tribut qui ne pouvoit être à charge à un état maritime.

Vivant ainsi en paix et en sûreté, Naples devint le centre des beaux arts, du goût et du luxe, et le séjour favori des citoyens riches et voluptueux de Rome.

Les empereurs mêmes éprouverent ce goût devenu à la mode, et donnerent à cette ville plusieurs preuves solides de leur prédilection. Mais la politique plus sévere de Vespasien changea sa constitution : il en fit une colonie romaine, pour tâcher d'inspirer l'amour des armes à ce peuple efféminé. Je trouve en effet que depuis

(*a*) Polybe, liv. 6.

cette époque les Napolitains sont devenus plus guerriers.

A la division de l'empire, Naples appartint à Constantinople, et lui fut cédée à cause de ses liaisons avec les Grecs, de ses mœurs et de son langage. Elle conserva long-temps sa fidélité pour ses nouveaux maîtres, sous lesquels elle vivoit presque en république. Elle devint encore plus indépendante, lorsque l'exarque *Longin* lui eut donné des ducs qui furent tantôt absolus, et tantôt soumis à un corps municipal. Naples eut à souffrir beaucoup des Sarrasins qui envahirent l'Italie vers le commencement du neuvieme siecle, et qui firent un si grand massacre de ses habitants, que leur duc fut obligé d'offrir des femmes et des maisons à tous les aventuriers qui viendroient s'établir dans la ville.

Après que le roi Roger eut soumis toutes les autres places qui appartiennent aujourd'hui au royaume de Naples, cette ville lui ouvrit volontairement ses portes, et alors le gouvernement des ducs fut aboli. Un auteur de ce temps-là parle de Naples comme d'une ville très grande, bien fortifiée, défendue d'un côté par la mer, et de l'autre par de hautes murailles, de maniere qu'il étoit impossible de la prendre d'assaut. Ses fortifications furent très endommagées par l'empe-

reur Henri VI, et entièrement rasées par Conrad son petit-fils, qui voulut ainsi punir la ville de son attachement pour le pape. Frédéric II la traita plus favorablement: persuadé de ses avantages et de son importance, il se proposa d'en faire la capitale de son royaume; et pour l'en rendre plus digne, il y transféra l'université de Bologne, l'embellit de nouveaux édifices, et fit réparer les anciens. Mais les troubles qui agiterent son regne, et qui dérangerent tous ses projets, l'empêcherent d'exécuter celui-là. Enfin Charles Ier y mit la derniere main, en y fixant sa résidence et en y transférant les tribunaux de justice. Chacun des princes ses successeurs y ajouta quelque monument; et bientôt Naples put le disputer aux premieres villes de l'Europe, par sa beauté, sa richesse et sa population. Mais plus elle s'étendoit, moins elle étoit en sûreté; car étant également mal défendue par ses fortifications et par sa garnison, elle ouvroit ordinairement ses portes et se soumettoit au vainqueur. Il y a pourtant quelques exemples qui prouvent que des généraux victorieux ont été repoussés de devant ses murailles. L'année 1528 nous en offre un mémorable par la destruction de toute l'armée françoise, qui, sous les ordres de *Lautrec*, assiégoit étroitement Naples depuis long-

temps. Sous l'administration des vice-rois, les émeutes devinrent fréquentes; ce qui provenoit de l'augmentation des impôts, des exactions continuelles, de la disette des vivres et de la foiblesse du gouvernement. La révolte de Mazanielle fut la plus effrayante, et fit craindre le démembrement de cette portion précieuse de la monarchie espagnole. Depuis cette époque les annales de Naples n'offrent aucun événement mémorable.

Les auteurs classiques semblent nous donner à entendre que les Napolitains étoient des épicuriens d'un caractere lâche et indolent, ennemis des exercices guerriers, passionnés pour la musique et pour les jeux du théâtre, consommés dans tous les arts qui servent au luxe, outrés dans leurs gestes et dans leurs expressions, enfin crédules et livrés à plusieurs genres de superstition. En ayant égard aux changements qu'ont dû produire dans les mœurs des Napolitains le commerce et les mariages qu'ils ont contractés avec les divers peuples qui les ont conquis, nous ne devons pas être étonnés de leur trouver encore quelques restes de rudesse, que la douceur de leur climat n'a pu effacer entièrement; et nous trouverons qu'à cette différence près le peuple d'aujourd'hui ressemble infiniment à l'ancien (11).

A Naples on a les vivres dans une grande abon-

dance et à bon marché, ce qui fait que le bas peuple travaille peu. Son grand plaisir est de se mettre au soleil et de ne rien faire. Ceux d'un état un peu plus relevé fréquentent trop les cafés et les lieux publics, et il n'y en a que fort peu qui s'occupent de leur état avec le zele et l'activité que l'on rencontre dans les autres pays. La gourmandise est un vice parmi les Napolitains, bien plus commun que l'ivrognerie, dont on ne voit que fort peu d'exemples. Chez les femmes le goût de la parure l'emporte sur tous les autres; et malgré l'influence que la grande chaleur du climat peut avoir sur elles, je suis prêt à parier ce qu'on voudra qu'il y en a neuf sur dix qui aimeroient mieux recevoir un présent que de prendre un amant. Je ne crois pas cependant que la chasteté soit plus en vogue à Naples qu'ailleurs. Cette extrême jalousie qui caractérisoit jadis les Napolitains n'existe presque plus. L'oubli de la foi conjugale occasionne quelques assassinats parmi les gens du bas peuple, mais entre rivaux ce crime se commet plus fréquemment.

L'éducation étoit ci-devant trop négligée; et la jeunesse, naturellement ardente et susceptible de toutes les impressions, étoit malheureusement trop livrée à elle-même, et trop dépourvue du secours de gens qui pussent lui inspirer l'amour

de la gloire. Fort peu permettoient à leurs enfants d'aller aux écoles publiques; et dans un climat aussi doux, la jeunesse ne contracte que trop facilement, dans la maison paternelle, des habitudes de paresse et de mollesse qui ne font que se fortifier avec l'âge. On doit espérer maintenant que les efforts du gouvernement et les dépenses qu'il fait pour entretenir des colleges, que les vues patriotiques de la nouvelle académie, et enfin que le goût des voyages qui commence à s'emparer de la jeune noblesse, ne tarderont pas à produire le plus heureux effet chez un peuple à qui il ne manque que de l'activité, et la connoissance des facultés qui lui ont été données par la nature, pour tenir un rang distingué parmi les nations les plus célebres de l'Europe.

L'école de musique est encore digne de son ancienne réputation, et Néron pourroit ambitionner encore les éloges d'un auditoire napolitain (12). Cicéron, rendant compte à Marius des jeux représentés devant le peuple romain à l'ouverture du théâtre de Pompée, lui parle des farces *Osques;* mais il ajoute « qu'il ne devoit pas re-« gretter de n'avoir pu y assister, puisqu'elles é-« toient mauvaises, et qu'il les connoissoit déja; « que d'ailleurs il pourroit voir représenter de

« pareilles scenes quand il le voudroit dans la « salle du sénat d'Arpino, leur patrie commune ». Vraisemblablement tous les débats de ce sénat étoient accompagnés de gestes expressifs et ridicules. Les Napolitains de ce jour ne le cedent pas à cet égard à leurs ancêtres ; car quoique naturellement criards et bavards, ils ont, quand ils le veulent, le talent d'exprimer leurs pensées par des signes et des gestes. Il savent même s'exprimer par le seul mouvement de leurs yeux, et cela avec une finesse qu'on a peine à concevoir. Ils sont naturellement plaisants, et accompagnent leurs plaisanteries d'un air lourd, mais qui n'est qu'affecté. Elles sont souvent maussades ; et leur satyre, quoiqu'assez piquante, n'a rien de cette finesse qui caractérise les habitants du nord de l'Italie. Voici quelques échantillons du bon goût de ces plaisanteries. Il y a peu de temps qu'on exécuta à Naples quelques malfaiteurs ; trois d'entre eux, étant étrangers et inconnus, resterent toute la nuit au gibet. On les trouva le lendemain ayant des perruques et des chapeaux sur la tête, et des pipes dans la bouche. Je vis un soir tirer un feu d'artifice devant une église pour la fête de son patron : Polichinel y étoit représenté en carton, donnant un lavement à Scaramouche. A un certain signal le feu prit à la seringue ; et l'apothicaire ainsi que

le malade sauterent en l'air, à la grande satisfaction des spectateurs.

Les anciens Napolitains étoient plus attachés à leurs superstitions, et conserverent le paganisme bien plus long-temps que tous les autres Italiens. Les ordres donnés par Constantin de détruire tous les temples et les idoles furent éludés par une résistance qui fut admirée de *Symmaque*. Cet écrivain étoit aveuglément attaché à l'ancien culte, et par conséquent devoit prodiguer ses éloges à une ville dont les sentiments étoient pareils aux siens. Dans le sixieme siecle, S. Benoît parle de plusieurs temples qui existoient encore dans le royaume de Naples, et dans lesquels on pratiquoit les cérémonies païennes malgré la sévérité des édits des empereurs, et quoique la religion chrétienne fût alors la prédominante (13).

Il faut avouer que les Napolitains modernes n'ont que trop de disposition à adopter des idées superstitieuses, et que plusieurs de leurs cérémonies religieuses paroissent extravagantes et ridicules, même aux catholiques des autres pays. Mais telle est la violence de leurs passions et la fougue de leur caractere, qu'il est commun de leur voir passer les bornes de la raison dans tout ce qui est mystérieux et métaphysique ; mais ce

défaut est bien racheté par la résistance vigoureuse qu'ils ont toujours faite pour empêcher chez eux l'établissement de l'inquisition.

Ce tribunal ne leur est certainement pas nécessaire quant à l'hérésie, car il n'y en a pas dans le pays. Les sorciers y sont aussi rares que par-tout ailleurs ; ainsi sous ce rapport l'inquisition y seroit tout aussi inutile : peut-être cependant, sur d'autres matieres, le S. office trouveroit-il plus de victimes qu'il ne voudroit.

Sous le regne de Philippe II, la doctrine réformée avoit pénétré dans ce royaume, et y faisoit des progrès très rapides, lorsqu'elle fut arrêtée par le zele furieux d'un baron de la maison Spinelli. Ce forcené mit à feu et à sang tous ses vassaux qui avoient embrassé le nouveau culte, et par ce sanglant exemple retint les autres dans la communion romaine. Deux hommes furent brûlés publiquement à Naples, malgré le tumulte que fit le peuple, qui craignoit qu'on ne voulût profiter de cette occasion pour introduire l'inquisition ; et depuis ce temps la religion protestante n'a jamais trouvé de partisans chez les Napolitains. Les Juifs ont été souvent expulsés, et on leur avoit toujours permis de revenir ; mais ils le furent sans retour à la naissance de Don Philippe, premier enfant de Charles III. Leur désespoir et

leur fureur furent extrêmes, lorsqu'ils se virent chassés de leurs maisons et de leur pays natal; l'air retentissoit de leurs plaintes et de leurs imprécations contre le prince nouveau né : et lorsqu'ils surent qu'il étoit entièrement imbécille, ils triompherent de ce qu'ils appelloient un jugement de Dieu en faveur de son peuple bien-aimé. Ils habitoient la partie appellée la *Giudeca*, où des chrétiens continuent maintenant le métier de fripiers que les Juifs y faisoient alors. Ils semblent avoir été infectés par l'air de cet endroit, car ils ont hérité de toute l'avidité et de la fripponnerie de leurs prédécesseurs.

Des observateurs m'ont assuré que, depuis quelque temps, l'enthousiasme du peuple napolitain pour S. Janvier et pour d'autres objets de leur vénération étoit si considérablement diminué, que l'empire du clergé sur les gens éclairés avoit beaucoup perdu depuis l'expulsion des Jésuites ; mais les enthousiastes et les fourbes exercent encore un empire incroyable sur l'esprit de la populace, et il n'y a point d'imposture si grossiere qu'elle ne soit capable d'adopter (14).

SECTION XII.

Aussitôt que les pluies de l'automne eurent rafraîchi la terre et rendu à l'air une élasticité sa-

lutaire, je hasardai de faire quelques courses dans l'intérieur du pays. La premiere fut à Caserte, située à 16 milles de la capitale, au pied d'une chaîne de montagnes élevées, et qui bordent celles qui couvrent la plus grande partie des provinces du nord. Le pays que je traversai est absolument plat, et la fertilité de son sol peut seule dédommager le voyageur de la privation absolue de toute espece de vue, car l'horizon est par-tout borné par des arbres dont les sommets sont chargés de pampres et de raisins. La nouvelle ville de Caserte est irréguliere, et son ancien palais n'est guere plus orné que ne l'étoient plusieurs châteaux des anciens barons, bâtis plutôt pour servir de forteresses en temps de guerre, que pour procurer des logements agréables pendant la paix. Le roi catholique acheta le château de Caserte à la maison *Gaetano*, et le fit accommoder de maniere à pouvoir y loger sa cour pendant le temps qu'il faisoit exécuter, à très peu de distance, les superbes travaux de son nouveau palais, construit sur les dessins de *Van-Vitelli*. Ce palais, par son immensité et sa solidité, l'emporte sur presque toutes les maisons royales de l'Europe. La grandeur des appartements, la hardiesse des plafonds, l'excellence et la beauté des matériaux qui y ont été employés, et la perfection du travail, méri-

tent l'admiration de tous ceux qui le voient. On est forcé de convenir que c'est une habitation digne des anciens maîtres du monde. Il est dommage que son énorme grandeur éteigne toutes les beautés de détail, et qu'il ressemble bien plus, par ses longs corridors, que l'on prend pour des dortoirs, au chef-lieu d'un ordre de religieux opulents, qu'à la maison de campagne d'un auguste monarque. L'immense quantité de fenêtres, et leur grandeur énorme, produit une trop grande uniformité. Le peu de parties saillantes de la façade se fait à peine appercevoir, et des lignes trop longues et toutes semblables fatiguent nécessairement la vue. Les colonnes semblent tenir aux murs, et on cherche en vain de la variété dans cet immense développement. Quelques parties plus hardies, de grosses tours, des arcades ou des portiques, auroient fait ressortir davantage le reste du bâtiment, et produit ces heureux contrastes si nécessaires dans des ouvrages de cette importance. En s'approchant de plus près on distingue mieux les détails et les proportions, et les défauts disparoissent.

Les deux principales façades ont sept cents quatre-vingt-sept pieds de long, et cinq étages de trente-sept croisées chacun. Les deux autres côtés ont six cents seize pieds, et aussi cinq étages de

vingt-sept croisées. L'intérieur forme quatre cours, et dans le centre du palais est un superbe escalier placé dans un vestibule circulaire, qui communique à tous les appartements. Les marbres les plus riches y sont employés avec profusion, et presque tous ont été tirés des carrieres du royaume.

La chapelle est ornée de marbre jaune; et les peintures, qui sont de *Conca*, sont indignes de la place qu'elles occupent. La *Présentation*, tableau de *Mengs*, a bien un autre mérite.

Le théâtre est un chef-d'œuvre. Le plafond est soutenu par des colonnes antiques d'albâtre, qui partagent la salle en quarante-deux loges richement décorées. Toutes les parties du dessin concourent à la magnificence de la scene, et à faire paroître à leur avantage les acteurs et les spectateurs.

Les jardins sont très vastes; mais si on les acheve selon le plan qui est arrêté, ils ressembleront à ces jardins insipides et uniformes de *le Nostre*, qui ne sont que de larges allées où l'on est brûlé par le soleil, et où des statues sans nombre sont rangées sur une file. On doit ouvrir à travers la plaine un chemin qui conduira jusqu'à Naples: il viendra finir directement devant la façade du palais. On doit aussi creuser un canal large et

profond, qui ira depuis les jardins jusqu'aux montagnes, où, au moyen d'une cascade artificielle, il recevra toutes les eaux qu'on y a conduites à grands frais pour l'usage du château. Van-Vitelli, dont les idées étoient grandes, a cherché les sources de tous les ruisseaux dont les eaux fournissoient anciennement Capoue, et il les a trouvées dans les montagnes à neuf milles de Caserte. Il les a rassemblées dans un seul lit, et elles coulent par une pente douce, en suivant les contours des vallons, jusqu'à un endroit où des montagnes séparées par une profonde excavation ont obligé de construire un aqueduc. Il eût peut-être été possible d'employer des moyens moins dispendieux; mais le souverain et l'architecte desiroient également d'élever un monument digne de transmettre leurs noms à la postérité. Cet aqueduc a trois rangs d'arcades, dont le supérieur a quarante-trois arches : les deux inférieurs en ont moins, à cause de l'inclinaison des montagnes. On a eu plus d'égard à la solidité qu'à la beauté. Le travail est simple, mais il peut défier tous les efforts du temps. De ce lieu les eaux coulent par un canal jusqu'à la cascade, et passent sous la ville ancienne de Caserte. Cet endroit n'étoit originairement qu'un hameau bâti par un petit nombre de familles qui avoient échap-

pé à la destruction de Capoue. Sa désagréable situation, exposée à tous les vents, lui fit donner le nom de *Casa-erta ;* et il paroît aujourd'hui qu'il est près de retomber dans son premier état, par l'émigration des habitants qu'attirent dans la nouvelle ville toutes sortes de commodités, ainsi que les agréments qu'on doit ordinairement au séjour de la cour. Le roi et son pere ont dépensé beaucoup d'argent à embellir les environs de Caserte, à planter des bois, et à bâtir des rendez-vous de chasse.

Je traversai le superbe bocage de chênes toujours verds, appellé *Boschetto*, qui est dans le vieux parc; et j'allai dîner à quelques milles plus loin, du côté de la mer, chez un seigneur du pays. Sa maison est située au milieu d'un pâturage divisé par des haies ombragées de vieux chênes.

Le pays est plat, et mal-sain en été, mais l'insalubrité de l'air n'y est dangereuse que pour les hommes. Cette situation est très propre à nourrir et à engraisser des chevaux et des bestiaux. Le seul défaut que je lui trouve est que la mollesse du sol doit leur affoiblir le tempérament, et leur rendre les pieds trop sensibles. Après dîner le maître de ce lieu me montra son haras. Le nombre des juments et des poulains étoit prodigieux; mais il y en avoit fort peu qui se fissent

remarquer par leur force ou par leur beauté. On ne fait pas assez d'attention à choisir des palefreniers habiles et intelligents, non plus qu'à croiser les races. Le roi a aussi un haras considérable dans ce voisinage.

Avec un peu plus de soin et d'intelligence, on pourroit améliorer cette race napolitaine, et en faire une branche de commerce très lucrative. Mais le desir qu'on a qu'il en coûte peu de frais pour remonter la cavalerie empêche d'adopter aucun plan utile. Depuis plusieurs années on a défendu de vendre des chevaux aux étrangers, ou du moins on a mis des droits considérables sur leur sortie du royaume. Les commis du domaine marquent tous les poulains qui leur paroissent convenir au service, et en tiennent un état si exact, qu'il est très difficile d'en faire sortir un seul du royaume sans courir le risque d'être découvert; car les propriétaires sont obligés de représenter le nombre porté dans l'état, ou de faire voir les peaux de ceux qui sont morts depuis qu'il a été arrêté.

Les chevaux napolitains ont été long-temps célebres, et Naples a eu long-temps pour armes un coursier en liberté. Lorsque Frédéric de Suabe vint d'Allemagne pour prendre possession de la couronne, tous les grands allerent au devant de

lui à Rome, et lui firent présent de leurs chevaux les plus beaux et les mieux dressés, pour distribuer à sa suite, qui étoit fort mal montée.

Les écuyers napolitains dressent leurs chevaux avec tant de rudesse et si peu de patience, qu'ils les énervent entièrement. Un jour j'en vis un terrassé par celui qui le montoit, et presque étranglé sans pouvoir se relever. Ces chevaux sont très agréables à monter pour la promenade, et comme chevaux de parade, mais trop foibles et trop mous pour résister à la fatigue, ou pour soutenir une longue course. C'est pour cette raison que les fermiers préferent d'élever des mules, et négligent leurs chevaux. Cependant quelques seigneurs nourrissent des étalons et ont des haras nombreux (15).

VOYAGE A PÆSTUM.

SECTION XIII.

A la fin de septembre j'allai visiter Pæstum et la côte d'Amalfi.

Une statue de saint Janvier placée sur le pont de la *Madelene*, à l'extrémité des fauxbourgs de Naples, rappelle à la mémoire des passants les cruelles éruptions du Vésuve (16) dont il est supposé que ce saint a si souvent arrêté la fureur.

Une grande chaussée bien unie qui suit les bords de la mer, et qui passe par un village où un grand nombre de nobles ont des maisons de campagne, conduit au palais de Portici. A peu de distance de ce palais est l'entrée d'Herculanum, ville ensevelie sous un torrent de lave vomie par le Vésuve dans la premiere année du regne de l'empereur Titus. L'épaisseur de la couche qui couvre cette ville s'est considérablement augmentée depuis cette époque par les nouvelles éruptions arrivées depuis, et forment aujourd'hui une masse de vingt-quatre pieds, d'une pierre de couleur gris foncé, et que l'on écrase facilement. Mais cette lave ne pouvant s'amalgamer avec aucun corps étranger, les marbres et les bronzes s'y sont conservés comme dans un étui fait exprès, et l'on y trouve souvent des moules plus corrects que ceux que l'art parvient à faire de fragments de tête ou de quelques membres de statues.

L'exacte situation de cette ville souterraine étoit inconnue avant l'an 1713 que le hasard la fit découvrir. Des ouvriers, en creusant un puits, rencontrerent une statue posée sur les gradins d'un théâtre. On en déterra ensuite plusieurs autres qui furent envoyées en France par le duc d'Elbeuf. Mais les fouilles furent négligées jusqu'à

l'avénement de Charles III, infant d'Espagne, au trône de Naples. On doit à ses efforts infatigables, et à sa libéralité, d'avoir pénétré dans la plus grande partie de la ville d'Herculanum, d'où l'on a tiré ces trésors d'antiquité qui forment aujourd'hui le muséum le plus intéressant de l'univers. Le roi, ayant jugé que ce seroit une entreprise trop considérable que de vouloir découvrir toute la ville et la rendre entièrement au jour (17), se contenta de faire pousser des galeries lorsque l'on rencontroit des édifices remarquables, et fit même déblayer entièrement deux des principaux. Le théâtre est le plus considérable de ces deux édifices.

Sur une balustrade qui séparoit l'orchestre d'avec le théâtre, on a trouvé une rangée de statues, et de chaque côté du *pulpitum* (*a*) une figure équestre des deux consuls *Nonius Balbus*, pere et fils (18). On les a placées dans le péristyle du palais de Portici. Le petit nombre de statues équestres en marbre qui existent rendroit celles-ci bien précieuses, quand même leur beauté

(*a*) Ou proscenium, ce qu'on nomme chez nous avant-scene. C'étoit l'endroit où les acteurs jouoient leurs rôles. Cet endroit représentoit toujours un endroit découvert; car chez les anciens la scene n'étoit jamais dans l'intérieur des maisons.

ne seroit pas aussi parfaite qu'elle l'est. L'une d'elles sur-tout est un morceau de la plus grande beauté.

Depuis que le roi d'Espagne a quitté Naples, les fouilles ont été continuées, mais avec bien moins d'ardeur et de dépense. Il est vrai que la quantité prodigieuse d'objets de curiosité qu'on a déja tirés d'Herculanum et de Pompéia peut faire excuser en quelque sorte ce relâchement de zele et d'activité.

Je quittai ces voûtes ténébreuses avec impatience pour aller examiner les richesses qu'elles avoient contenues jadis, et qui sont placées avec le plus grand ordre dans une des ailes du palais. Je n'entreprendrai point d'en donner ici un ennuyeux catalogue ; j'indiquerai seulement quelques uns des principaux objets. Ce muséum ne possede pas seulement des statues, des bustes, des autels, des inscriptions, et quantité d'autres objets d'opulence et de luxe, mais aussi un assortiment complet de tous les instruments de ménage, de chirurgie et de musique, qui étoient en usage chez les anciens; des trépieds de formes les plus élégantes, et d'un travail exquis; des lampes d'une variété infinie; des vases et des bassins qui ont les plus belles proportions; des chandeliers de formes charmantes; des pateres et autres

instruments de sacrifice ; des miroirs d'un métal poli ; du verre qui est si dur, si clair et si bien coloré, qu'il imite parfaitement les émeraudes, les saphirs et d'autres pierres précieuses ; une cuisine complete, même fournie de casseroles de cuivre doublées d'argent, de marmites, de bouilloires, et enfin de tout ce qui peut y être employé ; des échantillons de diverses especes de combustibles qui conservent leurs formes, quoique réduits en cendres ; du bled, du pain, du poisson, de l'huile, du vin et de la farine ; une toilette à l'usage des dames, fort bien fournie de peignes, de dés, d'anneaux, de rouge, de boucles d'oreilles, etc.

Parmi les statues, qui sont en grand nombre, un Mercure et un Faune endormi sont les deux morceaux dont les connoisseurs font le plus de cas. Les bustes seuls remplissent plusieurs pieces ; mais on ignore le nom de presque tous ceux qu'ils représentent. On y a trouvé aussi de fort belles mosaïques, mais fort peu de médailles précieuses. La plus curieuse est un médaillon d'or qui représente Auguste. Il a été frappé en Sicile la quinzieme année de son regne (19). Les peintures à fresque qu'on a arrachées des murailles, et qu'on a encadrées et mises sous verre, pour mieux les conserver, se voient dans une piece

séparée. L'élégance des attitudes et les variétés infinies des sujets les rendent dignes de l'attention des artistes et des antiquaires; mais aucun des tableaux qu'on a trouvés n'a assez de mérite pour prouver que les Grecs aient poussé l'art de la peinture aussi loin que celui de la sculpture. Cependant est-il raisonnable de penser que des auteurs qui nous ont indiqué avec tant de discernement les beautés des ouvrages de Phidias et de Praxiteles aient été incapables d'apprécier les ouvrages d'Apelles ou de Zeuxis? auroient-ils donné tant d'éloges à ces derniers s'ils eussent été inférieurs aux premiers? Cela ne me paroît pas vraisemblable; et nous devons présumer que les chefs-d'œuvre des anciens peintres, étant d'une nature plus périssable que les bustes et que les statues, ont été détruits dans les affreuses révolutions qui ont si souvent ravagé la Grece et l'Italie. Herculanum et Pompéia, n'étant que des villes du second ordre, ne devoient probablement pas posséder les ouvrages des grands maîtres, chefs-d'œuvre qui n'étoient destinés qu'à orner les temples les plus célebres, ou les palais des rois ou des empereurs (20).

On crut avoir fait une trouvaille bien plus précieuse que celle des bronzes et des tableaux, en découvrant parmi ces ruines une grande quantité

de manuscrits. On se flattoit de rendre au jour plusieurs ouvrages des auteurs classiques qui ont été malheureusement perdus, et qu'une nouvelle mine de science alloit s'ouvrir pour nous. Mais la difficulté de dérouler ces parchemins brûlés, d'en coller les fragments sur des surfaces unies, et de rétablir les caracteres effacés, y a mis tant d'obstacles, que jusqu'à présent on n'y a fait que bien peu de progrès. Un prêtre napolitain a trouvé un moyen sûr de réussir; mais il faudroit le travail réuni de plusieurs savants pour continuer avec quelque espoir de succès une opération aussi longue et aussi délicate. Ce projet a été abandonné, et ces manuscrits restent maintenant rensevelis dans la poussiere, et aussi inutiles au monde savant, qu'ils l'ont été pendant les dix-sept derniers siecles. Un volume qu'on est parvenu à dérouler, et qu'on a entièrement rétabli, est un traité en langue grecque sur les effets pernicieux de la musique dans une république (21).

La maison royale de Portici est vaste et bien située, ayant vue d'un côté sur la mer, et de l'autre sur un jardin spacieux, et sur une forêt de chênes toujours verds, plantés par le dernier roi sur les laves du Vésuve, qui semble lui-même appartenir à cette forêt.

Je poursuivis ma route par un pays aussi

agréable que peuplé, entre le Vésuve et la mer, jusqu'à *Torre dell'Annunziata,* et à deux milles au-delà, jusqu'aux monticules formés par les cendres qui couvrirent la ville de Pompéia dans l'éruption de 79. On a fermé l'enceinte de cette ville pour empêcher les vols et les déprédations. L'entrée est auprès des casernes où logeoient les cohortes romaines qui composoient la garnison. La cour est entourée d'un portique soutenu par des colonnes de pierres recouvertes de stuc, et peintes. Les soldats, dans leurs moments de loisir, s'amusoient à tracer des figures de gens d'escrime et d'athletes, et écrivoient aussi leurs noms sur ces colonnes. Les lettres qui composent ces noms sont longues et serrées. Le morne silence et le triste état de ces casernes me donnerent l'idée d'une ville rendue après un long siege ; je ne pouvois que difficilement me persuader que ce que je voyois eût été enterré pendant l'espace de dix-sept siecles. Il paroît que les troupes ne manquoient d'aucune commodité nécessaire, et même de luxe ; car il y avoit un théâtre et un amphitéâtre à l'usage des soldats.

Près des murs de la ville, et du même côté, sont les restes d'un ancien temple d'ordre dorique, monument d'une antiquité bien plus reculée que le reste de la ville. Je crois que ce sont

les ruines de quelque ancien édifice renversé par quelque tremblement de terre long-temps avant l'éruption de 79.

Les excavations n'ont pas été régulièrement suivies. On les a faites en divers endroits suivant le caprice des ingénieurs, ou suivant les espérances qu'ils s'étoient formées. Le centre de la ville est encore enterré sous les vignes, les travaux n'ayant eu lieu qu'auprès des murs et des portes. Une ouverture qu'on y a faite laisse voir quelques maisons qui font partie d'une rue, et un temple d'Isis. Le dehors de ce temple est de la plus grande simplicité. L'architecture en est peu solide, et n'a aucun des caracteres de noblesse des temples consacrés aux grandes divinités. Les adorateurs d'*Isis Sabine* (c'est ainsi qu'elle est nommée dans une inscription qui subsiste encore dans le mur du temple) se proposoient plutôt de lui élever un sanctuaire petit, mais élégant, qu'un édifice spacieux, parceque peut-être le tremblement de terre qui arriva sous le regne de Néron (*a*) causa des pertes si considérables aux Campaniens, que leur fortune en fut trop excessive-

(*a*) La réparation de ce temple est constatée par une inscription

ment attaquée pour leur permettre d'entreprendre de fortes dépenses dans cette occasion. Les murs sont chargés d'ornements en stuc, d'une maniere assez grossiere. On en a ôté les inscriptions des peintures qu'on a transportées à Portici, et les vuides causés par ce transport rendent ces murs désagréables à voir. Le *penetrale* du temple est un petit pavillon élevé sur des marches sous lesquelles il y a une voûte qui peut avoir servi aux impostures des oracles. On ne trouva pas la statue de la déesse sur son piédestal, lorsqu'on découvrit le temple. Mais comme un cep de vigne avoit poussé ses racines précisément dans ce lieu, il est à présumer que quelque paysan avoit découvert la statue en creusant pour planter son cep, et qu'il en avoit disposé longtemps avant que le gouvernement n'eût déclaré vouloir faire fouiller dans ce terrain.

On me conduisit ensuite, à travers une longue étendue de vignes, à une excavation très considérable, qui a fait découvrir une des principales rues, une porte, une portion des murailles, quelques tombeaux, et un chemin hors de la ville. Ces murailles sont construites de grands morceaux quarrés de lave, placés par couches régulieres; et les rues sont pavées de la même lave, placée irrégulièrement. Les pieds des che-

vaux et les roues des voitures ont laissé des traces très profondes dans cette lave (*a*).

Il paroît que les habitants de Pompéia ne se soucioient guere d'aligner leurs rues en construisant leurs maisons ; car quelques unes avancent beaucoup, tandis que d'autres sont un peu reculées. Il y avoit devant les boutiques des bancs de pierre, et, au-dessus des portes, des enseignes emblématiques en relief, qui indiquoient le genre de commerce que faisoient les marchands. Ces boutiques ressemblent exactement à celles que l'on voit à Rome et à Naples.

Par une inscription nouvellement trouvée dans les fouilles, il paroît qu'il y avoit à Pompéia des guinguettes dans le goût de celles que l'on trouve dans les fauxbourgs de Londres et de Paris. Les maisons sont petites, et renferment des cours rondes d'où tous les appartements recevoient le jour. Il y avoit au milieu de ces cours un puisard dans lequel s'écouloient les eaux qui tomboient des toits. Les murailles des appartements sont couvertes de stuc, et peintes d'une maniere fort agréable, sur des fonds brun-orangé, ou d'autres

---

(*a*) La distance qui étoit entre les roues est de quatre pieds trois pouces anglois, ou quatre pieds six lignes de France.

couleurs foncées. Les peintres ont dessiné des bordures légeres et des guirlandes qui renferment des masques, des animaux, des fruits, des paysages, et des décorations d'une architecture bizarre. Il est extraordinaire que, dans des peintures qui représentent des portiques et des temples, on trouve un style aussi barbare que l'est chez nous l'architecture gothique. Les colonnes sont très longues et très effilées, et les entablements sont lourds et chargés d'ornements ridicules; je fus aussi surpris que fâché d'en trouver de si mauvais dans une ville où l'on auroit dû suivre plus fidèlement les regles du bon goût, qui étoit l'apanage des Grecs. Je n'ai point vu de paysage où l'artiste ait prouvé une parfaite connoissance de la perspective. Les chambres de ces maisons sont petites et quarrées, et plusieurs n'étoient éclairées que par la porte. Dans les cuisines et dans les chambres des domestiques, un serpent verd étoit peint sur les murailles, et une lampe brûloit toujours devant ce serpent. On adoroit cette même divinité auprès du grand chemin, hors des murs. Des deux côtés de la chaussée qui conduisoit à la mer sont des tombeaux, des oratoires et des bancs demi-circulaires, où les magistrats siégeoient en leur qualité de sénateurs, dans quelques occasions particulieres.

Le mausolée de la famille Térentienne (*a*) est entièrement découvert. Il consiste dans une cour quarrée, dont les murailles supportent les crânes des victimes sacrifiées dans les cérémonies funéraires, et de grands masques (*b*) avec des yeux creux, qui ont l'air de pleurer. Les jours de deuil on plaçoit des lumieres derriere ces masques. L'endroit où l'on brûloit les corps est au centre de la cour, près d'une tour où il y avoit des niches dans lesquelles on plaçoit les urnes.

A peu de distance de la ville, le chemin est bordé de maisons de campagne, qui ne sont pas encore déterrées. On n'en a déblayé que deux. Il paroît que la premiere n'étoit pas achevée lors de la terrible éruption qui l'ensevelit sous la cendre. On en juge par les tas de briques et de tuiles qui bouchoient les fenêtres. L'autre est sans contredit l'échantillon le plus complet que nous ayons des maisons des anciens. Il semble qu'elle n'ait été enterrée pendant dix-sept siecles, et conservée, que pour notre instruction. A l'exception du toit, trop foible pour résister à un poids si considérable, elle est aujourd'hui précisément dans

---

(*a*) Ce tombeau est connu sous le nom de tombeau de la grande prêtresse Mammia.

(*b*) De terre cuite.

le même état où elle étoit le jour qu'elle fut engloutie. Elle est composée de caves, d'un parterre orné d'un péristyle, et (comme la maison étoit située sur une pente assez roide) d'une cour supérieure où étoit la porte d'entrée, et pardessus, un étage où étoient les appartements. Du côté du chemin cette maison ne laissoit voir qu'une simple muraille; car, ainsi qu'il est pratiqué chez les Orientaux, le propriétaire de cette maison se cachoit aux regards des passants, et n'avoit des fenêtres que sur son jardin. En venant de la ville, on y entre par une cour entourée de colonnes en stuc. Tout auprès est un corps de logis triangulaire, divisé en alcoves et en cabinets pour les différentes especes de bains. Une terrasse entoure de chaque côté un grand quarré. Sous l'étage dont je viens de parler sont une grande galerie et des appartements d'été; à droite et à gauche, sous les terrasses, regnent des portiques qui se réunissent, vis-à-vis de la maison, dans un vestibule qui étoit probablement l'entrée du jardin.

On a trouvé dans ce lieu le squelette du propriétaire, qui avoit sur lui la clef de la maison et une bourse remplie d'or(*a*). Les caves contiennent

(*a*) Il y avoit aussi à côté du squelette d'assez beaux

encore plusieurs amphores rangées le long du mur, et les ossements de plusieurs malheureux qui s'étoient réfugiés dans cet endroit pour se garantir du danger qui les menaçoit. Mais comme les cendres avoient été mouillées, et qu'elles bouchoient les plus petites ouvertures, elles couvrirent entièrement les corps de ces infortunés. Ces cendres étoient si fines, et faisoient cependant si bien corps ensemble, que l'empreinte des parties charnues des cadavres est devenue une espece de moule ayant encore toute sa solidité. Les plafonds et les murs de cette maison sont ornés de peintures agréables de différents genres, qui prouvent autant d'imagination que de bon goût dans les peintres de ce temps-là. Les festons et les bordures sont admirables, autant par leur légèreté que par l'éclat de leurs couleurs. Le poids des cendres n'étant pas assez considérable pour enfoncer les plafonds de l'étage inférieur, elles n'ont pu y pénétrer qu'obliquement, de sorte que les chambres n'ayant pas été entièrement comblées, les peintures y ont été bien mieux conservées que par-tout ailleurs. Tous ces bâtiments

---

camées, et les restes d'un coffre que devoit avoir porté un esclave dont le squelette étoit à côté de celui de son maître. Ce coffre contenoit des vases d'argent, de bronze, etc.

ont beaucoup perdu de leur beauté, parcequ'on en a ôté les peintures pour les transporter à Portici, de peur que l'action de l'air ne détruisît entièrement les couleurs si on les y avoit laissées exposées. On trouve encore quelques carreaux de vitre dans la fenêtre d'une chambre à coucher. Malheureusement il n'y a plus qu'un très petit nombre d'ouvriers employés à découvrir cette intéressante ville. Les raisons que l'on donne pour excuses sont la quantité d'antiquités que l'on a déja, et l'embarras de trouver des endroits pour placer les décombres. Le roi est obligé d'affermer les terrains qu'il juge à propos de fouiller, aussi bien que celui où l'on doit déposer les fouilles. On a proposé plusieurs projets de souscription pour continuer ces travaux avec l'activité nécessaire, mais aucun de ces projets n'a encore été approuvé du roi. La ville de Pompéia tiroit son nom de la pompe triomphale avec laquelle Hercule conduisit ses captifs le long de cette côte, après avoir conquis l'Espagne. Quelques passages des auteurs classiques me font présumer que Pompéia étoit jadis située sur un bras de mer (*a*), et qu'elle servoit d'*emporium* ou marché

(*a*) Tite Live, dans sa premiere décade, liv. 9, parle d'une flotte romaine forcée de relâcher à Pompéia, et qui a débarqué ses troupes pour piller le territoire de Nucéria.

à l'usage des villes de l'intérieur. Ce bras de mer ayant été comblé depuis par les amas de la cendre lancée par le Vésuve, la Méditerranée s'est vue contrainte de reculer jusqu'à ses limites actuelles. Cet effet n'est point étonnant ; car la quantité prodigieuse de matiere sortie du volcan, sous le regne de Titus, auroit suffi pour cela. Nous savons d'ailleurs que depuis cette époque il est inoui combien il en a jetté à différentes reprises. Cassiodore parle d'une éruption qui a couvert de cendre tout ce pays jusqu'au sommet des arbres. Les changements qu'il a éprouvés tant de fois doivent être impossibles à nombrer ; car il est prouvé que le Vésuve a jetté des flammes long-temps avant la premiere éruption dont parle l'histoire. Une preuve sans réplique de cette assertion, c'est que Pompéia, qui a été détruite à cette époque, est non seulement pavée de lave, mais étoit fondée sur des couches alternatives de cendres volcaniques et de terres végétatives décomposées ; on peut s'en assurer en examinant les puits de cette ville, et d'autres cavités souterraines (22).

SECTION XIV.

Je rejoignis ma voiture, et je continuai mon voyage à travers une plaine fertile, dont les champs

sont séparés par des murs en terre, et sont plantés de peupliers.

Je traversai le *Sarno* au pont de la *Scafata*, près de l'endroit où Teia, roi des Goths, fut battu et tué par Narsès en 552. Le *Sarno* est un ruisseau agréable et transparent, rempli d'anguilles et d'écrevisses, mais trop profond pour être passé à gué. Il sort, par deux sources, des montagnes qui sont à l'est, et vient se réunir auprès de la petite ville de Sarno, qu'il entoure avant de commencer à serpenter dans la plaine (*a*).

La *Scafata* est aujourd'hui plus connue par son église dédiée à la Vierge, qui fait des miracles dans

(*a*) C'est dans la presqu'isle formée par ces deux bras que campoit l'armée de Jean d'Anjou, lorsque Ferdinand Ier vint l'attaquer et fut repoussé avec une grande perte. Sa défaite fut si complete, que si le prince françois avoit eu autant de jugement que de valeur et de talent militaire, il eût pu, en profitant de la victoire, arracher la couronne à la maison d'Aragon. Mais son indolence et son peu de soin à profiter de son avantage rendirent sa victoire inutile.

Avant cette époque les bords du Sarno étoient déja célebres par le combat du roi Roger contre le prince de Capoue, qui mit son armée en déroute en 1137. Dans le quinzieme siecle la ville de Sarno fut achetée par un aventurier nommé François Copola. Cet homme amassa de grandes richesses par la protection de Ferdinand Ier, et les

l'eau. Le jour de sa fête, on fait une fosse dans le champ voisin; aussitôt elle se remplit d'eau, et des milliers de dévots vont s'y plonger pour se guérir de leurs incommodités. Anciennement les hommes et les femmes s'y baignoient ensemble; mais depuis peu le gouvernement les a obligés de se baigner séparément. Tout le mystere de cette prompte crue d'eau, c'est que le sol est tellement de niveau avec le lit du Sarno, ou que celle qui filtre des montagnes voisines est si abondante, que, quelque part que l'on creuse, l'eau paroît aussitôt.

Je traversai ensuite la ville épiscopale de *Nocéra*, qui mérite plutôt le nom de village. Ses bâ-

---

perdit avec la vie, pour avoir conspiré avec plusieurs barons. (Note de l'auteur.)

J'ignore dans quelle histoire M. Swinburne a trouvé que Ferdinand Ier vint attaquer Jean d'Anjou, fils du roi René, sous les murs de Sarno; mais je ne l'ai lu nulle part. L'exact Gianone n'en parle pas, et dit seulement (tom. III, pag. 555): « Le prince de Rossano dressa, de « son côté, des embûches au roi Ferdinand pour l'assas- « siner; mais les gens qu'il avoit armés furent défaits près « de Sarno ». Dans ce passage il n'est nullement question de Jean d'Anjou; et Ferdinand, au lieu d'éprouver une défaite complete, fut vainqueur du prince de Rossano.

(Note du traducteur.)

timents épars s'étendent le long des montagnes, et forment la *citta sottana,* ou *ville basse,* tandis que le palais épiscopal et quelques couvents ombragés de bois de cyprès couvrent d'une maniere très pittoresque la pointe d'une montagne isolée, et composent la *citta soprana*, ou *ville haute.*

Nocéra (*a*) contient près de trente mille habitants. Si on veut les en croire, ils sont dispersés en quarante quartiers différents. Leurs maisons sont construites de deux sortes de pierres; les communes sont d'un tuf jaunâtre tiré des montagnes qui sont à environ un mille à l'est. Cette pierre doit nécessairement avoir été formée de substances sorties du Vésuve, et qui se sont ensuite consolidées; car les ouvriers ont souvent trouvé, en exploitant ces carrieres, des tombes, des vases et des médailles, renfermés dans le corps de la pierre. Les ceintres des portes et des fenêtres sont d'une pierre noire tirée de la montagne de *Fiano*, à deux milles au nord de *Nocéra :* on la trouve à huit pieds de profondeur, formant un lit de cent quarante pieds d'épaisseur, et qui est fondé sur une base de sable. Il est évi-

(*a*) Jadis Nuceria Alpha terna, nom dont l'étymologie n'est pas connue. C'étoit une colonie romaine où l'on battoit monnoie.

dent que ce n'est autre chose qu'un torrent de lave refroidie.

Les meilleures terres de Nocéra sont situées à l'est de la ville. Leur bonté est due à l'abondance des eaux qui les arrosent dans tous les temps. Il y a des cantons qui produisent trois récoltes chaque année ; savoir, des feves, du bled de Turquie, et des *broccoli*, ou autres végétaux semblables. On afferme ordinairement ces terres vingt ducats par *moggio ;* il y en a d'autres affermées depuis huit jusqu'à quinze ducats : celles-ci ne rendent que deux récoltes ; mais elles sont plantées d'arbres fruitiers et de vignes. Il y a un troisieme canton de la plus grande fertilité, nommé le *Padule*, ou *Incegni*, parcequ'on y fait usage de la *roue égyptienne*. Ce canton est distribué en jardins, et produit des fruits et des légumes dans une abondance surprenante ; mais comme le moggio s'y afferme jusqu'à vingt-cinq ducats, il faut que le fermier en retire deux bonnes récoltes tous les ans pour pouvoir se tirer d'affaire. Le millet y vient très bien à cause de l'humidité du sol. Le vin y est pour rien ; et les habitants de Nocéra en boivent si copieusement, qu'ils se disputent et se battent continuellement.

Nocéra est une ville très ancienne. Dans le treizieme siecle, on lui donna le surnom de *Pa-*

gani, pour ne la pas confondre avec une ville du même nom qui est en Ombrie. Ce surnom lui vient d'une colonie de Sarrasins que l'empereur Frédéric II tira de Sicile, et qu'il établit dans ce lieu pour interrompre leur correspondance avec l'Afrique ; et les chronologistes ignorants ou négligents des siecles suivants ont confondu souvent Nucéra avec Lucéra.

L'événement le plus remarquable de son histoire est le siege que son château soutint en 1384. Le pape Urbain VI avoit engagé Charles de Duras à s'emparer des états de Jeanne Iere, sa parente et sa bienfaitrice, qui favorisoit le parti de l'anti-pape d'Avignon ; il se flattoit, si Charles étoit victorieux, d'obtenir de lui de grands établissements pour ses neveux. Duras promit tout et ne tint rien. Urbain, le plus violent des hommes, fut outré de sa mauvaise foi ; et pour s'en venger, il fit un traité avec les enfants de Louis d'Anjou, que la malheureuse reine Jeanne avoit adoptés en apprenant que Duras se préparoit à la détrôner. Pour rendre ses projets sans effet, Charles envoya des troupes attaquer Nocéra pour se rendre maître de la personne du pape, qui y résidoit avec quelques cardinaux et une cour peu nombreuse : la place fut pressée avec furie ; mais la résistance ne fut pas moins vigoureuse, et le ca-

ractere inflexible d'Urbain inspira un courage invincible à tous ses partisans. Pour ne rien négliger de ce qui pouvoit lui être avantageux, le pontife se montroit à une fenêtre trois fois tous les jours, tenant à la main une clochette et un cierge allumé, et chaque fois il excommunioit ses ennemis, et les dévouoit à une damnation éternelle, tandis que ses soldats les dévouoient à la mort. Enfin les assauts devenant plus terribles de jour en jour, et les forces de la garnison ne faisant que diminuer, les cardinaux presserent le pape de songer à un accommodement. Leur empressement pour la paix fit naître autant de chagrin que de rage dans l'ame de cet orgueilleux pontife; qui, ayant intercepté une lettre en chiffres venant du camp ennemi, fit subir de cruelles tortures aux cinq cardinaux qui étoient auprès de lui, pour les forcer d'avouer qu'ils avoient eu intention de le trahir. *Théodoric de Niem*, son secrétaire, nous apprend que c'étoit un spectacle curieux de voir le pape se promenant en lisant son bréviaire, s'arrêter de temps en temps près du cardinal *Sangro* étendu sur la roue, et lui demandant où en étoit son traité avec le roi. Quoiqu'aucun de ces prélats n'avouât rien, Urbain ne les fit pas moins mourir, et il soutint le siege jusqu'à ce que Raimond Orsino et Thomas San-Sé-

vérino, à la tête d'une troupe de désespérés, forcerent les lignes de l'armée de Charles, et conduisirent le pape à bord des galeres de Gênes, qui l'attendoient sur la côte.

Les *Caraffa* étoient seigneurs de Nocéra dans le seizieme siecle. A cette époque, Philippe IV l'engagea à un seigneur portugais, dont les héritiers la possedent encore aujourd'hui. L'absence du seigneur fait que la justice et la police y sont également négligées; ce qui fait que Nocéra est renommée par ses querelles fréquentes. Un de mes amis, dont l'état l'oblige à visiter souvent cette ville, ce qui l'a mis à portée d'acquérir une parfaite connoissance des mœurs et du caractere des habitants, les dépeint comme ne ressemblant en rien au reste du peuple de la Campanie. Il pense qu'ils tiennent des Arabes, leurs ancêtres, un caractere plus sanguinaire, plus indocile, et souvent implacable. Ils boivent beaucoup de vins capiteux, et sont querelleurs lorsqu'ils sont ivres. Cet ami a compté, dans l'espace d'une année, quarante meurtres, et il avoit été le témoin de seize. Ce peuple est aussi très attaché à une foule de superstitions ridicules, qui cependant commencent peu à peu à perdre de leur crédit. De toutes ces folies la plus singuliere est celle de la cérémonie de la fête de la *Madonna delle gal-*

line : pendant la procession on voit les habitants se relayer tour à tour par centaines pour porter son image, et le miracle consiste en ce que les poulets qui sont perchés dessus ne s'envolent point. La quantité de peuple qui les environne de tous les côtés effraie tellement ces pauvres animaux, qu'ils ne se remuent pas plus que s'ils étoient portés dans une cage (23).

SECTION XV.

En partant de Nocéra le chemin est bordé de murs des deux côtés, et dans des temps de pluie il est entièrement occupé par un ruisseau qui coule des montagnes. Sans ces murs, qui servent de digues, les bas terrains en seroient ravagés ; et encore, malgré cette précaution, le torrent entraîne souvent une si grande quantité de pierres et de sables, qu'il creve quelquefois la muraille, et couvre de toutes sortes de décombres une grande étendue de champs cultivés : comme les dommages qu'ils occasionnent sont souvent très considérables, les propriétaires des terrains voisins ont formé un projet pour rassembler ses eaux, et, par le moyen d'un canal, les conduire dans le *Sarno*.

A un mille de Nocéra est une église consacrée à la Vierge. Cette église a été construite des dé-

bris d'un temple païen, par les empereurs qui ont succédé immédiatement à Constantin le Grand. L'architecture extérieure est très simple ; en dedans elle est d'une forme circulaire. Le toit, qui est applati, est supporté par des arcades d'une mauvaise proportion, qui sont soutenues à leur tour par trente colonnes de diverses especes de marbre, avec des chapiteaux différemment ornés, mais qui tiennent tous plus ou moins de l'ordre corinthien. Ces colonnes sont accouplées et alignées en partant d'un centre, formant ainsi une double colonnade, à une distance considérable du mur extérieur. En dedans du cercle est un bassin octogone, où les Grecs faisoient la cérémonie du baptême par immersion. Il étoit anciennement couvert d'un dais soutenu par de petites colonnes d'ordre corinthien, dont il ne reste plus que cinq. Le tout manque de goût, et dénote le déclin des beaux arts.

Près de cette église le chemin tourne à droite et est fort bon. Il traverse une montagne qui réunit le promontoire de Sorrento à la grande chaîne de l'Apennin. Anciennement le chemin de la Calabre traversoit en ligne droite la vallée de San-Sévérino, appartenant aux princes de Salerne, qui forçoient les voyageurs à payer des droits exorbitants. Il y a environ deux cents ans que

cette exaction devint si insoutenable, qu'elle réveilla l'attention du gouvernement. Le vice-roi fit ouvrir un nouveau chemin qui traverse le domaine royal de *la Cava*, et prit tant de précautions pour le rendre aussi sûr que commode, que l'ancienne route fut entièrement abandonnée.

Les différents points de vue dont on jouit en traversant ces montagnes, sont de la plus grande beauté, et charment d'autant plus, qu'ils sont entièrement différents de ceux des environs du Vésuve. Ils consistent dans un mélange très varié de monticules et de vallons, terminés des deux côtés par une superbe chaîne de montagnes couvertes de forêts magnifiques et fort étendues. Chaque hauteur est couronnée d'un petit colombier destiné à recevoir des ramiers sauvages.

Des précipices de distance en distance contrastent avec le coup-d'œil uniforme des bois et de la verdure. Tous les enfoncements des montagnes sont couverts de villages, de couvents et de maisons de campagne; et le pays qui borde le chemin est un riche vignoble entremêlé de touffes de grands arbres, ou d'allées sinueuses de cyprès.

C'est certainement le plus beau lieu possible pour étudier le paysage. La nature n'est nulle part plus riante, et ne sauroit être plus propre à

échauffer l'imagination et à exciter l'enthousiasme d'un grand artiste. La tradition nous apprend que plusieurs des maîtres les plus célebres ont éprouvé le pouvoir de ses charmes, et qu'ils ont fait entrer dans leurs plus belles compositions plusieurs des beautés de ce charmant séjour.

La Cava étoit moins une ville qu'un assemblage de plusieurs villages et hameaux, jusqu'à ce que la nouvelle route y eût attiré un nombreux concours de voyageurs et de marchands. Comme elle faisoit depuis long-temps partie du domaine royal, le commerce y fut protégé et encouragé par plusieurs privileges importants. Une manufacture de draps y entretient l'activité et la population ; et ses habitants semblent jouir d'une plus grande aisance que tous les peuples des environs. Ils se sont distingués par une aversion invincible pour les jésuites jadis si puissants, et n'ont jamais voulu leur permettre de s'établir chez eux. Mais quoiqu'ils soient venus à bout de vaincre les intrigues de l'ordre le plus rusé de tous les moines de l'église romaine, il n'en faut pas conclure qu'ils aient plus de génie que le reste de leurs compatriotes; au contraire, la simplicité et la balourdise des habitants de *la Cava* sont un sujet de plaisanterie dans le pays.

Je quittai le grand chemin pour visiter la cé-

lebre abbaye de bénédictins *della Trinità*, à qui appartenoit jadis tout le pays d'alentour. Mais les moines, pour ne pas être dans le cas d'avoir un abbé commendataire, obtinrent de Léon X le droit d'élire un supérieur tiré de leur maison. Ils ont sacrifié sur leurs biens ce qu'il falloit pour lui former un revenu considérable. Ils conviennent qu'il leur reste un revenu annuel de quinze mille ducats, et je les crois trop prudents pour avouer plus qu'ils n'ont.

Cette abbaye, fondée par Alphérius de Salerne, et particulièrement protégée des princes normands, est située dans une vallée au milieu des bois : elle est abritée par un rocher énorme, sur le sommet duquel est un petit bourg entouré de murs, nommé *Carpo di Cava*, qui formoit la ville ancienne, dont la moderne, et ses maisons de campagne, n'étoient que des dépendances.

L'église et le monastere ont été bâtis depuis peu sur les fondations de l'ancienne abbaye, qui n'étoit que peu élevée au-dessus du niveau du torrent qui roule au fond de la vallée. L'ancien dortoir sert aujourd'hui de cave. L'église et le logement de l'abbé occupent la façade de l'édifice, qui est dans le goût des palais modernes. L'architecture n'est pas sans défaut; mais l'ensemble produit un effet agréable. L'intérieur de l'église

est léger et fort orné de marbres, mais il n'y a point de tableaux; l'autel est isolé. Les cendres du fondateur sont déposées dans une tombe ornée de fleurs en mosaïque et en arabesques, dans le genre des Sarrasins du onzieme siecle. Tous les édifices élevés par les princes normands ont été construits sous la direction des architectes de cette nation. Les chrétiens de ce temps ignorant tous les arts, hors celui de la guerre, les architectes et les maçons sarrasins, auxquels plusieurs grecs et chrétiens s'étoient associés, après avoir été instruits à leur école, formerent entre eux un corps, et voyagerent de tous les côtés pour entreprendre des bâtiments. Ils tinrent secretes, autant qu'ils le purent, les regles de leur art, et se reconnoissoient entre eux par certains signes, que les seuls initiés pouvoient appercevoir et entendre. La franc-maçonnerie dérive directement de cette société, quoique les maçons modernes n'exercent leurs talents en architecture qu'en la traçant avec de la craie sur les planchers de leur loge (*a*).

(*a*) Si M. Swinburne est franc-maçon, ce que je ne crois pas, on ne peut lui reprocher de trahir les secrets de cet ordre: s'il ne l'est pas, et que son dessein soit de les pénétrer, je lui conseille de chercher de meilleurs documents; car, foi de maçon, il n'est pas bien instruit.

(Note du traducteur.)

Le tombeau d'Alphérius est placé dans une chapelle taillée dans les rochers qui font une partie d'un des côtés de l'église, et produisent un mauvais effet, cet édifice ayant toutes ses parties ornées à la moderne d'une maniere très agréable. Sous le portique est le mausolée de *Sibylle*, femme du roi *Roger*, qui est décoré d'une mosaïque semblable. L'appartement de l'abbé est très gai et orné de quelques bons tableaux. Il m'engagea, d'une maniere très polie, à m'arrêter pendant quelques jours chez lui; mais comme il n'entroit point dans mes arrangements de profiter de son invitation obligeante, je continuai mon voyage en suivant un très beau chemin qui descend la montagne, et dont les différents détours offrent à chaque angle de rares points de vue. Un torrent qui se précipite impétueusement vers le golfe de Salerne, mugit au fond d'une vallée étroite, à travers les bois et les rochers. La vallée s'élargit vers un charmant village appellé *Molina*, et offre tout-à-coup une magnifique vue de la mer.

A *Vietri*, qui est une ville considérable située sur un promontoire, le chemin tourne à gauche, descend rapidement par plusieurs masses énormes de rochers qui bordent le rivage, et, après deux milles, arrive aux portes de Salerne.

La route offre, pendant la derniere heure, une

variété étonnante de paysages, et ne laisse rien à desirer de toutes les beautés naturelles dont sont composés les plus riches tableaux. La mer déploie une immense surface du plus bel azur: et pour corriger l'uniformité de cette vue, plusieurs rochers escarpés séparent l'horizon de distance en distance; et de hautes montagnes, ainsi que des plaines couvertes de bois, s'avancent et bornent son étendue. Des précipices effrayants, et ayant toute la majesté de la nature sauvage, jettent leur ombre sur ces abymes. Des tours romantiques défendent la côte, qui est ornée de jolies maisons de campagne et de jardins en terrasses, derriere lesquels s'élevent des montagnes parées d'une verdure de mille teintes différentes; et dans le centre de ce superbe site, les bâtiments étendus de Salerne s'élevent en amphithéâtre jusqu'aux ruines de l'ancien château qui couronne ce tableau merveilleux (24).

SECTION XVI.

Salerne a environ deux milles de circonférence. Elle s'étend en partie le long du bord de la mer, et en partie s'éleve en amphithéâtre jusqu'au château, qui n'a de remarquable que sa situation sur une hauteur entièrement isolée de la grande chaîne des montagnes. D'anciens murs en

assez bon état l'environnent. Ses rues sont étroites et tortueuses, ses maisons élevées et obscures. L'habitation des anciens souverains de cette principauté étoit située près de la cathédrale; mais je n'ai pu en trouver d'autres traces que celles de l'analogie du nom de quelques rues voisines, telles que *S. Pietro in corte*, *Strada reale*, etc.

S. Matthieu est le patron de Salerne; on raconte que ses ossements ont été transportés de Pæstum, et déposés dans la cathédrale. Le siege épiscopal fut établi en 994, et devint un archevêché en 1099, par la munificence des princes normands. La cathédrale fut bâtie sur les fondements d'un ancien monument. Elle est d'un style gothique et lourd, devenu encore plus ridicule par les réparations qui y ont été faites depuis quelques années; car, au moyen de ces réparations, l'amas de petites colonnes qui composoient originairement chaque pilier se trouve maintenant renfermé dans un massif de maçonnerie de forme quarrée. La cour qui est devant l'église est assez spacieuse et environnée d'un portique de colonnes antiques de porphyre, de granit, et de marbres précieux, d'ordres et de dimensions différentes, sur lesquelles les Normands ont fait construire une suite d'arcades en briques, dont

la coupe ressemble plutôt au style des Sarrasins qu'à celui des Goths ou des Grecs. Au-dessus de ces colonnes, il y a d'assez beaux appartements; et dans le centre de la cour est un bassin de granit de quinze pieds de diametre toujours rempli d'une eau excellente. Sous la colonnade sont placés plusieurs tombeaux anciens; et l'église renferme aussi les monuments de quelques personnages célebres, entre autres celui de *Roger*, duc de la Pouille, mort en 1111, et de son fils *Guillaume*, en qui s'éteignit la postérité de Robert Guiscard. De chaque côté de l'entrée du chœur est un pupitre élevé sur des colonnes, où le doyen et le sous-doyen lisent l'épître et l'évangile. C'est un ouvrage du temps des Normands, entièrement différent du style gothique, et plutôt une maladroite imitation de celui des Grecs: les panneaux sont formés de riches mosaïques de différentes couleurs; les colonnes sont de marbres précieux.

Le chœur est pavé de carreaux ovales et quarrés, de verd antique, de porphyre et de serpentine. Le maître-autel, décoré magnifiquement, mais avec un goût aussi barbare, a de chaque côté une superbe colonne de marbre verd et blanc. L'archevêque actuel a fait construire tout auprès un mausolée superbe où son corps doit être déposé vis-à-vis de la chapelle et du tombeau d'Hil-

debrand, qui occupa la chaire de S. Pierre sous le nom de Grégoire VII, et mourut en 1085. Cet orgueilleux pontife humilia et fit trembler tous les souverains de la chrétienté ; mais enfin ayant été chassé de Rome par la faction de l'empereur, il fut obligé d'avoir recours à Robert Guiscard. Ce prince adroit le prit sous sa protection, et lui rendit toutes sortes d'honneurs qui ne pouvoient tirer à conséquence ; mais il le tint renfermé dans Salerne, comme un tigre furieux à qui il auroit été trop dangereux de laisser la liberté. Le dépit et le chagrin qu'il ressentit d'avoir été trompé dans ses espérances, irriterent tellement ce caractere fougueux, qu'une prompte mort termina ses jours. Il fut canonisé par Grégoire XII, et passe pour un grand saint à Rome et à Salerne : mais pendant long-temps il n'a pas été permis de célébrer sa fête à Naples ; et tout le reste du monde chrétien n'a jamais jugé à propos de reconnoître sa sainteté.

Sous l'église est une chapelle ornée d'arabesques en marbre d'un bien mauvais goût. Les reliques de l'évangéliste saint Matthieu y sont conservées dans une châsse d'argent. Il n'y a presque point d'église cathédrale dans tout le royaume où l'on ne trouve les restes de quelque apôtre ou patriarche, et qui n'ait une chapelle souterraine consacrée en son honneur.

Sur l'escalier qui conduit dans ce lieu secret, est un bas-relief antique qui représente des hommes portant sur leurs épaules des sacs de bled qu'ils transportent d'un navire, avec une inscription qui fait voir à quel point les anciens regardoient les donations pieuses, les prieres et les fondations pour conserver des lampes allumées, comme capables de contribuer à la félicité des morts :

HAVE SEPTIΛΛA SIT TIBI.
TERRA ΛEVIS QVISQV
HVIC TVMVΛO POSVIT ARDENTE
AVCERNAM IΛΛIVS CINERES.
AVREA TERRA TEGAT.

La lettre grecque Λ, ou lambda, employée dans cette épitaphe, prouve qu'elle a été gravée par un artiste d'un pays où la langue latine n'étoit familiere qu'à la classe la plus distinguée des citoyens, et où le grec étoit la langue du peuple.

Le même attachement à la mémoire des morts se manifestoit à Salerne d'une maniere très extraordinaire, jusqu'à ce qu'un synode provincial, tenu dans le quinzieme siecle, abolit cet usage. La veille du jour des morts on avoit coutume de préparer dans toutes les maisons des repas somp-

lueux et des lits à l'usage des ames du purgatoire. Les habitants délogeoient alors, et on regardoit comme maudits du ciel ceux chez qui on trouvoit le lendemain quelques restes du souper. Mais ce malheur affreux leur arrivoit rarement; car l'espoir de bien manger attiroit tous les voleurs du pays, qui, allant de maison en maison, emportoient tout ce qu'ils ne pouvoient manger, tandis que les imbécilles habitants se morfondoient dans l'église.

Les olivétains en ont une ancienne qui consiste dans un chœur d'une grande étendue, et des bas côtés qui en sont séparés par des colonnes antiques de différentes especes et grandeurs. La voûte de ces côtés est tout-à-fait plate, et ne s'éleve qu'à la hauteur de l'entablement de la colonnade. Le plan de cette église est absolument le même qui a été tant vanté par le P. *Laugier*. Ce religieux a écrit sur l'architecture d'une maniere très ingénieuse, quoiqu'un peu bizarre. Le pavé est couvert d'inscriptions; et sur le mur est l'épitaphe de maître *Pierre Barliardus*, dont l'histoire est rapportée dans un imprimé qui est placé au dessous. Quoique ce ne soit qu'un conte de petits enfants, la foi qu'on y ajoute généralement à Salerne mérite qu'on en fasse mention dans la description de cette ville.

Barliardus étoit un maître d'école célebre, âgé de 95 ans, et en conséquence très grand sorcier. Il arriva un jour que trois de ses petits-fils, qui étoient sous sa tutele, trouverent son livre magique et en lurent tout haut un passage cabalistique. A cette évocation les démons parurent pour recevoir leurs ordres, et firent une peur si effroyable à ces pauvres enfants, qu'ils en moururent subitement. Lorsque Pierre revint chez lui, et qu'il vit le malheur arrivé à sa famille, il évoqua à son tour ces esprits infernaux, et leur reprocha la mort de ses enfants : mais ils prouverent leur innocence ; et cet événement inspira au vieux sorcier un repentir de ses crimes si vif et si profond, qu'il prit aussitôt ses livres diaboliques, et se jettant à genoux devant l'église, il les réduisit en cendres. Au même instant il sortit de terre une fontaine qui coule encore aujourd'hui pour attester la vérité de cette histoire. Pierre, doutant un peu de son salut, conjura un crucifix qui étoit devant lui de lui donner quelque preuve de la miséricorde de Dieu. Aussitôt la figure du Christ ouvrant les yeux se pencha vers lui, et au même moment le vieillard tomba mort, ne pouvant résister aux transports de joie et aux remords que cette aventure lui inspiroit.

Auprès de cette inscription est un ancien sar-

cophage sur lequel est sculpté un sujet de chasse. Le prieur s'étant informé à mon domestique si j'étois François, et ayant appris que je ne l'étois pas, me dit que ce sarcophage contenoit les restes de Jean de Procida, premier auteur des vêpres siciliennes. Mais comme ce bon patriote mourut à Rome, et que Salerne étoit alors sous la domination de ses ennemis mortels, il est permis de douter de la vérité de cette assertion.

Dans une cour voisine est un grand bas-relief en marbre représentant des faisceaux romains placés en sautoir. On m'assura qu'on l'avoit tiré d'une ruine appellée *le palais du préteur*. J'imagine que ce marbre avoit été mis dans la façade de quelque tribunal ou du palais de ce magistrat, comme étant un emblême de sa dignité (25).

SECTION XVII.

C'ÉTOIT précisément le temps de la grande foire de Salerne, où il vient de tous les pays un grand nombre de vaisseaux chargés de marchandises, et où tous les marchands du royaume se rendent pour faire leurs achats. La foire se tient au bord de la mer et jouit de plusieurs franchises. Une affiche ordonne à toutes les filles qui veulent faire leur métier pendant la foire, de se présenter devant le magistrat pour se faire enre-

gistrer et payer dix carlins par jour pour en obtenir la permission.

L'air de Salerne passe pour être mal-sain en été, à cause de la culture du riz, des vapeurs méphitiques qui s'élevent de derriere la ville, et des montagnes qui, l'environnant de tous les côtés, empêchent que le vent du nord ne vienne purifier l'air qu'on y respire, tandis que celui du midi, lorsqu'il dure quelque temps, y rassemble les émanations dangereuses de la plaine. Les habitants de Salerne assurent que c'est un conte; mais peu d'étrangers, s'ils sont sages, sont tentés d'en faire l'expérience. S'ils vouloient visiter ce pays pendant l'été ou l'automne, je leur conseillerois de s'établir à *Vietri :* l'air y est pur, léger et parfumé, au lieu que celui de Salerne doit être naturellement pernicieux. J'éprouvai, en arrivant aux portes de cette ville, de la pesanteur, de la difficulté de respirer, et un grand mal de tête : je conservai ces incommodités tout le temps que j'y restai; mais j'en fus débarrassé aussitôt que je respirai l'air libre des montagnes.

L'histoire de Salerne occupe une place intéressante dans l'histoire générale de l'Italie pendant le moyen âge. Avant cette époque il en a été fort peu mention, quoique ce fût une colonie romaine. Lorsque les Lombards se partagerent

leurs conquêtes, elle fit partie des états des ducs de Bénévent, et à la chûte de leur souveraineté elle en devint une autre.

Dans le neuvieme siecle *Siconulphe* et *Radelchis* se disputerent cette principauté, et convinrent enfin de s'accommoder: ils la partagerent entre eux; et c'est à cette époque qu'il faut fixer la dénomination de principauté citérieure et ultérieure. Les descendants de *Siconulphe*, à qui Salerne étoit tombée en partage, la conserverent pendant deux cents ans, et furent tantôt heureux ou malheureux. Quelques uns de ces princes firent la loi aux états de Naples et d'Amalfi, et tinrent le premier rang parmi les princes lombards; d'autres furent obligés de la recevoir d'eux. Cette désunion entre ces princes fournit des occasions aux Grecs et aux Sarrasins, leurs ennemis naturels, de remporter sur eux de grands avantages, et réduisirent Guimard II à la triste nécessité d'acheter le secours des aventuriers normands. La fable du cerf et du cheval se réalisa dans l'histoire des malheureux princes de Salerne : leurs libérateurs devinrent bientôt leurs oppresseurs, malgré les liens de l'amitié et les alliances qui les réunissoient.

En 1076 Robert Guiscard dépouilla Gisulphe II de sa principauté de Salerne, qu'il réunit au

duché de la Pouille. Le peuple ne se soumit qu'avec peine, et chercha toutes les occasions de se délivrer de son joug, ce qui lui attira grand nombre de malheurs. Pour contenir, par leur présence, ce peuple turbulent, les princes normands avoient coutume de passer beaucoup de temps dans cette ville, ce qui ne contribua pas peu à son embellissement. Les princes normands l'avoient considérablement agrandie, et cet exemple fut imité par ceux qui leur succédèrent. Ils y firent construire plusieurs églises et autres monuments; mais ils furent tous rasés par la main vengeresse de l'empereur Henri VI. Pendant sa querelle avec Tancrede pour la couronne de Sicile, le peuple de Salerne fit prisonniere l'impératrice Constance et la livra à Tancrede. Si ce prince eût été aussi sanguinaire que l'empereur, la vie de cette princesse eût couru de grands risques; ou si elle eût été épargnée, du moins seroit-elle restée comme un gage de la sûreté de Tancrede. Mais ce descendant des héros normands, méprisant un avantage si peu digne de lui, mit en liberté l'impératrice.

Lorsque, par la mort de Tancrede, les princes de la maison de Suabe triompherent de leurs ennemis, Henri se rappella cette insulte, et, pour s'en venger, réduisit en cendres la ville de Sa-

lerne. Frédéric, son fils, paroît avoir voulu effacer les traces de la barbarie de son pere, en donnant à Salerne plusieurs témoignages de sa protection. Mainfroy protégea aussi cette ville; et s'appercevant que la baie, faute d'être assez fermée, n'étoit pas sûre pour le commerce, il chargea Jean de Procida, son ministre favori, d'y faire construire un môle pour rompre la violence des vagues et des vents. Cet ouvrage a été emporté depuis long-temps; mais une inscription dans la cathédrale (*a*) en fait mention.

Rien n'a tant contribué à la réputation de Salerne, que son école de médecine, qui a dû son origine à la révolution que les Arabes causerent dans les sciences en s'établissant en Europe. Ils introduisirent en Italie, dans les huit et neuvieme siecles, le goût des lettres, dans le temps où le reste de l'Europe étoit enseveli dans la plus profonde ignorance. Ces mahométans possédoient seuls le peu de connoissances solides qui existoient alors; et, à cet égard, ils firent beaucoup de

(*a*) + A. D. MCCLX. Dominus Manfredus, magnificus rex Siciliæ, domini imperatoris Frederici filius, cum interventu domini Joannis de Procida, magni civis salernitani, domini insulæ Procitæ, Tramontiscaiani, et baroniæ Portilionis, ac ipsius domini regis socii et familiaris, hunc pontem fieri fecit.

bien aux peuples chez qui ils s'établirent. Il paroît que leur exemple excita une grande émulation dans ces esprits engourdis (*a*), et que le desir de s'instruire attira à Salerne tous ceux qui avoient le goût des belles lettres ; ils y fonderent une université où il y eut des professeurs pour toutes les sciences et toutes les langues. Charlemagne encouragea cet établissement et y contribua ; c'est pour cela que cette université se vante d'être plus ancienne que celles de Paris et de Bologne. Constantin, né en Afrique, savant médecin, s'établit à la cour de Robert Guiscard, et mérita son estime et sa confiance ; et Alfanus, archevêque de Salerne, prélat distingué par son érudition, devint aussi son protecteur. C'est à cette protection qu'on doit attribuer les privileges accordés à cette université, ainsi que l'ardeur avec laquelle les écoliers se sont livrés à leurs études.

En 1100, les membres de cette école publierent un recueil d'observations sur les moyens de conserver la santé et de la rétablir, ouvrage qui mérita les applaudissements de son siecle et des suivants. Il fut composé en vers léonins, et dédié

(*a*) On ne connoissoit alors l'histoire naturelle, la médecine et les mathématiques, que sous le nom de sciences sarrasines.

à Robert, duc de Normandie, fils de Guillaume le Conquérant. Ce jeune prince demeuroit alors à Salerne, où il s'étoit mis entre les mains des médecins pour se faire guérir d'une blessure qu'il avoit reçue en Palestine par une fleche empoisonnée. L'histoire dit que sa femme *Sibylle de Conversano* suça le poison de sa plaie, et donna la premiere ce bel exemple de courage et d'amour conjugal, qui a été imité, dans une semblable occasion, par Éléonore, femme d'Édouard Ier, roi d'Angleterre. Peut-être cette derniere histoire a-t-elle été composée à l'imitation de l'autre.

Les princes de la maison d'Hauteville furent également généreux et constants à protéger cette école; et tous les auteurs contemporains s'accordent à lui donner le titre de *premier college du monde connu.* Salerne devint si fiere du mérite de ses médecins, qu'elle prit pour devise de ses armes la dénomination de *ville d'Hippocrate.* Frédéric II de Suabe étoit trop savant et trop persuadé des grands avantages que procure la culture des sciences, pour ne pas accorder une protection distinguée à un établissement utile, et il le combla de plus d'honneurs et de biens que n'avoient fait aucuns de ses prédécesseurs. Cette école continua à fleurir avec beaucoup d'éclat,

et à produire des hommes très illustres dans leur profession, jusqu'à ce que, dans le quatorzieme siecle, la médecine fut généralement pratiquée par le clergé et les moines. Peu-à-peu ces usurpateurs, à la faveur du caractere sacré dont ils étoient revêtus, et de l'empire qu'ils exerçoient sur l'esprit des peuples, s'emparerent de la pratique de la médecine, et ruinerent les professeurs laïques. On cessa de suivre les écoles, et la science de la médecine ne se trouva plus que chez les moines. Cette cause, parmi plusieurs autres dont les auteurs ont rendu un compte exact, fit abandonner l'école de Salerne, qui enfin tomba entièrement.

Depuis cette époque l'art de la médecine s'est imperceptiblement frayé une route jusqu'aux parties septentrionales de l'Europe, où un raisonnement profond, une grande connoissance de la chymie et de la physique expérimentale, ont considérablement perfectionné cet art.

Les rois de la maison d'Anjou firent prendre à leurs fils aînés le titre de princes de Salerne, qu'ils quitterent ensuite pour prendre celui de ducs de Calabre, lorsque les troubles intérieurs et les besoins de l'état les eurent forcés à aliéner le fief de Salerne. Jordan Colonna, neveu du pape Martin V, en fut revêtu le premier en 1419.

Quatorze ans après il fut donné à Raimond Orsini, comte de Nola; et Ferdinand Ier l'accorda depuis à Robert San-Severino, comte de Marsico; ses descendants continuerent d'en jouir jusqu'au regne de Charles-Quint, qui, pour crime d'état, confisqua ce fief sur le dernier de ces princes nommé *Ferrante*, avec la plus grande partie des vastes possessions de cette puissante et turbulente maison.

PAESTUM.

SECTION XVIII.

Je louai un bateau et partis de Salerne à quatre heures du matin. Mon patron, craignant que la mer ne fût trop grosse au large, se tint près de la côte. A dix heures il me débarqua à la tour de Pæstum, éloignée de Salerne d'environ trente milles. Après avoir traversé pendant un quart de mille une plage sablonneuse, j'arrivai à la porte de l'ouest de cette ancienne ville, jadis colonie de Doriens, rétablie et embellie par les Sybarites. Son premier nom fut *Sistilis*, changé ensuite en celui de *Possidonia*. Il paroît qu'elle n'a pris celui de *Paestum* que lorsqu'elle fut assujettie par les Romains, dont elle devint une colonie l'an 272 avant J. C. En perdant sa

liberté elle perdit sa considération. La seule chose qui lui donna de la célébrité sous ce peuple tout puissant, ce fut la qualité de ses roses. Les poëtes classiques ont vanté souvent leurs parfums délicieux et la propriété singuliere qu'elles avoient de fleurir deux fois l'an. Le rosier sauvage, qui croît encore parmi ses ruines, est la petite espece de roses *damas simple* qui a beaucoup de parfum. Un fermier de ce canton m'assura qu'il fleurit au printemps et en automne.

La destruction de cette ville fut occasionnée par les invasions fréquentes des Sarrasins, qui s'étoient fortifiés dans *Agropoli*, jadis citadelle de Pæstum, ou plutôt par l'insalubrité de l'air. Les eaux sulfureuses et stagnantes doivent avoir rendu de tout temps cette plaine fort mal-saine. Mais quand les incursions des barbares eurent presque dépeuplé la ville et ôté aux habitants les moyens d'entretenir les canaux, et de se livrer, comme à leur ordinaire, à l'agriculture, la qualité vicieuse de l'air dut nécessairement s'accroître, et même au point de rendre ce canton presque pestilentiel (*a*).

Nous savons très peu de choses de l'histoire de Pæstum. Située à une grande distance des

(*a*) Strabon et Martial parlent de son mauvais air.

autres colonies grecques, elle prit peu de part à leurs querelles, et s'allia aux nations barbares dont elle étoit environnée. Lorsque ses habitants célébroient une certaine fête annuelle, ils ne manquoient jamais de déplorer le malheur qu'ils avoient de se voir ainsi éloignés de leur ancienne patrie, et de n'être presque plus regardés que comme leurs voisins; mais dans le même moment ils se félicitoient d'une position qui leur procuroit continuellement la paix, l'abondance et le repos. Leurs médailles prouvent qu'ils n'avoient plus ce bon goût si long-temps l'apanage de la Grece; car elles sont plus grossieres et plus mal dessinées que presque toutes celles de la Sicile et de la grande Grece: mais ils déployerent dans leur architecture toute la solidité et toute la science de leur mere-patrie.

Peu de villes ont laissé de si belles traces de leur magnificence, et de si beaux monuments d'architecture. Les maisons des particuliers n'ont pu résister à la révolution de tant de siecles; mais les murs de la ville se sont conservés presque entiers, et renferment un espace d'environ trois milles de circonférence. En plusieurs endroits cette muraille est à-peu-près de sa hauteur entiere, et est construite de pierres longues tirées des carrieres voisines. Elles sont de la même es-

pece que la pierre *travertine* (*a*), et formées du sédiment des eaux sulfureuses dont un ruisseau assez considérable baigne le pied des murs. Il descend des montagnes, et, en s'étendant dans la plaine, forme plusieurs étangs où les buffles se plongent jusqu'aux narines pendant tout le temps de la grande chaleur.

Les portes sont placées au milieu de chacun des quatre côtés de la ville. On peut suivre encore les traces d'une grande rue qui alloit en ligne droite de la porte du nord à celle du midi. Du côté de l'est sont les ruines des principaux édifices.

(« Je ne suivrai point l'auteur anglois dans la « description qu'il donne de l'architecture de « Pæstum. Comme la maniere dont il s'exprime « sur cet art n'est pas fort aisée à entendre, je « renvoie à la note (26) où M. De Non décrit ces « superbes ruines de la maniere la plus satisfai- « sante; aussi-bien ce seroit une répétition inu- « tile. Je me contenterai d'insérer ici ce que dit « M. Swinburne avant de quitter Pæstum »).

(*a*) Pierre grise et dure comme le marbre. On la tiroit des environs de Tivoli. Saint-Pierre de Rome, et presque tous les grands édifices de cette ville, sont construits avec cette pierre. (Note du traducteur.)

Ce temple est un des plus superbes monuments antiques qui nous soient restés. Cependant, quoique d'un style que peu d'architectes modernes voudront adopter, il est fait pour leur inspirer des idées sublimes, et pour les convaincre que la simplicité dans le plan, la solidité dans les proportions, et la hardiesse dans l'exécution, sont les caracteres de la véritable grandeur; ce temple leur prouvera qu'une trop grande profusion d'ornements, loin d'ajouter à la véritable majesté d'un édifice, en affoiblit l'effet, et que les Grecs et les Romains ont eu raison d'adopter pour leurs grands édifices publics un style sérieux et simple, et de réserver pour les petits monuments ce parfait fini qui appartient plutôt à l'élégance qu'au genre majestueux.

En suivant cette rue j'arrivai aux ruines d'un temple plus petit que le premier, mais qui est entièrement détruit. Par les fragments qui restent de quelques chapiteaux et entablements, je présume que l'époque de sa construction est très postérieure à celle des édifices dont je viens de parler. La frise étoit ornée de feuillages et de figures, et ce temple avoit des pilastres ainsi que des colonnes. Tout auprès sont les restes, ou, pour mieux dire, les vestiges d'un petit amphithéâtre.

La derniere ruine que l'on trouve vers le nord est un temple de six colonnes de front sur treize de longueur. Elles sont d'une proportion plus petite que celles de l'autre temple, et bien au-dessous d'elles pour la beauté de l'architecture. On n'y trouve aucun reste de péristyle, et ce temple étoit enduit de stuc ainsi que les autres.

Il n'y a que peu d'années que Pæstum commence à occuper l'attention des curieux. Les premiers qui nous en ont donné des vues prétendent que les ruines de cette ville ont été trouvées par un peintre qui étoit venu chasser dans les environs. Mais nous ne devons pas supposer pour cela que Pæstum étoit restée inconnue (*a*)

(*a*) M. Swinburne n'a pas été la dupe des contes que l'on fait à ce sujet, ainsi que l'a été son compatriote Brydone, qui dit tom. I, pag. 52 :

« On n'avoit point entendu parler, depuis un grand « nombre de siecles, de Pæstum, ville grecque : on ap- « perçut enfin les ruines de quelques uns de ses temples « somptueux parmi les bois ; ces débris sembloient repro- « cher aux hommes leur honteuse négligence, et implo- « rer leur secours pour revoir de nouveau la lumiere. La « curiosité et l'appât du gain, motif beaucoup plus puis- « sant, déterrerent bientôt ces monuments, et exposerent « au jour ces restes précieux et respectables ».

Assurément si M. Brydone avoit été à Pæstum ainsi qu'il l'assure, il n'auroit pu écrire des choses si peu rai-

ni cachée pendant tant de siecles par des forêts inaccessibles ; car jamais elle n'a été environnée de bois, et les murailles sont séparées de la mer par une plage de sable entièrement découverte. Les colonnes de Pæstum ont servi depuis long-temps et servent encore aujourd'hui de point de reconnoissance pour les marins : je puis attester qu'elles s'apperçoivent de toutes les parties du golfe de Salerne. Je suis fâché de ne pouvoir me flatter avec M. Brydone de voir découvrir un jour dans les forêts de la Calabre quelques ruines précieuses, ainsi qu'il paroît n'en pas douter ; la situation de presque toutes les anciennes villes grecques est trop connue pour pouvoir l'espérer :

---

sonnées. Pæstum ni ses temples n'ont jamais été enterrés et n'ont jamais pu être rendus à la clarté du jour, n'en ayant jamais été privés ; ainsi l'appât du gain ne les a jamais fait déterrer.

Dans une relation de voyage il ne s'agit pas de faire de belles phrases, ni de superbes images, telles que celle « de débris qui reprochent aux hommes leur honteuse « négligence, et implorent leur secours pour revoir la lu- « miere », lorsqu'il y a deux mille ans que ces mêmes débris sont brûlés par le soleil ; il faut être vrai, exact, et concis : je ne crois pas que ce voyageur puisse se flatter de posséder ces trois qualités, ni même aucune des trois.

(Note du traducteur.)

et je puis affirmer, d'après ma propre expérience, et par ce que j'ai appris des gens du pays qui connoissent parfaitement les endroits les plus cachés de leurs forêts sauvages, et qui s'occupent avec assez de soin des monuments antiques; je puis affirmer, dis-je, qu'il n'y a pas la plus petite apparence qu'on fasse en Calabre de nouvelles découvertes en ce genre. *Pandosie* et *Tempsa* sont les seules villes sur la situation desquelles les historiens ne sont pas d'accord; mais aucune des deux n'étoit assez considérable pour faire espérer qu'on y trouvât de belles ruines, si par hasard elles étoient demeurées inconnues jusqu'à nos jours.

J'étois fort occupé à dessiner et à mesurer ces colonnes, lorsque mon patron vint m'avertir que la mer étoit agitée par un vent de nord-ouest assez fort qui venoit de s'élever, et qu'il nous seroit impossible de mettre au large pendant la nuit. Comme il étoit encore dangereux, dans cette saison, de dormir sur le rivage, je fis venir une caleche de *Capaccio,* ville voisine, et je m'en retournai par terre. Le pays est plat, humide et propre à la culture. Le passage du *Silarus,* aujourd'hui *Sele,* dans un mauvais bac, ne fut pas sans quelque danger, ni sans beaucoup de lenteur.

La forêt de Persano, qui bordoit l'horizon, faisoit le plus bel effet possible. Le roi habite souvent le palais qu'il a dans cet endroit, parceque la chasse y est plus abondante que dans ses autres forêts. On y trouve une race superbe de chevreuils blancs qui ont les oreilles brunes. Il y a quelques années que ces animaux étoient devenus si nombreux, que le roi fut obligé, par considération pour les paysans, d'en faire détruire un grand nombre. On en tua plus de deux mille dans l'espace de quelques jours. Les gens du pays se rassasierent de leur chair, et il fallut plusieurs vaisseaux pour emporter leurs peaux.

A *Vicenza* je rejoignis le chemin de la poste, près de l'endroit où étoit situé *Picentum*, l'ancienne capitale du pays, et j'arrivai à *Vietri* vers les dix heures du soir (26).

RETOUR DE PAESTUM.

SECTION XIX.

Je consacrai le jour suivant à faire une excursion dans les bois et dans les montagnes, tantôt à pied, tantôt à cheval, et sans aucun projet formé.

Le premier objet de ma curiosité fut le *Palombiera*, endroit où l'on prend avec des filets

les ramiers de passage. C'est un amusement extrêmement recherché par les citoyens de ce canton, qui consacrent l'automne au plaisir et à la joie. Ils font des parties entre eux; et si le hasard conduit quelque étranger au lieu où ils se rassemblent, ils le reçoivent avec toute la cordialité imaginable. Je ne suis nullement étonné de leur passion pour ce genre de plaisir; il est en effet très attachant. Le site où ces filets sont tendus est de la plus grande beauté, l'air y est pur et balsamique, et tout y respire la santé et le plaisir.

A de certaines époques de l'année, lorsque les ramiers quittent le nord et l'ouest de l'Europe pour aller passer l'hiver dans des climats plus chauds, les chasseurs se rendent dans les montagnes et tendent leurs filets à travers les vallons par lesquels ces oiseaux ont l'habitude de passer. On attache les filets à de grands arbres plantés à cet usage; les branches étant très épaisses et très fournies aux sommets, et les tiges très nues et très hautes, il reste au-dessous un grand espace vuide où l'on tend des filets qui pendent jusqu'à terre, et qui, par le moyen de poulies, peuvent se replier avec la plus grande vivacité. Quelquefois on les attache sur des perches plus élevées que les arbres. A quelque distance est une petite tour très élevée et circulaire.

Tout en haut on place un homme qui avertit de l'approche du gibier. Comme la vue s'étend fort au loin, il apperçoit les oiseaux à une distance inconcevable. Les ramiers arrivent d'un vol rapide ; mais la sentinelle, armée d'une fronde, et préparée à jouer son rôle, leur lance une pierre au moment où ils approchent de son poste. Alors ces pauvres animaux, qui croient voir des oiseaux de proie prêts à les dévorer, se précipitent avec la vîtesse d'un éclair, afin d'éviter leurs serres cruelles, en se cachant sous les branches ; mais ils y trouvent une mort bien plus certaine, en s'enveloppant dans des filets qui tombent de maniere qu'aucun de ceux qui y entrent ne peuvent en sortir. Quelquefois on en prend par douzaines, et les Napolitains les trouvent délicieux. L'adresse avec laquelle les sentinelles se servent de leur fronde est très extraordinaire ; sans faire aucun effort ils lancent des pierres à une très grande hauteur, et n'ont même pas besoin pour cela de faire tourner la fronde (*a*).

La Palombiere de Vietri présente un coup-d'œil enchanteur. Vers le nord on apperçoit *la*

(*a*) Dans les Pyrénées, où cette chasse est fort commune, celui qui est en faction se sert d'un arc, et tire une fleche garnie des plumes d'un oiseau de proie.

Cava, ses hameaux nombreux, et des forêts immenses qui tapissent les flancs de hautes montagnes ; et par une large ouverture on apperçoit le sommet fumant du Vésuve, avec la vaste étendue de plaines qui bordent l'horizon derriere ce volcan. Presque au midi on découvre Salerne et ses charmants environs; les hauteurs voisines sont couvertes de vieux arbres, parmi lesquels le châtaignier d'Espagne fait remarquer sa brillante verdure, quoique souvent entremêlée de chênes et de chênes verds. L'*arbutus,* le *laurus-tinus,* le *myrte,* et un nombre infini d'autres especes, fleurissent dans ce charmant canton ; on trouve aussi dans ces forêts beaucoup d'especes d'arbres, telles que l'érable à feuilles larges, le frêne, l'aune, etc.

De ce site agréable je dirigeai ma route, en descendant la montagne, vers le village de *Molina,* et je terminai cette agréable course par un dîner champêtre. Je choisis pour cela une vallée solitaire ombragée de bois épais et de rochers escarpés et menaçants ; leurs sommets sont ornés de longues stalactites formées par l'infiltration des eaux, et au pied de ces rochers un ruisseau limpide sort d'une profonde caverne.

Le lendemain je gravis la montagne qui se prolonge vers l'ouest. Je descendis ensuite à la

Marina de Vietri, ville considérable qui est jointe à Vietri par une rue bien garnie de maisons. C'est dans ce lieu qu'on embarque, sur de petits bâtiments, toutes les marchandises que *la Cava* envoie à l'étranger. Cet endroit portoit anciennement le nom de *Martiana,* peut-être en l'honneur de la sœur de Trajan. On assure qu'il y a quelques années qu'on y trouva des statues et plusieurs autres morceaux fort curieux; mais que l'évêque de *la Cava,* ayant en horreur tout ce qui avoit rapport au paganisme, les fit briser et enterrer sous les fondations d'une maison qu'il faisoit bâtir alors.

De là je montai lentement pendant quelques heures, et traversai des hameaux situés sur les flancs des montagnes, où l'on jouit de la plus belle vue de la baie; je passai ensuite dans de grands bois de châtaigniers, et j'arrivai à *Dronea,* petit couvent de dominicains situé au-dessus de *la Cava.* Un moine et un frere lai, seuls habitants de cet hermitage solitaire, m'y donnerent à déjeûner, et de là j'allai par les bois et à travers des précipices et des rochers escarpés jusqu'à un monastere de camaldules dédié à *Santa Maria l'Avvocata.* Malheureusement le temps étoit si couvert, que je ne pus jouir de la vue de la côte et des montagnes que dans les intervalles où le vent

entr'ouvroit les nuages. C'étoit inutilement pour moi que le soleil éclairoit le pays qui étoit sous mes pieds; je n'appercevois même que rarement les rayons qui doroient la plaine. Le prieur et son assistant me reçurent avec beaucoup de politesse, et m'offrirent de partager avec eux le mince ordinaire du couvent. J'acceptai leur invitation, et je dînai joyeusement avec des légumes et des macaroni. Je ne sais si la faim m'avoit rendu moins délicat, ou si ces mets étoient meilleurs qu'ils ne sont ordinairement; mais ce qu'il y a de certain, c'est que ce repas frugal me fit un extrême plaisir. Après le dîner j'allai me promener dans les bois, où les moines ont percé des allées sur les flancs d'une montagne précisément dans le même genre que *Brown* l'eût fait faire s'il eût été chargé de cet ouvrage. Les nuages me privèrent de la vue pendant quelque temps; mais s'étant dispersés vers le soir, ils me laissèrent jouir du spectacle le plus surprenant. Je m'imaginois que j'étois élevé dans une autre région, et que j'appercevois la terre à travers une ouverture de la voûte céleste.

Le couvent est situé sur la pointe d'un promontoire qui se détache de la montagne, et qui est si escarpé de tous côtés, que je frémis en regardant en bas. Les montagnes de Sorrento,

dans un désordre imposant et majestueux, s'offroient à mes regards; les villes et les villages paroissoient comme des points dans une carte de géographie, et le ciel se confondoit avec la mer.

Les camaldules, à tour de rôle, viennent ici des autres couvents; ils y menent une vie fort dure et fort inutile pour leur patrie et pour le reste du genre humain : mais ils sont très convaincus que cette retraite leur est très avantageuse pour leur salut, parcequ'ils s'y rendent plus agréables à Dieu, et même au public, en détournant, par l'efficacité de leurs prieres, le glaive de la justice divine avant qu'il tombe sur les têtes des coupables mortels. Ils passent leur vie à prier, et l'étude leur est défendue; à la vérité il leur seroit impossible de s'y livrer, étant obligés d'aller au chœur sept fois dans les vingt-quatre heures, et ayant l'habitude de s'arrêter et de méditer à chaque verset de leur office. Ils jouissent pourtant de la liberté de se promener plus que ne font ordinairement les carmes, et ils paroissent tous jouir d'une bonne santé. L'air est très pur, mais continuellement agité par des orages et du tonnerre, sur-tout en hiver, où il ne se passe pas une semaine que la foudre ne tombe sur quelque endroit de la maison. Les moines affectent de mépriser le danger, parcequ'ils sont sous la protec-

tion de la Vierge : cependant ils m'ont avoué que depuis peu un d'eux avoit été renversé par le tonnerre au pied de l'autel, et qu'un de leurs freres lais en avoit été tué. Les vents sont si violents et si piquants, qu'il n'y vient ni fleurs ni fruits, de sorte qu'on ne voit que des choux dans les petits jardins qui font partie de chaque cellule. Quelquefois, lorsque les freres lais traversent la cour pour porter à dîner aux moines, ils sont renversés par le vent qui enleve en même temps les paniers et tout ce qui est dedans. La neige s'y conserve pendant la moitié de l'année. Les revenus du monastere se montent à environ deux mille ducats par an. Leurs gens d'affaires, qui résident dans les villes situées sur la côte, leur envoient tous les jours leurs provisions de poisson, ainsi que tout ce qui leur est nécessaire. Il n'est permis aux femmes d'entrer dans le couvent que deux fois l'année. Tous les pélerins et les voyageurs y sont nourris pendant trois jours; et comme souvent la mer est trop agitée pour qu'on puisse aller par eau à *Amalfi* et dans les autres petits ports voisins, ce couvent est infiniment commode pour les voyageurs, se trouvant placé sur la seule route praticable qui traverse les montagnes.

L'après midi je descendis à *Majuri*, ville qui

contient cinq mille habitants, et qui est située sur le bord de la mer, à l'entrée d'une vallée profonde. Le torrent qui l'a formée y fait de fréquents ravages, et emporte souvent les jardins et les maisons. Le haut des montagnes qui environnent cette vallée est couvert de chênes verds de la petite espece. Leurs flancs sont garnis de taillis, et le bas est planté de vignes et d'orangers en amphithéâtre. Les habitants de *Majuri* sont actifs et industrieux ; ils font un assez grand commerce de leurs denrées et des macaroni qu'ils fabriquent avec du froment qu'ils tirent de la Pouille. Soit qu'ils s'entendent mieux à faire la farine, ou qu'il y ait dans l'eau quelque qualité particuliere, leurs pâtes sont regardées comme les meilleures du royaume. On me mena dans un jardin appartenant à un gentilhomme qui voyageoit alors. Il me fit grand plaisir à voir, étant dessiné dans un genre parfaitement analogue à sa situation et au climat. La maison est gaie et bien tenue ; les jardins sont coupés de canaux d'une eau limpide qui tantôt serpente dans des parterres embaumés par le parfum des fleurs, et tantôt se précipite en cascades à travers des grottes de coquillages et des bosquets ombragés. Je fus surpris de trouver dans la ménagerie de cette maison deux coqs de bruyere et trois poules

grises. Ces oiseaux s'y portoient fort bien, malgré la chaleur du climat qui semble peu convenir à leur espece; car elle ne se plaît que sur les hautes montagnes et dans les terreins froids et marécageux. On les nourrit de millet et de feuilles de laitue, ou autres plantes potageres. Ces oiseaux furent pris dans les montagnes de Gênes, au-dessus du golfe de *Spezzia*

SECTION XX.

Je m'embarquai le lendemain à huit heures du matin dans un bateau à six rames. Le temps étoit doux et un peu couvert, la mer parfaitement calme et d'un bleu foncé. La vue de la côte étoit magnifique. Les montagnes sembloient sortir du sein des eaux, et étoient couvertes de verdure jusqu'à leurs sommets, à l'exception de quelques pointes escarpées qui ne servoient qu'à varier le tableau. Environ à la moitié de la hauteur je distinguai plusieurs villages dont le nombre sembloit s'augmenter en approchant du pied des montagnes, qui paroît être entièrement couvert de maisons et d'orangers. Sur les pointes les plus élevées et les plus escarpées de ces montagnes on voit des couvents et des églises, et dans le profond vallon qui en interrompt la chaîne sont situées les quatre principales villes de la côte.

Le rivage est escarpé. Il présente des cavernes de plusieurs formes singulieres, des sentiers et des édifices placés d'une maniere effrayante sur la crête des rochers, et au bas une superbe étendue de mer, animée par une flotte entiere de petits bateaux voguant légèrement sur sa surface. Près de *Majuri* est une grande caverne remplie de stalactites qui, étant détachées par les vagues, deviennent arrondies et polies à force d'être roulées. Elles sont d'une blancheur de lait, et ressemblent à cette sorte de concrétion nommée *confetti di Tivoli.* Nous passâmes devant *Minuri,* petite ville qui fait aussi commerce de macaronis, et qui étoit autrefois le chantier d'Amalfi. Doublant ensuite un promontoire, nous nous arrêtâmes quelque temps pour contempler la ville d'*Atrani,* resserrée entre deux précipices réunis par des maisons. Un sentier tortueux conduit par cette vallée jusqu'à *Ravello* (*a*) et *Scala* (*b*), villes épiscopales, ou, pour mieux dire,

(*a*) Cet endroit fut fondé dans le troisieme siecle par quelques réfugiés d'Amalfi. On le nomma Ravello, du mot *rebelle;* il fut pillé en 1137 par les Impériaux. Plusieurs familles napolitaines passent pour être originaires de ce lieu. (Note de l'auteur.)

(*b*) Le prince de Capoue et ses alliés furent mis en déroute, par le roi Roger, près de ce lieu qu'il venoit de

villages dont les maisons sont dispersées sur le sommet des montagnes.

J'arrivai bientôt à *Amalfi*. Ses édifices n'ont rien de remarquable ni par leur élégance ni par leur grandeur, et contiennent au plus 4000 habitants qui paroissent assez misérables. *Amalfi* n'offre plus que l'ombre de l'ancienne splendeur dont elle jouissoit dans le temps qu'elle s'étendoit sur ces rochers énormes qui la resserrent aujourd'hui de chaque côté, et où l'on apperçoit encore les ruines de ses tours et de ses remparts. On y trouve bien peu de choses qui puissent rappeller l'idée de sa prospérité. Sa cathédrale même est du genre peu agréable de cette sorte d'architecture qui fut de mode dans les siecles barbares, où l'on avoit oublié les belles proportions de l'architecture grecque. Le clocher est un des plus désagréables de son espece, et son portail n'a pas même la légèreté de l'architecture gothique. Deux grandes colonnes antiques de granit rouge d'Egypte, placées à l'entrée du chœur, rendent encore plus choquants les défauts de tout ce qui l'environne. Sous ce chœur sont la cha-

---

prendre d'assaut. Il fut saccagé de nouveau par les troupes de l'empereur en 1137. Ces deux sieges sont réunis aujourd'hui sous un seul évêque. (Note de l'auteur.)

pelle et le tombeau de l'apôtre saint André, en l'honneur de qui cet édifice a été consacré, lorsqu'en 1208 le cardinal Capuano apporta de Constantinople le corps de ce saint.

Cette chapelle souterraine ressemble à celle de S. Matthieu de Salerne, tant pour la forme que pour l'arrangement grossier des ornements de marbre qui en couvrent les murs.

Près du lieu où l'on-débarque est une porte basse composée de fragments d'un temple païen très élégant. Deux superbes chapiteaux corinthiens, avec quelques morceaux de corniches, soutiennent la voûte.

On rapporte diversement l'origine de cette ville archiépiscopale, dont il n'est fait mention chez aucun écrivain du haut empire.

L'opinion la plus générale est que, vers le milieu du quatrieme siecle, un nombre considérable de familles romaines avoit quitté Rome et s'étoit embarqué pour Constantinople, soit par ordre de l'empereur, soit par des vues particulieres d'intérêt; mais qu'ayant été assaillies par une tempête, elles firent naufrage sur la côte de Salerne, et ne purent continuer le voyage qu'elles avoient projetté. Elles resterent long-temps dans cet embarras; mais elles se déciderent enfin à venir s'établir dans le lieu où est situé Amalfi,

espérant y être en sûreté et s'y procurer en abondance tout ce qui est nécessaire à la vie.

Pansa, qui a écrit l'histoire de cette ville, n'en a pu rapporter aucune anecdote plus ancienne que du sixieme siecle. Des montagnes impénétrables et une côte inaccessible garantirent cet état naissant de la premiere furie des Lombards, qui d'ailleurs tentoient rarement des conquêtes maritimes. Lorsqu'en 825 cette petite république eut acquis, sous la protection des empereurs d'orient, assez de richesses et de renommée pour exciter l'ambition de ses voisins, Sico, prince de Salerne, y vint de nuit à la tête d'un corps de troupes, et s'empara de la ville. Les démêlés qui divisoient les citoyens lui avoient fait naître l'idée de cette surprise, et lui en rendirent l'exécution facile. Le vainqueur emmena la plus grande partie des habitants, et les força de s'établir à Salerne, presque dépeuplée par le ravage que venoit d'y causer un désordre épidémique. Une pareille émigration étoit trop violente pour opérer une prompte union; et avant la fin de la quatrieme année de leur captivité, les habitants d'Amalfi, ayant profité de l'absence des chefs de Salerne, qui faisoient alors la guerre à ceux de Bénévent, ils prirent les armes, et après avoir pillé et brûlé Salerne, ils

regagnerent en triomphe leurs anciens foyers, le prince de Salerne n'étant plus en état de les forcer à revenir.

Se voyant ainsi réunis dans leur pays, les Amalfins établirent un gouvernement plus sage, réformerent plusieurs abus de leur législation, et prirent toutes les mesures qui pouvoient entretenir la bonne intelligence parmi eux, et prévenir les mauvais desseins des ennemis du dehors. Ils remirent d'abord l'autorité suprême à un préfet qu'on élisoit pour un certain temps; mais au bout de quelques années l'expérience les engagea à confier leur puissance à un duc qui devoit la conserver pendant sa vie. Si la prospérité est une preuve de sagesse, cet établissement fut bien sage; car, sous l'administration de ce chef, Amalfi parvint à son plus haut degré de puissance. Le pape Léon IV tira un grand parti des habitants de cette ville dans ses guerres contre les infideles, et les honora du titre de défenseurs de la foi. Les Napolitains, avec qui ils étoient étroitement liés, en reçurent plusieurs services signalés; les infideles mêmes trouverent avantageux de rechercher leur alliance et de faire un traité avec eux.

Dès leur origine leur situation leur avoit donné le goût du commerce, et leur intelligence pour

la navigation leur acquit à un tel point l'estime de l'empereur de Constantinople, que, par ses ordres, on établit à Amalfi un tribunal pour juger de toutes les contestations qui avoient rapport au commerce. Son code et ses arrêts devinrent la regle de toute cette partie de l'Europe. Ses négociants envahirent tout le commerce du levant, et firent en quelque sorte, à eux seuls, le commerce du monde. Dans la suite les Pisans, les Vénitiens et les Génois s'éleverent sur leurs ruines, et après avoir été pendant plusieurs siecles les seuls commerçants de l'Europe, ils ont fait place à leur tour aux entreprises plus vastes et plus hardies des puissances maritimes de nos jours.

Les besoins des peuples orientaux les forcerent, malgré l'antipathie que leur inspiroit la différence de religion, à entretenir un commerce libre avec les habitants d'Amalfi, même dans le temps qu'ils faisoient la guerre la plus implacable aux autres nations chrétiennes. Ce privilege exclusif leur fournit l'occasion de fonder un établissement qui a causé de grands embarras aux princes mahométans; je veux parler de cet ordre de chevalerie institué sous l'invocation de saint Jean de Jérusalem, dont les membres ont été appellés ensuite chevaliers de Rhodes, et, depuis

qu'ils ont perdu cette isle, sont connus sous le nom de chevaliers de Malte. Ils doivent leur existence politique au crédit dont les négociants d'Amalfi jouissoient à la cour du calife, et à la pitié que leur inspiroient les pauvres pélerins qui alloient visiter le saint sépulcre, et qui, n'ayant ni asyle ni ressource, éprouvoient la plus grande misere et les plus grands dangers, non-seulement dans la traversée, mais pendant leur séjour dans la terre sainte. Ces négociants charitables obtinrent, en 1020, la permission du chef des musulmans de bâtir deux hôpitaux et une chapelle à l'usage des dévots européens. Plusieurs personnes pieuses se dévouerent au service des malades. Les habitants d'Amalfi se chargerent de faire des quêtes en Italie et de pourvoir aux premiers besoins de ce nouvel établissement. Lorsqu'ensuite les croisés se furent rendus maîtres de Jérusalem, et que des pélerins vinrent en plus grand nombre visiter le saint sépulcre, on jugea convenable non-seulement de leur assurer un asyle pour se reposer des fatigues de leur voyage, mais encore de leur procurer un passage libre dans un pays infesté d'ennemis cruels et implacables. Ce fut alors que ces humbles serviteurs des malades endosserent la cuirasse et allerent en troupes au devant des cara-

vanes, qu'ils escortoient au travers de ces déserts si dangereux; en un mot ce fut alors que les templiers et les hospitaliers commencerent à devenir célebres.

Enfin, pour couronner la gloire d'Amalfi, il fut réservé à un de ses enfants de faire, ou du moins de perfectionner la découverte la plus importante pour la navigation. *Pasitano*, village situé sur la côte occidentale d'Amalfi, se glorifie d'avoir donné le jour à *Flavius Gioia.* Au commencement du quatorzieme siecle cet homme célebre inventa la boussole à huit aires de vent, et désigna le nord par une fleur de lis, armes de son souverain qui étoit prince de la maison de France. Quelques auteurs affirment que la propriété qu'a l'aimant de toujours tourner au nord étoit bien connue long-temps avant cette époque. M. de Buffon rapporte dans le cinquieme volume de son supplément, donné sous le titre d'*Époques de la nature*, que les Chinois passent pour avoir connu cette propriété pendant plus de quatre mille ans sans l'avoir jamais appliquée à la navigation. Il ajoute qu'Homere dit dans son Odyssée que les Grecs s'étoient servis de la boussole en conduisant leur flotte devant Troie, temps à-peu-près le même que celui où les Chinois fixent chez eux cette découverte. Cette derniere assertion

m'a paru si extraordinaire, que je me suis donné la peine de parcourir avec soin toute l'Odyssée: mais je n'ai pu trouver aucun passage qui eût le moindre rapport à ce fait; et plusieurs personnes, parfaitement versées dans la langue grecque, et sachant Homere par cœur, ont tenté la même chose avec aussi peu de succès que moi. Sur cette seule preuve je serois fâché d'imputer une si grande erreur à un écrivain si distingué; mais jusqu'à ce qu'on m'ait cité le passage, je ne pourrai m'empêcher de douter qu'il existe dans Homere. Quelques auteurs croient que la boussole a été inventée vers le commencement du treizieme siecle, perfectionnée depuis et appliquée à la navigation par *Gioia* environ cent ans après. Le regne d'Edouard III est l'époque où nous savons avec certitude que son usage étoit devenu commun. Je crois qu'avant l'an 1302 on n'avoit qu'une idée très confuse de la propriété de l'aiguille aimantée. Son principe étoit connu, mais non pas encore assez éclairci, quoiqu'on eût fait pour cela quelques foibles tentatives. Sans doute *Gioia* fut excité par des expériences qui avoient été faites avant lui; mais il eut assez de talent ou de bonheur pour trouver la vraie maniere de rendre cette étonnante propriété de l'aimant utile à l'univers.

SECTION XXI.

Amalfi étoit trop florissante, et sa possession étoit trop desirable, pour qu'elle pût échapper à l'ambition des princes normands. Comme ils se piquoient peu de justice dans leurs entreprises, et que les difficultés ne les arrêtoient point, Amalfi s'attendant sans cesse à être attaquée, ce qui ne pouvoit que causer la ruine de son commerce, il fut arrêté parmi les citoyens qu'on préviendroit ce malheur en se soumettant volontairement à Robert Guiscard.

Bientôt fatigués de la dureté des Normands, et trouvant une occasion de recouvrer leur indépendance, ils prirent les armes contre le roi Roger, et après avoir éprouvé bien des miseres, ils le forcerent à lever le siege de leur ville, que son armée tenoit bloquée depuis long-temps.

La guerre de la terre sainte, qui alors étoit regardée comme la cause commune de tous les chrétiens, rendit dans cette occasion aux habitants d'Amalfi une partie de ce qu'ils avoient fait en faveur des pélerins de la Palestine; car ce fut elle qui les débarrassa des ennemis qui les assiégeoient, et qui les délivra de leurs attaques. Mais en 1100 le duc trouva moyen de corrompre quelques habitants de leur ville, et d'exciter des

dissentions parmi eux; ce qui lui donna la facilité de la reprendre, et d'y abolir entièrement jusqu'à l'ombre du gouvernement républicain. De ce moment Amalfi perdit son ancienne existence, et se vit exposée aux insultes de tous ceux qui étoient en guerre avec ses nouveaux maîtres. Le prince de Capoue, la république de Pise et les Impériaux la dévasterent à différentes reprises. L'entreprise des Pisans sur Amalfi est une époque très intéressante pour toutes les nations chez qui le droit romain est établi : car ce fut dans le pillage qu'ils firent de cette ville qu'ils emporterent les célebres pandectes (*a*), code composé par ordre de l'empereur Justinien, et qui avoit été apporté de Grece, comme un simple objet de curiosité, par un marchand de cette ville; mais il n'y fut pas adopté, parcequ'on suivoit le code théodosien. Les autres états du midi de l'Italie se gouvernoient, les uns par les loix lombardes, les autres par un mélange de loix gothiques, grecques, romaines et normandes. Les *pandectes* ne furent pas plutôt parvenues en Toscane, que l'empereur Lothaire, convaincu que l'esprit de ces loix favo-

(*a*) Pandectæ, en latin digestæ, sont ainsi nommées, parcequ'elles embrassent toutes les parties de la jurisprudence.

risoit ses intérêts, chargea *Irnerius* de les examiner et de les rédiger; il ordonna ensuite qu'elles fussent enseignées dans toutes les écoles établies dans ses états. Peu de temps après *Accursius* les mit dans leur forme actuelle: et tel a été leur succès, que par toute l'Europe elles ont fait abandonner entièrement, ou du moins en grande partie, la jurisprudence celtique, les coutumes des Lombards, en un mot les loix et intérêts de toutes ces nations du nord qui s'étoient partagé entre elles les dépouilles de l'empire romain. L'Angleterre seule n'a jamais voulu les admettre comme jurisprudence constitutionnelle. A la vérité quelques uns de ses tribunaux établis pour des objets maritimes ou ecclésiastiques, et par conséquent de nouvelle création, ont adopté l'esprit et les formes de ces loix. Quelques professeurs de droit civil et canon ont souvent essayé d'en étendre l'usage; mais ils ont toujours trouvé une résistance invincible de la part de la nation, qui regarde avec raison ses anciennes loix comme celles de la liberté et comme le fondement de l'édifice glorieux de sa constitution. Le code romain étoit l'enfant du despotisme, nourri par des monarques absolus et par une troupe vénale et corrompue de gens de loi. Comment donc pourroit-on se

flatter que le plan si délicat de la liberté pût prospérer sous son ombre ?

Long-temps avant Justinien les anciennes loix romaines, qui, quoiqu'elles fussent quelquefois favorables à l'aristocratie et contraires à la liberté générale, n'en avoient pas moins été calculées pour l'utilité d'un état républicain, avoient subi des changements et des retranchements considérables. En effet, on ne doit pas supposer qu'un tribunal nommé par l'empereur de Constantinople dût avoir de grands égards au bonheur des peuples toutes les fois qu'il ne s'accordoit pas avec les vues et les intérêts de ces monarques. Giannone et d'autres jurisconsultes s'extasient souvent sur la beauté du code de Justinien, et assurent qu'il est impossible qu'une nation puisse sortir de la barbarie, ni conserver le bon ordre dans son gouvernement, à moins de se conformer exactement à ce code. Quoique l'esprit de ces loix domine dans la jurisprudence actuelle des deux Siciles, on y reconnoît néanmoins beaucoup de loix lombardes, françoises, gothiques et grecques, sur-tout dans celles de l'Abruzze, province montueuse et reculée, où les traces des loix et coutumes lombardes sont évidentes. Au reste, presque toutes les villes du royaume ont leurs

coutumes particulieres, et conservent plus ou moins les constitutions des ses anciens habitants.

Le gouvernement féodal paroît avoir été introduit par les Lombards dans la partie septentrionale du royaume de Naples, et par les Normands dans celle du midi. Dans le système du gouvernement grec on ne voit rien qui y ressemble. Les princes de la maison d'Aragon ont fait plus de changements dans les loix de ce royaume que n'avoient fait tous les princes leurs prédécesseurs, et ils ont mis toute leur attention à extirper entièrement ce qui restoit de loix lombardes.

Le commerce, cet enfant capricieux de l'industrie qui ne prospere que lorsqu'on l'abandonne librement à ses propres volontés, et ne manque jamais de périr lorsque l'autorité s'en mêle, quelque ménagement qu'elle y mette, s'affoiblit, se fana, et tomba entièrement à Amalfi depuis la perte de sa liberté. Le mal fut incurable, et étoit déja parvenu à son dernier période dès les premiers temps de la maison d'Anjou. Le commerce de cette ville étoit entièrement anéanti sous le regne de Jeanne Ire. Sans doute l'aliénation que l'on fit de son domaine à des vassaux de la couronne contribua beaucoup à hâter sa ruine. Ce fut *Colonna*, frere du pape *Martin V*,

qui en obtint la premiere investiture, ensuite *Sanseverini*, après eux les *Orsini*, et enfin les *Piccolomini* qui la posséderent avec le titre de ducs.

SECTION XXII.

Ayant embarqué dans ma chaloupe de quoi dîner, je suivis la côte pour aller voir une *madrague*. La saison étoit fort avancée, de sorte que la pêche étoit presque finie; mais un des gardiens m'expliqua tout ce qui avoit rapport à cette manœuvre.

On renferme avec des filets un grand espace de mer par le moyen de cables attachés à des ancres, et on distribue cet espace en plusieurs compartiments. On oriente les filets suivant la saison, de maniere que l'entrée regarde toujours le côté où l'on sait que le poisson doit arriver. Un pêcheur, placé en sentinelle sur un rocher élevé au-dessus de l'eau, en faisant un certain signe, indique l'arrivée du poisson, car de ce lieu il lui est plus aisé de distinguer ce qui se passe sous l'eau qu'à ceux qui sont moins élevés que lui. Lorsqu'il avertit que les thons ont pénétré jusqu'aux compartiments intérieurs, on ferme le passage, et le massacre commence.

Les entrepreneurs de ces pêcheries paient

une redevance au roi, ou au seigneur sur les terres duquel on établit la madrague. Ils s'arrangent avec eux au meilleur marché possible, et ils obtiennent cette permission pour bien peu de chose jusqu'à ce que la pêche ait un certain succès, car alors on les augmente suivant les profits qu'ils font. Linnæus met les thons dans la classe des *thoracici.* Ils arrivent dans la Méditerranée vers l'equinoxe du printemps, formant dans leur marche un triangle afin de fendre l'eau avec plus de facilité, et la base plus étendue présente une surface pour se prêter davantage à des courants et des marées qui les poussent en avant. Ces poissons cherchent les mers tempérées de la Grece pour y déposer leur frai, et en allant ils suivent les côtes de l'Europe ; mais à leur retour ils côtoyent l'Afrique, et placent leurs petits à la tête de la phalange. C'est dans le mois de mai qu'en revenant des mers de l'est, ils abondent sur les côtes de la Sicile et de la Calabre. Dans l'automne ils vont plus au nord aux environs d'Amalfi et de Naples ; mais dans toutes les saisons on en prend toujours quelques uns qui se détachent de la grande troupe.

Ceux que l'on prend dans le golfe de la Calabre, où ils se rendent ordinairement en mai, n'ont

pas encore jetté leur frai, et sont pour cela regardés comme malfaisants et sujets à donner des maux de tête et des vapeurs. La laite et les œufs sont sur-tout regardés comme très dangereux dans cette saison. Pour en prévenir l'effet pernicieux, les habitants de la Calabre les font d'abord frire dans l'huile, et les salent ensuite. La quantité de ce poisson qui se consomme annuellement dans les deux Siciles ne peut se calculer: depuis le commencement de mai jusqu'à la fin d'octobre on le mange frais; mais on ne le mange que salé pendant le reste de l'année. La hure est la partie la plus délicate. Les Romains regardoient autrefois le ventre comme un mets exquis. Lorsqu'il étoit salé ils l'appelloient *tarentillum*, et on le nomme aujourd'hui *surra*. On coupe le reste de ce poisson par tranches, et on les met dans des barils.

En partant de ce lieu nous doublâmes le cap *Conca*, ainsi nommé d'un village situé sur le penchant de la montagne. La côte, qui, jusqu'à cet endroit, court du nord-est au sud-ouest, tourne tout d'un coup au nord-ouest, et forme un coude profond, après quoi elle se dirige en ligne droite vers *Punta di Campanella;* et vers l'isle de Caprée, son étendue passe de beaucoup l'idée que je m'en étois

faite d'après les cartes, et elle me sembla plus aride et plus triste que la côte qui est à l'est de *Conca*. Près de ce cap est un rocher appellé *la ciola*, entièrement composé d'une pierre calcaire noire sans aucun mélange de dépouilles marines.

Les montagnes qui bordent la mer me parurent de même matiere. *Possitano* est situé dans ce coude. Nous trouvâmes moins de villages à mesure que nous approchions de la grande mer. Lorsque nous commençâmes à ouvrir le passage de Caprée, nous gouvernâmes au nord-ouest vers les isles *Galli*, qu'on suppose être les anciennes Sirenucæ, ou isles des Sirenes, qu'Ulysse passa avec tant de précautions et de dangers. Elles ont éprouvé de grands changements dans leurs formes, leur grandeur et leur nombre, par l'effet des tremblements de terre: plusieurs savants même affirment qu'elles sont sorties du sein des eaux depuis le temps qu'Homere a composé son poëme ; que par conséquent ces monstres ont dû habiter d'autres lieux, peut-être Caprée ou la Sicile.

La tradition qui plaçoit les Sirenes dans ces environs est très ancienne et généralement reçue : mais il seroit difficile de déterminer ce qu'elles étoient réellement, en les dépouillant de

tout ce que l'imagination des poëtes leur a prêté de fabuleux. Il est assez extraordinaire que toutes les isles situées auprès des promontoires de l'Italie ont été regardées comme le lieu de la résidence ou de la sépulture d'une déesse ou d'une sirene ; d'où l'on pourroit conclure que ces promontoires furent jadis gouvernés par quelques souverains dont l'histoire ne fait pas mention.

Comme les anciens Germains et les Grecs se soumettoient sans peine à l'empire des femmes, on peut sans absurdité supposer que les anciens habitants de l'Italie, descendus peut-être de l'une ou de l'autre de ces nations, avoient aussi l'usage de mettre leur sceptre dans les mains d'une femme qui choisit pour son habitation un lieu naturellement fortifié et bien commode pour le métier de pirates, exercé par ses sujets dans des temps où l'enfance de la navigation forçoit les vaisseaux à suivre les côtes.

Ainsi il est possible que ces Sirenes se soient rendues formidables par la violence et la rapine qu'elles exerçoient ; mais il me paroît bien plus naturel de croire que leur pouvoir consistoit plutôt dans l'art de séduire et de corrompre.

La quantité de retraites délicieuses qu'offre la presqu'isle de Sorrento, la beauté des sites, l'a-

bondance non seulement du nécessaire, mais du superflu, enfin la douceur du climat, ne pouvoient manquer d'y attirer beaucoup d'étrangers, et insensiblement ils ont dû y prendre le goût des plaisirs et de cette molle indolence qui affoiblissoit leur corps, énervoit leur courage, et leur rendoit odieux tout autre séjour. Peut-être aussi que, dans des siecles fort reculés, l'Italie fut possédée par des nations dont nous ne savons pas même les noms, et dont les richesses, le goût et les connoissances ont été remplacés par des siecles de barbarie qui en ont effacé jusqu'au souvenir, et que, dans ces temps reculés, les sujets des Sirenes ont excellé dans les arts et les sciences. Leur intérêt et leur politique pouvoient les avoir rendus très habiles dans l'art d'attirer chez eux les étrangers, et de les corrompre ensuite par leurs vices et leur volupté. Nous avons des preuves presque certaines que les sciences florissoient dans cette partie de l'Europe avant l'époque de la guerre de Troie ; mais probablement elles étoient l'apanage des seuls prêtres. Les anciennes cérémonies en usage sur les bords du lac Averne en sont une preuve certaine. Ainsi la superstition, d'accord avec le vice, a dû rendre l'abord de ce pays infiniment dangereux pour les étrangers.

Ces isles sont au nombre de cinq. Sur la plus grande est une tour d'ordre, et sur celle d'après on voit un hermitage abandonné. Nous débarquâmes sur l'isle principale, dans une petite anse formée naturellement dans le rocher. Des pêcheurs en foule y étoient venus sécher leurs filets et prendre leur repas. L'isle n'est qu'un rocher étroit formant un demi-cercle et couvert d'une couche de terre très peu épaisse. Deux autres petites isles, et quelques rochers épars qui paroissent au-dessus de la surface des eaux, correspondent avec celle-ci de maniere à y reconnoître la forme d'un cratere. Le sommet de tous ces rochers est de pierres calcaires, dans un état de bouleversement; elles sont mêlées de masses de breche disposées d'une maniere fort irréguliere. Au-dessous on trouve de la lave; et plus on creuse, plus on trouve des traces du feu. Presque au niveau de la mer les couches sont des blocs de basalte. On peut donc présumer avec raison que les feux souterrains ont élevé ces substances calcinées, originairement placées près de leur foyer avec toutes ces couches intermédiaires qui étoient entre elles et la mer. Ces couches sont inclinées de l'est à l'ouest. On diroit que l'air a pénétré dans cette masse pendant qu'elle étoit en fusion, et, en

la refroidissant plus promptement, y a formé plusieurs grandes cavernes. Ces isles sont désertes et sans culture depuis la mort du dernier hermite qui les habitoit. Presque toute la surface est couverte de myrtes; mais je crois que les figuiers et les capriers, dont plusieurs sauvageons viennent naturellement dans les crevasses des rochers, y réussiroient à merveille, et pourroient fournir assez de fruits pour servir d'échange à la quantité de vivres nécessaires à l'entretien des habitants, et qu'ils pourroient s'y fournir d'eau par le moyen d'une citerne.

Notre pilote, qui faisoit les fonctions de cuisinier, avoit fait une provision de coquillages et de poissons pendant que j'examinois le rocher. L'agrément de ce repas étoit bien augmenté par l'aspect sauvage des environs.

De là nous fîmes voile pour le canal de Caprée, et passâmes devant *Donerana*, le dernier hameau de la côte sud du cap *Campanella*. Il est célebre parmi les marins, parcequ'on prétend qu'il est fréquenté par des malins esprits, aujourd'hui en possession de l'ancien domaine des Sirenes, ces démons du paganisme. Les vignes de *Donerana* croissent parmi les lentisques qui abondent dans ce pays. Les qualités astringentes de

cet arbuste se communiquent au vin, qui suffoque presque, lorsque ceux qui en ont beaucoup bu se couchent sur le dos, posture si familiere aux Napolitains.

VOYAGE

EN SICILE.

Multa mihi videntur esse de Siciliæ dignitate, vetustate, utilitate dicenda.

CIC. IN VERREM.

DESCRIPTION

GÉOGRAPHIQUE

DU ROYAUME DE SICILE.

SECTION XXIII.

La Sicile est une isle de la Méditerranée, située près de l'extrémité méridionale de l'Italie, et s'étend depuis le 36° 25′ jusqu'au 38° 25′ de latitude, et depuis le 12° 50′ jusqu'au 16° 5′ de longitude *est* de Londres. Sa plus grande longueur est de 210 milles, sa largeur de 133, et son circuit de 600. Sa forme est triangulaire.

Ses montagnes les plus considérables sont l'Etna, le plus grand volcan de l'Europe, l'Erix ou Monte S. Giuliano, Madonia, Erei, Busamar, Monti di Peloro. Ses rivieres navigables sont, la Giaretta, Fiume Salso, Belici, Fiume Grande, Fiume di Lentini, Anapo, Fiume di Ragusa, F. di Naro, Platani, F. di Calatabellota, F. di S. Bartolomeo, l'Amiraglio, F. di Nisi.

On n'y trouve que le seul lac Bivieri (*a*).

Ses isles sont Lampedusa, Pantellaria, Lipari, Vulcano, Saline, Ustica, Alicidi, Felicudi, Panaria, Stromboli, Favagnana, Levanso, Barrone, Cardinisi, Delle Femine.

(*a*) Il y a encore plusieurs autres lacs : le *Pantena*, le *Dragone*, l'ancien *Pergusa*, l'ancien *Petrensium*, etc. (Note du traducteur.)

Sa population montoit, en 1714, à 1,133,163 habitants, y compris 40,000 ecclésiastiques, et 110,000 habitants de Palerme. En 1615 il n'y en avoit que 1,107,234, et, en 1505, 488,500, non compris les habitants de Palerme et de Messine.

Ses provinces sont au nombre de trois:

Val-di-Noto.
Val-di-Mazara.
Val-Demona.

On y compte 42 villes appartenant au domaine royal, et 310 qui ont des seigneurs particuliers. Le reste est libre.

Le gouvernement civil est présidé par un vice-roi qui commande, et en son absence est représenté par l'archevêque de Palerme. L'assemblée de la nation est composée de 66 membres, tant archevêques, qu'évêques, abbés et prieurs, qui forment le corps ecclésiastique, de 58 princes, 27 ducs, 37 marquis, 27 comtes, un vicomte, et 79 barons, qui forment le corps militaire, et de 43 membres, représentants des villes libres, le tout faisant 338 personnes.

On choisit quatre députés de chaque corps, pour conduire les affaires publiques; mais le vice-roi, le prince de Butera, et le préteur de Palerme, sont toujours les trois premiers. Il faut observer qu'il y a beaucoup de personnes titrées qui n'ont pas séance dans l'assemblée nationale; savoir, 62 princes, 55 ducs, 87 marquis, un comte, et 282 barons.

Le gouvernement ecclésiastique est composé de trois archevêchés et de sept évêchés.

La Sicile porta d'abord le nom de *Trinacria*, à cause de ses trois principaux caps, le Pelore, Pachin et Lilybée,

ensuite *Sicania* des Sicaniens, et *Sicile* des Sicules, ses anciens habitants.

PREMIERE PROVINCE.

VAL-DI-NOTO.

Nom. Lui vient des villes considérables qu'elle renfermoit.

Circonférence. 260 milles.

Rivieres principales. Giaretta, Gurnalonga, Lentini, S. Giuliano, Anapo, Casabili, Abisso, Ragusa, Dirillo, Manomusa ou Mansria, Salso.

Lac. Bivieri.

Ports de mer. Syracuse, Augusta.

Caricatori. Syracuse, Agnuni, Pozzalo ou Pouzzola, Terra nova.

Montagnes. Artisino, Armellino, Catalfaro.

Principales places. Syracuse, archevêché; Noto, capitale; Avola, Calatagerone, Lentini, Terra nova, Modica, Calatascibetta, Castrogiovanni, Piazza, S. Filippo, Augusta, Vizzini, Carlentini, Mineo, Aidone.

Villes ruinées. Syracuse, Camerine.

IIe.

VAL-DI-MAZARA.

Nom. Lui vient de la ville.

Circonférence. 302 milles.

Rivieres principales. Belici, Platani, Naro, Calatabellota, S. Bartolomeo, Amiraglio.

Ports de mer. Palerme, Girgenti.

Caricatori. Alicata, Girgenti, Siculania, Sciacca, Mazara, Trapani, Castel-a-mare, Palerme, Termini, Ruccella.

Montagnes. San Giuliano, Pelegrino, Busambra, Bonifati, Quisquina, Cometa, S. Calogero, Monte d'Oro.

Principales places. Palerme, Montréal, archevêchés; Mazara, Girgenti, évêchés; Trapani, Alicata, Alcamo, Termini, Castelvetrano, Marsala, Naro, Butera, Castro novo, Corleone, Saleme, Siacca.

Villes ruinées. Agrigente, Segeste, Selinonte.

IIIe.

VAL-DEMONA.

Nom. Son étymologie est incertaine.

Circonférence. 313 milles.

Rivieres principales. Giaretta, Nisi, Freddo, Alcantara.

Port de mer. Messine.

Caricatori. Messine, Alesseo, Gallidoro, Taormine, Milazzo, Patti, Brolo, Naso, S. Marco, Aquadolce, Caronia, Tusa, Cefalu, Catane, Trizza.

Montagnes. Etna, Madonia, Rosso, Cannata, Sorò.

Principales places. Messine, archevêché; Catane, Cefalu, Patti, Lipari, évêchés; Rametta, Taormine, Randazzo ou Randa, Mistretta, Jaci, Traina.

MONNOIES DE SICILE.

Or.

1. piece de 6 ducats ou double onze
2. piece de 3 ou une onze
3. piece de 2
4. piece d'un ducat et demi.

Argent.

un écu vaut	12 taris
un ducat	10
un demi-écu . . .	6
un tiers d'écu . . .	4
une piece de trois taris .	3

La piece de 2 taris vaut le tari de Naples.

Le tari vaut la même chose que le carlin de Naples.

MONNOIES DE CUIVRE.

Le grain égale six callis et demi et un grain de Naples.
Le demi-grain égale trois callis de Naples.
Il y a encore d'autres subdivisions.

L'onze vaut	3 ducats ou 30 taris.
L'écu	12 taris.
Le ducat	10 taris.
Le tari	20 grains.
Le grain	6 piccioli.

Les livres se tiennent en onze, tari et grains.

POIDS ET MESURES.

On s'en sert de deux sortes en Sicile.

Ière

1 cantaro contient .	110 rotoli.	Le cantaro égale 215 livres de 16 onces.
1 rotolo . . .	33 onces.	
1 livre ou ℔. . .	12 onces.	
1 once	30 trapesi.	

IIe

1 cantaro contient .	100 rotoli.	Le cantaro égale 178 livres de 16 onces.
1 rotolo . . .	30 onces.	

MESURES SECHES. *Bled.*

1 salme generale contient 16 tomoli.
2 salme à la grosse contient 20 tomoli.

MESURES LIQUIDES.

Huile. 1 caffis pese 18 livres de 16 onces.
Vin. 1 salma contient 8 quartauts.
1 quartaut contient 12 quartucii.

MESURES.

12 onces font 1 palme, égal à 10 pouces 3 lignes.
8 palmes font 1 canne, égale à 6 pieds 10 pouces.

ABRÉGÉ
DE
L'HISTOIRE DE SICILE.

SECTION XIV.

I.

Tous les historiens font descendre les Siciliens en ligne directe de Gomer, fils de Japhet, qu'ils assurent s'être établi en Sicile peu de temps après le déluge; mais de pareilles conjectures ne sauroient jetter des lumieres sur l'histoire, ni satisfaire aucun amateur un peu raisonnable de l'antiquité: ainsi je passerai ces premiers siecles sous silence. Les loix, les mœurs, la langue et les exploits du peuple qui le premier habita la Sicile dans les temps connus, sont ensevelis dans une profonde nuit. Les noms d'Aborigenes, de Cyclopes, de Sicaniens et de Sicules, ont été ceux des peuples qui ont habité tour à tour ce beau pays. Après eux vinrent des colonies grecques, qui s'emparerent des côtes où ils avoient trouvé un grand nombre de ports. Bientôt la richesse et la fertilité du sol leur fournit beaucoup d'objets d'exportation. Ils virent s'accroître avec rapidité leurs richesses et leur puissance, tandis que les

naturels du pays, repoussés dans les montagnes de l'intérieur, vivoient dans la barbarie. Mais bientôt ils se mêlerent avec ces étrangers, de maniere à ne faire qu'un seul et même peuple, et à ne pouvoir plus être distingués d'eux ni par le nom ni par les mœurs.

L'aristocratie fut, dans le principe, la forme du gouvernement des colonies grecques ; mais elle fit bientôt place à la tyrannie, à laquelle la démocratie succéda à son tour. Un des premiers destructeurs de la liberté fut Phalaris d'Agrigente, qui régnoit 600 ans avant J. C. Son exemple devint contagieux : il s'éleva par-tout des tyrans, et il n'y eut pas dans toute l'isle une république qui pût échapper à leur joug. Syracuse fut celle de toutes qui fut la plus opprimée et la plus déchirée par des dissentions intestines ; sa richesse et son importance tentoient plus que toutes les autres. Il ne faut pas moins que les témoignages réunis de tant d'historiens pour nous faire ajouter foi à ce qu'on rapporte de son étonnante prospérité, et de la tyrannie non moins incroyable de quelques uns de ses souverains. Ces colonies grecques pousserent si loin les sciences et les arts, qu'elles le disputerent aux plus savants de la Grece, sur lesquels elles remporterent souvent la victoire. On n'a pas besoin d'autres preuves

de leur mérite littéraire, que des seuls noms d'Archimede, de Théocrite, de Gorgias, et de Charondas.

II.

Mais les Grecs de la Sicile n'étoient pas destinés à jouir long-temps en paix des avantages de leur situation. Peu après leur arrivée, les habitants de la côte voisine de l'Afrique, qui avoient succédé aux Phéniciens dans quelques uns de leurs anciens établissements sur cette côte, voulurent avoir leur part de la Sicile. Carthage envoya, à différentes reprises, des armées considérables pour établir son autorité dans cette isle; et environ cinq cents ans avant J. C. elle étoit déja maîtresse de toute la côte occidentale. Les Sicules n'avoient plus en leur possession que l'intérieur des terres; et les côtes du midi et de l'est étoient habitées par des colonies grecques.

III.

A-peu-près vers ce temps, les vertus de Gelon lui procurerent la couronne de Syracuse, et après son élévation il n'en devint que plus vertueux. Si ses successeurs eussent suivi son exemple, les Syracusains n'eussent jamais déploré la perte de leur liberté. Les qualités qui le rendirent si cher

à son peuple en firent, après sa mort, un objet de vénération pour la postérité. L'idée de sa bonté étoit si fortement empreinte dans tous les cœurs, que, long-temps après, dans un moment de révolution, on excepta ses statues de la destruction prononcée contre celles de tous ses successeurs. Les Carthaginois éprouverent de sa part la résistance la plus opiniâtre au projet qu'ils avoient formé de s'emparer de la Sicile, projet qu'ils poursuivirent constamment, sans pouvoir jamais l'accomplir.

Hiéron succéda à son frere Gelon; et, contre l'usage ordinaire, il commença son regne par montrer toutes ses mauvaises qualités. Mais depuis ayant senti ses torts, et étant corrigé par l'expérience, il eut une conduite plus équitable. A sa mort Syracuse secoua le joug, et s'abandonna pendant soixante ans à tous les excès de la liberté. Cependant sa tranquillité fut troublée par les Athéniens et les Carthaginois. Ces derniers pillerent Agrigente, et menacerent de détruire toutes les colonies grecques; mais un traité de paix détourna l'orage. Les Athéniens, sous prétexte de secourir les habitants de Ségeste, leurs alliés, mais à la vérité excités par une ambition secrete, attaquerent Syracuse avec une armée formidable de terre et de mer, commandée

par Nicias. Leur plan fut si mal imaginé, leurs attaques si mal conduites, et ils furent si mal secourus, que tous furent taillés en pieces et vendus comme esclaves.

Après cette victoire célebre, Syracuse respiroit à peine lorsque les guerres civiles se rallumerent de nouveau et éleverent Denys sur le trône. Chaque jour de son regne fut marqué par quelque trait d'avarice, de despotisme ou de cruauté; mais la fortune couronna constamment ses entreprises militaires. Il mourut en paix, et laissa sa couronne à son fils Denys le jeune, qui réunissoit à ses propres vices tous ceux de son pere, sans avoir ni sa capacité ni ses talents pour la guerre. Dans ses mains la tyrannie cessa d'être redoutable, et le parti des patriotes le chassa de la Sicile: mais comme on n'étoit pas suffisamment préparé pour le gouvernement populaire, Denys remonta sur le trône pour quelque temps, jusqu'à ce que Timoléon le chassa pour toujours.

Les loix sembloient alors établies sur la base la plus solide; mais l'espoir d'une liberté durable ne devoit jamais être qu'une illusion pour Syracuse. Agathocles, tyran encore plus inhumain qu'aucun des usurpateurs qui l'avoient précédé, s'empara du trône, et inonda la ville du sang des Syracusains. Tout son regne fut accompagné de

guerres étrangeres, de troubles intérieurs et de peines domestiques. Il se trouva engagé dans une guerre furieuse contre les Carthaginois, qui remporterent sur lui plusieurs avantages, chasserent ses troupes de port en port, et finirent par l'assiéger dans Syracuse. Dans cet état désespéré, ne pouvant recevoir de secours du dehors, et n'ayant presque plus de ressources, il dut à son seul génie le moyen d'échapper à ses ennemis, et de se délivrer des dangers qui le menaçoient. Ce moyen a été admiré et imité par quelques uns des plus habiles généraux des siecles suivants. Il s'embarqua avec l'élite de son armée, se fit jour à travers les ennemis, débarqua en Afrique, et ayant mis le feu à ses vaisseaux pour ôter à ses soldats l'espoir du retour, il défit les Carthaginois en bataille rangée, et ravagea leur pays. Carthage touchoit au moment de sa ruine, si l'armée sicilienne eût été composée de soldats citoyens au lieu de l'être d'assassins sans discipline. La discorde s'empara des vainqueurs, le meurtre et la débauche la suivirent; et le tyran, après avoir vu massacrer ses amis et ses enfants, se sauva en Sicile, où il trouva une mort digne de ses forfaits (*a*).

(*a*) Ce barbare tyran ne s'enorgueillit pourtant jamais

La Sicile étoit alors livrée à l'anarchie, et chaque faction fut obligée d'appeller les étrangers à son secours. Pyrrhus, roi d'Épire, fut le premier qui débarqua en Sicile, et il y rétablit le bon ordre. Son ambition le porta bientôt à attaquer ceux qu'il étoit venu protéger. Il jetta le masque, et fit éprouver aux Siciliens un joug

---

de sa puissance, et ne rougissoit point de n'être que le fils d'un potier. Le poëte Ausone nous a conservé cette preuve de sa modestie.

Fama est fictilibus cœnasse Agathoclea regem,
Atque abacum samio sæpe onerasse luto.
Fercula gemmatis cùm poneret horrida vasis,
Et misceret opes pauperiemque simul,
Quærenti causam respondit : Rex ego qui sum
Sicaniæ, figulo sum genitore satus.
Fortunam reverenter habe, quicumque repentè
Dives ab exili progrediere loco.

« On dit que le roi Agathocles se servoit, à ses repas, de « vaisselle de terre ; que son buffet étoit couvert de vases « samiens ; que faisant un mélange de richesse et de pau- « vreté, ces plats peu propres étoient supportés par des « vases enrichis de pierreries. Quelqu'un lui en ayant un « jour demandé la cause, il répondit : Quoique je sois roi « de Sicile, je suis fils d'un potier de terre. Que celui-là « craigne les revers de la fortune, qui d'une naissance « médiocre se voit tout-à-coup élevé aux honneurs ».

(Note du traducteur.)

aussi pesant que l'avoit été celui de ses anciens tyrans: mais ils reprirent bientôt assez de force et de courage pour le chasser de leur isle.

IV.

Vers la même époque une troupe de bandits, appellés Mamertins, surprirent la ville de Messine, et, après avoir massacré une grande partie des habitants, y établirent un gouvernement républicain. Ils devinrent des voisins si incommodes pour les Grecs, qu'Hiéron II, qui avoit été élevé à la suprême puissance à Syracuse en récompense de ses vertus et de ses talents pour la guerre, se vit forcé de faire alliance avec les Carthaginois pour exterminer ces brigands. Les Mamertins, dans leur détresse, eurent recours aux Romains. Quoique le sénat eût puni depuis peu avec une sévérité exemplaire une de ses légions pour avoir commis à Reggio pareille atrocité que celle des Mamertins, la vertu des Romains succomba à la tentation d'étendre leur empire au-delà des limites de l'Italie, et ils s'aveuglerent sur ce que cette alliance avoit d'odieux. Une armée romaine traversa le phare, secourut Messine, défit les Carthaginois, et força Hiéron à solliciter le titre d'allié de la république.

Ce fut là le commencement de la premiere

guerre punique, qui dura en Sicile pendant plusieurs années avec divers succès. Le génie d'Amilcar Barcas soutint la cause des Africains, malgré les malheurs sans nombre et les défaites de plusieurs de ses collegues: enfin, voyant tous ses efforts inutiles, il conseilla au sénat de Carthage d'acheter la paix par le sacrifice de la Sicile. Un semblable traité ne devoit naturellement durer qu'autant que le défaut de moyens suspendroit la haine des vaincus. Ils n'eurent pas plutôt réparé leurs pertes, qu'Annibal, fils d'Amilcar, leur persuada facilement de reprendre les armes, et il porta la guerre pendant seize ans dans le cœur de l'Italie. Pendant tout ce temps Hiéron se conduisit avec tant de prudence et d'adresse, qu'il se ménagea l'amitié des deux partis, et conserva ses états dans une profonde paix. Il mourut dans un âge fort avancé, également aimé et respecté de ses sujets et des nations étrangeres. Hiéronyme son petit-fils, ayant renoncé à cette sage politique, et s'étant ligué avec les Carthaginois, devint bientôt la victime des troubles que son imprudence avoit excités. Les Syracusains se virent alors pour la derniere fois maîtres de leur liberté. Mais un semblable gouvernement n'étoit plus fait pour leurs mœurs. Les dissentions recommencerent et diviserent leur conseil. Carthage

étoit hors d'état de les secourir, et ne put empêcher Marcellus de former le siege de Syracuse, siege également mémorable par la longue défense due aux merveilleuses machines inventées par Archimede, et par l'immense butin que firent les Romains lorsqu'ils eurent emporté d'assaut cette malheureuse ville.

V.

Depuis ce moment les Siciliens perdirent toute idée militaire; et pendant une longue suite de siecles ils ne s'appliquerent qu'aux arts et à l'agriculture. Leur situation au centre de l'empire romain les garantit également des ennemis domestiques et étrangers, si ce n'est dans les deux occasions où ils eurent à soutenir la guerre contre des esclaves; mais l'avidité de leurs gouverneurs fut un mal plus durable et non moins fâcheux. La Sicile continua dans cet état d'apathie et d'opulence jusqu'au septieme siecle de notre ere, que les Sarrasins commencerent à troubler sa tranquillité. Les barbares du nord avoient déja ravagé ses côtes, mais n'avoient pu long-temps s'y maintenir. Les Sarrasins furent plus heureux.

VI.

En 827 ils profiterent de la désunion des Siciliens, et les soumirent. Ils choisirent Palerme

pour leur capitale ; et l'étendard de Mahomet y triompha environ deux cents ans. En 1038 l'empereur grec envoya *George Maniaces*, avec une armée formidable, attaquer la Sicile. Il débarqua malgré l'opposition des Sarrasins, et poussa vivement ses conquêtes. Il dut ses succès à la valeur de quelques troupes normandes qui, étant alors sans occupation, lui vendirent leurs services. Maniaces les paya d'ingratitude, et par son imprudence donna aux musulmans le temps de respirer, et fournit aux Normands un prétexte pour attaquer les états de l'empereur en Italie. Robert et Roger d'Hauteville firent depuis la conquête de la Sicile pour leur propre compte : après avoir solidement établi leur puissance dans le royaume de Naples, ils tournerent leurs armes contre cette isle, également excités par leur ambition et par leur zele pour la religion. Après une guerre de dix ans, les Sarrasins furent entièrement vaincus, et Robert céda ses droits à son frere Roger, qui prit le titre de *comte de Sicile*.

VII.

Ce prince gouverna avec gloire et sagesse, et est mis avec raison dans l'histoire au rang des plus grands hommes. Il s'éleva par la seule force de son génie et de son courage, de l'état modeste

de cadet d'un simple gentilhomme, à la dignité d'un puissant monarque. Il gouverna son peuple avec fermeté et justice, et transmit ses possessions, sans aucune contestation, à ses descendants. Tant de belles qualités méritent bien notre admiration. Son fils Simon lui succéda, mais il régna peu de temps, et fut remplacé par son frere Roger. En 1127 ce prince réunit à la Sicile toutes les possessions de Robert Guiscard, et prit le titre de roi. Il passa la plus grande partie de son regne à appaiser les troubles de ses sujets d'Italie; mais la Sicile jouit d'une paix profonde.

En 1154 son fils Guillaume monta sur le trône, et passa sa vie à faire la guerre.

Guillaume II succéda à son pere, et mourut sans enfants. Tancrede, quoiqu'illégitime, lui succéda, et après lui son fils Guillaume III, qui fut vaincu par Henri de Suabe.

VIII.

Pendant les troubles qui agiterent le regne de l'empereur Frédéric II, fils de Henri, la Sicile paroît avoir joui de la paix. Une sédition bientôt étouffée, et une entreprise des Sarrasins, furent les seuls événements fâcheux qui la troublerent. Pour plus de sûreté les Sarrasins furent transférés dans la Pouille, quatre cents ans après que

leurs ancêtres eurent conquis la Sicile. Cette isle demeura tranquille sous Conrad et sous Mainfroy.

IX.

Après la bataille de Bénévent la Sicile se soumit à Charles d'Anjou, et pendant plusieurs années lui obéit avec une soumission aveugle, malgré la cruauté qu'il exerçoit contre elle. Mais enfin le jour arriva où elle put se venger. Charles, qui étoit naturellement sévere, et qui n'avoit de considération que pour les militaires, marquoit un souverain mépris pour toutes les autres classes de ses sujets, et les abandonnoit aux vexations et à l'avidité de ses troupes, contre lesquelles il ne permettoit aucune plainte. Avec une protection si décidée, les officiers se livrerent à toutes leurs passions; et pendant douze ans la Sicile eut autant de tyrans qu'il y avoit de François, et cela sans ressource pour le présent, et sans espoir pour l'avenir. Il n'est donc pas étonnant qu'une oppression si criante ait porté un peuple naturellement vindicatif à recourir au poignard, le dernier de ses moyens. Jean de Procida, secrètement encouragé par l'empereur grec et par le roi d'Aragon, gendre de Mainfroy, fomenta le mécontentement des Siciliens, jusqu'à ce qu'il fût parvenu au point où il le desi-

roit. Le jour de Pâque 1282, les habitants de Palerme se souleverent et massacrerent tous les Provençaux qu'ils rencontrerent. Leur exemple fut incontinent suivi par toute l'isle, et le massacre devint général. Les rebelles, ne pouvant espérer aucune grace de Charles d'Anjou, offrirent la couronne à Pierre, roi d'Aragon, qui l'accepta et la conserva, malgré les efforts de son adversaire et les foudres du vatican.

X.

Jacques succéda à Pierre son pere, et se maintint en possession de la couronne par le secours de Roger Lauria, le plus habile marin de son siecle. Étant ensuite devenu roi d'Aragon par la mort de son frere aîné, il voulut, par scrupule, rendre la Sicile au roi de Naples; mais les Siciliens désespérés élurent son troisieme frere, Frédéric, dont la prudence et l'intrépidité justifierent bien leur choix. Pendant quarante-un ans il se maintint sur le trône, sans alliés et sans aucune autre ressource que celles de son génie et de la haine implacable que ses sujets portoient à leur ancien maître. Il mourut en 1337, révéré et regretté, laissant à Pierre II, son fils, des états florissants. Ce n'est que dans les monarchies solidement établies, où les ressorts du gouverne-

ment, étant depuis long-temps montés, vont d'eux-mêmes, que la différence de talent dans les princes se fait peu sentir. Dans un gouvernement aussi nouveau et aussi peu affermi que l'étoit alors la Sicile, la perte de ce prince sage et courageux ne tarda pas à se faire sentir. Les grands vassaux de la couronne, contenus par la fermeté et la vigueur de Frédéric, commencerent à remuer dès qu'ils virent passer son sceptre en de plus foibles mains.

Pour ajouter aux malheurs des troubles intérieurs, l'isle fut envahie par les Napolitains; et, au milieu de tous ses chagrins, Pierre mourut en 1342.

Son fils, Louis, encore enfant, lui succéda, et son regne ne fut qu'un enchaînement de malheurs. Heureusement pour lui les ennemis naturels de sa maison étoient si embarrassés par les dissentions causées par leurs propres sujets, qu'ils ne purent pas profiter des siennes. Jean, son oncle, gouverna avec beaucoup de fermeté pendant les premieres années de sa minorité; mais après sa mort l'état fut déchiré par des factions. Louis mourut à la fleur de son âge, en 1355.

Frédéric III succéda à son frere, et ne fut qu'un fantôme de roi, sans talent et sans auto-

rité. Il laissa une fille unique, nommée *Marie*, qui fut reconnue pour reine, mais que les grands seigneurs siciliens séditieux dépouillerent de toute autorité. Elle se sauva en Espagne, où elle épousa Martin, son cousin, avec lequel elle revint en Sicile. Leur arrivée opéra un prompt changement, mais dont l'effet ne pouvoit être entier qu'après de grandes oppositions. Marie mourut sans enfants, laissant le gouvernement entre les mains de Martin, son époux, qui, après s'être rendu cher aux Siciliens par sa bonté et sa grandeur d'ame, mourut en 1409; et son pere, Martin II, qui hérita de sa couronne, ne lui survécut pas plus d'un an. En lui s'éteignit la maison d'Aragon, dont tous les états passerent à Ferdinand de Castille.

XI.

Ce prince dut sa couronne à un jugement prononcé par des arbitres, ce qui, jusqu'à ce moment, n'avoit point eu d'exemple. Il l'emporta sur huit concurrents. Pendant que l'on étoit occupé à discuter leurs prétentions, quelques chefs turbulents causerent de grands troubles dans la Sicile; mais le nouveau roi, par une administration également juste et ferme, eut bientôt remis les choses dans l'ordre.

Alfonse le magnifique succéda à son pere, et ajouta le royaume de Naples à ses autres états : les guerres qui lui procurerent cette conquête se firent peu sentir dans la Sicile, dont la tranquillité ne fut guere troublée davantage sous plusieurs vice-rois qui se succéderent. A la mort de ce grand prince, Jean, roi de Navarre, son frere, hérita de la Sicile. Depuis cette époque l'histoire de cette isle offre peu d'événements intéressants, n'ayant jamais été comprise dans les guerres de l'Italie. Les monarques visiterent rarement cette province, éloignée de leurs états, et qui fut gouvernée depuis par des vice-rois.

Sous Ferdinand le catholique, et sous les princes de la maison d'Autriche, il ne s'y passa rien qui soit digne de remarque, si ce n'est la révolte des habitants de Messine contre Charles II. A la mort de ce prince, ses dépouilles devinrent le sujet d'une guerre sanglante ; et par la paix d'Utrecht,

XIII.

la Sicile appartint à Victor Amédée, duc de Savoie. Peu d'années ensuite l'empereur Charles VI le força à lui restituer cette isle magnifique, en lui donnant pour dédommagement la Sardaigne. Mais cet arrangement avoit été fait sans la participation des Espagnols : ils attaquerent la

Sicile ; mais ils échouerent dans cette entreprise par la vigilance de Byng, amiral anglois, qui détruisit leur flotte en 1718, et les força de renvoyer ce projet à d'autres temps.

XIV.

En 1734 l'Espagne le reprit avec plus de succès : l'infant don Carlos chassa les impériaux, et fut couronné à Palerme comme roi des deux Siciles. Lorsqu'ensuite il fut nommé roi d'Espagne, il céda le trône de Naples et de Sicile à Ferdinand son troisieme fils.

(27). VOYAGE EN SICILE.

SECTION XXV.

Au commencement de décembre je repris le projet que j'avois formé d'aller parcourir la Sicile, projet qu'une infinité de circonstances m'avoit empêché d'exécuter l'été précédent. Une pareille course, même au cœur de l'hiver, n'est pas une chose fort extraordinaire dans un climat aussi méridional. Je me figurai d'ailleurs que les ruines seroient plus aisées à examiner dans une saison où les broussailles et les buissons étoient moins chargés de feuilles, et je voulois visiter

cette isle célebre dans une autre saison que celle où presque tous les voyageurs l'ont vue. Je me pourvus de toutes les choses commodes et nécessaires dans un pays où il y a de si mauvaises auberges, et n'oubliai pas de me munir de lettres de recommandation. Mais je ne fus guere dans le cas de me servir de mes provisions, et mes recommandations ne me furent utiles que dans une ou deux occasions.

Le 8 décembre 1777, je m'embarquai à Naples sur un vaisseau françois. La brise étoit foible, de sorte que nous fîmes peu de chemin pendant la nuit, qui d'ailleurs étoit des plus agréables par l'éclat de la lune et la douce température de l'air. Au point du jour nous ne nous trouvâmes qu'à un mille au sud de Caprée. Son aspect, de ce côté, est extrêmement sauvage et âpre. Ses précipices escarpés forment une barriere à la fureur des vagues, que rien n'interrompt depuis le détroit de Gibraltar, mais qui, calmées par cet obstacle, répandent ensuite tranquillement leurs eaux dans le golfe de Naples.

Après une grande variété de calmes et de fortes brises du nord-est, nous arrivâmes, le 10 au matin, à la vue de la Sicile, laissant à trente milles au vent les isles de Lipari (28), nommées

Alicoudi (*a*) et *Felicoudi*, et celle d'*Ustica*, qui est à environ 30 milles sur le bord opposé. Ustica est une petite isle fort peu élevée au-dessus du niveau de la mer. On y voit deux éminences entre lesquelles on a bâti un fort et une ville, qui contient environ huit cents habitants, placés dans cet endroit pour empêcher les Barbaresques d'en faire le lieu de leur rendez-vous. Lorsque cette isle étoit déserte, ces pirates avoient coutume de venir s'y cacher jusqu'à ce qu'il se présentât une occasion favorable de tomber à l'improviste sur quelque bâtiment, ou d'aller piller quelques villages des côtes de la Sicile. Les deux autres isles s'élevent en forme de cône, ce qui est une preuve qu'elles ont été formées par quelque effet volcanique.

A cette hauteur nous trouvâmes des vents contraires, un temps noir, et une très grosse mer qui nous ballotta près de trente-six heures. Enfin

---

(*a*) Anciennement *Ricusa*, nom qui lui fut donné à cause des bruyeres dont elle étoit couverte. On l'appelloit aussi *Phœnicusa*, par l'abondance de palmiers qu'on y trouvoit. *Felicoudi* portoit anciennement le même nom. Il y a quelque temps que cette isle étoit très bien habitée; on y voit même encore les ruines d'une église : mais les habitants l'ont abandonnée à cause des attaques fréquentes des corsaires. (Note de l'auteur.)

une brise favorable nous conduisit dans le port de Palerme, et ce fut bien heureusement pour nous ; car quelques minutes plus tard nous eussions essuyé une tempête qui nous eût probablement poussés fort au large, et nous eût tourmentés pendant plusieurs jours. Aussitôt que la pluie commença, une énorme quantité de poissons sautoient et se jouoient à l'entrée de la baie. La brume épaisse nous empêcha de voir la ville et le port, ce que je regrettai beaucoup par l'idée que je m'en étois faite d'après diverses relations. Après avoir été visités par les officiers de santé, qui nous trouverent en bon état, on porta mes livres au bureau de l'inquisition, et ils me furent rendus dans l'après-midi moyennant deux taris. Je ne perdis pas de temps pour aller faire mes visites et remettre les lettres de recommandation, dont je m'étois muni en partant de Naples, pour les gens les plus considérables de cette capitale de la Sicile. Ces lettres venoient de personnes d'un rang si distingué, et si intimement liées avec celles à qui elles étoient adressées, que je m'attendois à l'accueil le plus obligeant dans une ville renommée d'ailleurs par sa politesse et sa prévenance pour les étrangers. Mais je fus trompé dans mon attente : peu de personnes me rendirent ma visite ; on ne fit aucune

attention aux lettres que j'avois présentées, et je ne reçus ni politesses ni invitations quelconques (*a*), si ce n'est de la part de deux personnes. L'une étoit le prince *Lancellotti* de *Torre Muza*, savant antiquaire. Il eut beaucoup d'égard à la lettre de recommandation que je lui présentai, et voulut bien me donner plus de temps que je n'avois lieu d'espérer de la part d'un homme aussi livré à l'étude, et chargé d'ailleurs de la surintendance des écoles publiques. L'autre fut monsignor Severino, Napolitain, archevêque des sieges réunis de Palerme et de Montréale, dont la douceur et l'affabilité prouvent combien les devoirs coûtent peu lorsqu'on les remplit avec régularité et contentement.

(*a*) M. de Non n'y reçut pas le même accueil, ou, pour mieux dire, en reçut un bien agréable; car il fut fêté de tout le monde, et n'eut pas besoin pour cela de lettres de recommandation. Brydone se loue beaucoup aussi des Palermitains. N'y auroit-il pas un peu de la faute des voyageurs lorsqu'ils ne sont pas reçus avec tous les égards possibles? et ne seroit-ce pas lorsqu'ils croient qu'on les leur doit, qu'ils éprouvent qu'on les leur refuse? Le voyageur françois, qui ne se croit ordinairement rien dû par personne, obtient, par la gaieté de son caractere, ce que la dignité des voyageurs de quelques autres nations leur fait refuser lorsqu'ils ont l'air d'exiger qu'on le leur accorde. (Note du traducteur).

J'eus le bonheur de jouir de sa conversation presque toutes les après-dinées, pendant tout le temps de mon séjour dans cette ville, et je dois à ses bontés presque tout l'agrément et l'hospitalité que j'ai reçus dans l'isle; car il ne m'est pas possible de regarder comme une politesse la permission que me donna le prince de *Stigliano*, vice-roi de Sicile, d'aller chez lui parmi la foule qui l'assiégeoit lorsqu'il y tenoit assemblée. Je n'eus aucune occasion de m'instruire du caractere ni des mœurs des habitants de cette ville, ce qui doit me faire pardonner de garder le silence le plus absolu sur ce point.

SECTION XXVI.

La vie retirée que je menai à Palerme fut d'autant plus fastidieuse, que les pluies continuelles me forcerent, la plupart du temps, à garder mon appartement. Je profitai avidement de chaque quart-d'heure de beau temps pour aller courir la ville et les environs, pour me faire du moins une idée de l'extérieur des maisons, ne m'étant pas permis d'en voir l'intérieur. Mes observations seront donc peu étendues, afin de satisfaire la curiosité de mes lecteurs sans les fatiguer d'inutiles détails.

Il n'est pas possible de déterminer si la ville

de Palerme doit son origine aux premiers habitants de la Sicile, aux négociants de la Phénicie, à une colonie grecque, ou aux Carthaginois (29). Le nom de *Panormus* nous paroît grec; mais il se pourroit qu'il ne fût qu'une traduction d'un nom oriental.

Cette ville étoit un des trois établissements que les Phéniciens avoient conservés dans l'isle lorsque les trop fréquentes visites des Grecs rendoient dangereux le séjour des petites villes situées sur les côtes; elle resta au pouvoir des Carthaginois jusqu'à l'an 494 de Rome. Alors elle se soumit aux Romains, qui, aussi long-temps que leur empire subsista, n'eurent qu'à se louer de la fidélité et de l'attachement des habitants de Palerme. Ils se soumirent patiemment à toutes les grandes révolutions qui affligerent la république et l'empire romain, jusqu'à l'an de J. C. 821 que les Sarrasins devinrent leurs maîtres. Mais ils les abandonnerent bientôt, n'étant pas encore assez puissants dans l'isle pour s'y maintenir. Huit ans après, leurs conquêtes étant solidement assurées, Palerme devint leur capitale, et fleurit pendant deux cents ans sous ces maîtres grossiers. Robert Guiscard et son frere Roger la prirent sur les infideles en 1071, et en firent le siege de leur empire.

Aussi long-temps que les souverains de Sicile ont résidé dans cette isle, Palerme a toujours joui de leur présence. Depuis qu'ils n'y résident plus, celle des vice-rois les en dédommage, mais foiblement.

Le premier beau temps me donna l'envie de voir Palerme du côté de la mer, d'où elle présente un coup-d'œil magnifique. Sa vaste baie est environnée de montagnes de diverses formes et hauteurs, au pied desquelles les clochers, les dômes et les tours de la ville s'élevent dans la plaine et bordent le rivage. Du côté de l'ouest un bois épais s'étend le long de la plage jusqu'au port et au phare, où une forêt de mâts de vaisseaux cache la base d'un immense rocher isolé que l'on appelle *Monte Pelegrino*. Du côté de l'est, des terres bien cultivées s'étendent en s'élevant jusqu'au cap *Zofarano*, qui termine le golfe.

Le port est très exposé aux vents et aux coups de mer qui viennent du nord-est; et même au mouillage les vaisseaux sont en danger dans les vents d'ouest, qui soufflent avec une grande impétuosité entre les montagnes et en traversant la vallée de Colli. Anciennement le port étoit dans l'intérieur de la ville, et étoit composé de deux anses assez longues, larges de cent pas, et que

l'on fermoit avec une chaîne. Elles étoient assez grandes pour les petits bâtiments alors en usage; mais en 1620 elles ont été bouchées par les sables que la mer y a amoncelés, ou comblées par ceux que les pluies y ont entraînés; et comme il ne paroissoit pas possible de rendre à ces anses leur ancienne profondeur, on prit le parti de les combler entièrement et d'y bâtir.

Palerme est entourée de murs, et sa forme est presque circulaire. Cette ville passe pour contenir plus de 100,000 ames (*a*), sans compter les ecclésiastiques de toutes dénominations, les religieuses, les officiers, et autres personnes employées au service du roi, de l'église et de la magistrature.

Deux rues, qui se coupent à angles droits, partagent la ville en quatre parties presque égales. Elles sont ornées de statues, de fontaines, et d'autres monuments qui donnent l'idée d'une ville capitale : mais presque toutes les rues sont étroites et tortueuses, et, étant horriblement pavées, sont remplies de boue pendant l'hiver. Palerme est bien éclairée par des réverberes, et dans les grandes pluies on se sert de petits ponts

(*a*) En 1595 elle contenoit 114,131 habitants; en 1653, 111,818; et en 1713, 102,106.

roulants pour passer les ruisseaux, qui deviennent alors des torrents rapides. Il n'y a point de carrosses de place ; les voitures que l'on y loue, ainsi que celles dont la noblesse se sert, sont d'anciennes machines très incommodes, tirées par des mules pendant l'été ; et dans les jours de gala on voit paroître des voitures un peu plus élégantes. Les deux plus belles rues s'appellent l'une *il Cassaro* (*a*), l'autre *la Nova*.

A l'endroit où ces deux rues se coupent est une petite place octogone, ornée de statues qui représentent les saisons, mais dont les proportions sont si petites, que je les pris d'abord pour des bustes. Au-dessus de chacune est la figure d'un monarque espagnol faite dans un meilleur style, et au-dessus de ces derniers il y a des têtes de saints. Auprès de cette place il y en a une autre plus grande, formée par la maison de ville et quelques couvents considérables. Le centre est occupé par une fontaine dont les proportions sont de beaucoup trop grandes pour la place, et qui, par cette raison, fait un mauvais effet.

La rue de Cassaro est terminée au nord par *la Porta Felice,* arc de triomphe qui conduit au port

(*a*) Du mot arabe *cassar,* qui signifie palais, parcequ'elle y conduit.

et à un beau quai, où, pendant l'été, les habitants vont respirer le frais, prendre des glaces, et entendre les sérénades qui égaient cet air tranquille. L'autre extrémité de cette rue aboutit à une grande place qui est devant la cathédrale : c'est un édifice gothique bâti en 1185 par l'archevêque Walter, et qui menace ruine. L'architecture n'est pas même agréable dans son genre ; car lors de la construction de cette église, ce genre n'avoit pas encore atteint cette élégante légèreté et cette délicatesse dans les ornements, qui le distinguerent bientôt après, et ne laisserent pas de produire des effets agréables, quoiqu'entièrement éloignées des belles proportions de la pureté de l'art chez les Grecs. La totalité de ce bâtiment est en décadence, et demande les plus promptes réparations. L'architecte du roi a présenté un projet pour la rebâtir presque en entier. Il propose d'élever un dôme et de l'arranger entièrement dans le goût moderne. Le chœur est terminé par une arcade en fer à cheval, décorée dans ces derniers temps par *Gagini,* le premier des sculpteurs siciliens. Cet habile homme y a mis des statues et des arabesques dont malheureusement le goût contraste avec le reste du bâtiment, et qui auroient produit un plus bel effet si elles étoient analogues aux autres ornements.

Dans la partie Est de l'église on voit plusieurs tombeaux des souverains. Quatre de ces tombeaux sont de porphyre, surmontés de dais de la même matiere, soutenus par des colonnes qui n'appartiennent à aucun ordre connu d'architecture. Sur les dais sont gravés les noms et les armes de chaque prince, avec des inscriptions plus modernes remplies de mensonges, et composées en 1538 par *Roger Paruta,* chanoine de cette cathédrale. Au pied de l'autel est enterré le comte Roger, ce héros qui conquit la Sicile et fut l'effroi des infideles. Le tabernacle, qui est au bout, est une des plus belles collections possibles de lapis lazuli.

SECTION XXVII.

La plupart des églises sont fort riches en argenterie, en pierres précieuses et en marbres ; mais leur architecture et leur décoration sont infiniment plus bizarres et plus désagréables aux yeux des connoisseurs de la belle architecture, que toutes les extravagances des artistes moines et sarrasins. Dans plusieurs de ces églises les murs sont revêtus de marbres rouges ou jaunes, et sur ce fond on a placé en bas-reliefs de marbre blanc, depuis le haut jusqu'en bas, des anges, des animaux et des fleurs. Rien n'est plus dur ni moins

harmonieux que ce genre de décorations. Elles ressemblent à du papier découpé que l'on colleroit sur des planches barbouillées. Quelques églises cependant sont exceptées de cette critique générale, et de ce nombre la plus parfaite est celle qui appartenoit aux jésuites. La coupole est peinte par des maîtres siciliens d'un grand mérite; mais il y a beaucoup d'affectation dans la composition des figures, et de fautes dans la perspective.

Palerme est remplie de statues de souverains, et sur-tout de saints, la plupart exécutées par de médiocres artistes, et placées dans de petites cours sur des piédestaux de proportions colossales et de mauvais goût. La profusion des marbres que l'on trouve dans cette ville la rendroit vraiment magnifique s'ils avoient été employés avec intelligence : mais c'est tout le contraire. J'ai cependant été frappé de l'intérieur d'une maison entourée d'une colonnade de marbre rouge, dont le grain et la couleur ressemblent beaucoup au *rosso antico*. Peu d'édifices publics ou particuliers offrent des traces d'une belle architecture : il regne par-tout un mauvais goût, semblable à celui qui dominoit en Espagne après la mort de Charles-Quint et de Philippe II.

Le palais du vice-roi, qui est situé près de la porte du midi, est une masse énorme dont les

parties discordantes ont été bâties à différentes époques. Des morceaux d'architecture gothique se trouvent réunis à des tours d'architecture normande, et on leur a ajouté quelque chose dans les siecles suivants.

Les salles sont fort grandes et peuvent contenir de nombreuses assemblées. Les tribunaux s'y tiennent au rez-de-chaussée, et les avenues du palais sont défendues par des batteries de canon. On s'en est servi dans les séditions sans nombre des habitants de Palerme ; mais elles n'ont pas produit grand' chose dans la derniere révolte.

« Je ne suivrai point ici notre voyageur dans « la description qu'il donne de cette sédition. « Comme elle a été sue de tout le monde, je vais « passer à la section suivante ».

SECTION XXVIII.

Les assemblées qui se tiennent chez le vice-roi me donnerent des occasions de voir toute la noblesse réunie. Les hommes sont en général d'une belle figure ; mais les femmes sont très peu favorisées de la nature. Deux demoiselles qui n'avoient pas huit ans, et qui sont héritieres de grandes maisons, étant déja fiancées, y vinrent dans la parure la plus recherchée. Leur petitesse

et l'air grave et affecté avec lequel elles dansoient le menuet, enfin les soins que leur prodiguoient leurs futurs, me rappellerent ces charmantes catins qui font le tour d'une table par le moyen de ressorts.

Quand les femmes sortent, elles se couvrent toujours la tête d'un voile noir, usage que je croyois venir des Espagnols, qui ont si longtemps gouverné la Sicile; mais j'ai appris, depuis, que cette habitude est très ancienne dans l'isle, et bien antérieure à ce gouvernement. Le vice-roi affecte tout le faste de la royauté. Son train est magnifique, sa garde est nombreuse et bien tenue; et les jours de gala, ses cochers, ses postillons et sa livrée, portent une grande perruque sans chapeau. Lorsqu'il va à l'église, il est encensé par les prêtres, et il se couvre tout seul avec une grande solemnité. Le 21 décembre de chaque année il fait la visite des prisons, et a le droit de donner la liberté à autant de prisonniers qu'il veut, quelques crimes qu'ils aient commis. Les loix sont suspendues ce jour-là. Les praticiens ont à la vérité le droit de lui faire des remontrances, mais il n'est pas obligé d'y avoir égard. Les vice-rois usent très sobrement de cette prérogative; et s'ils font grace à un criminel, c'est après y avoir mûrement réfléchi, d'après le

rapport des juges. Le duc de la Vieuville, ancien vice-roi, vieux militaire très colere, s'offensa de ce qu'on témoignoit quelque doute sur l'étendue de cette prérogative ; il fit ouvrir les prisons, et fit mettre en liberté tous ceux qui y étoient enfermés.

Je ne trouvai à Palerme aucun monument remarquable des Grecs ni des Romains. Quelques fragments que le hasard a procurés, et quelques morceaux depuis la renaissance du bon goût, se trouvent rassemblés dans un muséum établi dans le grand college qui appartenoit aux jésuites.

Ces peres, prévoyant le coup qui les a frappés, avoient mis en sûreté leurs plus précieux effets, et dépouillé cette riche collection de tous les objets précieux par la matiere ou le travail. Ils emporterent les médailles et les camées ; mais la partie des minéraux et des coquilles est encore assez considérable pour former un beau cabinet d'histoire naturelle.

Le college est aujourd'hui sous l'inspection du prince de *Torre Muza*, dont la profonde érudition, le caractere et le jugement, le rendent très propre à cette occupation. J'ai su par lui que le roi avoit le projet de faire élever *gratis* cent jeunes gentilshommes avec les fonds qui avoient appartenu aux jésuites.

Il y a eu jadis un jardin de botanique, très richement garni de plantes, à *Micel Meri,* terre appartenant au prince *della Cattolica ;* ce qui a fait donner le nom de *hortus catholicus* au catalogue des plantes de ce jardin : mais je n'allai pas le voir, parcequ'on me dit, peut-être à tort, qu'il est maintenant fort négligé.

Les fossés de la ville produisent une grande quantité de *ricinus* ou *palma christi* (*a*), plante

(*a*) Le *monaeica monadelphia* de Linnæus. C'est une plante que l'on cultive dans quelques jardins. Sa tige s'éleve de neuf à dix pieds. Ses feuilles sont amples et divisées en sept ou huit angles, comme celles du marronnier bâtard. Il sort de leurs aisselles des especes de fleurs herbeuses, pâles, à étamines, qui passent d'abord, et ne rapportent aucun fruit. Il naît ensuite d'autres fleurs divisées en trois ou quatre étamines, rouges comme la crête d'un coq, soutenues par de petits boutons écailleux, qui se changent ensuite en fruits rudes, épineux, disposés en grappes, composés de trois capsules, renfermant chacune sa semence oblongue, qui n'est mûre qu'en automne.

On prétend que cette plante a la vertu de chasser les taupes des jardins où elle est plantée. Ses feuilles, appliquées extérieurement, sont estimées propres pour les inflammations, les érésipeles et les tumeurs œdémateuses. Sa graine purge, mais est dangereuse à cause de sa violence. On en retire par expression une huile appellée *oleum kerva,* ou *de castor,* qui est purgative, et propre aux onguents et aux emplâtres. (Note du traducteur.)

dont on extrait, aux Indes occidentales, l'huile de castor. On obtiendroit de même cet excellent médicament de celle de la Sicile ; car l'expérience en a été faite avec succès par don Domenico Ciryllo, médecin napolitain très renommé.

SECTION XXIX.

La pluie ayant cessé pendant quelque temps, j'en profitai pour faire plusieurs courses dans les environs, et je commençai par visiter le sanctuaire de sainte Rosalie, la patrone de Palerme. A environ un mille des portes s'éleve tout-à-coup *Monte Pellegrino*, entièrement détaché des autres montagnes. Ses rochers sont d'une pierre calcaire fort dure et entièrement nue. Quelques brins d'herbes poussent dans les crevasses ; mais on ne voit ni arbres ni arbrisseaux, si ce n'est au sommet. Pour faciliter la communication à la grotte de la sainte, le sénat de Palerme établit un droit sur la viande, dont le produit a été employé à faire un chemin depuis la ville jusqu'à ce lieu, en contournant la montagne.

En suivant ce chemin, au bout d'une heure j'arrivai à un couvent et à un portique qui ferment l'entrée d'une vaste caverne si remplie de sources, qu'on a été obligé de placer par-tout des tuyaux de plomb pour conduire les eaux

dans une citerne, précaution sans laquelle l'humidité seroit trop grande. Une image de la sainte, qui est en marbre, est placée sous un magnifique autel : elle est représentée couchée, et couverte d'une robe d'argent, présent fait par le roi d'Espagne régnant.

L'histoire de sainte Rosalie, que l'on lit sur le mur, apprend qu'elle étoit fille d'un comte *Sinibaldus,* et que pour mettre sa chasteté à l'abri de la brutalité des Sarrasins, qui possédoient alors la Sicile, elle s'étoit retirée dans une caverne du mont *Quisquina,* d'où elle vint ensuite habiter le mont *Pellegrino.* Elle y mourut, et fut ignorée jusqu'en 1624, que l'on découvrit la caverne qu'elle avoit habitée, son corps, et son histoire.

Vers la fin de la premiere guerre punique, Amilcar Barcas fortifia cette montagne, et ayant su se conserver une communication libre avec la mer, s'y maintint pendant cinq ans, malgré tous les succès que ses ennemis avoient eus contre les autres généraux carthaginois.

Ma seconde course fut vers l'est, le long du rivage, dans un pays riche et bien distribué, et entouré de très hautes montagnes. La petite riviere d'*Ammiraglio,* anciennement *Orethus,* sur laquelle Métellus défit les Carthaginois, s'est creusé un lit très profond dans la couche pier-

reuse qui se trouve sur un sol végétal. Cette couche est composée d'un assemblage de différentes matieres, ayant des nœuds, et étant arrondies comme des stalagmites. Ce ruisseau coule à travers des pâturages et des vergers, qui, même au mois de décembre, offrent une riche verdure, et produisent une variété très agréable, mêlée avec celle du bled en herbe et des légumes, aussi-bien qu'avec le riche feuillage des *agrumi* (*a*). On a fait un nouveau pont sur cette riviere, et c'est le premier pas vers l'exécution d'un projet formé de percer des routes sûres et commodes par toute l'isle, où, jusqu'ici, il n'y en a absolument aucune. L'archevêque, et quelques autres personnes zélées pour le bien public, ont secondé ce premier essai, dans l'espoir d'engager l'assemblée de la nation à y contribuer de tout son pouvoir, et à répondre d'une maniere efficace au desir du roi. On se propose de les diriger également de tous les côtés, parceque l'assemblée ne consentiroit pas que l'on favorisât un canton plus qu'un autre, tous contribuant également à la dépense. Mais comme il seroit impossible d'entreprendre toutes ces routes à la fois, on

(*a*) Ce mot italien est un mot générique pour exprimer les arbres fruitiers qui sont toujours verds.

pourroit lever toute difficulté en déterminant par le sort celle qui seroit commencée la premiere. Il est honteux qu'on se soit si peu occupé du bien public dans un pays qui produit tant de riches objets de commerce, qui est d'ailleurs si peu chargé d'impôts; et qu'un sénat, composé du clergé, de la noblesse et des principaux citoyens, se contente de repousser les usurpations des vice-rois, mais ne garantisse pas assez des vexations continuelles des seigneurs particuliers (*a*).

Ces seigneurs jouissent de plus d'indépendance que ceux de Naples, et exercent plus d'autorité sur leurs vassaux. Dans le royaume de Naples la puissance exécutrice, qu'ils appellent *mero e misto imperio*, est bornée par plusieurs réglements. Le seigneur nomme seulement le *governatore* des villes de ses domaines : les syndics ou *eletti* sont choisis par le peuple. En Sicile, au contraire, le seigneur nomme tout. Ses officiers rendent la justice civile et criminelle, et condamnent les malfaiteurs. Pour être confirmées, leurs sentences sont envoyées à Palerme aux gens de loi appointés pour cet usage par chaque

(*a*) Afin d'avoir les fonds nécessaires à l'établissement de ces routes, on a mis un impôt de 4 onces sur chaque voiture.

seigneur dans cette ville ; et s'ils les confirment, elles sont exécutées sans appel. Ces prérogatives varient un peu dans quelques cas particuliers ; mais en général les seigneurs disposent de tout dans l'étendue de leurs fiefs. Lorsque le comte Roger accorda aux armées un pouvoir aussi étendu sur leurs vassaux, c'est qu'alors ces vassaux étoient presque tous mahométans, et il les soumettoit à leurs volontés comme n'étant que de méprisables objets; mais dans la suite les chrétiens étant devenus seuls possesseurs des terres assujetties à de si humiliantes conditions, les seigneurs ne voulurent pas pour cela laisser diminuer leur autorité, quoique certainement l'intention de Roger n'eût pas été de réduire des chrétiens dans un tel esclavage.

Je fis environ dix milles le long de la mer, entre des haies d'aloès et de figuiers d'Inde. Sur cette lande l'*asperge*, l'*oleander* (*a*), le *palma*

(*a*) C'est le laurier rose, plante venue originairement de Trapésunte en Asie mineure. D'une racine longue, ligneuse et polie, sortent un grand nombre de tiges assez grosses, droites et succulentes, d'un verd pâle. Ses feuilles sont oblongues, d'un verd brun en dessus, et blanchâtres en dessous. Ses fleurs sont d'un beau rouge, grandes et odorantes. Ses feuilles ont une qualité vénéneuse et narcotique, et l'eau où elles ont infusé a donné plusieurs fois

christi, et le *palmetto* (ou palmier nain), couvrent toute la surface du sol. Le chemin monte insensiblement jusqu'à *la Bagaria,* montagne couverte de maisons de campagne des seigneurs siciliens. Le sol en est rouge et pierreux. Quelques unes de ces maisons étant situées dans la partie qui sépare les baies de Palerme et de Termini, jouissent de la plus belle vue possible. Elles sont bâties d'une breche poreuse et commune, de couleur jaune foncé, peu propre à la belle architecture, parcequ'elle s'use facilement à l'air, au vent et à la pluie. La premiere des maisons que j'allai visiter appartient à un prélat du nom de *Galetti;* elle est nouvellement bâtie

---

la mort aux hommes et aux animaux. Dioscoride et Pline assurent que c'est un poison violent pour les quadrupedes. Il est bon de prévenir que les chefs d'office sont quelquefois dans l'habitude de mettre quelques feuilles de laurier rose dans du lait pour lui donner le goût d'amande. Cet usage est du plus grand danger, sur-tout si ces feuilles y restent trop long-temps. L'effet de ce poison est de sentir des angoisses insupportables, un gonflement dans le ventre, de l'inflammation dans les visceres, et un froid mortel. Le remede est, de l'huile d'olive ou d'amandes douces, prise en quantité; le lait et le beurre frais, bouillis ensemble; la décoction de racines de guimauve, etc.

(Note du traducteur.)

dans un goût fort agréable. Au milieu du rez-de-chaussée est une porte cochere voûtée, ayant de chaque côté une niche renfermant un vase de forme antique. Au-dessus est un rang de pilastres corinthiens, couronnés d'un entablement d'une belle proportion, et d'une balustrade. Les ornements, quoiqu'un peu entassés, sont purs et légers.

La vue de cette maison, construite d'un bon style, n'étoit pas faite pour me préparer à la visite que je fis ensuite au château de *la Palagonia*, qui en est peu éloigné. Par une énorme porte on entre dans ce lieu extravagant. Sur la plinthe de cette porte sont posées six statues colossales blanchies avec de la chaux. Elles représentent des hussards armés de piques, qui semblent défendre l'entrée d'une avenue de trois cents pas de longueur, qui n'est point garnie d'arbres, mais de monstres effrayants.

Des deux côtés regne un parapet chargé de figures plus horribles que toutes celles que l'Armide et tous les enchanteurs de l'Arioste soumettoient à leurs charmes magiques. On voit ensuite les bustes de polichinel et d'arlequin entourés de serpents; des têtes de nains couvertes d'énormes perruques : des ânes et des chevaux, ornés de cravates et de fraises de point, composent le

rang inférieur de cette galerie ; et de dix en dix pas sont des amas de piliers qui soutiennent des grouppes de figures grotesques, les unes de musiciens, d'autres de pygmées, de vieilles femmes grimaçantes : des lions et d'autres animaux, assis devant une table, ayant une serviette sous leur menton, sont représentés mangeant des huîtres ; des princesses, avec des plumes et des falbalas ; des autruches en robe avec des paniers, et des chats en bottes molles se présensent ensuite ; enfin mille autres choses plus extravagantes et plus bizarres, que je n'ai pas la patience de rapporter, ou que ma mémoire ne me rappelle pas. Heureusement toutes ces statues sont d'une pierre si molle et si périssable, que nous ne devons pas craindre de les voir passer à la postérité comme un monument du mauvais goût du dix-huitieme siecle : plusieurs nez monstrueux et des membres difformes sont déja tombés en poussiere. Les ouvriers qui ont taillé ces figures, quoiqu'à peine en état de faire une mauvaise esquisse d'une bonne chose, ont prouvé beaucoup d'adresse par la maniere dont ils ont rendu (quoique la matiere fût si grossiere) les boucles des cheveux, les feuillages et la dentelle.

Cette avenue me conduisit à une cour circulaire qui est devant la maison. On y trouve une

foule de statues en pierre et en marbre, qui ne représentent que des êtres fantastiques. Des statues d'hommes, de monstres et d'animaux, bordent les terrasses de cette maison, et sont si entassées, et dans des postures si menaçantes, qu'il ne seroit pas sûr de s'en approcher lorsqu'il fait un grand vent. Les murs sont revêtus de bas-reliefs et de médaillons dont les sujets sont tirés de l'écriture sainte, de masques, de divinités païennes, d'empereurs, et de maîtres de danse et d'escrime. Il y a quelques uns de ces morceaux de sculpture d'assez bon goût, parcequ'ils sont copiés d'après l'antique; mais la plupart consistent en figures semblables à celles que nous voyons aux foires hollandoises, et qui représentent les saisons et les éléments.

Dans l'intérieur on trouve toujours le même genre. Depuis quelques années le propriétaire a abandonné cette incroyable demeure, et plusieurs de ces beaux chefs-d'œuvre se ressentent de son absence. Les plafonds sont en glaces, les murs sont revêtus de porcelaine, de faïance ou de terre cuite. Ce sont des singes qui soutiennent les rideaux, des chevaux qui montent la garde, et des diables en faction au pied des escaliers. La salle de bal n'est pas achevée : elle devoit couronner toutes ces monstruosités. A l'entour

regne un banc de marbre ; mais en l'examinant je trouvai qu'il étoit composé d'un grand nombre de tables de nuit. Il me tardoit de quitter cette fourmilliere de monstres : l'absurdité en est si grossiere, et d'une extravagance si dégoûtante, qu'il ne me fut pas même possible de sourire, et je fus étonné que vingt fois on n'eût pas renfermé le propriétaire. Au surplus cet homme n'est point méchant, et sa famille s'est maintenant chargée de l'administration de ses biens ; mais malheureusement ce ne fut qu'après qu'il eut dépensé plus de quarante mille livres sterlings dans cet agréable passe-temps. Ses parents mouroient de faim, pendant que le prince prodiguoit sa fortune à faire préparer un dîner en pierres à sa ménagerie. Il a l'air d'un pauvre here ; son corps est si frêle, et il paroît si timide, qu'on ne le soupçonneroit jamais d'avoir assez d'énergie pour inventer de semblables folies. Depuis qu'on l'a privé du plaisir de créer des diables, il s'est donné aux saints, et passe sa vie à suivre les processions et à visiter les églises. Lorsqu'on lui demande dans quelle partie du monde se trouvent les originaux de ses figures, il répond que c'est en Égypte, où Diodore de Sicile rapporte, dit-il, que l'action des rayons du soleil sur le limon déposé par le Nil est si

puissante, qu'elle fait éclore toutes sortes d'animaux bizarres et inconnus par-tout ailleurs.

SECTION XXX.

Au-dessus de ce palais de la folie est située la ville *Valquarnera*, dont la vue s'étend sur la ville et sur la baie de Palerme, ainsi que sur le golfe de Termini, jusqu'au cap Orlando. Ses vergers ne sont plantés qu'en frênes qui produisent la manne, et qui étoient alors en fleurs. A la mi-juillet on fait des incisions dans leur écorce, et tous les jours on répete l'opération, aussi long-temps que l'arbre rend de cette gomme. Chaque arbre en produit environ une demi-livre par an, et rapporte par conséquent au propriétaire deux taris et demi, le prix ordinaire étant de cinq taris la livre. Ces arbres n'arrivent jamais à une grosseur considérable, à cause des saignées qu'on leur fait annuellement; mais le jardinier m'assura qu'ils peuvent produire pendant un siecle. Toutes les bordures de ces vergers étoient en roses et autres fleurs d'un parfum délicieux. Les violettes et les œillets étoient en fleurs depuis le mois d'octobre. Plusieurs arbres fruitiers donnent deux récoltes dans l'année; premièrement dans la saison ordinaire, puis vers la mi-septembre. Je goûtai quelques poires de la seconde

récolte ; mais je les trouvai petites et sans goût.

Sur les rochers du cap *Zofarano*, et sur la plage qui est au bas, étoit située jadis la ville grecque de *Solentum* (*a*). Les champs voisins conservent encore le nom de *Solento*. La pêche du thon y est très abondante. Un des intéressés de cette pêche m'assura qu'on avoit pris en un jour plus de mille grands thons d'un seul coup de filet. C'est dans le mois de mai qu'on les prend.

Leandro Alberti parle des sucreries qui, de son temps, existoient à *la Bajaria;* mais je présume qu'elles sont abandonnées depuis nombre d'années. Les cannes à sucre que l'on cultive maintenant en Sicile sont très peu de chose, et le sucre du pays y est regardé comme une rareté : cependant sa couleur et sa qualité sont bonnes; mais par le défaut d'encouragement et d'industrie, cette branche de commerce a été ruinée par les sucres étrangers. C'est sur la côte orientale de *Val di Noto* que ce genre de culture est le plus soigné ; mais il seroit facile de l'étendre dans plusieurs autres cantons. Les cannes de Sicile sont très hautes et très succulentes. Elles prosperent presque sans soin, ayant le degré de

(*a*) Ou *Solus apra*.

chaleur et d'humidité qui leur convient, et n'ayant à craindre ni les ouragans ni les insectes. Il est vrai que la main-d'œuvre est chere, et les bras en petit nombre, mais cependant non pas assez pour empêcher les Siciliens de pouvoir se donner entre eux leurs sucres à meilleur marché que celui des colonies.

Le 23 j'allai à *Montréale*. Une avenue de vieux arbres, dont quelques uns sont des platanes, traverse la plaine depuis les portes de Palerme jusqu'au pied des montagnes, où elle se réunit à un chemin magnifique, fait par le dernier archevêque *Testa*. Cet ouvrage fait honneur à son goût et à son patriotisme : car il n'a rien négligé de ce que la dépense et son zele pour le bien de ses concitoyens pouvoient opérer d'utile. Le chemin monte en serpentant doucement : il est soutenu de massifs de maçonnerie, est garni de parapets, et bordé d'arbrisseaux à fleurs, d'urnes, de fontaines et d'inscriptions. Celle que je trouvai sur la fontaine la plus basse me parut très poétique : elle apprend que, *comme il ne manquoit à cet ouvrage immortel que d'y voir le nom de son généreux fondateur, les magistrats et le peuple de Montréale avoient élevé ce marbre en l'honneur de leur bon archevêque, pendant son absence.* Vis-à-vis est une autre inscription composée

dans le véritable esprit de l'ancienne science lapidaire. Elle a été aussi consacrée par les habitants de Montréale à l'heureux retour de leur prélat, qui venoit de faire la tournée de son diocese. Les autres inscriptions n'ont pas, à beaucoup près, le mérite de celle-ci. Il y en a de barbares et de dures au-delà de toute expression. Vers le milieu de la montagne est une fontaine parfaitement analogue au site de ce lieu. Tout auprès du chemin s'éleve un énorme rocher aride, d'où sort en bouillonnant, et avec une grande violence, un ruisseau limpide et très abondant. L'artiste s'en est emparé en renfermant, par de gros quartiers de rochers, toutes ses eaux dans un seul réservoir, d'où il la fait précipiter dans un vaste bassin couvert de grandes feuilles de lotus, de roseaux, et de lis aquatiques. Sur le sommet de ce rocher embelli par l'art, est une statue d'un jeune garçon armé d'une hache, et guettant un serpent qui se traîne vers l'eau. Un de ses camarades, réveillé par le bruit, grimpe sur le rocher, tenant une pierre à la main, tandis qu'une petite fille, dont la figure exprime l'effroi, se cache derriere un tronc d'arbre.

Cette route, par laquelle on arrive à Montréale, finit à la porte de cette ville, qui, quoique très petite, est honorée du titre d'archevêché :

elle est située sur une haute montagne ; d'autres, plus élevées, l'entourent de toutes parts, excepté au nord, où la vue, qui est aussi belle que vaste, s'étend jusqu'à Palerme, et vers la mer, sur des forêts d'oliviers et d'orangers qui couvrent la pente des montagnes. Cet endroit doit son origine à un couvent de bénédictins, fondé en 1174 par Guillaume II, qui lui fit plusieurs donations, et qui invita la noblesse de ses états à suivre son exemple. Sous le même regne cette abbaye fut érigée en archevêché, et on lui donna pour suffragants les évêques de Syracuse et de Catane. Sa richesse et sa splendeur ont toujours été depuis en augmentant, jusqu'après la mort de l'archevêque *Testa*. A cette époque le roi régnant obtint une bulle du pape pour la réunion des sieges de Palerme et de Montréale, et destina la majeure partie des revenus de celui-ci pour l'entretien d'une escadre qui doit toujours croiser contre les infideles. L'archevêque *Testa* étoit un de ces chrétiens de la primitive église, désintéressé, austere pour lui, indulgent pour les autres, infatigable dans l'exécution de ses devoirs, et n'estimant l'argent qu'autant qu'il le faisoit servir au bien public. Il dépensa son immense revenu en œuvres de charité et en entreprises utiles. A sa mort on ne lui trouva rien ; mais ce qui vaut bien mieux, il avoit

laissé une réputation qui le rendra toujours cher à la postérité.

La ville est propre, agréablement bâtie, et contient plus de 8000 habitants.

La cathédrale donne un assez vilain échantillon du goût gothique; et afin que rien n'y manquât, les imbécilles moines ont fait blanchir la façade. Au-dessus du trône de l'archevêque est le portrait de *Guillaume le Bon*, qui est enterré aux pieds de son pere, *Guillaume le Mauvais*. Les cendres de ce dernier reposent dans un monument de porphyre entièrement semblable à ceux qui sont sous le dôme de Palerme. On y trouve aussi un cercueil qui contient les entrailles de saint Louis, roi de France, qui mourut de la peste, en son camp devant Tunis, en 1270, et fut canonisé vingt-sept ans après sa mort.

Descendu dans la plaine, je m'égarai dans des sentiers où une grande quantité d'arbres verds offroit à mes yeux l'image du printemps. Je dirigeai mes pas vers un grand bâtiment très ancien, et dont l'architecture doit être remarquée : on l'appelle *la Torre Zizza*, bâtie par les Sarrasins pendant leur séjour en Sicile, ce qui en fixe l'époque au neuvieme ou au dixieme siecle. La tradition dit qu'un sultan la fit bâtir dans le dessein d'y enfermer la belle Zizza sa fille; mais comme

ce mot signifie *des choses brillantes et qui ont de l'éclat,* il est possible que ce palais ait pris son nom de ses belles décorations et de ses jardins parfumés. Aujourd'hui même, lorsque les Siciliens veulent vanter l'ajustement d'une femme, ils disent qu'elle est *azizzata.*

Je crois que les modernes n'ont fait aucun changement dans ce bâtiment, si ce n'est qu'ils y ont percé une fenêtre, et mis des armes sur la porte. C'est une tour quarrée, de trois étages de hauteur, bâtie en pierres de taille que le temps n'a point dégradées. Sur chaque creneau il y a une lettre prise d'un alphabet inconnu aujourd'hui, mais qui probablement étoit en usage chez les Sarrasins. Ces peuples employoient ces lettres seulement dans les registres publics; ils en avoient d'autres pour les usages communs de la société. Avant le septieme siecle ils s'étoient servis de divers caracteres; mais enfin ils convinrent alors d'en adopter un, qu'ils appellerent *cufick*, et qui fut en usage pendant trois cents ans. Ainsi puisqu'il est à présumer que ce bâtiment a été construit peu après la conquête de Palerme par les Sarrasins, nous pouvons en conclure que cette inscription est composée de lettres de cet alphabet, qu'on ne retrouve plus que dans les plus anciens manuscrits mahométans.

Vers l'an 920 on inventa un nouveau caractere appellé *Nikki*, qui, à quelques changements près, est encore celui dont se servent, en écrivant, presque tous les peuples orientaux.

Cet édifice, quoiqu'à-peu-près de la même date que la mosquée de Cordoue, en differe beaucoup pour le style de l'architecture. Les fenêtres de la *Zizza* sont longues et arrondies d'en haut, à la maniere saxonne, au lieu de se terminer en pointe, ou en fer à cheval. L'intérieur est décoré d'arcades minces, et de plafonds imitant les stalactites. Dans le vestibule est une fontaine qui entretient pendant l'été une fraîcheur agréable ; et quoiqu'alors nous fussions en hiver, je ne la trouvai pas trop forte.

VOYAGE DE PALERME A GIRGENTI.

SECTION XXXI.

Je partis de Palerme le 23 décembre, muni de lettres de recommandation de l'archevêque pour tous les commissaires de *la Crociata*, dont il est le chef. Cette commission ecclésiastique, établie par une bulle du pape, a le pouvoir d'accorder des permissions de manger du lait, du beurre et des œufs pendant le carême et dans les autres jours de jeûne. Le prix de ces permis-

sions est réglé. Elles produisent au roi un revenu net de 120,000 écus, qu'on emploie ou qu'on doit employer en armements contre les infideles. Ces lettres me procurerent l'accueil le plus honnête, et le plus agréable logement. Presque tous les étrangers qui voyagent en Sicile se plaignent de n'y trouver qu'avec peine les choses les plus nécessaires à la vie; mais je serois ingrat si je ne reconnoissois ici que j'ai eu l'obligation à ce digne prélat, et aux gens honnêtes à qui il me recommanda, d'avoir fait le tour de l'isle avec autant de plaisir que de commodité.

Je louai une mule pour moi, un cheval pour porter mon bagage, deux autres pour mes gens; et un cavalier de *Réal,* capitan (*a*), me servoit de guide et d'escorte. Cet homme étoit monté et bien armé. Je le trouvai actif, intelligent, attentif et bon homme : il ne me coûtoit que trente sous par jour.

(*a*) C'est une troupe de gens à cheval, établie pour la sûreté des chemins, et pour escorter les marchands et les voyageurs. Quoi qu'en aient dit ceux qui ont voyagé jadis en Sicile, je suis persuadé qu'il n'y a pas aujourd'hui le moindre lieu de soupçonner qu'ils s'entendent avec les bandits, ou que les voyageurs ne soient redevables de leur sûreté qu'aux arrangements que le gouvernement prend avec ces brigands. (Note de l'auteur.)

Nous allâmes d'abord à l'ouest par la vallée de *Colli,* remplie de maisons de campagne. Un tiers environ de son terrain est semé en bled et en oliviers, un sixieme en vignobles, et le reste en pâturages, en bruyeres et en petits bosquets de figuiers d'Inde. Cette vallée nous conduisit sur le bord de la mer, au pied d'une haute montagne, appellée *Sferra Cavallo,* à cause de son chemin pierreux qui se prolonge pendant plusieurs milles entre les rochers et la mer. Le premier point de vue nous offrit la ville de Carini, très agréablement située, dans un territoire fertile, à environ un mille de la plage. Sa population est de 4000 ames, et elle donne le titre de prince à la maison de *Grua.*

Une élévation qui ressemble à un rempart, et quelques restes de murailles, passent pour être les ruines d'*Hiccara,* ville dont parle Thucydide, comme ayant donné le jour à Laïs (30), la plus célebre courtisanne dont l'histoire grecque fasse mention. Elle y fut enlevée dans le temps que Nicias, général des Athéniens, vint débarquer dans ce lieu en revenant d'Italie. La ville fut pillée, et les habitants vendus comme esclaves.

En continuant ma route autour de la baie de *Carini,* je traversai une longue suite de pays

pierreux, les montagnes avançant très près du rivage. Les flancs de ces montagnes sont couverts du frêne qui produit la manne, et les terres qui sont au pied sont plantées en oliviers. Très près de terre est la petite isle *delle Femine*, où jadis on exiloit les criminels.

Le soir nous arrivâmes à *la Favorata*, après une journée de vingt-quatre milles. Cette ville est près de la mer, et contient environ 2000 ames. Les bénédictins de S. Martin, abbaye voisine, et le prince de Carini, en sont seigneurs. Son territoire produit de l'huile, de la manne et du vin, qui se vendent à Palerme. Je logeai chez le *vicario foraneo*, dans un appartement très commode. Mon hôte n'oublia rien de tout ce qui pouvoit m'être agréable; et il étoit si modeste, que j'eus beaucoup de peine à l'engager de me tenir compagnie; mais je ne pus jamais obtenir qu'il soupât avec moi. C'est un juge ecclésiastique subalterne, qui est chargé de toutes les affaires relatives aux dîmes, aux redevances, etc. Un autre ecclésiastique, nommé *il parocho administratore*, est chargé des fonctions sacerdotales. Le soir, pendant que j'étois sur la porte, plusieurs jeunes filles arriverent en dansant au son du fifre et du tambourin; et après une courte chanson, elles vinrent me présenter un bouquet. Je voulus

leur donner de l'argent; mais elles me refuserent en secouant la tête, et vinrent, l'une après l'autre, me baiser la main, puis s'éloignerent en dansant. Je demandai au vicaire si je n'aurois pas dû les saluer l'une après l'autre : il me répondit en riant que, dans ce pays, ces sortes de politesses n'étoient pas d'usage en public; mais que si j'en voulois faire à ces jeunes personnes, je n'avois qu'à envoyer par un laquais un présent à la chapelle de leur confrérie, et qu'elles prieroient Dieu le lendemain de m'accorder un bon voyage.

Lorsque je me mis à table, m'étant apperçu que je n'avois auprès de moi aucun de mes gens, j'en marquai ma surprise à la gouvernante du vicaire; mais elle me regarda d'un air fin, en me disant qu'ils étoient allés porter mon offrande aux jeunes filles, et s'assurer par eux-mêmes si elles prieroient comme il faut. Je lui fis entendre que cette visite pouvoit bien n'être pas sans danger. Elle me répliqua que, comme j'étois étranger, il lui paroissoit tout simple que j'eusse de semblables craintes, en me rappellant les vêpres siciliennes; mais que ces craintes étoient aujourd'hui dénuées de fondement : car, graces à Dieu, dit-elle, la vertu des femmes n'est plus sous la sauve-garde des épées et des poignards.

Le 24 décembre je partis de cette ville en

suivant un chemin qui passe sur une hauteur escarpée, immédiatement au-dessus de la mer, et est fort resserré par une très haute montagne dont les flancs sont couverts d'arbres à manne. Les terreins bas sont cultivés avec soin et produisent une grande variété de fruits, et les joncs servent d'échalas aux vignes. Avant l'entrée de l'hiver on creuse un fossé large, mais peu profond, au pied de chaque cep; puis on le recomble à l'approche du printemps. La vigne n'ayant pas à craindre de gelées, ni même de grands froids, elle acquiert de la santé et de la vigueur en exposant sa racine aux impressions de l'air.

Après avoir marché long-temps du côté du sud, nous tournâmes vers le fond de la grande baie de Castel-a-mare, formée par les caps de *Sferra Cavallo* et de *Sanvito*. La vallée s'étend à gauche, pendant plusieurs milles, dans l'intérieur du pays, et offre une belle étendue de terres labourables; on apperçoit plusieurs fermes situées sur les hauteurs, et quelques bouquets de caroubiers et d'oliviers. Le genevrier à gros fruit, ou l'*oxycedrus*, y croît abondamment, ainsi qu'un petit *lychnis* (*a*) couleur de rose, de l'une des

(*a*) OEillet sauvage, ou passe-rose simple à fleurs blanches. Cette plante croît aux bords des chemins et des

plus jolies especes de cette famille. Là nous nous éloignâmes de la mer (*a*), et nous nous enfon-

---

haies; sa tige s'éleve à deux pieds : ses fleurs sont composées de cinq feuilles en cœur; elles fleurissent en juin et juillet. On connoît dix-huit especes de *lychnis*. Ce n'est pas ici le lieu de les distinguer. (Note du traducteur.)

(*a*) Je ne comprends pas comment M. Swinburne ne suivit pas la côte pour visiter *Drepanum* ou *Trapani*; le mont *Eryx*, si renommé par le superbe temple de Vénus Érycine, et par la beauté de ses prêtresses; les ruines de *Motya*, si fameuse par le siege de Denys le tyran; le promontoire et les ruines de *Lilybée*, etc. Cette curieuse excursion valoit bien la peine de l'entreprendre. Heureusement que nous retrouverons dans le journal de M. de Non tout ce qui nous manque ici dans le texte anglois.

Je ne comprends pas plus M. Brydone, qui d'Agrigente alla droit à Palerme sans daigner visiter ni les ruines de Sélinonte, ni celles de Lilybée, de Ségeste, du mont Eryx, etc. Il préféra de traverser un pays désert, ou peu s'en faut, pendant vingt-cinq à trente lieues, et qui ne lui a inspiré dans son journal que des douceurs pour les Espagnols, toutes à-peu-près de ce genre : « J'espere « qu'il y aura un enfer pour ces barbares conquérants, et « que les Siciliens et les Mexicains auront la consolation « de les y tourmenter. Ils se vantent que le soleil ne se « couche jamais sur leurs domaines.... mais ils devroient « plutôt rougir d'être éclairés par le soleil. D'autres na-

çâmes dans l'intérieur, qui est très montueux. Le sol est une terre limonneuse fort féconde. En cet endroit le paysage ressemble si parfaitement à celui des plaines de la *Puebla* en Andalousie, que je me croyois encore en Espagne. Ce pays produit beaucoup de bled; mais on emploie aussi une grande quantité de terres à la culture des feves, que les fermiers étoient alors occupés à semer. Ils plaçoient dans chaque trou deux ou trois feves sur du fumier, puis les recouvroient de terre. Notre premier gîte fut à *Alcamo,* éloignée de vingt-huit milles de *la Favorata.* C'est un grand endroit peuplé de 8,500 habitants, situé sur un terrain élevé, dans un beau pays, ouvert et bien cultivé. Cette ville est parfaitement

---

« tions diront seulement qu'il ne se couche jamais sur « leurs forfaits ». Pour avoir le droit de dire des injures, malheureusement méritées, aux ancêtres des Espagnols, il faudroit ne pouvoir pas être accusé de pareilles horreurs; et M. Brydone ne peut ignorer que ses doux compatriotes n'ont pas traité les Indiens avec moins de cruauté. Les Anglois et les Espagnols n'ont rien à se reprocher en ce genre, et ces derniers ont au moins pour excuse la barbarie des quinzieme et seizieme siecles: mais que pourront trouver les Anglois pour essayer de justifier des atrocités commises dans le dix-huitieme!

(Note du traducteur.)

abritée par de grandes forêts d'oliviers. Les rues sont droites, mais inégales et fort sales. Comme il faisoit du vent et de la pluie, tout le monde avoit un surtout noir ou brun, avec un capuchon: je crus d'abord que tous les moines de la Sicile étoient rassemblés en ce lieu. *Alcamo* a pris son nom d'*Adalcam*, lieutenant du calife qui conquit la Sicile en 827. Pour se ménager un lieu de retraite en cas de malheur, il éleva une forteresse sur les hauteurs de *Monte Bonifati*, où l'on trouve encore des traces de murailles. Frédéric de Suabe ayant depuis jugé à propos de transporter les Sarrasins de la Sicile dans la Pouille, il détruisit ce fort, et bâtit, au bas de la montagne, la ville actuelle d'*Alcamo* (*a*) pour y loger les familles chrétiennes qui l'habitoient.

(*a*) Alcamo fut d'abord aliénée en faveur de Jean, duc de..... prince du sang de la maison royale d'Aragon. Pesalta épousa son héritiere, et après lui ce fief passa à la maison de Chiara-Monte, ou Clermont, famille normande qui fut long-temps à la tête de la noblesse sicilienne, et dont André fut le dernier. Il fut décapité pour rebellion contre Martin Ier, qui donna ce fief à la maison de Vintimille, qui étoit aussi fort puissante. Depuis il a passé successivement dans plusieurs familles espagnoles, et appartient aujourd'hui au duc de la Ferrandina, héritier des biens de Toledo, duc d'Albe. (Note de l'auteur.)

Je logeai chez l'archiprêtre, ecclésiastique fort poli. Il pria à souper la meilleure compagnie de la ville. La chere fut bonne et servie en vaisselle plate, ce qui fait présumer que le bénéfice est bon. Je trouvai le ton de la société très convenable, et les convives instruits sur plusieurs points de littérature. L'un d'eux avoit une collection de médailles très considérable, dont il ne voulut pas se défaire pour de l'argent, mais dont, suivant l'usage des Italiens, il voulut me faire présent.

Avant souper je visitai les églises et les autres édifices publics. Il y a deux paroisses, dont la plus considérable est desservie par l'archiprêtre, aidé de quatorze autres ecclésiastiques : l'église est d'un style moderne, et fort agréablement ornée, mais trop étroite; la nef est séparée des bas côtés par des colonnes d'un marbre rouge tiré d'une carriere voisine. *Pietro Novello,* connu sous le nom de *il Morrealese,* le Raphaël de la Sicile, l'a décorée de quelques bons tableaux, et *Gagini* de quelques morceaux de sculpture qui ont un grand mérite par l'expression des têtes.

La vue des environs de la ville est superbe de tous les côtés.

Les meilleures terres de ce canton sont semées en bled, les médiocres sont en vignes, et

les plus mauvaises sont plantées de *sumachs myrtes* (*a*). On dépouille ces arbres de leurs feuilles et de leurs fleurs, que l'on fait sécher et réduire en poudre ; après quoi on la met dans des sacs, et on la vend pour servir à tanner les cuirs fins. On plante ces arbustes à l'ombre des oliviers, et ils produisent pendant environ vingt ans.

SECTION XXXII.

Le 25 décembre, par un chemin montueux qui traverse un pays bien cultivé, je me rendis à *Calatafimi*, qui est à dix milles d'*Alcamo*. C'est une grande ville contenant environ 8,000 ames, et qui appartient aussi au duc de *Ferrandina* (*b*).

(*a*) Le sumach myrte ou commun est le *roux* ou roure des corroyeurs. C'est un arbrisseau dont la racine est traçante et ligneuse, et il s'éleve de six pieds et plus. Ses feuilles sont larges, oblongues, pointues, dentelées sur les bords, rougeâtres et velues. Des sommités des branches sortent des fleurs en grappe, semblables à celles du sureau, mais composées de plusieurs pétales dispersés en rose, et portés par un calice découpé en cinq portions. Elles font place à un fruit capsulaire qui contient une graine rougeâtre, acide et astringente. Ses feuilles et ses fruits ne servent plus qu'aux corroyeurs et aux teinturiers. (Note du traducteur.)

(*b*) En 1282, dans le temps des vêpres siciliennes, Guillaume *de Porcelets*, gentilhomme d'Arles, étoit gou-

Les environs sont bien cultivés. Quelques cantons de vignobles et des vergers égayent cette plaine couverte de bled. Le château, qui est aujourd'hui en ruines, est situé au haut d'une montagne, et domine le pays.

Ayant fait décharger mon bagage, et ordonné mon souper, j'allai me promener dans une vallée basse, par un sentier désagréable et dangereux, même pour ma mule, toute adroite qu'elle étoit. Au pied de la montagne je passai à gué la riviere de *San Bartolomeo*, qu'on suppose être le *Crimisus* des anciens (*a*), fleuve si renommé par

---

verneur de Calatafimi. Il s'étoit tellement distingué par sa douceur, sa justice et sa piété, que, malgré la fureur des Siciliens contre les François, ils lui donnerent un vaisseau pour sortir du royaume. La postérité de ce vertueux gentilhomme subsiste encore à Beaucaire et à Arles. Philippe *de Scalambre*, aussi gentilhomme françois, éprouva le même sort dans le massacre qui arriva à Messine quelques jours après celui de Palerme. Il étoit gouverneur pour Charles Ier dans le Val di Noto.

(*a*) Cluvier pense que le Crimisus étoit le *Bélici* moderne, dont la largeur et la profondeur s'accordent mieux avec la description qui nous reste de la victoire que Timoléon remporta sur les Carthaginois près des bords de cette riviere : mais le Bélici me paroît trop loin de Ségeste pour avoir été renfermé dans le territoire de cette république ; ainsi il ne me paroît pas vraisemblable qu'il en

ses amours avec la nymphe Ségeste (*a*), à qui il trouva le moyen de plaire s'étant métamorphosé en chien, et qui est représenté sous cette forme dans les médailles de Ségeste.

Je fis ensuite deux milles dans des pâturages pierreux et marécageux, jusqu'à un endroit appellé *Barbara*, où étoit l'ancienne ville d'*Egesta* ou *Segesta*, fondée par les Troyens. Elle fut soumise par les Carthaginois, et détruite ensuite plusieurs fois; mais par son heureuse situation, et par les divisions qui régnoient entre ses ennemis, elle trouva toujours moyen de réparer ses malheurs, jusqu'au moment de la conquête des Sarrasins, ou peut-être des Normands, car tout est obscur dans l'histoire de ces temps. A cette

---

ait été fait mention ni dans l'histoire ni dans les monnoies de cette ville. (Note de l'auteur.)

Je crois que Cluvier et M. Swinburne se trompent également. Le *San Bartolomeo* est le *Simois* des anciens. Le *Bélici* est l'ancien *Hypsa* sélinontin, qu'il faut distinguer de l'*Hypsa* des Agrigentins. Le *Crimisus*, fameux par la victoire de Timoléon, est aujourd'hui *la Verdura* ou *Calatabellota*. (Note du traducteur.)

(*a*) Le *Crinisus*, amant de la nymphe Ségeste, passoit à Entella, et se jettoit dans l'Hypsa sélinontin. C'est aujourd'hui un fleuve sans nom, ou bien celui qu'il a est ignoré. (Note du traducteur.)

époque elle fut ruinée de fond en comble. Je fus surpris d'y trouver si peu de débris. Il en eût trop coûté à les emporter pour bâtir ailleurs, pour qu'on puisse attribuer à cette cause l'anéantissement total de ses ruines, et il n'y a dans les environs ni villes ni maisons en assez grand nombre pour avoir pu employer ces matériaux à les construire; la qualité de la pierre est d'ailleurs trop dure pour que l'air ait pu la dissoudre.

On ne pouvoit choisir de situation plus agréable que celle de Ségeste. Elle étoit placée sur une chaîne de petites montagnes qui s'abaissoient vers le nord par une pente douce, et étoit abritée, à l'est et au midi, par des précipices élevés, au pied desquels deux ruisseaux bruyants couloient en serpentant et entouroient la ville. Lorsque Ségeste florissoit, et que les environs en étoient bien peuplés et bien cultivés, l'aspect doit en avoir été enchanteur. Les vents brûlants et mal-sains de la côte d'Afrique ne pouvoient pénétrer dans ce vallon abrité, tandis que le vent du nord, y ayant un libre passage, rafraîchissoit et purifioit l'atmosphere.

Les ruines des murailles se découvrent en plusieurs endroits. Le port étoit à l'embouchure de la riviere, près du lieu où est maintenant Castel-a-mare. Ségeste jouissoit de l'avantage

d'avoir dans son territoire des eaux minérales et des bains chauds dont on fait encore usage. La forme de son théâtre se distingue aisément, et on trouve sur le penchant de la montagne quelques citernes et des fondations de maisons. Sur la cime d'un rocher élevé perpendiculairement au-dessus de la riviere, et à l'extrémité orientale de la ville, se voit un monument de son antique magnificence. Il est aussi beau que bien conservé. C'est un temple de trente-six colonnes d'ordre dorique, toutes parfaitement entieres, à l'exception d'une seule qui, ainsi qu'une partie du fronton, a été endommagée par la foudre.

Ce temple forme un quarré long de 162 pieds sur 66 (*a*). Il n'y a rien dans l'intérieur, et il ne reste aucun vestige de comble ; ce qui a fait croire à quelques observateurs que ce temple n'a jamais été achevé, et que c'est peut-être le même que Tibere permit aux habitants de Ségeste d'élever (31). Mais, à moins que ce peuple n'eût suivi scrupuleusement les regles et les proportions qui lui avoient été transmises par ses ancêtres, sans adopter les changements introduits

(*a*) Comme on trouvera la description de ce temple très détaillée dans le journal de M. de Non, je passe ici celle de M. Swinburne. (Note du traducteur.)

dans l'art par les architectes modernes, le style de ce temple indique une époque plus ancienne que celle des Césars. Comme en général les combles étoient faits de bois, de plomb, de cuivre et d'ardoise, on conçoit facilement qu'il est possible que de pareils matériaux aient été enlevés ou détruits, quoique la solidité des colonnes ait résisté aux efforts du temps et des barbares.

Les frontons sont fort dégradés : celui qui est au nord, est sur-tout rongé par l'air, la pierre dont il est fait étant une concrétion marine pierreuse. L'ordre majestueux et le beau coloris que produit cet amas de colonnes qui reçoivent la lumiere et l'ombre en tant de sens divers, la situation isolée d'un si vaste édifice au haut d'une montagne et au milieu d'un désert, produisent un effet sublime et singulièrement imposant.

Après avoir passé la plus grande partie de la journée à mesurer et à toiser ce temple, je me hâtai de regagner *Calatafimi,* aussi pressé d'aller me rafraîchir, que je l'avois été le matin d'aller visiter les ruines. On m'avoit préparé la meilleure chere possible pour cet endroit. Mon logement n'étoit pas beau ; mais mes hôtes étoient si honnêtes et si attentifs, qu'il me fut impossible de me plaindre. Le mari étoit notaire, et sa femme l'une des plus jolies que j'eusse encore vues en

Sicile. Je fus très affligé d'apprendre le lendemain qu'il n'avoit rien voulu recevoir de mes gens, et que lui et sa femme avoient veillé toute la nuit pour me laisser leur lit. Ces hôtes si prévenants essayerent d'égayer ma soirée en invitant à souper les principaux de la ville. Je trouvai les femmes très affables, et ayant des manieres fort aisées ; ce qui m'étonna beaucoup, ayant lu dans plusieurs voyageurs modernes, que les Siciliens sont si jaloux et si séveres, qu'ils ne permettent jamais à leurs femmes de se trouver en société avec les étrangers, encore moins de causer familièrement avec eux. Je m'imagine que ces voyageurs en ont copié d'autres qui avoient parcouru ce pays dans un temps où l'on étoit plus jaloux qu'on ne l'est aujourd'hui, ou qu'ils n'ont jugé que d'après quelques exemples particuliers. Il m'a paru que maintenant le commerce des deux sexes n'éprouve ni gêne ni contrainte dans la classe de la noblesse à Palerme, et qu'il en est de même à *Calatafimi* dans la classe inférieure ; ainsi l'observation de ces voyageurs n'est pas généralement bonne.

Un vieux gentilhomme, le bel esprit de la société, me fit plusieurs questions, et en revanche me mit au fait des intrigues et de la chronique scandaleuse de cette ville. Il avoit beaucoup de

gaieté et de comique ; mais il ignoroit tellement tout ce qui existoit hors de son isle, que je ne pus jamais lui faire comprendre la situation de l'Angleterre, ni ce qui avoit rapport à ses colonies, dont il n'avoit entendu parler que par les gazettes. Voyant que je ne pouvois lui rien faire comprendre, je le laissai fumer sa pipe sans l'interrompre, et continuer ses savants récits, dans lesquels il confondoit les temps, les noms, les lieux et les personnes, d'une maniere si plaisante, qu'il me fut impossible de garder mon sérieux. Heureusement il prit cela pour un compliment, et m'en sut bon gré.

SECTION XXXIII.

Le 26 décembre la matinée étant froide et orageuse, ainsi que la nuit l'avoit été, tous les paysans vinrent à l'église en petit surtout noir, orné d'un capuchon; ce qui composoit, avec leur teint rembruni, leur air renfrogné, et leurs cheveux gras et crépus, la plus noire assemblée que j'aie jamais vue. En partant de *Calatafimi*, le chemin est extrêmement escarpé et bourbeux. Il y a quelques jardins auprès de la ville ; mais à peu de distance commencent les montagnes couvertes d'herbes, sans aucun arbre. De là on apperçoit le temple de Ségeste, situé sur une émi-

nence entourée de très hautes montagnes ; ce qui forme un tableau de la plus grande beauté.

Le premier endroit que je trouvai fut *Saleme* (*a*). Elle est située à l'ouest du chemin, dans un pays de bled très montueux. Une portion considérable de cette ville a été depuis peu renversée dans un précipice par un tremblement de terre.

Nous commençâmes à monter sur les hauteurs qui séparent les parties septentrionale et méridionale de *Val di Mazara.* Les rochers brillent au soleil ainsi que des diamants, étant composés de talc et de gypse. Le sol est très fertile, et les pâturages sont gras et abondants. Le terrain qui avoit été semé en bled l'année précédente offroit encore une moisson si abondante, produite par les grains perdus lors de la derniere moisson, qu'on avoit peine à distinguer ces terrains de ceux qui avoient été réellement ensemencés : on ne remarquoit de différence que par les bestiaux qu'on y laissoit paître.

Après avoir souvent monté et descendu, nous arrivâmes enfin dans un lieu très élevé, qui offroit

---

(*a*) Anciennement *Halicyae.* Ces deux noms expriment la nature de ses eaux et de son sol, qui sont salés.
(Note de l'auteur.)

un coup-d'œil plus animé. J'apperçus à l'est la ville de *Santa Nimfa*, et au-delà une longue chaîne de vertes montagnes, bornées par les monts *Heraei* (*a*), sur l'un desquels, nommé *Busambra*, et qui forme un pain de sucre, on voyoit encore de la neige. Au midi on appercevoit, dans l'éloignement, la mer d'Afrique, devant laquelle étoient plusieurs charmantes vallées et des plaines émaillées. On distinguoit aisément *Partana* et d'autres grandes villes situées sur des hauteurs, dont la vue s'étend sur une immensité de terre et de mer. Il est à observer que toutes les villes seigneuriales de Sicile sont placées sur des éminences assez loin de la mer, pour être à l'abri des attaques des Barbaresques; mais les villes appartenant au roi, et défendues par des troupes réglées ou par des milices, sont bravement situées sur la plage. Au bout de huit heures de marche, dans un pays nud et triste, je ressentis un extrême plaisir en approchant du canton fertile que je voyois devant moi en allant vers *Castel Vetrano*.

(*a*) Les monts *Heraei* ne sont pas de ce côté de l'isle, mais tout-à-fait à l'est, au nord de l'Etna. Ils se nomment maintenant *monts Pelores*. Le mont *Busambra* est l'un des monts *Nebrodes*. (Note du traducteur.)

C'est un fief appartenant à Pignatelli, duc de *Monte Leone,* qui contient environ douze mille ames. J'appris que la population de ce lieu diminuoit sensiblement depuis quelques années, et qu'il falloit attribuer ce malheur à la mauvaise administration des gens d'affaires du duc (*a*), aussi-bien qu'au dépérissement de leur commerce en vins. Ils ont perdu leur réputation depuis quelques années par la faute des vignerons, qui ont la mal-adresse de mêler ensemble toutes sortes de raisins, afin d'augmenter la quantité, et pour épargner leurs dépenses et leurs peines. Anciennement ils avoient grand soin de séparer le bon raisin, et s'appliquoient singulièrement à la qualité, qui étoit en effet excellente, ainsi que je m'en suis convaincu en buvant quelques bouteilles de ce vin extrêmement vieux. Il avoit la couleur du vin de Madere, et la saveur ainsi que la force du vin de Xerès. Un vieux cultivateur m'apprit que toute cette force venoit du soin que l'on avoit de tailler la vigne de près. Les vignerons plantent

---

(*a*) Le premier seigneur de *Castel Vetrano* fut Thomas Corvino, sous le regne de Frédéric II, de la maison d'Aragon. Après lui ce fief fut donné à la maison de *Tagliava ;* et en 1652 l'héritiere de cette maison le porta dans celle de *Pignatelli.* (Note de l'auteur.)

leurs ceps dans des trous percés avec des vilebrequins qui ont un grand manche arrondi en forme de tonneau.

Dans les terres labourées on rencontre quelques pauvres fermes, et quantité de petites huttes en paille pour loger les bergers. On laboure avec des bœufs, dont une paire est employée le matin et une autre l'après-midi. Si toutes les charrues que je vis dans un seul champ avoient appartenu à celui qui l'affermoit, le nombre de ses bœufs étoit sans doute énorme, car j'en comptai à la fois vingt-quatre. Dans une très grande étendue de pâturages, je ne vis pour toute maison que quelques chétives cabanes. Près de la ville, les habitations sont en plus grand nombre, et les champs y sont entourés de murs. Dans ces champs fermés on laboure avec des hoyaux, et, par ce moyen, on se procure des récoltes très abondantes en froment, en feves et en lin.

Castel Vetrano est un gros bourg assez bien bâti : les rues sont larges et régulièrement percées. Il y a quelques couvents et maisons de particuliers qui ont assez d'apparence; le château est grand et beau, mais il commence à dépérir faute d'entretien.

Je logeai chez un chanoine qui étoit absent ; et sa sœur ayant perdu son mari depuis quelques

jours, et ne pouvant décemment se montrer, un vieux domestique fut chargé d'avoir soin de moi. La maison ressembloit assez à celle d'un vieux gentilhomme campagnard; les chaises et les tables étoient lourdes et massives, et il y avoit sur les murs quelques morceaux de dorure effacée, tristes restes d'une antique magnificence.

SECTION XXXIV.

Le 27 décembre, je suivis pendant sept milles le vallon qui est au midi. Ce canton est riche et entouré de murs comme le pays des environs de Naples. Il est arrosé par le *Madiuni*, ruisseau limpide et agréable. Les terres élevées sont plantées en vignes et en oliviers, tandis que les terres inférieures sont ombragées par des orangers, dont quelques uns sont entés sur des souches de mûriers, ce qui rend leurs fruits rouges en dedans. En approchant de la mer, ce pays produit des touffes de lenstiques, mais point d'arbres. La riviere coule entre deux montagnes qui offrent les ruines les plus extraordinaires qu'il y ait en Europe. Ce sont celles de Sélinonte, amas informes dans lesquels plusieurs colonnes sont encore debout, ce qui, de loin, les fait ressembler à une grande ville avec ses clochers. Mes gens y furent trompés, et se réjouissoient déja d'arriver à un

si bon gîte ; mais ils furent bien attrapés au haut de la montagne, en ne trouvant qu'un morne silence et des objets de désolation où ils espéroient trouver tout le fracas et le tumulte d'une ville bien peuplée.

La ville étoit située sur la montagne qui est à l'ouest et auprès de la mer, dans l'endroit où est maintenant la tour d'ordre. Le port étoit à l'embouchure de la riviere, une partie des murailles du môle existe encore sur le sable de la mer. La montagne qui est à l'est ne paroît pas avoir été renfermée dans les murs ; elle n'est commandée par aucune hauteur : sa descente est assez rapide vers la côte, mais bien plus douce vers le nord ; son sommet forme un plateau fort étendu, sur lequel on trouve les débris de trois temples doriques, à trente verges l'un de l'autre, et sur la même ligne, dans la direction du nord au sud.

Le plus au nord, qui étoit *pseudodiptere* (*a*), l'emportoit sur les deux autres en grandeur et

(*a*) Ou *diptere imparfait*, temple qui avoit huit colonnes de front, avec un seul rang de colonnes qui régnoit au pourtour.

Diptere désignoit celui qui étoit entouré de deux rangs de colonnes, et *périptere* étoit le nom donné généralement à tout édifice entouré de colonnes.

(Note du traducteur.)

en majesté, et forme aujourd'hui les ruines les plus gigantesques et les plus imposantes que l'on puisse imaginer. Les colonnes du *pronaos*, qui faisoit face à l'est, étoient cannelées, et celles qui supportoient les côtés du temple étoient unies. Une des premieres et deux des autres subsistent encore, mais pas entieres; les chapiteaux et l'entablement sont entièrement renversés. Ces colonnes ont neuf pieds trois pouces anglois de diametre à leur base, et six pieds trois pouces près du chapiteau. Leur hauteur ne me paroît pas avoir excédé cinq diametres ou cinquante pieds environ. Les chapiteaux sont d'un seul bloc extraordinairement gros dans la partie demi-circulaire que l'on nomme *ove*. Quoique ces belles ruines soient jettées çà et là au hasard, et que par cette raison il soit très difficile d'en prendre les dimensions, je crois pourtant pouvoir affirmer, d'après celles que j'ai prises, que la longueur de cet édifice étoit d'environ trois cents trente pieds, et sa largeur de trente-neuf.

Les ruines du deuxieme temple sont plus distinctes et plus faciles à décrire. Il avoit six colonnes à chaque façade, et onze de chaque côté, en tout trente-quatre. Leur diametre est de cinq pieds, et toutes étoient cannelées. La plupart sont encore debout à la hauteur de la seconde assise.

Celles du troisieme temple étoient également cannelées, et sont encore si entieres, que, quoique les cinq assises qui les composoient soient renversées, elles se trouvent de suite à côté l'une de l'autre dans le même ordre que lorsqu'elles étoient debout. L'intérieur du temple n'est pas plus grand que le vestibule.

Ces trois temples sont d'ancien ordre dorique, sans base, et d'une proportion beaucoup plus massive que celui de Ségeste. Les deux petits ont beaucoup plus d'élégance que le grand. La pierre dont ils sont bâtis est unie et d'une couleur jaunâtre. Elle a été tirée des carrieres de *Castel Franco*, qui en sont éloignées de sept milles. On trouve aussi sur le site de l'ancienne ville quelques ruines et débris de colonnes qui ne peuvent être comparées à celles de ces temples.

On dit que la main des hommes a renversé ces superbes temples; mais il me paroît pour le moins aussi vraisemblable qu'ils ont été détruits par un tremblement de terre, car l'énormité des masses auroit rendu impossible aux hommes de les remuer, et l'ordre dans lequel les restes des colonnes du petit temple sont placés, indique l'effet d'un ébranlement uniforme. D'ailleurs, il est difficile de supposer les hommes capables de tant de mé-

chanceté; et lorsque l'on voit de ces énormes masses dispersées dans la plaine, on ne peut s'empêcher de croire que la nature a contribué en quelque chose à ces affreux désastres.

Sélinonte étoit une colonie de *Mégare l'Hybléene*. Elle prit son nom de la prodigieuse quantité de persil sauvage qui croît aux environs (*a*). Cette république fut florissante pendant quatre siecles, jusqu'à ce qu'elle fut prise et ruinée par Annibal, général carthaginois, l'an de Rome

---

(*a*) Virgile donne à Sélinonte l'épithete de *palmosa*. Peut-être que de son temps ces montagnes étoient couvertes de palmiers : on n'y en trouve pas un seul aujourd'hui; et je suis porté à croire que le poëte faisoit allusion aux *palmetti* ou *palmiers nains* qui couvrent encore aujourd'hui les terrains incultes des environs, comme la bruyere couvre nos landes en Angleterre. Cluvier dit que Sélinonte produit *insignes palmas sylvestres*. Je crains qu'il n'ait copié Virgile tout bonnement, d'autant que Fazellus, qui vivoit un siecle avant lui, affirme positivement que, quelque chose qu'il y ait eu dans cet endroit du temps de Virgile, il n'y avoit pas de son temps un seul palmier, si ce n'est de cette petite espece. Le *palmietto* est appellé par les Siciliens *giumara;* ils en mangent les fruits, quoique fades; ses branches servent à faire des cordes et des filets; ses feuilles font des balais; et les bestiaux de toutes sortes se nourrissent volontiers de cette plante. (Note de l'auteur.)

345. Elle ne se rétablit pas sous le gouvernement romain, car Strabon en parle comme d'une ville déserte. Il faut cependant qu'elle se soit relevée sous le bas empire ; car il en est fait mention dans l'histoire comme d'une des premieres villes considérables prises par les Sarrasins, et des dernieres qu'ils aient abandonnées. Elle a été détruite de fond en comble par les Normands.

J'avois formé le projet de passer toute la nuit auprès de ces ruines vénérables, pour avoir plus de loisir de les examiner, et pour jouir des différentes teintes de la lumiere sur ces masses au déclin du jour, à la lueur de la lune et au lever de l'aurore. Mais le lendemain étant jour de fête, ce qui fit que les habitants de la ferme voisine abandonnerent leurs maisons pour aller s'amuser à la ville, je fus obligé de retourner à *Castel Vetrano.*

Dès qu'il fut jour, j'allai revoir ces ruines, et je passai la plus grande partie de la journée avec le même plaisir que j'avois éprouvé la veille. L'après-midi je continuai mon voyage en suivant les montagnes qui bordent le rivage. Elles sont couvertes de lentisques. Nous descendîmes insensiblement jusqu'à des marais qui rendent ce pays fort mal-sain pendant l'automne, et nous arrivâ-

mes à la riviere Bélici (*a*), que je comptois passer sans difficulté ; mais mes guides furent tellement effrayés de ce que le cheval de mon cavalier d'escorte s'étoit enfoncé assez profondément en entrant dans le gué, que je ne pus jamais obtenir d'eux d'aller plus avant, quoique je leur eusse proposé de passer le premier. Voyant enfin que toutes mes prieres étoient inutiles, je pris le parti de faire ce qu'ils voulurent, et nous remontâmes la riviere l'espace de quelques milles jusqu'à ce que nous trouvâmes un pont. Cette riviere ressemble, pour sa largeur et la couleur de ses eaux, à la riviere de *Molé*, dans le comté de Surey, et serpente très agréablement dans un lit encaissé ombragé d'ormeaux, de saules et de tamarins. Des deux côtés de la riviere, le vallon est assez ouvert, et bien distribué en bleds et en pâturages couverts de chevaux et de bétail. Nous ne faisions pas un pas sans faire partir des perdrix ou des oiseaux aquatiques. La plage qui étoit derriere nous étoit triste et aride ; les vagues viennent s'y briser contre les dunes, qui produisent une herbe courte et jaunâtre, et qui sont coupées en quelques endroits par de petites anses. Dès que nous eûmes passé le pont, nous traver-

(*a*) L'ancienne *Hypsa* des Sélinontins.

sâmes un pays montagneux et des forêts de bois de liege pour arriver à la ville de *Menfrici,* qui contient deux mille sept cents habitants : elle appartient au duc de *Monte Leone ;* et ce domaine, avec celui de Castel Vetrano, lui rend trente-cinq mille écus.

SECTION XXXV.

Le 29 décembre nous trouvâmes d'abord des montagnes entièrement nues, puis beaucoup de champs de bled, et un sol fertile. Nous descendîmes ensuite dans une petite plaine où l'on cultive du riz sur les bords de la petite riviere de *Carabi* (*a*). Au-delà le pays devient montueux et planté d'oliviers. Le sol est un mélange de terre et de sable. Lorsque nous arrivâmes auprès de *Siacca,* qui est à douze milles du gîte d'où nous étions partis, le duc de Tagliava, qui avoit été informé que j'avois des lettres de recommandation pour lui, vint au devant de moi dans sa voiture, et m'emmena loger chez lui. Ses ancêtres avoient été seigneurs de *Castel Vetrano* et de *Menfrici;* mais ces terres ont passé dans d'autres maisons. Le duc avoit prié les principaux personnages de la ville, et on nous servit un re-

(*a*) Jadis *Athis,* ou *Acithus,* ou *Agathemator.*

pas somptueux. La cuisine des Siciliens ne ressemble point du tout à celle de France et d'Angleterre : le sucre et les épices dominent dans tous les mets.

Siacca, autrefois *Thermae Selinuntiae,* tire son nom moderne du mot arabe *scheick*, ou *chet.* C'est une ville très ancienne, et l'histoire en fait mention dans les guerres des Grecs et des Carthaginois, comme appartenant à ces derniers. Le comte Roger la donna en dot à sa fille *Juliette,* qui épousa d'abord *Robert de Zannperon,* et en secondes noces *Gilbert Perollo de Perignon.*

Sous le regne de Martin et de Marie, l'héritiere de la maison de Peralta, demoiselle d'une rare beauté, et fort riche, fut recherchée par les deux jeunes gens les plus accomplis de la Sicile : *Artale de Luna,* et *Jacques Perollo* descendant de Gilbert. Le roi, qui favorisoit Luna, parcequ'il étoit Espagnol, engagea la dame à le préférer à son rival ; ce qui alluma tellement la rage et la haine de Perollo, qu'elle ne put s'assouvir que dans le sang de son malheureux rival. Il entreprit en conséquence de s'en défaire à force ouverte ; mais l'ayant trouvé sur ses gardes et en état de repousser ses attaques, il eut recours au poison. Cette action horrible fut la source d'une haine

héréditaire entre leurs enfants, et de la ruine entiere des deux maisons sous le regne de Charles-Quint.

Siacca est défendue par de vieilles murailles et par le château de *Luna*. Elle est située sur un rocher très escarpé qui est au-dessus de la mer, et dans lequel on a creusé plusieurs cavernes qui servent de magasins où l'on dépose les bleds des cantons voisins que l'on destine à l'exportation. Il n'y a point de port, mais seulement une anse peu considérable, formée par une petite jettée en bois, où les bateaux viennent embarquer le bled pour le porter aux vaisseaux qui sont à un mille au large. Comme la côte méridionale se trouve naturellement dépourvue de ports, et que cependant cette partie de l'isle est la plus fertile en grains, on a jugé nécessaire d'établir dans diverses villes des *caricatori* pour en faciliter le commerce. Chaque *caricatore* a des magasins considérables appartenant au gouvernement, où toute personne quelconque peut apporter et déposer son bled, et on lui donne un reçu qui en marque la quantité. Ce reçu peut se négocier pendant un an, et pendant cet espace de temps le propriétaire est libre d'exporter sa denrée en tout ou en partie, en payant un droit de dix-huit taris par salme de froment. Les *cari-*

catori courent tous les risques, et supportent toute la dépense de l'emmagasinement. Le gain qu'ils font se trouve dans l'augmentation de poids et de mesure que le bled acquiert dans les greniers, augmentation qui est ordinairement de six pour cent ; ils gagnent aussi sur les droits. Cet établissement, qui n'existe pas dans le royaume de Naples, est regardé comme très avantageux en Sicile, où l'on obtient avec beaucoup moins de peine la permission d'exporter les marchandises. Cependant on soupçonne beaucoup de préférence, et même de monopole, dans la maniere d'accorder ces permissions, que les grands et les riches ont des moyens d'obtenir, mais que les pauvres n'ont pas. Pour s'en dédommager, les fermiers, par le moyen de leurs nombreuses correspondances, parviennent à exporter en fraude des quantités considérables de grains.

Le tribunal de *Real Patrimonio* a l'inspection générale de ces permissions, qu'il n'accorde qu'après avoir formé l'état des récoltes, et celui de la consommation nécessaire pour l'isle. Depuis quelque temps ces permissions ont presque doublé le revenu des propriétaires siciliens. Leur maniere ordinaire de louer leurs terres est de se faire donner quatre salmes de froment pour chaque salme de terre ; ainsi le prix du bled déter-

mine leur revenu. Le froment a monté, de deux onces et dix-huit taris par salme, au prix de trois onces quatre taris. Cette augmentation a excité l'activité des laboureurs, de sorte qu'ils ont cultivé non seulement les bonnes terres, mais ont forcé le sol maigre et pierreux à leur donner des récoltes abondantes. Cependant l'agriculture se fait avec aussi peu de soin que d'intelligence.

SECTION XXXVI.

La ville est irrégulièrement mais solidement bâtie, et contient 13,000 habitants, si j'en crois les principaux de la ville, quoique *Amico* assure dans son lexicon topographique, que le dernier dénombrement n'a monté qu'à 9,484 ; mais il ne comprend pas dans ce compte les ecclésiastiques et plusieurs classes de laïques.

La grande église fut bâtie par *Juliet d'Hauteville*, et n'a rien de remarquable, même pour ceux qui aiment les monuments de ce temps-là. Les édifices construits sous les princes normands sont en général très lourds.

Je trouvai dans les églises quelques tableaux des artistes du pays. Les plafonds du *Giumara* (couvent de bénédictins) seroient admirés, même dans les villes qui se vantent d'avoir produit des

hommes célebres en peinture, et qui conservent encore le plus de leurs chefs-d'œuvre. On trouve dans ce même couvent quelques figures d'apôtres qui méritent l'attention des curieux par la vivacité de leur coloris, et parcequ'elles sont l'ouvrage d'un peintre (*a*) encore existant; mais les attitudes m'ont paru un peu forcées. Je vis avec grand plaisir une Vierge peinte par don Gaspard Testoni, amateur qui habite cette ville. Nous allâmes faire une visite, dans l'après-midi, à ce vieux gentilhomme, qui nous reçut avec beaucoup de politesse, et eut la complaisance de nous montrer son porte-feuille. Il excelle surtout à peindre des académies et des têtes de vieillards. Il me fit présent d'un Cupidon d'un grand mérite pour la couleur et pour le dessin. Son frere, qui est ecclésiastique, nous fit grand plaisir en jouant de la guitare, accompagné par deux violons en sourdines. Il a singulièrement perfectionné cet instrument; et sur-tout, les airs pathétiques qu'il nous joua me parurent très agréables. Je trouvai aussi dans cette ville un autre

(*a*) M. Rossi, maintenant occupé à peindre le plafond de la grande galerie de la ville Borghese près de Rome. Il y représente le triomphe de Camille, l'un des plus beaux sujets de l'histoire romaine.

homme de génie d'un genre bien différent. Il se nomme *Bente Venga*. C'est un homme de loix qui, sans autre secours que quelques livres et des gravures, s'est créé très bon opticien. Il a fait des télescopes et des microscopes d'une grande perfection, et a inventé une lentille d'un très petit diametre, au moyen de laquelle il prétend avoir reconnu des erreurs dans le système du P. *de la Torre,* qui prétend que les globules formant le sang sont percés (*a*).

Je vis dans le jardin des augustins plusieurs de ces grands pistachiers qu'on appelle en Sicile *scorna-becco,* et dont le fruit se nomme *fastugo*. Ces arbres sont du *dioecia pentandria* de Linnæus, et produisent des fleurs mâles et femelles sur des tiges différentes. Les femelles sont stériles, à moins d'être fécondées par l'étamine des mâles; au moyen de quoi on ne peut les multiplier qu'en plantant les deux sexes auprès l'un de l'autre.

Il y a dans ce jardin une grande quantité de cet arbre femelle, et un seul mâle, dont les feuilles sont oblongues, petites et arrondies; elles sont de couleur verd foncé. Les fleurs sont épaisses et forment de gros bouquets; celles de la femelle

(*a*) Voyez la note 14, tome IV.

sont moins ramassées; les feuilles sont plus grandes, plus dures, plus arrondies, et le verd en est moins foncé. Le mâle fleurit le premier, et quelques jardiniers en détachent les fleurs avant qu'elles soient épanouies, les font sécher, et répandent ensuite leur poussiere sur la femelle. La méthode la plus ordinaire dans la Sicile, toutes les fois que les deux sexes ne sont pas près l'un de l'autre, c'est d'attendre que les fleurs des femelles soient épanouies, et de ramasser ensuite des fleurs du mâle prêtes à éclore, de les mettre dans un pot rempli de terre humide, de les attacher à l'arbre femelle, et de les y laisser jusqu'à ce que la terre se soit séchée de maniere à pouvoir la dépoter. Cette opération s'appelle *tuchiarare*, et ne manque jamais d'être suivie de production. Il arrive aussi quelquefois que le jardinier greffe le bourgeon mâle sur l'arbre femelle.

Le nom grec de *Siacca* indiquoit des bains d'eaux chaudes minérales; et les sources, qui sourdent encore au pied de la montagne du côté de l'est, prouvent que la nouvelle ville est dans le même site que l'ancienne. Ces fontaines sortent d'une terre blanchâtre qui couvre une couche de terre calcaire. Dans un très petit espace je comptai cinq sources, dont l'une, imprégnée de soufre, a assez de chaleur pour cuire un

œuf. On fait usage de cette eau dans les maladies de la peau, pour le scorbut et la paralysie. Les eaux de cette fontaine se rendent dans deux cours, où les hommes et les femmes se baignent séparément. Une autre fontaine, appellée *aqua santa*, est tiede, insipide, et très purgative.

Une troisieme est tout-à-fait froide, et regardée comme souveraine pour les maux d'yeux. Les deux autres n'ont rien de particulier, ni par leur goût, ni par leurs vertus.

On m'apprit que lorsqu'on fouilloit à deux pieds de profondeur, on rencontroit de l'eau salée très froide. Cette eau a la même propriété que celle qui coule de la Solfatare, ou du lac de Zénobie près de Tivoli; car, à mesure qu'elle va vers la mer, elle dépose un sédiment si épais et si pierreux, qu'en fort peu de temps il devient une pierre très dure, connue sous le nom de *travertino* ou *tiburtino*. On trouve derriere ces fontaines des débris de tuyaux, des conduits, et des vestiges de ces bâtiments dont les anciens faisoient usage pour se baigner. Il y a lieu de croire que ces eaux communiquent avec l'intérieur de la montagne de *San Calogero*, montagne nue et pierreuse, placée à l'est de cette ville. Dans les rochers qui sont près de son sommet (32), on trouve des cavernes profondes très fréquentées

par les malades pendant l'été (*a*). En y entrant on est prêt à suffoquer, comme dans un four; mais lorsque la transpiration est établie, l'air y est plus supportable. Au-dessus est un hermitage consacré au saint grec *Calogere* (mot qui, dans la réalité, n'est qu'un terme générique correspondant au mot moderne *caloyer* ou moine errant). On attribue pieusement tous les effets salutaires de ces especes de bains de vapeurs à l'intercession du saint; et s'il en résulte quelque malheur, on l'impute au diable et à ses mauvais anges, qu'on suppose être restés en possession de quelque partie de ce séjour sombre et brûlant.

Le temps, qui avoit été très pluvieux depuis quelques jours, se mit enfin au beau, et me permit de poursuivre ma route le premier janvier 1778; ce que la douce hospitalité des habitants de *Siacca* m'avoit fait presque oublier. Je pris congé, non sans regret, de ces honnêtes personnes, dont l'accueil obligeant avoit été assaisonné d'une politesse aisée que je ne m'attendois pas à

(*a*) La principale caverne du mont Calogero s'appelloit jadis *antrum Dedali*, ayant été creusée par Dédale de maniere à y faire des bains et des étuves.

(Note du traducteur.)

trouver dans un endroit si éloigné des cours et du beau monde.

Je traversai, entre la mer et le mont S. Calogero, un pays ouvert et montueux, dont les chemins ne furent pas bons jusqu'au bord de la riviere *Verdura*, l'ancienne *Isburus*. Ici mon conducteur s'arrêta tout court, en m'assurant qu'il étoit impossible de passer. Mais comme j'étois très accoutumé à traverser ces torrents qui viennent des montagnes, je poussai ma mule dans le gué, et j'arrivai sans accident à l'autre rive. J'ai toujours trouvé les guides italiens très poltrons. En pareille circonstance il est d'usage que des gens à pied passent à gué de chaque côté de celui qui est à cheval, pour empêcher qu'il ne soit emporté par le courant. Mais dans tous les endroits où l'on m'a ainsi aidé, l'eau n'étoit ni profonde ni rapide, sans quoi je suis persuadé que mes guides n'auroient pas osé le tenter; ainsi ces gens-là ne sont utiles que pour enseigner les meilleurs gués.

On cultive du riz sur les bords de *la Verdura;* mais les terres qui s'en éloignent sont entièrement en friche. Au sommet d'une très haute montagne, qui domine sur tout le cours de la riviere, est placée la ville de *Calata Bellota*, ville la plus mal située que j'aie jamais rencontrée, et

où l'on trouve le moins tous les agréments de la vie. Elle est perchée si haut, que j'avois peine à croire qu'elle fût habitée. La difficulté d'y aborder, et celle de sa communication avec le reste de l'isle, ont procuré une très mauvaise réputation à ses habitants. Ceux de *Siacca* m'en avoient parlé comme d'une race sans foi ni loi. Elle a succédé à *Triocola*, ville jadis très forte et très célebre, dont les ruines existent encore à un mille au-dessous. Je fus assez foible pour céder à la crainte que mes compagnons de voyage avoient de ces bandits de *Calata Bellota*, de sorte que je renonçai au projet que j'avois d'aller visiter ses ruines, où l'on trouve tous les ans, dans les fouilles qu'on y fait, un grand nombre de médailles.

C'est dans ce lieu que *Tryphon* et *Athénion*, deux esclaves fugitifs, établirent le quartier général de l'armée composée des esclaves qu'ils avoient mis en liberté l'an 649 de Rome (33). Ils dûrent à la force de sa situation la possibilité de soutenir la guerre pendant quatre ans, et de se défendre contre tous les efforts de leurs anciens maîtres, qui investirent inutilement cette forteresse. La révolte devint si sérieuse, qu'elle fut jugée digne qu'on envoyât une armée consulaire pour l'étouffer. Le consul Aquilius fut chargé

de cette guerre, qu'il termina heureusement par la destruction totale des rebelles.

Triocola fut la premiere place de quelque importance dont les Sarrasins s'emparerent, et une des dernieres qui tomberent au pouvoir des Normands. Sous les murs de cette ville le comte Roger les défit entièrement dans une bataille sanglante, et jamais ils ne purent se relever de cette défaite. Pendant tout le temps qu'ils firent la guerre dans cette isle, ils déposoient dans Triocola, comme dans un lieu imprenable, le butin qu'ils faisoient dans l'isle : les trésors considérables qu'on y a trouvés en divers temps sont des preuves qu'ils en avoient beaucoup enfoui. Je regarde les Sarrasins comme les fondateurs de la ville moderne, dont ils ont jugé la situation plus forte que celle de l'ancienne. Elle a souvent servi d'asyle à ceux qui se sont trouvés les plus foibles dans les guerres civiles de la Sicile, et encore aujourd'hui on l'accuse de servir de retraite aux malfaiteurs et aux proscrits. Sibylle, veuve du roi Tancrede, s'y sauva avec sa malheureuse famille, et auroit pu y défier toutes les forces de Henri VI, si elle ne se fût laissé tromper par ce perfide empereur, qui, par ses belles promesses, la fit consentir à une capitulation dont il viola ensuite tous les articles.

SECTION XXXVII.

Après une course de dix milles, je gravis une montagne couverte de vignes, et aussitôt j'arrivai à *Ribera,* gros bourg contenant 3,800 habitants, mais mesquinement bâti. Les maisons des plus riches habitants sont élevées d'un étage ; mais celles des gens du commun n'ont que le rez-de-chaussée. On a adopté cette maniere de bâtir pour prévenir les effets des tremblements de terre. Ce bourg a dû son existence, en 1633, à *Aloysius de Moncada,* prince de Paterno, qui lui donna le nom de famille de sa femme, fille du duc d'Alcala. Je fus reçu dans la maison d'une baronne, vieille veuve, qui, ainsi que son fils et sa belle-fille, eut pour moi les plus grands égards, y ayant été invités par une lettre de recommandation que m'avoit donnée un de leurs amis de *Siacca.* Nous soupâmes dans la chambre à coucher, et le repas fut bon et abondant. Il commença par un cérémonial fort ennuyeux. Personne de la compagnie ne voulut manger d'aucun plat, qu'il ne fût servi par moi. Je n'étois point alors au fait de cet usage; mais j'ai soupçonné depuis qu'il devoit son origine au desir que les Siciliens ont de tout remettre entre les mains de leurs hôtes, et de ne recevoir d'eux

ensuite que ce qu'ils veulent bien leur donner. Aussitôt que j'eus découvert la raison de leur abstinence, je tâchai d'expier mon ignorance en servant chaque convive avec célérité et profusion. Les dames accepterent tout ce que je leur offris; mais ayant déja soupé avant mon arrivée, elles laisserent sur leur assiette, sans y toucher, ce que je leur avois envoyé. En très peu de temps nous fûmes plus à notre aise, et la conversation devint familiere : d'une maniere brusque, et dans le jargon le plus singulier, ils me firent plusieurs protestations du sincere plaisir qu'ils goûtoient à me voir dans leur ville. Ils répondirent à toutes mes questions avec une grande franchise et beaucoup de bon sens, et ils m'amuserent beaucoup en me racontant plusieurs choses curieuses sur la fameuse troupe de proscrits qui, peu de temps auparavant, infestoient cette partie de la Sicile. Leur chef se nommoit *Testa Grossa de Butera.* Avec vingt-quatre compagnons il mit à contribution tout le pays. Ces indignes assassins commirent d'horribles barbaries sur les malheureux qui tomberent dans leurs mains. Le prince de *Butera,* dont ils avoient juré la mort, prit des mesures si justes, que toute la troupe fut enfin arrêtée et condamnée aux plus cruels supplices.

J'avois besoin de la plus grande attention pour

ne pas perdre le fil de cette narration. Lorsque le jeune homme parloit, j'entendois avec assez de facilité ; mais lorsque les femmes se mêloient de la conversation, elles parloient avec tant de véhémence et de rapidité, et leur langage, ainsi que leur prononciation, étoit si rude, que fort souvent je me trouvois embarrassé.

Ce patois est du toscan extrêmement corrompu, mais non pas autant que le patois des lazzarons. Le phénicien est le plus ancien langage de cette isle ; il en existe encore plusieurs mots sur quelques médailles et dans plusieurs inscriptions. Il ne reste absolument rien de la langue des Siciles, ni des autres premiers possesseurs de la Sicile. Le grec y fut introduit par des colonies de deux peuples différents, dont les uns se servoient du dialecte dorique, et les autres de l'attique. Le prince de *Torre Muza* l'a clairement démontré dans une curieuse dissertation où il combat le sentiment de plusieurs savants antiquaires qui avoient assuré que le dorique seul étoit en usage dans toutes ces colonies.

Le grec fut parlé sans mélange jusqu'à ce qu'Auguste envoya huit colonies de citoyens romains pour s'établir en différents endroits de la Sicile. Ces nouveaux habitants y introduisirent par degrés le latin, qui étoit la langue de la na-

tion régnante, et corrompirent ainsi le grec. Il est cependant probable que ce nouveau langage n'eut pas le temps de devenir le dominant avant qu'une nouvelle liaison ne fût formée entre la Grece et la Sicile, qui appartint aux empereurs de Constantinople lorsque le siege de l'empire y fut transporté.

L'irruption et le séjour que les Goths y firent n'ayant été que de soixante-un ans, on ne peut supposer qu'ils aient opéré une grande altération dans les mœurs et dans le langage des Siciliens. Le gouvernement sarrasin y apporta beaucoup plus de changement; car, dans l'espace de deux cents ans, ils donnerent de nouveaux noms à plusieurs villes, et ils introduisirent l'usage d'écrire en arabe l'histoire, les inscriptions et les légendes des monnoies. Ils contribuerent beaucoup à bannir entièrement l'idiôme grec. Quoiqu'on puisse présumer que les chrétiens aient conservé quelque temps le langage de leurs ancêtres, ils l'ont certainement abandonné très peu de temps après l'arrivée des Normands. Depuis cette époque le fréquent changement des souverains qui ont régné en Sicile a produit une grande variété dans le langage de ce pays : le latin, le normand, l'allemand, l'italien, l'espagnol, et quelques restes de leur ancienne langue, ont

insensiblement formé leur jargon moderne. On a imprimé plusieurs poëmes composés dans ce jargon barbare; mais le style, les tournures et la prononciation de ces ouvrages ont été beaucoup plus adoucis et plus soignés que ne l'est l'idiôme usité dans la conversation ordinaire des gens du pays. Je n'ai trouvé aucun bon ouvrage en prose dans ce langage, et je ne crois pas qu'il en existe. Cette disette de bons écrits provient du peu d'attention que l'on a eu de perfectionner la langue des Siciliens, qui certainement, pendant un temps, ont eu la perspective très bien fondée de servir de modele à toute l'Italie dans les sciences et l'éloquence. Ce fut en Sicile que Frédéric II et son fils Mainfroy, tous deux hommes de génie, et protecteurs des sciences, cultiverent les muses, et ce fut dans la langue de ce pays qu'ils écrivirent le plus souvent. Cet exemple auroit dû servir d'aiguillon aux Siciliens pour les engager à perfectionner leur langue naturelle; mais il ne fut suivi d'aucun succès, ni même d'aucun effort, quoique le Dante regarde la langue sicilienne comme le langage poétique de son temps. A peine on trouve un poëte de génie parmi les versificateurs qui ont rimé dans cette langue. De graves auteurs siciliens, craignant de n'être pas assez habiles pour écrire avec élégance

dans la langue toscane qu'ils n'aimoient pas, parcequ'elle étoit étrangere, et certains de leur médiocrité dans le patois sicilien, se servirent du latin pour développer leurs pensées. Cet affront fut fait au sicilien dans le même temps que les Florentins étoient occupés à perfectionner le toscan, et à le rendre digne d'exercer la plume de ces beaux génies qui lui ont procuré une réputation si brillante et si étendue. Ils employerent avec succès ces heureux matériaux qui leur fournirent des ressources innombrables, et les rendirent capables d'exprimer les plus nobles sentiments, de peindre les plus magnifiques images, et de déployer la variété et l'abondance, combinées avec la solidité, l'élégance et l'harmonie. Telle est la langue douce, mais énergique, que le Dante, Bocace, l'Arioste, le Tasse, et une foule d'hommes célebres, ont rendue immortelle; tandis que l'idiôme sicilien, peut-être plus ancien que le toscan, est aujourd'hui négligé et méprisé.

Plusieurs heures s'écoulerent dans une conversation fort amusante, jusqu'à ce que le moment de se séparer nous fut annoncé par un domestique. Je fus alors fort surpris de me voir conduire dans l'appartement le plus commode et le plus richement meublé et décoré que j'eusse

encore vu en Sicile. Le parquet étoit de carreaux vernissés, sur lesquels étoient peintes les armes de la famille. Les colonnes du lit étoient dorées, les meubles d'un très beau damas, les fenêtres en glaces de Venise, les murs en stuc peint en détrempe, et ornés de glaces. Mes gens avoient été régalés avec une telle profusion, qu'ils passerent la moitié de la nuit à vanter la libéralité de nos hôtes.

SECTION XXXVIII.

Le lendemain matin, dès que les nuages furent dissipés, car il avoit plu abondamment toute la nuit, je partis, et voyageai pendant une heure à travers un pays montagneux, produisant une foule de plantes qui, dans d'autres pays, sont cultivées avec soin dans des jardins pour l'usage de la médecine. Nous descendîmes dans une plaine spacieuse, ouverte du côté de la mer, et fermée de celui du nord par un amphithéâtre de montagnes éparses. Vers le milieu on trouve *la Catholica,* lieu principal de ce canton (*a*). Vu de la route, il paroît très considérable ; les hau-

(*a*) Cette ville fut fondée en 1612, et formée de plusieurs petits hameaux, par Francis Isfar, seigneur de ce domaine. Elle est maintenant possédée par la famille de

teurs sont couvertes d'arbres fruitiers, parmi lesquels les amandiers étoient déja en pleine fleur.

La plaine est entièrement nue. Au milieu coule la riviere *Platani* (*a*), dans un lit profond

---

Bonanni, qui prend le nom de *princes de la Catholica*. Le nombre de ses habitants est de plus de 7,000. (Note de l'auteur.)

C'étoit autrefois la ville de Camycus, capitale des états du roi Cocalus, où se réfugia Dédale, et où les filles de Cocalus firent étouffer, dans un bain trop chaud, Minos II, qui vouloit faire périr Dédale. (Note du traducteur.)

(*a*) Anciennement *Halycus*, remarquable pour avoir été désigné comme limites aux possessions des Grecs et des Carthaginois. Près de son embouchure étoit située la ville d'*Heraclea Minoa*, entièrement détruite par les Sarrasins. La charrue a bien des fois passé sur chaque partie de son site ; mais néanmoins on y trouve encore fréquemment des médailles et autres antiquités de cette ville. (Note de l'auteur.)

Je crois que M. Swinburne se trompe, et je le crois d'après M. d'Anville. La ville d'*Heraclea Minoa* étoit près de l'embouchure du *Camycus*, et non pas de l'*Halycus*. Ce fleuve, qui devoit son nom, ou l'avoit donné, à la ville d'*Halyciae*, voisine de Lilybée, se jette dans la mer entre les ruines de Sélinonte et la ville de Mazarum, maintenant Mazara ou cap Fero. Les ruines d'*Heraclea Minoa* se trouvent bien aux environs de l'embouchure du *Platani*, mais qui étoit l'ancien Camycus, et non pas

que les eaux ont creusé au milieu d'une couche de terre végétale dans laquelle on ne trouve pas une seule pierre.

Notre embarras fut très grand en trouvant la riviere si prodigieusement gonflée par les pluies, et si bourbeuse, qu'une troupe de muletiers qui étoient assemblés sur son bord, déclarerent qu'il étoit impossible de la passer. Comme il me falloit très peu de temps pour retourner à Ribera, si le passage étoit jugé impraticable, et que je desirois de donner le moins d'embarras qu'il me seroit possible à mon hospitaliere baronne, je me déterminai à essayer de passer la riviere par quelque moyen que ce fût. Un de mes guides essaya plusieurs endroits du torrent; mais, avec le secours d'une très longue perche, il s'assura bientôt que ni hommes ni bêtes ne pouvoient passer sans se mettre à la nage. La pluie qui étoit déja tombée, et celle qui tomboit encore dans les montagnes vers la source de la Platani, fai-

---

l'ancien Halycus. M. de l'Isle, célebre géographe, peut avoir induit en erreur M. Swinburne ; car il croyoit que le Camycus et l'Halycus étoient le même fleuve : mais il s'est trompé, et Cellarius les distingue l'un de l'autre. La position de la ville d'*Halyciae,* dont on est certain, en est encore une preuve plus forte. (Note du traducteur.)

soient craindre que cette crue d'eau ne durât long-temps. Chacun de nous étoit pensif et affligé de voir reculer notre voyage. Au milieu de notre embarras arriva un jeune homme qui étoit propriétaire d'une pêcherie d'aloses dans cette riviere. Il appella ses pêcheurs, qui habitoient dans de petites huttes sur l'autre rive, et leur ordonna de me porter moi et mon bagage à l'autre bord, ce qu'ils exécuterent de la singuliere maniere que je vais raconter (*a*).

Pour fixer les filets qui arrêtent les poissons lorsqu'ils remontent la riviere pour déposer leur frai, on a construit sur une même ligne cinq ou six petites isles à travers le courant, par le moyen d'un grand nombre de pieux et de claies attachés

---

(*a*) Un gentilhomme polonois, auteur des *lettres sur la Sicile et sur Malte*, à qui je prêtai ma collection de dessins, fit graver à mon insu une vue du passage du Platani, et l'inséra dans son ouvrage; mais comme il n'avoit jamais été sur les lieux, il a jugé légèrement que le moyen extraordinaire par lequel j'avois traversé la riviere étoit l'usage habituel de la passer dans tous les temps. Je n'aurois pas relevé cette petite infidélité, s'il n'avoit pas mis mon nom à cette gravure; ce qui pourroit faire croire à ses lecteurs que je suis de moitié dans sa bévue, et que j'avois eu connoissance de son ouvrage avant qu'il parût.

(Note de l'auteur.)

ensemble, et de mottes de terre bien battues dans le fond. Des saules et des tamarins y ont pris racine, et garantissent ces petites isles contre l'effort du courant. A travers les ouvertures qui les séparent, et où l'eau coule avec une grande impétuosité, les pêcheurs établirent de longues tiges seches d'aloès, seul bois qui leur serve à faire les perches et les pieux dont ils ont besoin dans leur profession. Sur ces pieux tremblants ils roulerent nos bagages, et ensuite nous nous y glissâmes à quatre pattes. Comme ils n'étoient pas en nombre suffisant pour permettre que l'on posât des ponts en même temps sur chaque canal, le déplacement successif des matériaux avec lesquels étoient formés ces ponts rendit cette opération extrêmement ennuyeuse, et la plus grande partie du jour fut employée à terminer notre passage. Ensuite, par le moyen d'une corde portée à travers, et attachée aux chevaux et aux mulets, ils furent tirés dans l'eau et obligés de traverser à la nage. Tandis que j'étois à prendre quelques rafraîchissements dans la cabane, je fus surpris par une explosion soudaine, semblable à celle du canon : la riviere ayant sourdement miné un grand morceau de terre argilleuse, il écroula par son propre poids, et tomba dans l'eau avec un bruit épouvantable. Cet accident

se renouvella plusieurs fois pendant que nous restâmes à cet endroit, et arrive toutes les fois qu'il y a des crues d'eau considérables.

Cette pêcherie est abondante en aloses, qui sont fort estimées dans ce pays, et sont très communes dans cette saison. Le revenu de la ferme monte à plus de 250 onces par an.

Ayant à la fin surmonté toutes les difficultés, je pris congé des honnêtes pêcheurs qui nous avoient rendu un si grand service ; mais ce fut avec la plus grande peine que je pus obtenir de leur maître la permission de les récompenser pour tout l'embarras que je leur avois causé.

Après avoir quitté la plaine, où le bled et l'herbe étoient également avancés, nous trouvâmes une terre fort montagneuse et pleine de glaise fort épaisse, ayant des sentiers très étroits et raboteux ; les rochers étoient entièrement de gypse. Nous passâmes près de *Monte Allegro* (*a*), fief du duc d'*Angio,* situé sur une éminence en-

(*a*) Cette place fut fondée, dans le dernier siecle, par plusieurs habitants qui se trouverent exposés aux attaques des Algériens pendant qu'ils habitoient des maisons éparses dans le plat pays. Comme ces fondateurs étoient des vassaux, leur ville devint tout naturellement féodale, et en 1633 elle fut érigée en duché pour Jean de Joen, dont la postérité en jouit encore. Je n'ai pu savoir pour-

tourée de très jolis jardins. La nuit nous surprit et rendit le reste du voyage de ce jour désagréable et dangereux. Le chemin étoit rempli de fondrieres, et les descentes très glissantes et fort périlleuses pour les chevaux; et ce qu'il y avoit de pis, c'est qu'il nous étoit presque impossible d'aller à pied. Arrivés dans l'obscurité jusqu'au bord de la mer, nous fûmes obligés de faire passer nos chevaux dans le lit d'un torrent situé sous des rochers énormes, et ensuite de gravir par un sentier fort escarpé jusqu'à *Siculiana*, ville contenant cinq mille habitants, et appartenant au prince de la Catholica, à qui elle rapporte annuellement quatorze mille couronnes (*a*).

Son intendant nous logea dans un appartement très chaud du vieux château de ce seigneur, abondamment fourni de tout ce qui est nécessaire à des voyageurs bien fatigués. *Siculiana* est à remarquer pour n'avoir pas un seul couvent dans toute l'étendue de son ressort. Il faut en at-

---

quoi cet endroit est appellé *Angio* ou *Anjou*. (Note de l'auteur.)

Ce nom est probablement dérivé de celui d'*Angira*, que ce lieu portoit chez les anciens. (Note du traducteur.)

(*a*) *Siculiana* fut rebâtie par Frédéric *de Chiara Monte*.

tribuer la cause au danger des visites des Barbaresques, ou à la fondation récente de cette ville, et non pas au peu de zele des habitants, ni à aucun progrès de la philosophie moderne. J'en jugeai ainsi, ayant trouvé sur les murs de ma chambre une these soutenue dans un college de Girgenti par un habitant de *Siculiana*. Dans cette these il prétend prouver

« Que le système de Copernic est impie, ab-
« surde et contraire à l'écriture sainte, par la-
« quelle il est prouvé que la terre demeure tran-
« quille, et que le soleil tourne autour d'elle, de
« même que les ailes d'un moulin à vent tour-
« nent autour de leur pivot ».

Siculiana est très agréablement située sur deux montagnes jointes ensemble par une longue rue. La vallée au-dessous est pleine d'orangers et d'arbres fruitiers; et la vue de la mer y est très étendue.

Le jour suivant nous eûmes quelques mauvais chemins dans des fonds de glaise et sur des rochers de craie. Les terres unies sont bien cultivées, mais les sommets sont nuds et composés de pierres brillantes dont les habitants font de la chaux vive. Toutes nos difficultés finirent au bord du rivage que nous suivîmes jusqu'au nouveau port de Girgenti. La plage est parsemée de petits

morceaux de marbre polis : mais n'ayant rencontré aucuns vestiges d'édifices anciens, je ne pus deviner ce qui les avoit produits, à moins qu'ils n'aient été d'abord entraînés par les torrents, et ensuite rejettés sur le rivage par les vagues. La nature a très peu de part à la formation de ce port, et la commodité de celui de Girgenti est uniquement due à l'art. Il est formé par un môle ayant une batterie à son extrémité. Un phare doit être élevé sur les falaises, n'y ayant pas moyen de l'élever assez haut sur le môle, sans courir risque de le voir s'enfoncer. L'ouvrage est admirable par la maniere dont il est exécuté; mais il s'en faut bien qu'il soit aussi parfait et aussi sûr qu'on a eu intention de le faire : aucune partie n'est à l'abri du sirocco, qui y amene une grande quantité de sable, ce qui pourra bien combler entièrement le port d'ici à quelque temps. Dès à présent les vaisseaux un peu considérables ont quelque peine à y entrer. Le *caricatore* est considérable, et les magasins creusés dans les rochers le long du rivage sont très spacieux.

SECTION XXXIX.

Il y a quatre milles du port à la ville de Girgenti, qui est bâtie sur une des plus hautes mon-

tagnes de la côte. Les maisons couvrent entièrement son sommet et ses côtés, et sont en terrasses ; la cathédrale et le château dominent le tout. La route est bonne, quoique montagneuse, et la vallée délicieusement plantée d'oliviers dans des champs de bled.

Les ruines d'Agrigente s'élevent au-dessus de jeunes bois plantés à l'est. La pierre dont les couches les plus basses de ces montagnes sont composées, est une concrétion de dépouilles marines d'une légere teinte rouge-jaune, exactement semblable à la couleur du tuf volcanique quand il est mouillé.

J'allai loger au couvent des *Scole pie*, qui, étant situé dans une des parties les plus élevées de Girgenti, me procura, de mes fenêtres, la vue de tout le pays du côté de la mer. Les ruines de l'ancienne ville paroissent distinctement au milieu des prairies. Le lit du torrent qui coule dans ces ruines est facile à reconnoître, malgré tous ses détours. On voit du même coup d'œil le reste des anciens camps qui subsistent encore sur les hauteurs, le port et une grande étendue de côte.

Quel pinceau pourroit rendre la beauté de cette vallée, fermée de trois côtés par d'agréables petites collines, et richement ornée par des

arbres toujours verds, et des amandiers chargés de fleurs !

La premiere personne avec qui je fis connoissance fut le Cicerone de la ville, qui étoit un pauvre maître d'école. Quoique très médiocre dessinateur, avec beaucoup d'attention et d'exactitude il est parvenu à ne pas mal dessiner toutes ces ruines. Je comparai plusieurs de ses dessins et vérifiai ses mesures, je les trouvai de la plus grande justesse.

Avant de continuer à décrire l'état présent de l'ancienne Agrigente et de la nouvelle Girgenti, je crois nécessaire de donner un abrégé de l'origine et de l'histoire de ces deux villes. Nous savons par d'anciens auteurs que Dédale, le plus fameux méchanicien dont il soit parlé dans la fable, se réfugia dans cet endroit lorsqu'il fuyoit la colere de Minos, et construisit plusieurs édifices merveilleux pour *Cocalus*, roi de l'isle. Long-temps après sa mort le peuple de Géla y envoya une colonie, six cents ans avant la naissance de Jésus-Christ. Ils appellerent *Acragas* la nouvelle ville qu'ils éleverent, en lui donnant le nom d'un petit ruisseau qui couloit dans les environs. De ce nom *Acragas* les Romains ont formé celui d'Agrigente. Les nouveaux habitants changerent en une citadelle l'ancienne demeure des Sicules, afin de pouvoir

défendre la magnifique ville qu'ils avoient élevée sur les petites montagnes inférieures.

Une situation avantageuse, un gouvernement libre suivi de tous ses heureux effets, et un esprit de commerce également actif, porterent cette république à un degré de richesse et de puissance qui fut égalé seulement chez les Grecs par la ville de Syracuse. Mais si nous pouvons avoir foi aux chronologistes, relativement aux périodes qu'ils ont fixées pour différents événements particuliers de ces temps éloignés, la félicité d'Agrigente ne fut que d'une courte durée, et la tyrannie détruisit bientôt sa liberté.

Phalaris fut le premier qui la réduisit en esclavage. Son nom est connu de la plus grande partie de mes lecteurs par sa cruauté et par le taureau d'airain dans lequel il faisoit souffrir la plus horrible torture à ses victimes. Les lettres supposées écrites par ce tyran causerent, il y a quelques années, une longue discussion entre quelques savants. Les uns soutenoient l'authenticité de ces lettres, et les autres ont assuré qu'elles sont supposées. Phalaris subit enfin le destin ordinaire des tyrans (*a*). Après sa mort les Agri-

(*a*) M. Brydone rapporte, d'après Fazelle, la relation de la mort de Phalaris, que cet auteur a prise je ne sais

gentins jouirent de nouveau de leur liberté pen-

où. Il prétend que Zénon le philosophe étant allé à Agrigente, et ayant été admis à la présence du tyran, il lui conseilla, pour son bonheur, ainsi que pour celui de ses sujets, de résigner sa puissance, et de mener une vie privée. Phalaris ne goûta pas ces idées philosophiques; et soupçonnant Zénon de conspirer contre lui, avec quelques uns des habitants de la ville, il le fit appliquer à la question en présence des citoyens d'Agrigente. Alors Zénon se mit à leur reprocher leur foiblesse et la pusillanimité qui les faisoit se soumettre à un si abominable tyran. Il excita tellement leur courage, qu'en peu de temps ils terrasserent les gardes et lapiderent Phalaris.

Nous ne connoissons que deux Zénon : celui d'Élée, et celui de Citie, chef de la secte des stoïciens. Zénon l'Éléate avoit environ de quarante à cinquante ans, l'an 504 avant J. C., et par conséquent étoit né vers l'an 540. Phalaris mourut en 556, quinze ou vingt ans avant la naissance de Zénon; ce ne peut donc être celui-là. Il est encore moins possible que ce soit Zénon de Citie; car, 1°. s'il eût fait une aussi belle action, Cicéron, qui aimoit tant la patrie, ne l'eût pas traité ainsi dans sa 5e tusculane :

Zeno Citiaeus advena quidam, et ignobilis verborum opifex, insinuasse se in antiquam philosophiam videtur. . . . . .

« Un étranger, Zénon de Citie, vil artisan de termes « nouveaux, et vrai singe de la philosophie. . . . . »

Assurément il n'eût pas parlé ainsi du libérateur d'Agrigente. 2°. Il naquit l'an 522 avant J. C., 34 ans après la mort de Phalaris. (Note du traducteur.)

dant cent cinquante ans. A l'expiration de ce terme, Théron usurpa l'autorité souveraine. La modération, la valeur et la justice de ce prince la lui conserverent pendant sa vie, et ont sauvé sa mémoire des reproches de la postérité. Il se réunit à Gelon, son gendre, roi de Syracuse, pour combattre les Carthaginois. Pendant cette campagne, la victoire suivit toujours ses pas, et la Sicile se vit pendant un temps délivrée de l'oppression des Africains. La mémoire des vertus de Théron ne put conserver le sceptre dans sa famille. Bientôt après sa mort, son fils Thrasylle fut dépouillé du diadême, et Agrigente retourna à son ancien gouvernement démocratique.

Ducétius troubla bientôt la tranquillité dont elle jouissoit : il étoit chef des montagnards descendants des Sicules, et avoit trop de troupes sous ses ordres pour que les Agrigentins pussent lui résister; car, bien loin d'être soutenus par aucune alliance, ils se trouvoient écrasés par le poids de celle qu'ils avoient contractée avec les Syracusains. Quelques altercations peu importantes détruisirent cette union, et occasionnerent une guerre dans laquelle les Agrigentins furent vaincus et forcés de se soumettre à une paix très humiliante. Le ressentiment les conduisit à em-

brasser avec joie les propositions des Athéniens, qui méditoient une attaque contre Syracuse. Leurs nouveaux amis leur firent bientôt sentir que le sacrifice de leurs fortunes et de leur liberté seroit le prix de la protection qu'ils vouloient bien leur accorder; et cette découverte les fit retourner promptement à leurs anciennes liaisons. Mais, comme s'il avoit été ordonné par le destin que toutes les alliances qu'ils formeroient seroient fatales à leur repos, cette réconciliation attira sur eux la colere des Carthaginois, qui mirent leur armée en déroute, prirent leur ville et anéantirent presque entièrement leur race. A peine laisserent-ils subsister quelque vestige de leur magnificence; et Agrigente demeura cinquante ans enterrée sous ses propres ruines, jusqu'à ce que Timoléon, après avoir triomphé des Carthaginois et rendu la liberté à la Sicile, rassembla les descendants des Agrigentins et les envoya rétablir les foyers de leurs aïeux. Leurs travaux furent suivis d'un grand succès, et Agrigente se releva de ses cendres avec tant de vigueur, qu'en peu de temps elle forma le projet de saisir le moment favorable où Agathocles et Carthage avoient réduit Syracuse dans l'état le plus déplorable, afin de s'arroger l'autorité suprême sur toute l'isle. Xenodicus fut nommé chef de cette

difficile entreprise ; et si ses dernieres opérations avoient été aussi heureuses que les premieres, Agrigente auroit bientôt acquis une telle prépondérance, que ses rivaux n'auroient jamais osé l'attaquer. Mais quelques brillants exploits furent suivis d'une cruelle déroute : les Agrigentins perdirent courage, se diviserent entre eux, et supplierent humblement Agathocles de leur accorder la paix. Dans la suite cette république se ligua avec Pyrrhus ; et quand il abandonna ses alliés de Sicile à la merci de leurs ennemis, elle se jetta dans les bras de Carthage. Pendant la premiere guerre punique, Agrigente fut le quartier général des Carthaginois, et fut assiégée par les consuls romains, qui, après huit mois de blocus, la prirent enfin d'assaut. Néanmoins elle changea plusieurs fois de maîtres pendant les querelles de ces puissances rivales, et chaque fois elle essuya les plus indignes outrages. Après cette période, l'histoire n'en parle plus que très peu, et nous ignorons l'époque de la ruine de l'ancienne cité, ainsi que celle de la construction de la nouvelle.

Ce fut par la cathédrale que mon antiquaire commença notre course. Ce bâtiment est grossier, et réparé, par des architectes ignorants, d'une maniere ridicule. Le style normand est mêlé sans goût aux ordres grecs. La couverture est de bois

et presque plate, et divisée par deux arcades de pierres. Mon conducteur me plaça au bout de la nef, et s'en alla tout le long de la corniche à un pilier derriere le grand autel. Son chuchotement le plus bas parvint jusqu'à moi très distinctement, quoique la ligne de communication fût interrompue par les ailes de la nef et par un grand nombre de morceaux saillants d'architecture. Cette église n'est enrichie d'aucun ouvrage de peintres ou sculpteurs modernes qui aient quelque réputation; mais les fonts baptismaux sont faits avec un sarcophage antique, orné de très beaux bas-reliefs. La principale face représente plusieurs hommes avec des chevaux et des chiens, se préparant pour la chasse, et une petite femme âgée faisant ses efforts pour retenir la figure principale, comme si elle desiroit de la faire rentrer dans sa maison. Le marbre qui forme le couvercle est grossièrement ciselé, et représente la chasse d'un sanglier qui tient aux chiens et à cinq chasseurs. Sur un des bouts du monument, un héros paroît avoir été jetté d'un chariot; ses chevaux paroissent fort effrayés et se cabrent, tandis qu'un serviteur s'efforce de les retenir. A l'extrémité opposée est une femme âgée, ayant l'air mélancolique. Elle est entourée par ses femmes, qui tâchent d'adoucir son chagrin en lui

faisant entendre le son de différents instruments. Derriere sa chaise, un petit Amour a son arc bandé, et semble occupé à tirer avec malice une fleche de son carquois.

Les antiquaires different dans leurs explications de cette sculpture; mais tous sont d'avis d'accorder beaucoup d'élégance, d'esprit et de correction au dessin de ce tombeau, ainsi qu'à sa composition.

L'évêque dernier mort qui occupa le siege de Girgenti, étoit de l'illustre maison de *Lucchesi,* et est enterré sous une masse de marbre, aussi imparfaite par le dessin que par l'exécution. Ce prélat méritoit un plus beau monument, car il possédoit toutes les vertus, et laissa après lui une excellente réputation, comme évêque et comme protecteur des sciences. Il ajouta une salle immense à son palais, et y fonda une bibliotheque très considérable à l'usage du public. Il laissa aussi un cabinet de médailles et d'antiques pour commencer un *museum,* afin d'inviter les Agrigentins à s'instruire et à former leur goût. Le temps fera voir si ses louables efforts et les avantages qu'il a voulu procurer à son troupeau auront eu l'effet qu'il s'en promettoit. Ce diocese est le plus riche de la Sicile, mais il a la réputation d'être moins éclairé et moins policé que le reste de l'isle.

Parmi les curiosités que l'on voit à la cathédrale, il y a un vase étrusque très curieux par sa grandeur et par la maniere dont il est conservé. Il y a aussi des pateres d'or d'une grande rareté, semblables à celle qui fut achetée à Girgenti par le chevalier Hamilton, qui en fit présent au *museum* de Londres.

En sortant de la cathédrale, un chanoine à qui j'avois donné une lettre de recommandation m'emmena dans son carrosse pour me faire voir la ville et prendre l'air dans la seule rue où les chevaux puissent traîner un carrosse avec aisance et sûreté. Girgenti, quoiqu'habitée par 15000 ames, n'a point de bâtiments ni aucun monument dignes que l'on en fasse mention. La seule antiquité que j'y vis, fut une inscription latine du temps des Antonins, relative à quelque association entre Agrigente et Lilybée, et un bloc de maçonnerie trouvé dans les fondations d'une église que mon guide m'assura avoir été un temple de Jupiter (34).

SECTION XL.

J'EMPLOYAI le jour suivant à parcourir l'ancienne Agrigente, dont la principale partie étoit dans la vallée. La nouvelle Girgenti occupe la montagne où étoit bâtie jadis la citadelle de Co-

calus. Il étoit difficile de trouver une situation plus favorable à l'établissement d'une grande ville. On y étoit pourvu de tout ce qui étoit nécessaire pour s'y défendre, ainsi que pour les commodités et les plaisirs de la vie. Des murs naturels formés par d'énormes rochers fournissoient une forte barriere contre les attaques de l'ennemi. Des montagnes agréables et cultivées l'abritoient de trois côtés sans nuire à la circulation de l'air. Devant ces murs une large plaine arrosée par l'*Acragas*, ruisseau très agréable qui avoit donné son nom à la ville, laissoit entrer les rafraîchissants vents de mer, et lui procuroit une superbe vue de cet élément imposant. On appercevoit aussi le port, situé à l'embouchure de la riviere; et probablement la route qui traversoit cette plaine étoit bordée de fauxbourgs riants et bien peuplés.

L'hospitalité et l'ostentation qui ont rendu les Agrigentins si fameux dans l'histoire, devoient leur existence à un immense commerce qui donnoit l'air de l'opulence à tous les environs. Ce moyen si efficace dans les républiques rendit Agrigente capable de résister à plusieurs chocs de l'adversité, et lui fournit les moyens de se relever de ses cruels revers, plus fiere et plus puissante que jamais. A la fin cependant elle fut écra-

sée par la chûte générale de la liberté grecque. Les foibles restes de sa population qui avoient survécu à tant de calamités furent ensuite chassés de ses murs par les Sarrasins, obligés de se renfermer eux-mêmes pour leur sûreté dans les rochers inaccessibles de la ville actuelle.

La journée étoit aussi favorable que je pouvois le desirer pour mon dessein, car le temps étoit très clair et assez chaud : les rayons du soleil coloroient tous les objets ; la nature sembloit prendre une nouvelle vie à l'approche du printemps. Le paysage étoit rempli de teintes vigoureuses, quoique rembrunies par les ombres de l'hiver; mais la quantité d'arbres verds et de bleds nouveaux donnoit au tableau toute la variété nécessaire. Chaque plaisir dont je jouissois en contemplant les imposants vestiges de cette antique magnificence, étoit encore augmenté par la douce température de l'atmosphere. Nous commençâmes notre tournée par le côté du nord-est, et trouvâmes quelques fondations de pierres fort larges sur lesquelles on a élevé une église. On y voit une route qu'on avoit taillée dans le roc pour la commodité de ceux qui, dans l'ancien temps, alloient visiter ce temple, consacré à Cérès et à sa fille Proserpine, protectrice particuliere de la Sicile. L'évêque saint Blaise reçoit maintenant les honneurs qu'on leur rendoit alors.

Nous continuâmes notre marche vers le sud-est, où la terre, s'élevant graduellement, se termine par une éminence très haute et couronnée par des colonnes majestueuses, ruines d'un temple que l'on dit avoir été consacré à Junon. Elles étoient posées sur une base considérable de pierres de taille; et dans cette base on avoit pratiqué une galerie qui servoit de logement ou de magasin : vers l'est seulement un long escalier conduisoit au *pronaos* ou vestibule. La façade de ce temple consistoit en six colonnes doriques cannelées, et les côtés en avoient onze sans cannelures. Il en reste fort peu sur pied, plusieurs ayant été renversées par des tremblements de terre; et celles qui subsistent encore n'ont aucune solidité, et menacent d'être renversées incessamment avec les autres. La vue de ce temple et des vergers délicieux dont il est environné est bien précieuse pour les peintres de paysage.

Nous changeâmes de direction, et nous tournâmes ce temple situé au sud-est des murs de la ville, nous dirigeant vers l'est pour aller gagner le sommet de la montagne. Nous ne fûmes pas long-temps sans approcher du monument communément nommé le temple de la Concorde.

La pierre de ce temple est de la nature de celle des rochers voisins. C'est une réunion de sable et

de coquilles qui est remplie de trous. Sa nature est ferme et durable, et sa couleur est d'un rouge bien foncé. Ce temple dorique a encore en entier toutes ses colonnes, son entablement, son fronton et ses murs : il ne lui manque qu'une partie de sa couverture. Sa conservation est due à la piété de quelques chrétiens qui ont couvert la moitié de la nef, et en ont fait une église sous l'invocation de saint Grégoire, évêque de Girgenti. La colonnade est composée de six colonnes sur la façade, et de onze sur les côtés, sans compter les angulaires. Le sanctuaire a une porte à chaque extrémité entre deux colonnes et deux pilastres, et dans chaque côté du mur il y a six petites portes, et un escalier qui conduit aux chambres pratiquées dans la toiture. Les frontons sont beaucoup plus applatis que nos frontons modernes, car ils ne sont pas élevés à plus de 22 degrés. L'entablement est très large ; les colonnes diminuent sans se renfler vers le milieu, et cela dans la proportion d'un diametre de 4 pieds 3 pouces à un de 3 pieds 5 pouces. Ce majestueux édifice est situé sur le bord d'un précipice dans le plus étonnant point de vue possible. Ce précipice servoit de défense à la ville dans toute sa partie méridionale. De tous les endroits d'où l'on apperçoit le temple de la Concorde, son aspect impo-

sant paroît être la partie la plus distinguée d'un magnifique tableau.

SECTION XLI.

Nous continuâmes notre route dans la même direction à travers des sépulcres taillés dans le roc, soit par la main des hommes, ou par celle de la nature. Quelques unes de ces masses ont la forme de tombes, et d'autres sont creusées seulement pour renfermer des urnes. Un quartier de ces rochers est posé d'une maniere bien extraordinaire, ayant été détaché de sa carriere, puis renversé par quelque tremblement de terre.

Notre premiere station fut auprès d'une colonne qui, placée au milieu des herbes et des ronces, indique les ruines d'un temple d'Hercule. Elle est établie sur un roc en saillie, dont le dessous avoit été coupé pour former un passage qui conduisoit au port. Nous suivîmes cette route sur plusieurs montagnes jusqu'à l'endroit nommé le *tombeau de Théron*. Il est environné de vieux oliviers qui jettent sur cette ruine une ombre sauvage irréguliere. Le site en est solitaire, et les rochers qui sont sous le temple de la Concorde ajoutent encore au tableau. Les amas de très beaux arbres forment de si belles masses, que le

pinceau sublime de Salvator Rose auroit seul pu les rendre d'une maniere digne d'elles.

Cet édifice est de forme pyramidale, et ne consiste plus que dans une triple plinthe et une base qui supporte un piédestal quarré. Sur cette base simple et solide est élevé un second ordre, ayant une fenêtre dans chaque front, et deux pilastres ioniques à chaque angle : ils sont couronnés par un entablement d'ordre dorique, dont les triglyphes et les métopes existent encore, mais la corniche est tombée. Il est conséquemment impossible de savoir comment cet édifice étoit terminé. Malgré cette confusion d'ornements et de proportions, le monument a une grande élégance dans sa forme et dans son style. L'élévation des côtés intérieurs est coupée par une voûte, ce qui forme une grande chambre au rez-de-chaussée, et une dans l'étage au-dessus, communiquant entre elles par un petit escalier intérieur.

Je me promenai ensuite dans la plaine pour examiner les restes du temple d'Esculape. Les débris de deux colonnes et de deux pilastres avec un mur intermédiaire servent de soutien à une ferme, et cet endroit étoit apparemment le fond du sanctuaire.

De cette plaine, en reprenant le même chemin, je retournai à Agrigente; puis suivant le sen-

tier du côté de l'ouest, j'arrivai à l'endroit où sont situés les restes gigantesques du temple de Jupiter Olympien, que Diodore a décrit très en détail. On peut dire avec vérité qu'il n'en est pas resté pierre sur pierre; et il est simplement possible, avec l'aide de beaucoup de conjectures, de trouver les traces de son plan et de ses dimensions. Selon Diodore, c'étoit le temple le plus considérable de la Sicile; mais il ajoute que les calamités de la guerre ont été cause que l'ouvrage a été abandonné avant que sa toiture fût achevée, et que les Agrigentins ont toujours été réduits ensuite à un tel état de pauvreté et de dépendance, qu'ils n'avoient jamais pu finir ce superbe monument qui attestoit le goût et l'opulence de leurs ancêtres. La longueur de ce temple étoit de 370 pieds grecs, sa largeur de 60, et sa hauteur de 220, sans compter les fondations et les soubassements. L'étendue et la solidité de ses voûtes et de ses souterrains étoient merveilleuses; ses portiques spacieux, et ses sculptures admirables étoient analogues à la grandeur de l'ouvrage, qui n'avoit pas, comme les autres temples de la Sicile, un sanctuaire et un péristyle; il étoit construit dans un goût mixte, c'est-à-dire que les colonnes coupées par la moitié étoient appliquées sur le mur, ainsi que cela se pratique souvent avec des pilas-

tres. Cette relation de Diodore n'est pas certaine pour la largeur ni la longueur, car la hauteur peut seule être estimée en calculant le diametre de ces demi-colonnes et leurs proportions. Nous pourrions ainsi supposer un plan de ce temple par l'analogie, en le comparant aux autres temples encore existants dans l'isle, en tout ou en grande partie. Mais comme cet édifice, élevé en l'honneur du plus grand dieu des païens, différoit entièrement de tous les monuments de ce genre, la difficulté d'en parler avec précision est bien plus considérable. Je suppose que lorsque l'auteur sicilien parle de la hauteur, il la prend depuis le pavé jusqu'à la pointe du fronton, ce qui donne à-peu-près l'idée de sa mesure; car sans cela il auroit dit une absurdité, ou, ce qui est plus aisé à croire, le texte n'auroit pas été copié fidèlement. Je soupçonne aussi que la largeur qu'il lui donne n'étoit pas suffisante, la demi-colonne ayant dix pieds de diametre. Si nous suivons la proportion ordinaire des colonnes en Sicile, celles-ci doivent avoir eu 50 pieds de hauteur. Elles avoient chacune dix cannelures, dans chacune desquelles je me tenois fort à mon aise. Leurs énormes fragments demeurent dispersés sur le sommet et sur les côtés d'une pente douce. Ces fragments, et quelques parties de l'entablement et du fronton,

ont une profonde rainure qui se termine en forme de fer à cheval, et dans cette rainure devoit avoir été placée une corde pour hisser chaque morceau à sa place. La pompeuse description que nous avons de cet édifice, et les dimensions colossales de ses restes, impriment dans l'esprit des voyageurs un tel enthousiasme, que dans la chaleur de leur admiration et d'après leur zele pour l'antiquité, ils traitent avec le plus profond mépris tous les édifices modernes. Si nous devions nous en rapporter à leur décision sur ce point, nous n'estimerions pas l'église de saint Pierre de Rome beaucoup plus qu'une chapelle, en comparaison de ce temple de Jupiter, relativement à la grandeur, au goût et à la maniere dont il est décoré. Mais avec plus de sang froid, et le compas à la main, nous trouverons que ces voyageurs, qui, dans d'autres moments, sont très véridiques et sans passion, se sont laissé entraîner dans cette occasion par leur vénération pour l'antiquité, car la cathédrale de Rome excede plus que du double (*a*) dans chaque dimension le

(*a*) S. Pierre a 704 pieds anglois de long, 493 de large, et 435 de haut.

Le temple d'Agrigente a de long 370 pieds, de large 60, de haut 220.

temple d'Agrigente. Ce temple est maintenant dans un tel état de désolation, qu'il est impossible de faire aucune comparaison quant à ses ornements, ni aux grands traits d'architecture qui constituent la vraie grandeur.

Les ruines les plus près de celles-là sont celles du temple de Castor et Pollux. L'herbe a couvert toute la base de ce monument, et seulement quelques fragments de colonnes s'élevent entre les vignes. En cet endroit le mur s'arrêtoit à un étang dont parle Diodore, et qui étoit taillé dans le roc, à plus de trente pieds de profondeur; l'eau y avoit été conduite des hauteurs voisines. On y nourrissoit une grande quantité de poissons pour les repas publics; des cygnes et différentes autres especes d'oiseaux sauvages se promenoient sur sa surface pour l'amusement des spectateurs; et sa grande profondeur servoit de défense de ce côté. Cet étang est maintenant à sec, et on en a fait un jardin.

Sur le bord opposé on trouve deux colonnes sans leurs chapiteaux; elles sont très pittoresquement placées dans des touffes de caroubiers. *Monte Toro*, où Hannon campa avec l'armée carthaginoise avant que les consuls romains ne l'eussent attiré à un combat qui détruisit absolument le plan de défense qu'il s'étoit proposé,

procure un superbe fond de tableau à tous ces grouppes d'objets si favorables à la peinture.

La chaleur du temps et la fatigue que j'avois soufferte en gravissant tant d'amas de ruines, me donnerent le plus grand desir d'aller dîner. Le chanoine à qui j'étois recommandé m'avoit fait préparer le plus excellent repas au couvent de *San Nicolo,* appartenant aux franciscains. Ce monastere est bâti sur une petite éminence, au centre de l'ancienne ville, et est admirablement situé. Les montagnes qui vont vers le sud, diminuent tellement par degrés, qu'elles laissent appercevoir une grande étendue de mer et de plaine; et cette vue est terminée de chaque côté par des bois épais d'arbres fruitiers, au travers desquels je découvrois de temps en temps les sinuosités de la riviere.

Plus haut que le couvent on voit les restes de ces antiques magnificences qui contrastent merveilleusement avec les humbles chaumieres couvertes de paille, bâties à leurs pieds. Pour ajouter à la beauté du paysage, on voit aussi la nouvelle ville s'élever fièrement sur une pointe adossée à des montagnes plus élevées qui répandent autour d'elle différentes teintes d'ombre et de clarté.

Dans le verger de ce couvent est un bâtiment

quarré, construit avec des pilastres. On prétend que c'étoit jadis une partie du palais d'un préteur romain. Tout l'espace renfermé dans les murs de l'ancienne ville est rempli de vestiges d'antiquités, d'arcades en briques, et de petits canaux qui servoient à conduire les eaux : mais on ne trouve nulle part de ruines qu'on puisse présumer avoir appartenu à des jeux publics; et c'est une chose d'autant plus extraordinaire, que les Agrigentins étoient voluptueux, passionnés pour les jeux et pour les spectacles dramatiques; de plus on sait que les Romains n'habitoient pas long-temps un pays sans y introduire leurs jeux barbares. Les théâtres et les amphithéâtres, plus que tout autre bâtiment, étant construits de maniere à résister aux outrages du temps, il est bien surprenant qu'on n'en trouve aucuns vestiges à Agrigente, pas même ceux de leur forme (35).

DE GIRGENTI A SYRACUSE.

SECTION XLII.

Le beau temps m'invitant à sortir, j'employai les jours suivants à visiter, à différentes reprises, les ruines d'Agrigente. Quand je rentrois chez moi, je retrouvois mes chanoines toujours polis,

mais point exigeants, me laissant jouir de la plus entiere liberté, soit que je voulusse être seul ou en compagnie. Leur conversation étoit agréable, enjouée, et instructive à plusieurs égards.

Le 6, le temps changea prodigieusement. Le vent, les éclairs et la pluie vinrent nous assaillir; et ma chambre, qui étoit dans l'angle d'un corps de logis fort élevé, en essuya toute la fureur. La nuit fut très orageuse, de sorte que le sifflement des vents et le fracas d'une pluie à verse m'empêcherent de fermer l'œil; et malgré la solidité des murs, il ne me paroissoit pas possible que la maison pût résister à cette attaque. Au lever du soleil la tempête cessa, le temps s'éclaircit, et je me préparai à continuer mon voyage vers l'est de l'isle. Je partis à midi; et lorsque je passai la porte, les musiciens de la ville me firent leurs adieux, d'une fenêtre, en me saluant d'une fanfare de cors de chasse, que je trouvai plus bruyante que mélodieuse. Les Siciliens aiment passionnément les instruments à vent, sur-tout ceux qui font beaucoup de bruit; et les jours de fête il est très ordinaire de voir rassemblés devant la porte d'une église quarante ou cinquante tambours qui battent tous à la fois. Plus on fait de bruit, plus on croit honorer le saint.

Malgré les vœux de ces bonnes gens, nous

fûmes bientôt arrêtés dans notre course : car le premier ruisseau que nous rencontrâmes étoit au moment de se déborder ; de sorte, que ne pouvant le passer sans danger, nous prîmes le sage parti de retourner à la ville, et d'attendre que les eaux fussent écoulées. Le lendemain je me remis en route. Nous passâmes le ruisseau qui, le jour d'avant, nous avoit paru si redoutable, et qui n'étoit plus qu'un filet d'eau. Nous traversâmes ensuite la grande riviere de *Naro,* au-delà de laquelle nous trouvâmes le plus mauvais chemin de la Sicile. On y enfonçoit si profondément, et les terres étoient si fortes, que nos chevaux et nos mulets eurent grande peine à s'en tirer. Les montagnes, des deux côtés, abondent en soufre, que l'on extrait par le moyen de galeries qui pénetrent jusques dans le sein de ces montagnes. On en tire le minerai en petits morceaux d'une couleur verdâtre, et on les dépose dans de grandes auges de bois revêtues de plâtre. Lorsque le feu les a échauffés à certain degré, le soufre s'échappe par des trous qui sont au fond, et est reçu dans des vases de bois. Comme ce n'étoit pas la saison de ce travail, je n'eus pas l'occasion d'en voir les procédés. Après nous être fatigués à faire neuf milles dans ces chemins presque impraticables, tout-à-coup nous trouvâmes un pays

sablonneux, où à travers des jardins d'orangers, et par des défilés entre d'effrayants rochers, nous arrivâmes à *Palma,* petite ville (*a*) appartenant au prince de *Lampedusa,* et située dans un vallon charmant, à peu de distance de la mer.

Je couchai dans la maison de ce seigneur. Elle est vaste et assez belle, quoiqu'elle ne soit ni achevée ni meublée. Personne ne m'offrit le plus léger service, si ce n'est une vieille femme qui y a un appartement: je ne fus pas fâché de me voir ainsi négligé par le concierge, à qui pourtant j'avois fait rendre mes lettres de recommandation, d'autant que mes gens me firent avoir des provisions en abondance, et me dirent beaucoup de mal des habitants de *Palma;* ce que me confirma un négociant françois qui s'étoit joint à ma petite troupe. Ils m'assurerent qu'il n'y avoit pas une prison dans ce royaume où l'on ne trouvât un habitant de Palma, tant ils étoient distingués pardessus tous les autres par leur fourberie et leur

(*a*) Cette ville fut fondée en 1637 par *Charles Thomasi,* qui le premier porta le titre de *duc de Palma.* Elle faisoit partie des biens d'*André de Chiara Monte* ou *Clermont,* qui en fut dépouillé pour cause de rebellion contre le roi Martin. Elle passa ensuite à son frere, prince de *Lampedusa,* dont la postérité la possede encore. Elle contient 5,535 habitants. (Note de l'auteur.)

méchanceté. La vieille femme avoua que c'étoit à peu près la vérité, et que même le frere du gouverneur, après avoir été arrêté, ne venoit que d'être mis en liberté, parcequ'il ne s'étoit pas trouvé de témoins qui pussent lui prouver évidemment qu'il avoit assassiné sa belle-sœur. Cette histoire m'ôta tout desir de faire des connoissances dans ce lieu, et me rendit ma solitude très agréable. Le château que j'habitois est situé sur un rocher qui commande une grande étendue de pays distribué en champs de bled séparés par des allées d'amandiers alors en pleine fleur. Quelques petits enclos renferment des champs plantés en arbres verds et en vignes formant des berceaux, qui, pendant l'été, doivent former des retraites ombragées très agréablement. Mais dans toutes les saisons les arbousiers, qui sont en grand nombre dans tout le vallon, procurent de l'ombre et des abris. Leurs souches sont entourées de rejettons qui, se repliant jusqu'à terre, y prennent racine et poussent de nouveaux rejettons, de maniere qu'une seule tige couvre souvent un demi-arpent de terrain. Devant les fenêtres du château est un petit monticule couvert d'un bosquet de grands palmiers qui étendent leurs belles branches sur une ferme; et à travers ces arbres on apperçoit la mer. Ce riche vallon est fermé, du côté de l'est,

par un bois d'arbres fruitiers qui couvre ces montagnes, aux pieds desquelles un ruisseau limpide serpente en se rendant à la mer. Derriere elles on en voit une beaucoup plus élevée, plantée en oliviers jusqu'à son sommet. Du côté de l'est la vue est bornée par un pays élevé, entièrement cultivé.

Dans tous mes voyages je n'ai jamais rencontré de lieu qui offrît autant de points de vue agréables et champêtres que cette vallée de Palma. Je me figurois voir encore cette côte méridionale de la Sicile comme elle avoit été dans le temps qu'elle n'avoit rien à craindre des excursions des Barbaresques, lorsque ses habitants cultivoient en paix leurs champs fertiles, sans crainte qu'un barbare ravisseur vînt enlever le fruit de leur travail, et emmener en esclavage sous un ciel étranger leurs femmes et leurs enfants.

L'aspect de ce pays a certainement beaucoup changé depuis l'époque où ces pirates ont commencé à exercer leurs brigandages. La terreur qu'ils ont inspirée a forcé les habitants des côtes à se réfugier dans les villes ou à se retirer dans l'intérieur de l'isle, et peut-être même à couper les bois voisins du rivage afin d'appercevoir l'ennemi de plus loin.

Un petit *caricatore* est actuellement toute la

ressource des habitants de Palma pour trouver le débouché des excellentes denrées de leur territoire. Le vin de Palma est très estimé, et il faut avouer que toute la côte en produit d'excellent. Je goûtai des vins blancs de diverses especes, les uns plus pâles, les autres plus colorés, et ressemblant fort au vin de Xerès par le goût et la couleur. Les macaroni du canton sont exquis, le pain est parfait et fort blanc, et par-tout je trouvai des œufs, du cochon et de la volaille en abondance.

En partant de *Palma* je fis plusieurs milles dans une plaine agréable, dont partie est en vignobles et partie en champs de bled mêlés d'amandiers. Je montai ensuite sur une grande chaîne de rochers, du haut desquels ma vue embrassoit les vastes plaines que *Fazzello* appelle *Campi Geloi,* et que Virgile fait côtoyer par Énée (*a*). Une longue montagne isolée sépare la plaine d'avec le rivage. Mon guide, qui savoit que cette plaine n'étoit pas praticable dans cette saison, me fit passer sur la plage, et en contournant les montagnes, me conduisit à *Alicata,* éloignée de 12 milles de mon dernier gîte. Toutes les fois que nous étions forcés de descendre dans

(*a*) Apparet Camarina procul, campique Geloi,
Immanisque Gela fluvii cognomine dicta.

la plaine (car nous ne trouvions pas toujours des passages dans les rochers), nous faisions peu de chemin, enfonçant à chaque pas jusqu'aux sangles de nos montures.

SECTION XLIII.

Alicata est une petite ville bâtie en partie sur le penchant d'une longue chaîne de montagnes et aussi sur le rivage de la mer. C'est une place très forte. Le château de *Sant'-Angelo*, situé au haut de la montagne, est absolument ruiné. Les murailles de la ville sont fort délabrées, et le fort qui est dans la péninsule auroit besoin de grandes réparations pour être mis en état de défense. Cette ville a deux anses propres à recevoir les bateaux qui chargent le bled pour le transporter sur les vaisseaux qui sont en rade. *Alicata* est en grande relation avec Malte pour le commerce des bleds, et on y trouve communément à louer des *sparonaro* (*a*) maltoises. Mon intention avoit été de m'embarquer dans ce lieu pour aller visiter Malte, mais les vents étoient contraires depuis fort long-temps; cet obstacle et le mauvais temps qu'il faisoit à la mer, me déciderent à y renon-

(*a*) Petites barques qui vont à la voile, et où il y a aussi ordinairement six rameurs.

cer. *Alicata* contient 10000 habitants; son patron est le carme *Sant'-Angelo*, assassiné par les Maures dans le treizieme siecle. Son corps fut exposé à la dévotion du public pendant mon séjour dans cette ville, en mémoire de ce qu'il l'avoit préservée des ravages qu'un tremblement de terre avoit causés dans les autres parties de l'isle en 1693. Le peuple de cette ville porte très loin sa vénération pour le caractere sacré de prêtre, car pendant que je me promenois dans les rues avec celui chez qui j'étois logé, les vieilles femmes et les enfants se jettoient à genoux devant lui, touchoient sa robe ou son habit avec leurs doigts, qu'ils baisoient ensuite avec beaucoup de vénération; quelques-unes d'elles, qui étoient plus proche de moi, se contentoient de toucher mes habits, persuadées sans doute que la bénédiction, semblable au fluide électrique, se communique par le moyen des conducteurs.

Il y a dans *Alicata* quelques inscriptions grecques très curieuses, ayant rapport à l'ancienne ville de Géla. La plus remarquable est un *psephisma*, ou décret du sénat, qui établit *Héraclides* directeur de l'académie publique. Le 10 janvier je quittai le *val di Mazzara* au bac de *Fiume Salso,* et j'entrai dans le *val di Noto.* Cette riviere est l'ancienne *Hymera:* elle prend sa source au

centre de l'isle, près de celle d'une autre riviere qui anciennement portoit aussi le même nom, et va se perdre dans le golfe de Termini. Son nom moderne lui vient sans doute du goût saumâtre de ses eaux. Elles sont très profondes en hiver, mais fort peu en été. Le bord opposé de cette riviere m'offrit une vue très agréable d'*Alicata*, qui s'étend sur le penchant de la montagne d'une maniere très piquante; son château termine d'une maniere hardie ce tableau, et offre en petit la vue de Naples, prise de Portici.

Nous suivîmes les bords de la mer pendant 18 milles, marchant presque toujours sur les dunes. Elles abondent en coquilles dont quelques-unes seroient d'un grand prix pour les amateurs de l'histoire naturelle. Les rochers brisés qui avancent jusqu'au bord de la mer, sont composés d'une marne verte remplie de soufre. Cependant quelques-uns d'eux sont entièrement de gypse. Ce canton produit une grande quantité de kali, et on brûle dans le voisinage beaucoup de *barilla* (*a*). L'utilité de cette plante paroît avoir

(*a*) Espece de *soude*, ou plutôt, à ce que je crois, la *soude* elle-même. Je n'ai trouvé *barilla* dans aucun dictionnaire. (Note du traducteur.)

été communiquée aux Européens par les Sarrasins ; car avant l'époque de l'invasion de ce peuple il n'en étoit fait mention nulle part, et les anciens n'en ont point parlé. Pline fait une grande dissertation sur les diverses especes de nitre ; il fait aussi l'énumération des diverses matieres qui entrent dans la composition du verre, mais dans ce nombre il ne fait pas mention de cendres végétales. Dans son XXXIe livre il nous apprend que le nitre se forme naturellement dans plusieurs lacs par la seule évaporation sans le secours de l'art, et que dans d'autres lieux il se faisoit comme le sel par lits, en y introduisant des quantités réglées d'eau nitreuse qui s'évaporoit ensuite ; qu'après cela on en formoit des amas où il prenoit la consistance de pierre. Il ajoute qu'un vaisseau chargé de nitre ayant mouillé près de l'embouchure d'une riviere bourbeuse de la Syrie, appellée *Belus,* les matelots descendirent à terre pour y préparer leur dîner, mais que n'ayant pu trouver de pierres pour établir leurs marmites, ils envoyerent à bord chercher quelques morceaux de nitre. La chaleur ayant fait fondre le sel avec le sable du rivage, il en résulta une nouvelle matiere qui, en se refroidissant, devint *verre.* En consultant les auteurs modernes qui ont écrit particulièrement sur ce sujet, j'ai trouvé dans

l'Encyclopédie, à l'article *soude* et *verre*, une chose tout-à-fait différente, fondée sur une fausse interprétation du passage de Pline (*a*). On y trouve que, suivant un conte rapporté par ce célebre naturaliste, le secret du verre fut trouvé par des marchands qui, ayant fait naufrage sur la plage, à l'embouchure de la riviere de Bélus, par hasard firent cuire leur viande en brûlant du kali dont les cendres s'unirent au sable mis en fusion par la grande chaleur; mais Pline ne fait mention d'aucune plante ni cendre, et parle seulement de nitre produit par évaporation, et ayant acquis la dureté de la pierre. Les rédacteurs de ce dictionnaire ont commis souvent de semblables inexactitudes, et leur travail auroit été bien plus utile s'ils

---

(*a*) Pline, qui n'étoit pas grand chymiste, confond ici le nitre avec le *natrum*, *natron* ou *anatron*, que plusieurs lacs de l'Égypte forment encore par l'évaporation. Ce *natron* n'est point notre nitre composé d'acide nitreux, engagé ou uni à une base terreuse ou d'alkali fixe végétal; mais c'est de l'alkali minéral, ou de la soude, que nous retirons par la combustion des plantes marines, et qui, uni avec le sable, fait du verre. Si au contraire c'eût été le nitre que nous connoissons qui eût formé l'âtre où les matelots firent cuire leur dîner, le phlogistique des charbons eût fait détonner le nitre et culbuter la marmite.

(Note du traducteur.)

avoient consacré une partie du temps qu'ils ont perdu en dissertations métaphysiques, à revoir et à perfectionner d'autres parties plus essentielles de leur ouvrage.

On me pardonnera, j'espere, une légere critique de ce dictionnaire dans un ouvrage qui parle de la ville de Palerme comme d'une capitale encore très florissante et très peuplée, tandis que *ce dictionnaire la traite d'ancienne ville ruinée sur la côte septentrionale de la Sicile, et qui disputoit à Messine le titre de métropole* (*a*).

(*a*) Sans doute on ne peut concevoir un plan plus magnifique, plus étendu, plus vaste, et plus utile que celui de l'Encyclopédie; mais il falloit que l'exécution y répondît, et c'est ce qui n'est pas arrivé. Les deux éditeurs de ce superbe ouvrage, ne pouvant tout faire par eux-mêmes, ont été obligés de se faire aider trop souvent par des gens qu'ils ne pouvoient refuser, et quelquefois par d'autres de leur propre choix, mais qu'ils n'auroient pas dû choisir. Je ne citerai pour exemple que les articles des arts, et nommément ceux de la musique. Rousseau leur fit croire que personne n'étoit plus en état que lui d'écrire ces articles, et il auroit eu raison s'il eût su ce qu'il falloit y mettre; mais il n'étoit pas assez instruit pour remplir dignement cette tâche difficile. Presque tous ses articles sont pleins d'erreurs, de contradictions, d'ignorance. Dans la suite il les a rassemblés, et en a formé son dictionnaire de musique, où tout ce qu'il a pris dans *Bros-*

Je ne trouvai aucune ruine jusqu'à *Terra Nova*, grand bourg appartenant au duc de *Monte Leone*.

---

sard et dans *Rameau* est supérieurement traité, parceque personne n'écrivoit mieux que lui ; mais il n'en est pas de même des articles où les guides lui ont manqué : le style ne peut pas dédommager des absurdités qui s'y trouvent.

Lorsque les entrepreneurs de la nouvelle édition de l'Encyclopédie, séparée par matieres, ont distribué leur *prospectus*, je les ai prévenus que les articles *musique* de l'ancienne Encyclopédie fourmilloient de fautes ; et ne doutant pas que leur projet ne fût de faire pour le mieux, je leur proposai d'engager M. l'abbé Roussier de revoir tous ces articles, de les corriger, et de les augmenter comme il le jugeroit nécessaire. Tous les musiciens un peu instruits connoissent les excellents ouvrages de théorie de cet habile chanoine, que l'on peut appeller avec vérité *le Newton* de la musique. Jamais auteur sur la théorie n'a pu lui être comparé, et j'ai bien peur qu'il ne se passe un grand nombre d'années avant que la nature produise son semblable. Cette offre, d'autant plus précieuse qu'elle ne devoit entraîner les entrepreneurs à aucune dépense, n'a pourtant pas été acceptée. Ils m'ont répondu que personne ne rendoit plus de justice qu'eux aux profondes connoissances de M. l'abbé Roussier, mais qu'ils avoient pris d'autres arrangements. Nous en verrons les fruits lorsque ces articles paroîtront. Mais l'ancien attachement que j'ai pour la musique, et l'intérêt que je ne puis m'empêcher d'y prendre, quoique je ne m'en occupe plus, m'a

Ce bourg est situé dans une position riante au bord de la mer, et a un *caricatore* qui exporte une

---

déterminé à engager M. l'abbé Roussier à refaire d'avance tout ce qui manquera sûrement à la nouvelle Encyclopédie. Dès que ce qui concerne cet art sera rendu public, si les anciennes fautes ne sont pas corrigées, et si on y en a inséré de nouvelles (comme il n'y a que trop d'apparence), je ferai aussitôt imprimer l'ouvrage de M. l'abbé Roussier, et certainement rien n'échappera à l'examen que nous ferons ensemble.

Il est honteux que, dans un siecle aussi éclairé que le nôtre, lorsque la musique est devenue un goût général, et qu'il n'y a personne qui ne se croie en droit de la juger, ne se doutant pas même des premiers éléments ; il est honteux, dis-je, qu'on dédaigne de s'instruire, lorsque jamais on n'a eu d'occasion plus heureuse pour y parvenir en peu de temps. Comment est-il possible que les juges-nés des sciences et des arts souffrent la publicité de toutes les absurdités et rêveries que le premier venu se permet de faire débiter journellement dans Paris (où tout se débite), lorsqu'il est impossible qu'il comprenne lui-même un seul mot de tout ce qu'il a écrit ? Pourquoi, lorsque les sciences sont portées à un si haut degré en France, la théorie des arts n'est-elle promulguée que d'une maniere dégoûtante ? J'oserai en dire la raison : c'est qu'à l'académie des sciences il n'y a point de classes pour la théorie des arts ; ce qui fait que les artistes n'ont presque jamais de théorie, et ne font des chefs-d'œuvre que lorsque la nature les y force. Mais combien d'artistes sont

grande quantité de bled. Les environs abondent en figues et en raisin, mais ne produisent point d'oliviers, ce qui fait que l'huile y est fort rare et fort chere. L'eau y est mauvaise; souvent même il n'y en a pas assez pour le besoin des habitants. On me dit que *Terra Nova* avoit la fâcheuse réputation d'être plus infectée de la gale qu'aucun autre endroit de la Sicile, ce qui provient sans doute de la qualité saumâtre de l'eau, et du vin capiteux qu'on y fait, aussi bien que du porc salé et du thon qu'on y mange, et du peu d'exercice qu'on y fait. Je laisse aux naturels du pays à décider si cette accusation est fondée; mais j'observerai en général que les maladies de peau sont fort communes dans toute l'isle, et qu'on leur

---

restés médiocres, qui ne l'auroient pas été s'ils avoient su ce qu'il falloit faire pour ne le plus être ! Sans doute l'astronomie est plus utile aux hommes que ne l'est la musique : mais si l'une leur sert plus, l'autre les amuse davantage; et les calculs de l'ouïe sont aussi compliqués que ceux de la vue, il ne faut pas moins de sagacité et de finesse pour saisir tous les rapports des uns et des autres. Il faut donc former des vœux pour que ces nouvelles classes soient réunies au corps qui sera certainement le plus admiré de l'Europe, lorsqu'il pourra juger les arts avec autant de justice qu'il prononce sur les sciences.

(Note du traducteur.)

donne ce nom moins choquant de *sfocaccia*, qui veut dire échauffement. J'imagine que la mal-propreté est la cause premiere de l'abondance de cette humeur âcre.

Terra Nova a plusieurs restes d'antiquités. Dans l'intérieur de la ville on trouve quelques restes de fondations et plusieurs fragments mutilés d'un grand temple ; et sur un monticule de sable qui est à peu de distance de la porte de l'est, il y a une colonne d'ordre dorique qui est entièrement renversée (*a*).

Il y a eu de grandes discussions parmi les géographes sur la situation de l'ancienne *Gela* (36). Les uns l'ont placée à *Alicata*, et les autres à *Terra Nova*. Ces deux endroits offrent des ruines antiques, et sont adossés à une vaste plaine à laquelle les antiquaires donnent le nom de *Geloi*

(*a*) Les parties de cette colonne sont au nombre de six, qui ne tiennent plus ensemble, mais ne sont pas brisées, et existent dans leur entier. Elles se sont séparées en tombant ; mais leur position relative n'a pas été dérangée. Les morceaux n'étoient pas réunis avec du ciment, mais seulement par une branche de fer. Un des morceaux, ayant cinq pieds de long, formoit le chapiteau : les autres composoient le fût. Ils sont tous cannelés, et ont chacun quatre pieds de long. Le grand diametre est de cinq pieds, et le petit de quatre. (Note de l'auteur.)

Campi. Je pense, avec Cluvier, que la prétention de Terra Nova est mieux fondée. La circonstance de la défaite d'Agathocles par les Carthaginois me paroît décisive à cet égard ; car ils étoient campés sur les hauteurs qui sont à droite de l'*Hymera*, et le tyran de Syracuse fut obligé de la passer pour aller les attaquer. Son armée ayant été mise en déroute, elle s'enfuit dans la plaine et le long de la riviere, où la cavalerie numide la poursuivit et en fit un grand carnage. Le temps étant fort chaud, les soldats, mourant de soif et étant épuisés de fatigues, burent de cette eau avec avidité ; ce qui fit mourir un grand nombre de ceux que le fer avoit épargnés. Agathocles rassembla les restes de son armée et se retira à *Gela.*

Or, d'après cette relation, et l'*Hymera* étant sûrement le même que le *Fiume Salso*, il est évident que *Gela* ne pouvoit pas être dans le lieu où est aujourd'hui Alicata, mais bien dans quelque endroit à l'est de la riviere. Il y a eu par toute cette côte des changements si étonnants depuis les beaux jours de la Grece, que peut-être des villes dont nous cherchons aujourd'hui les ruines, sont ensevelies sous les eaux ou sous les sables qui ont comblé l'embouchure des rivieres.

Gela étoit une colonie de Rhodes, et forma à son tour plusieurs autres colonies situées sur cette

côte. Son histoire ressemble à celle des Rhodiens. Comme eux, elle éprouva de grandes vicissitudes, et des alternatives de liberté, de prospérité, de tyrannie et de désolation. Elle fut illustrée par la gloire que Gélon, son souverain, s'acquit; mais il paroît qu'elle avoit perdu son importance long-temps avant que les Romains n'eussent conquis la Sicile. Strabon la met au nombre des lieux non habités de cette isle.

SECTION XLIV.

A *Terra Nova* je quittai la côte du sud, et dirigeai ma route vers le nord-est.

Le chemin de la plaine étoit impraticable à cause des pluies qui venoient de tomber, de sorte qu'il nous fallut employer un grand détour par les montagnes, dont le sol sablonneux est couvert d'une forêt de lieges. De tous les côtés les points de vue étoient magnifiques. Vers l'ouest étoit une plaine immense bornée par une chaîne de montagnes tristes et sombres; et à main droite le *val di Noto* paroissoit une longue péninsule. Ce fut de là que je découvris pour la premiere fois le mont Etna, dont le sommet, couvert de neiges et fumant toujours, quoique foiblement, s'éleve au-dessus de toutes les autres montagnes. Le lentisque, que les Siciliens appellent *stinco*,

est l'arbrisseau le plus commun dans cette forêt. On trouve aussi dans ces bois une grande quantité de miel sauvage, ce qui n'empêche pas les habitants d'avoir des ruches dans leurs jardins. Il a une saveur délicieuse, et a été célébré dans la plus haute antiquité; car le mont Hybla (37) étoit situé au milieu de ce pays. Les hommes peuvent dégénérer et perdre la trace des arts qui avoient été la source de leur gloire, les manufactures peuvent s'anéantir et les denrées se détériorer; mais les parfums des fleurs sauvages de la forêt, mais l'industrie naturelle de l'abeille se conserveront toujours sans changement et sans altération. Au reste la qualité du sol et le défaut d'eau doivent avoir rendu dans tous les temps beaucoup de terrain inculte dans les parties supérieures de cette province.

Les bleds étoient de la plus grande beauté, et les terres en jachere me parurent d'une qualité excellente. Je vis vingt-trois paires de bœufs labourer ensemble dans un espace d'environ trente acres.

Au delà de la ville, nous arrivâmes dans un immense canton de vignoble qui sembloit devenir plus riche à mesure que nous approchions des montagnes de *Calata Gerone*. C'est une ville d'environ 17,600 habitants qui subsistent par l'a-

griculture et par une manufacture de poterie. Elle est à 20 milles de la mer, et située au sommet d'une montagne isolée qui est environnée de toutes parts de bois épais de cyprès. Le chemin qui y mene, quoique pavé, est très escarpé, difficile et dangereux, excepté pour les mules et pour les ânes. On me conduisit au college jadis appartenant aux jésuites. Comme la maison étoit entièrement démeublée, remplie d'ordure et d'araignées, je craignis que ce gîte ne fût mauvais ; mais le valet d'un gentilhomme chargé de l'administration des biens qui appartenoient à cette maison, et pour lequel j'avois une lettre de recommandation, voyant la difficulté que j'avois à m'y établir, courut chez son maître, et revint bientôt avec un billet d'invitation de sa part pour m'engager à aller loger chez lui. Il n'y avoit pas moyen de refuser. J'étois cependant bien éloigné de m'attendre à rien de plus qu'un appartement commode et une chere simple au milieu des montagnes de la Sicile ; mais, à mon grand étonnement, je trouvai l'habitation du baron *de Rosabia* (c'étoit le nom du gentilhomme) vaste et commode, distribuée dans le goût moderne, et meublée avec une élégance qui ne seroit point déplacée dans aucune capitale de l'Europe : tout le reste y répondoit parfaitement, le nombre des

valets, la bonne chere, la vaisselle et les équipages. Le baron et sa femme, après avoir tous deux beaucoup voyagé et vécu dans le grand monde, étoient venus se fixer dans leur ville natale; et ils m'assurerent que j'y trouverois plusieurs familles également instruites des usages des pays étrangers, ou qui du moins avoient vécu dans la meilleure compagnie de la capitale. Leur politesse et leur conversation étoient aussi aisées que nobles; et plus je demeurai avec eux, plus j'en fus étonné. Après un repas fort court, mais très bon, ils me menerent promener dans un bel équipage. Il étoit assez singulier de trouver une file de voitures remplies d'hommes et de femmes mises avec élégance, de les trouver, dis-je, au sommet d'une montagne où il est impossible de faire arriver aucune espece de voiture, à moins de la démonter et de la faire porter à dos de mulets. Il me sembloit que nous étions assis au milieu des nues. Comme l'aspect des montagnes et des vallons s'obscurcissoit à mesure que la nuit approchoit, je trouvai que notre cavalcade ressembloit à celles des divinités païennes que certains poëmes et certains tableaux nous représentent faisant le tour de l'olympe, et laissant tomber quelques regards sur les misérables mortels.

L'heure de la promenade étant finie, une nombreuse compagnie s'assembla chez le baron. Rien n'étoit plus poli que le ton de cette société, et presque tous ceux qui la composoient parloient françois. Après les parties finies, on servit un très beau souper à la françoise avec des vins excellents, tant étrangers que du pays. La conversation devint animée et se soutint jusqu'à minuit, que tout le monde se retira.

Il y a à *Calata Gerone* plusieurs maisons sur le même ton, et les habitants passent pour être le peuple le plus poli de l'isle. Le climat de cette région élevée est très différent de celui de la côte brûlante que je venois de quitter. L'air de la nuit fut vif, et il gela un peu le lendemain. Je trouvai qu'un habit de drap m'étoit fort agréable. Tous ceux qui composoient l'assemblée portoient suspendu à leur poignet un petit vase d'argent rempli de cendres chaudes.

Cette ville offre peu de choses qui méritent l'attention d'un voyageur, quant aux arts modernes : les antiquités qu'on y trouve y sont venues d'autres endroits et ne sont pas celles du pays. Quelques personnes nées dans ce lieu ont beaucoup écrit pour tâcher de prouver sa haute antiquité, et pour assurer que cette ville étoit une république nommée *Gela* ou *Gelonae* de l'inté-

rieur pendant les beaux jours des colonies grecques en Sicile. Les Sarrasins la fortifierent : les Génois la leur enleverent ; mais, à l'arrivée des Normands, leur puissance étoit presque anéantie. Le comte Roger profita, en plusieurs occasions, de la valeur et de la fidélité de *Calata Gerone*, et récompensa généreusement ses citoyens par des concessions et des donations dont jouissent encore leurs descendants ; ce qui rend cette ville l'une des plus riches de la Sicile. Après avoir quitté des hôtes aussi aimables qu'hospitaliers, je traversai un pays propre au labour, et environné de montagnes nues, mais cultivées. L'ancienne ville de *Menae*, maintenant *Mineo*, couronne une montagne qui est à droite ; et vis-à-vis, la vue s'étend sur une immense plaine qui va jusqu'aux pieds du mont Etna. Je pus distinguer alors cette énorme montagne depuis son sommet, couvert de neige, jusqu'aux champs de bled qui sont à ses pieds dans la plaine. La partie du milieu est obscurcie par les laves et les forêts qui la couvrent, et plus bas les vignobles forment une ceinture d'une couleur rouge foncé. Dans le lieu où nous étions alors le sol commençoit à être volcanique. Les monticules qui bordent le chemin ne sont que de purs amas de lave de différents degrés de dureté et de couleur. On

laboure avec une grande charrue dont l'invention paroît remonter aux premiers temps de l'art de la culture, et qui paroît encore suffire dans ce sol trituré et fécond. Elle consiste simplement en un manche et en un soc de bois, traîné par des mules, des chevaux ou des bœufs.

Je couchai à *Palagonia* (*a*), qui appartient au même propriétaire que la bizarre maison de *la Bagaria*. Je n'avois aucune recommandation pour son homme d'affaires ; mais je n'en fus pas moins bien reçu.

En partant de ce lieu nous avions à passer par un pays très montueux, sur la lisiere de la vaste plaine de Catane. Tous les rochers que je vis étoient entièrement de lave, et quelques uns contenoient des crystallisations blanches et du schorl ; d'autres étoient entièrement noires et fort pesantes.

Bientôt après nous rencontrâmes le cardinal Branciforte, qui alloit prendre possession de son évêché de Girgenti. Mes gens furent si ravis de trouver parmi ses domestiques quelques gens de leur connoissance, qu'ils entrerent en grande conversation avec eux, et me laisserent partir seul.

(*a*) L'ancienne *Palicia*, célebre par le temple des dieux *Palici*.

J'étois tellement absorbé dans mes réflexions sur l'Etna et sur son immense contour, que je laissai aller ma mule comme elle voulut. Il en résulta que cette pauvre bête, étant arrivée à un endroit où le chemin étoit croisé par un autre, choisit celui qu'elle trouva le plus uni, et ce n'étoit pas celui que je devois suivre ; de sorte que mes gens ne s'apperçurent point que j'avois quitté ce bon chemin, me croyant toujours en avant. Sortant enfin de ma rêverie, je m'apperçus que je n'étois point suivi ; mais je supposai que mes gens me rejoindroient bientôt, et je piquai des deux pour arriver à la ville que je voyois devant moi, et que je croyois être celle de *Lentini*. Ma mule s'étant écartée du chemin pour aller boire à un ruisseau, j'y apperçus une vieille femme étendue par terre, se frappant la poitrine, et s'arrachant les cheveux ; et tout opérant de la sorte, avec une incroyable volubilité de langue, elle grondoit une jolie petite fille qui étoit debout auprès d'elle, et qui la regardoit d'un air chagrin et méprisant. Ma mule fut aussi étonnée que moi du bruit et des gestes de cette vieille femme, et nous hésitâmes tous deux à nous en approcher. M'étant apperçu cependant qu'à ma vue elle avoit un peu réprimé sa violence, je hasardai de m'avancer et de lui demander

le sujet de l'état où je la voyois. A l'instant mes deux femelles coururent à moi et se mirent à parler à la fois, mais avec tant d'agitation et de bruit, que je ne pouvois presque rien comprendre de ce qu'elles disoient. Les seuls mots que je pus entendre furent ceux d'amour, d'assassinat, de bandits, de mariage, d'archiprêtre, et du diable. Enfin la vieille, n'en pouvant plus, cessa de parler; et aussitôt la jeune me prenant par mon habit, et ma mule par sa criniere, me raconta le sujet de leur querelle du ton de voix le plus doux et le plus agréable.

C'étoit la plus belle femme que j'eusse encore vue en Sicile : elle étoit remplie de graces ; mais toute sa personne trembloit de colere. Je perdis sans doute plusieurs phrases expressives, faute d'entendre assez le patois du pays ; mais je n'eus pas de peine à suivre le fil de son récit.

Dès qu'elle eut commencé, cette vieille, qui étoit sa mere, la laissa parler quelque temps sans l'interrompre.

Elle me conta qu'elle l'avoit promise en mariage à un jeune homme de sa ville ; mais que, peu de jours avant celui fixé pour la célébration de la noce, il s'étoit trouvé engagé dans une querelle, s'étoit battu, et avoit tué son antagoniste. S'étant sauvé ensuite dans les montagnes, il s'as-

socia avec un fameux chef de bandits, qui depuis vingt ans avoit échappé à toute la maréchaussée du pays. Il s'étoit souvent fait jour, l'épée à la main, à travers des troupes entieres de ces archers, et avoit dû plusieurs fois son salut à la vîtesse de son cheval. Son séjour ordinaire étoit dans les cavernes et les déserts qui sont dans les environs de *Castro Giovani*. Cependant, peu de jours après l'association de ce jeune homme, le chef et toute sa troupe furent surpris, arrêtés, enchaînés, et conduits à Catane. Cette triste nouvelle étant parvenue dans la ville du jeune homme, ses amis s'assemblerent; et l'archiprêtre, conjointement avec un procureur, proposerent de se cotiser pour aller eux-mêmes à Catane le racheter des mains de la justice. Ceux qui composoient l'assemblée étoient trop pauvres, et ne trouverent d'autre ressource que d'employer à cet usage un legs qui avoit été laissé à la jeune fille par un de ses oncles; mais elle refusa obstinément son consentement, ne voulant pas que son argent fût employé à racheter un voleur qu'elle étoit très décidée à ne jamais épouser, quand même il recouvreroit sa liberté. Dans ce moment la mere l'interrompit pour me dire que le motif de son refus n'étoit pas sa délicatesse, mais son inconstance, parcequ'elle étoit devenue amou-

reuse d'un autre qui avoit trouvé moyen de la séduire par le secret de la magie noire qu'il avoit apprise à Malte. Alors la dispute s'échauffa de nouveau, et j'eus bien de la peine à obtenir d'elles de m'entendre. Quand il me fut libre de parler, je leur dis que je soupçonnois le procureur d'avoir eu le projet de leur escroquer leur argent, parcequ'il étoit impossible de racheter un criminel de ce genre. J'avois appris d'ailleurs que ces bandits seroient pendus avant que le procureur pût arriver à Catane, les magistrats étant décidés d'en faire un exemple. Je conseillai donc aux deux femmes de se donner la main et de se raccommoder ; ce qu'elles firent avec la même impétuosité qu'elles avoient mise à se disputer, et marcherent ensuite gaiement avec moi vers la ville. En chemin elles m'apprirent que nous n'allions pas à Lentini, et que j'en avois quitté la route. Aussitôt je pris congé d'elles, et retournai au galop vers le carrefour où je m'étois égaré, les laissant peut-être frappées de l'idée que j'étois un être surnaturel ; ce que mon air et mon accent étrangers ne pouvoient manquer de confirmer. J'arrivai à *Lentini* au moment où mon guide alloit partir avec un homme du pays pour me chercher. Mon valet napolitain s'étoit moqué de leur inquiétude pour moi, en les assurant qu'il

me connoissoit trop bien pour avoir la même crainte ; il les assura que je m'étois sûrement écarté du chemin pour aller dessiner quelques vieilles murailles, ou pour observer l'ombre des rochers dans quelque bourbier.

SECTION XLV.

Lentini passoit pour une des plus anciennes villes de la Sicile, parcequ'on supposoit que la fertilité de son sol avoit dû y attirer des habitants aussitôt que les hommes quitterent la vie sauvage, et qu'ils eurent reconnu les avantages de l'agriculture et de la civilisation. La premiere colonie grecque qui s'y établit fut de Naxiens ; ils en firent en peu de temps une ville considérable. Comme les autres villes grecques, elle eut des tyrans ; mais les plus cruels de tous furent ceux de Syracuse, lorsqu'ils eurent soumis cette petite république. Leur joug devenant chaque jour plus insupportable, les Léontins s'adresserent secrètement aux Athéniens, qui étoient alors les arbitres de la Grece. Gorgias (38), un de leurs citoyens, distingué par son éloquence, fut chargé d'engager ce peuple généreux à les protéger avec chaleur, et son rare talent eut tout le succès qu'on en pouvoit attendre. Il sut tellement émouvoir ses auditeurs, qu'ils consentirent à l'alliance pro-

posée, et à déclarer la guerre aux Syracusains. Mais l'expérience ouvrit bientôt les yeux aux Siciliens, et leur apprit combien ils étoient fous de s'affoiblir en se divisant. Ils firent bientôt la paix, et les Léontins consentirent à se mettre sous la protection de Syracuse. Malgré cette paix il s'éleva bientôt entre eux des dissentions intestines: des tyrans opprimerent Léontium, qui éprouva diverses calamités, jusqu'à ce que la puissance irrésistible des Romains soumit enfin toute la Sicile. Comme les habitants de Léontium avoient été fideles alliés des Carthaginois, leur territoire fut confisqué, et destiné particulièrement à la subsistance de Rome. Il paroît cependant que les Romains leur en avoient laissé au-delà de ce qu'il leur falloit pour subsister; car ils passerent pour les plus grands ivrognes et les plus voluptueux des Grecs, long-temps après cette funeste époque.

Cette ville, jadis si célebre, n'est plus aujourd'hui qu'un misérable bourg aussi mal peuplé que mal bâti. La cause en est dûe à différentes révolutions, et sur-tout à la catastrophe affreuse de 1693. Elle fut renversée de fond en comble, et il n'y reste rien aujourd'hui qui mérite la plus petite attention d'un voyageur. Ses bâtiments sont aussi simples que modestes.

Sa situation est très mal-saine, pendant l'été et l'automne, par sa proximité avec le lac de *Bivieri,* et par une grande étendue de pays couvert d'étangs et de marécages qui, dans tous les temps, fourmillent d'anguilles et de tanches. Les pêcheurs font, avec leurs œufs, une grande quantité de *boutargue,* espece de *caviar:* elle est fort salée, et a beaucoup le goût du goudron; cependant elle est très recherchée des Siciliens.

Les montagnes qui environnent *Lentini,* du côté de l'est, sont remplies de grandes cavernes où l'on recueille le salpêtre en quantité. Il y a des gens continuellement employés à le détacher des parois des rochers, et à le porter dans des chaudieres. Comme on y trouve peu de traces d'anciens monuments, je présume qu'on en a employé les matériaux à construire le château, qui est aujourd'hui aussi ruiné que tout le reste.

La fertilité de la plaine de Léontium a été un sujet d'admiration et d'éloges pour tous les auteurs qui ont écrit sur la Sicile. Diodore, sur le rapport de quelques autres auteurs, prétend que le froment y croissoit de lui-même, ainsi que dans plusieurs endroits de l'isle. Mais on n'a pu déterminer s'il a voulu parler de ce *gramen* connu par les botanistes sous le nom de *triticum sil-*

vestre (39), ou de quelque autre plante dont on auroit tellement perfectionné la culture, qu'elle auroit produit un grain propre à faire de la farine. Il paroît démontré que la plante du froment a dû subir quelque changement par les opérations de l'agriculture; et on ne peut pas supposer qu'il ressemble exactement à l'ancienne plante sauvage telle qu'on la trouve encore dans certaines terres incultes. Mais nous n'avons pas assez de renseignements pour prouver que la Sicile est le pays où l'on a découvert, pour la premiere fois, tout le mérite de ce grain, et où tous les autres pays ont appris l'art de le cultiver.

A deux milles de *Lentini* nous passâmes devant *Carlentini*, ville de trois mille habitants, bâtie par Charles-Quint, et presque détruite par un tremblement de terre. On l'avoit placée sur une hauteur, afin qu'elle fût moins exposée aux influences des vapeurs marécageuses. Le pays qui est derriere elle est très agréable, et ressemble aux environs de la nouvelle forêt située dans le midi de l'Angleterre. Les montagnes ne sont pas fort élevées, et sont séparées par des vallons étroits, sauvages, et couverts de bois, traversés par des ruisseaux transparents qui se précipitent des rochers, et sont part-tout ombragés de grands oliviers sauvages. Dans l'espace de peu de milles

le paysage devient beaucoup plus nud, et les montagnes plus élevées. Leur surface est pierreuse, et couverte d'une petite herbe courte et épaisse. Elles offrent peu d'objets pittoresques, si ce n'est dans les endroits où les rochers s'ouvrent pour donner passage aux torrents, et où quelques figuiers sauvages sont suspendus à l'entrée de voûtes ténébreuses. Des hauteurs du pays on jouit d'une multitude de beaux points de vue de tous les côtés, principalement vers le nord-est, où l'Etna, Catane, le détroit de Messine, et la côte d'Italie, bornent l'horizon. Les couches des montagnes des environs de *Lentini* sont de pierres volcaniques ; mais à mesure que j'approchois de la mer, ces couches diminuoient, et enfin étoient remplacées par des concrétions marines. Les troupeaux de moutons, qui errent parmi les pâturages, sont presque tout noirs : les brebis avoient déja fait des petits. J'arrivai alors au point le plus élevé de ce pays, d'où je commandois à toute cette étendue de plaine qui borde le golfe d'Augusta. Le vallon qui est immédiatement au pied des montagnes, est très agréablement planté d'*agrumi*, et distribué en vignobles et en jardins arrosés par des ruisseaux abondants qui font tourner un grand nombre de moulins. Au-delà de cette lisiere si bien cultivée

est une grande étendue de landes tout le long de la mer. Du point où j'étois, Augusta offre un coup-d'œil superbe; elle est située sur une péninsule étroite, au fond d'une baie. Bientôt après nous descendîmes sur la plage pour aller voir un ancien monument appellé *l'Aguglia*, ou *aiguille*, qu'on suppose avoir été construit par Marcellus après la prise de Syracuse (*a*). Ce monument est composé d'un piédestal quarré, de neuf pieds sur chaque face, et consiste en sept assises de pierres : le socle est entier, et il ne reste que quelques traces de la corniche. Sur cette base étoit placé un édifice circulaire, dont huit assises subsistent encore, mais sont fort ébranlées. La partie supérieure fut renversée, en 1542, par un tremblement de terre. Fazzello dit que cet édifice formoit une pyramide; mais comme cet auteur se montre, dans d'autres occasions, très ignorant en architecture, j'aime mieux m'en rapporter aux vestiges du monument. Cette partie, évidemment ronde, indique une colonne de plusieurs pieces, et non une pyramide. On a deux fois essayé de pénétrer dans l'intérieur du piédestal, dans l'espoir d'y trouver un trésor caché; mais comme on n'a pu réussir à l'ouvrir, je con-

(*a*) D'Orville croit que c'est un tombeau.

clus qu'il n'est point creux, et qu'il est de la plus grande solidité.

Sur une montagne à l'ouest est située la ville de *Mililli,* où l'on cultive encore des cannes à sucre.

Près de la mer sont des marais salants. A la pointe de la péninsule de *Magnisi* est une des madragues les plus considérables de la Sicile. A quatre milles de ce monument nous arrivâmes à une chaîne de rochers élevés qui s'étendent de l'est à l'ouest, et qui barrent entièrement la plaine. A leur sommet on voit les ruines des murailles qui entouroient l'ancienne ville de Syracuse. A un endroit appellé *Scala Greca,* il y a un escalier taillé dans le roc pour y monter. On croit que c'est le lieu où étoit située la tour qui fut surprise par les Romains ; ce qui les mit bientôt en possession de la ville, malgré tout le courage des habitants et tous les talents du célebre Archimede (41). Après avoir franchi cette barriere, je traversai une plaine de quatre milles, couverte de pierres isolées, mais distribuée en vignes. J'arrivai alors à la descente qui va au sud, et j'eus le plaisir de voir, d'un seul coup-d'œil, toute la ville de Syracuse et ses environs. L'évêque, qui avoit été prévenu de mon arrivée, eut la bonté de venir au-devant de moi, et de

me prendre dans son carrosse pour me mener occuper un bel appartement dans son palais.

SYRACUSE.

SECTION XLVI.

La renommée de plusieurs états qui ne sont plus n'existe que par les livres et par la tradition ; et la vénération que leur souvenir nous inspire est proportionnée à la sagesse de leurs loix, aux vertus de leurs citoyens, au courage et à la politique avec lesquels ils ont su se défendre et attaquer leurs ennemis. Quelques nations se sont illustrées, quoique leurs vertus et leurs exploits aient été renfermés dans une sphere très étroite, tandis que des républiques ou des monarchies qui ont conquis des royaumes, et ont pénétré jusques dans le sein des pays les plus éloignés pour y chercher la gloire et y faire des conquêtes, n'ont pas laissé le moindre souvenir de leur existence. Syracuse doit être comptée parmi les plus distinguées de ces nations. Elle l'emporta sur presque tous les peuples anciens par sa richesse, par la magnificence de ses édifices, par sa gloire militaire, et la perfection où elle avoit porté les arts et les sciences. Les noms célebres rappellés dans ses fastes s'emparent

encore de notre admiration, quoique les monuments de leur gloire soient, depuis nombre de siecles, effacés par la main du temps.

Dans l'abrégé historique que j'ai mis à la tête de ce voyage, l'histoire de la Sicile est en grande partie celle de Syracuse, et suffit pour donner assez de connoissance des révolutions de cette république, et pour aider à entendre les observations que je vais faire sur son état présent. Ses annales offrent des querelles aussi invétérées qu'interminables entre les différentes classes de citoyens; la ruine de la liberté sous des tyrans, leur expulsion, et leur rétablissement; des victoires remportées sur les Carthaginois, et des efforts glorieux pour venger les droits de l'humanité, jusqu'au moment fatal où la puissance romaine vint tout engloutir. Un repos sans gloire, et une foible existence, furent ensuite pendant plusieurs siecles le partage de Syracuse; et je crois que cet état de tranquillité n'avoit rien de fâcheux, excepté sous des gouverneurs tels que Verrès. Enfin Rome devint à son tour la proie du vainqueur, et des barbares se partagerent ses riches dépouilles. Les Vandales s'emparerent de la Sicile; mais Théodoric, roi des Ostrogoths, la leur arracha bientôt, et, à sa mort, elle tomba sous la puissance des empereurs d'orient. Syracuse

soutint un long siege contre Totila, qui ne put s'en rendre maître ; mais elle ne se défendit pas si bien contre les Sarrasins. Elle tomba deux fois au pouvoir de ces impitoyables ennemis, qui exercerent sur ses malheureux habitants les barbaries les plus atroces. Pendant deux cents ans elle demeura sous leur joug, et le comte Roger y éprouva de leur part une vigoureuse résistance. Elle fut une des dernieres places qui furent soumises par ses armes victorieuses.

L'ancienne ville de Syracuse formoit un triangle, et étoit composée de cinq quartiers (*a*),

---

(*a*) Du temps d'Ausone (dans le quatrieme siecle) on ne comptoit à Syracuse que quatre quartiers. En voici la preuve.

Quis Catinam sileat ? Quis quadruplices *Syracusas?*
Hanc ambustorum fratrum pietate celebrem :
Illam complexam miracula fontis et amnis,
Quà maris ionii subter vada salsa meantes,
Consociant dulces placitâ sibi sede liquores,
Incorruptarum miscentes oscula aquarum.

« Qui pourroit oublier Catane, et ne point parler de « Syracuse, qui est composée de quatre villes ? La pre- « miere est célebre par la piété de deux freres qui s'expo- « serent aux flammes (Anapias et Amphinomus, qui bra- « verent la lave de l'Etna pour sauver leur mere et leur « pere) : l'autre contient les merveilles de cette fontaine

savoir *Ortygie* ou l'*Isle; Achradine,* qui étoit en face de la mer; *Tycha,* qui se joignoit à l'*Achradine,* vers l'est; *Neapolis,* située sur le grand port; et à son extrémité est *Epipole,* quartier sans habitants, mais enfermé dans les murailles. Des rochers élevés, couronnés de remparts, défendoient la ville de tous les côtés, excepté *Neapolis,* dont les murs traversoient la plaine. Selon Strabon, son circuit étoit de cent quatre-vingts stades, qui font vingt-deux milles anglois et quatre perches. J'ai long-temps cru qu'il y avoit de l'exagération dans cette estimation; mais après avoir passé deux jours à suivre la trace des ruines, et en comprenant ce qui a été mangé par la mer, je fus convaincu de son exactitude.

Ortygie est de figure oblongue; elle a environ deux milles de circuit, et est située entre le grand et le petit port. Les Sicules avoient un établissement dans ce lieu avant qu'Archias, avec les Grecs qui l'accompagnoient, arrivât de Corinthe, et les eût contraints de se retirer

---

« et de ce fleuve (Alphée et Aréthuse) qui, coulant sous « les flots salés de la mer ionienne, joignent leurs eaux « épurées, et mêlent ensemble leurs liqueurs, après les « avoir conservées incorruptibles ».

(Note du traducteur.)

dans l'intérieur du pays. Lorsque la population augmenta, au point qu'*Ortygie* ne pouvoit plus contenir le nombre de ses habitants, le petit bras de mer qui la séparoit du continent fut comblé; de sorte qu'elle devint une péninsule. Pendant le triumvirat, Syracuse fut traitée par Sextus Pompée avec la plus grande rigueur; et lorsqu'Auguste l'eut forcé à s'enfuir, on enferma les habitants dans Ortygie et dans la partie d'Achradine qui la joint. Tout le reste de cette ville, la plus magnifique du monde entier, fut entièrement abandonné. Tel étoit son état, lorsque les musulmans s'en emparerent. A cette époque elle fut dévastée de nouveau, et réduite à la seule étendue d'Ortygie. Elle est aujourd'hui bien fortifiée du côté de terre, et les fossés des bastions forment la communication entre les deux ports. Du côté de la mer elle est foible; mais les écueils et les bas-fonds y rendent les débarquements difficiles. C'est une des meilleures forteresses de la Sicile. Malgré cela il me semble qu'elle est commandée par les hauteurs d'Achradine.

Elle contient aujourd'hui environ dix-huit mille ames; ses édifices ne rappellent rien de l'architecture ni de l'opulence de l'ancienne Syracuse. Par-tout ailleurs on les trouveroit passables; mais lorsqu'on pense à ceux qui étoient

jadis élevés dans ce même endroit, ils paroissent alors bien peu de chose. La cathédrale, qui est consacrée à Notre-Dame du Pilier, étoit jadis le temple de Minerve; et sur son sommet étoit une statue de cette déesse, tenant un bouclier large et étincelant. Tout habitant de Syracuse qui s'embarquoit dans ce port étoit obligé, par sa religion, de porter avec lui du miel, des fleurs et des cendres, et de les jetter dans la mer aussitôt qu'il perdoit de vue le saint bouclier. C'étoit pour s'assurer un heureux retour. L'église moderne fait partie de l'ancien temple. On a abattu les murs du sanctuaire, et on n'a laissé de piliers qu'autant qu'il en falloit pour soutenir le comble. Les entre-colonnements du péristyle sont murés.

Ce temple étoit de cet ancien ordre dorique alors en usage dans toute la Sicile. Ses dimensions extérieures étoient de 185 pieds de long sur 75 de large. Les colonnes sont sveltes; elles ont vingt cannelures, et ont à leur base cinq pieds six pouces; leur hauteur, y compris le chapiteau, et un petit socle qui leur tient lieu de base, est de trente-deux pieds neuf pouces.

Le portique et le frontispice ont été détruits et ruinés par un tremblement de terre, et on a mis à la place une façade qui fait peu d'honneur

au talent de l'architecte. Il s'est servi d'un ordre corinthien totalement différent du style de l'intérieur, l'a chargé de tant d'ornements frivoles, et l'a subdivisé en tant de petites parties, qu'il ne produit aucun effet, n'ayant ni grandeur, ni symmétrie, ni goût. Il existe aussi, près de l'église de saint Paul, quelques vestiges du temple de Diane, qui ne sont pas bien curieux. Ce sont les seules ruines que j'aie trouvées dans Ortygie; et je fus même surpris d'en trouver autant dans un lieu si souvent dévasté par l'ennemi, et si souvent bouleversé par des tremblements de terre. Il y en eut un horrible dans le seizieme siecle, mais qui fut encore peu de chose auprès de celui de 1693. Le 11 janvier la terre trembla pendant l'espace de quatre minutes, et renversa presque toutes les villes de Sicile situées sur les côtes de l'est. Le quart des habitants de Syracuse périt sous les ruines des maisons; *Augusta* fut renversée de fond en comble, et la moitié de ses habitants fut écrasée : mais Catane souffrit encore davantage. En un mot il périt en Sicile plus de soixante mille ames dans cette horrible catastrophe.

Le quai est petit, et cependant je crains qu'il ne soit plus que suffisant pour le commerce de ce port. Tout auprès est une grande piece d'eau

séparée de la mer par une muraille, et presque entourée de maisons de tous les autres côtés. L'eau n'en est pas tout-à-fait salée, mais seulement saumâtre, et ne peut servir à d'autre usage qu'à la lessive. Cette piece d'eau est la fontaine d'Aréthuse tant vantée, dont le nom est connu de tous ceux qui connoissent les poëtes. La fable de cette nymphe et d'Alphée, son fidele amant, l'excellence de son eau et les charmes de sa situation, sont des sujets sur lesquels les poëtes anciens et modernes ont donné carriere à leur imagination, et ont exercé leur plume.

Mais hélas ! qu'elle est changée ! les décombres ont bouché ses sources salutaires. Les flots se sont fait passage à travers les rochers brisés par tant de tremblements de terre, et on n'y voit pas un seul poisson. On l'a vue quelquefois tout-à-fait à sec à la suite d'un tremblement de terre, et d'autres fois ses eaux ont été entièrement teintes par des corpuscules émanés de la terre. Il est probable que sa source est placée dans les montagnes voisines. Non seulement la fontaine Aréthuse, mais tous les autres objets qui l'environnent, inspirent un sentiment douloureux, lorsque l'on compare le triste état de ce qui en existe maintenant, à l'état florissant des beaux jours de Syracuse. Les anciens nous ont laissé

des descriptions pompeuses du commerce que faisoit ce port si bien situé, de l'opulence (*a*) presque incroyable de ses citoyens, et des édifices somptueux pour lesquels ils prodiguoient une grande partie de leurs richesses. J'avois déja vu les sites déserts de plusieurs grandes villes anciennes, et alors j'avois toujours gémi sur leurs ruines; mais je n'ai jamais éprouvé un sentiment de pitié et de regret aussi vif et aussi pénible qu'en parcourant les ruines de Syracuse.

SECTION XLVII.

J'ALLAI ensuite à l'Achradine, qui couvroit deux plaines assez spacieuses, dont la premiere est au niveau de l'isle, et la seconde, qui en est séparée par une muraille naturelle de rochers, est située sur les mêmes hauteurs que *Tycha*. Comme je sortis de chez moi de grand matin, dans l'intention de passer toute la journée dans la vieille ville, je me proposai d'en faire le tour, et de mesurer et dessiner chaque objet qui en

---

(*a*) Il étoit ordinaire, chez les anciens, lorsque quelqu'un vantoit ses richesses, ou celles d'un autre, de lui répondre par ce sarcasme, qui avoit passé en proverbe : « Tout cela ne fait pas la dixieme partie de la fortune d'un « Syracusain ». (Note de l'auteur.)

vaudroit la peine. Dans la plaine d'en-bas se trouve l'église de S. Jean, l'une des églises les plus anciennes de la Sicile. C'est dans cette église qu'est placée l'entrée des vastes catacombes où les anciens Syracusains enterroient leurs morts. On croit que, dans les temps de persécution, les premiers fideles s'assembloient secrètement dans ce lieu, et y ensevelissoient leurs morts. Les piliers de l'église sont du gothique le plus vieux, le plus lourd et le plus simple, et les murs sont barbouillés des plus détestables peintures. Je me hâtai de descendre dans les catacombes. Elles forment des rues qui sont taillées dans une couche de pierre molle formée de dépouilles marines; elles se croisent en différentes directions, et sont percées avec encore plus de soin et de régularité que celles de saint Janvier à Naples. Celles de Rome ne peuvent se comparer ni aux unes ni aux autres. De distance en distance on trouve de grandes salles circulaires, revêtues en stuc, et percées au sommet pour laisser entrer l'air et la clarté. Dans les côtés on a taillé des niches pour déposer les corps, et dans le plancher on a creusé des tombes de toutes les grandeurs, dont quelques unes sont si petites, qu'on ne pouvoit y placer qu'un chat ou un petit chien. Dans quelques unes de ces niches on trouve

jusqu'à vingt cercueils l'un devant l'autre. Plusieurs fois on y a trouvé des squelettes qui avoient dans la bouche une piece d'argent. J'ai vu une médaille d'or, du temps d'*Icetas* (42), qu'on venoit d'ôter de la bouche d'un corps trouvé dans une de ces tombes.

De là je vins à un couvent de capucins situé sur la hauteur. Leur église est un bâtiment élégant et léger. En montant à ce couvent on ne découvre ni arbres ni verdure, et seulement un rocher triste et pelé. On ne s'attend pas à trouver bientôt après des vergers spacieux qui rapportent à ces moines un revenu fort honnête. Rien n'est plus singulier que l'aspect des jardins de ce couvent. Ils sont placés dans des excavations d'où l'on a tiré des pierres pour construire l'ancienne ville. J'y descendis par une rampe. La vue y est bornée de tous côtés par des murailles d'une grande hauteur, et qui sont fort délabrées, soit qu'on leur ait donné cette forme exprès en les taillant, ou qu'elles aient été rongées par l'air corrosif de la mer. Il y en a de grandes masses qui sont détachées, et qui ont roulé sur la plateforme qui est au bas, où elles ne contribuent pas peu à achever ce tableau sauvage, mais imposant. Le fond de l'excavation est couvert d'un bois épais d'arbres, dont quelques uns sont chargés

des fleurs les plus parfumées, et des plus beaux fruits. Je fus enchanté de leur variété, de leur vigueur, et de l'éclat de leur feuillage. Les branches menues des pâles oliviers étoient entremêlées avec les sommets touffus des orangers, des limonniers, des bergamotiers et des cédrats; et la teinte douce de l'amandier, en pleine fleur, formoit un contraste agréable avec les bourgeons rougeâtres des grenadiers prêts à s'épanouir. Les jardiniers ont multiplié et diversifié ces fruits avec beaucoup d'art, par des greffes et des boutons. Ils n'en ont pas moins varié le goût et la couleur. Un des moines m'apporta un fruit moitié orange et moitié cédrat.

Il y a plusieurs tombeaux dans ces carrieres, et quelques parties saillantes du rocher sont taillées en anneaux, ce qui m'a fait penser que, lorsqu'on a cessé de tirer de la pierre de ces carrieres, on les a converties en prisons.

Les souterrains du couvent ont la propriété de dessécher les cadavres en peu de temps; après quoi on les habille en religieux, et on les place, comme des statues, dans des niches taillées dans les murs d'un souterrain.

Je gagnai ensuite le bord de la mer, où l'on ne trouve aucun vestige d'antiquité, si ce n'est quelques degrés, et un petit nombre d'assises de

pierre. Dans cette plaine étendue, jadis le quartier le plus peuplé et le mieux bâti de Syracuse, il ne reste aucune trace de maisons, de temples ni de monuments. Il est difficile de concevoir ce qui a pu faire disparoître si complètement les matériaux qui avoient servi anciennement à une ville considérable : car, quoique les pierres soient molles et friables, elles ne le sont pourtant pas assez pour que le contact de l'air ait pu les réduire en poussiere ; et à plusieurs milles de Syracuse, il n'y a ni travaux ni bâtiments qui auroient pu en employer la dixieme partie. La mer a miné le rivage, et en a emporté la partie sur laquelle étoient bâties les murailles.

SECTION XLVIII.

Au fond de la baie de *Magnisi,* jadis *Tapsus,* près du port de *Trogili,* maintenant *Stentino,* finissoit l'Achradine, et commençoit *Tycha.*

Le mur extérieur, élevé par Denys le jeune, existe sans interruption pendant plusieurs milles, en suivant toutes les sinuosités de la montagne depuis *Scala Greca,* par où j'entrai dans cette antique enceinte. A peu de distance de ce lieu j'arrivai à une seconde porte dont la majeure partie est encore sur pied. De là je suivis les traces d'une rue que je distinguai par les marques

que les roues avoient laissées dans le roc, et par des trous faits au milieu de la voie par les pieds des chevaux; ce qui prouve que les voitures dont on faisoit le plus d'usage étoient tirées par des chevaux attelés l'un devant l'autre: je trouvai les mêmes marques par-tout où je pus distinguer des vestiges de rues. Les champs qui sont en dedans de la ville, près des murailles, sont couverts d'énormes tas de pierres, et en dehors un talut verd s'étend depuis le pied des rochers jusques dans la plaine : par-tout il est planté de vieux oliviers d'une grande hauteur.

Au promontoire, où une pente douce conduit dans l'intérieur d'*Épipole* par un bois très épais, je distinguai les restes d'un grand chemin. Je présume que c'étoit de ce côté qu'étoit la partie des murailles appellée *hexapylum,* parcequ'elle contenoit six portes. Un peu plus loin la montagne se rétrécit, et est presque entièrement couverte par les ruines d'une forteresse qui étoit probablement celle d'*Euryalus.* Ces décombres sont amoncelés sur différents monticules d'où l'on découvre tout le pays des deux côtés de Syracuse. Au nord l'œil se perd dans une immense plaine qui borde le rivage de la mer jusqu'au pied du mont Etna, dont l'énorme cône s'éleve avec une majesté inexprimable; et à droite et à gauche de

cette montagne on apperçoit celles d'Italie, que l'on prend pour des nuages. Au midi le coup-d'œil est différent, mais non moins enchanteur. La ville de Syracuse semble flotter sur la surface des eaux, et garder l'entrée de son superbe port. Vis-à-vis est la péninsule de *Plemmyria*, qui ferme le port du côté opposé à la ville, et au-delà on découvre une vaste étendue de mer jusqu'au cap *Passaro*. Les montagnes de *Noto* bornent la vue au sud-ouest; et jusqu'au pied de ces montagnes le pays offre une plaine aussi riche qu'unie, bien plantée, et arrosée par les eaux de l'*Anapus*, qui y forme mille détours.

C'est dans cet endroit que se terminoit Épipole (*a*), et par conséquent la ville de Syracuse; mais les rochers s'avancent encore à deux milles à l'ouest, et s'y terminent en un plateau élevé, auquel on a donné le nom de *Belvedere*, à cause de la vue ravissante qu'il offre. Ce ne fut que sous le regne de Denys l'ancien qu'Épipole fut renfermée en dedans des murs de Syracuse. Il employa tant de bras, de voitures et de bêtes de somme, et récompensa si libéralement les ouvriers qui montroient le plus d'activité, que,

(*a*) Cluvier pense qu'Épipole s'étendoit jusqu'à *Belvedere*.

dans l'espace de vingt jours, on acheva la muraille en grosses pierres de taille, sur une étendue de trois milles et six perches ; après quoi l'on démolit celles qui séparoient ce quartier de celui de *Tycha* et de *Neapolis*, comme étant désormais inutiles.

Je continuai ensuite ma tournée en sens contraire, en suivant les murailles qui renfermoient la ville au midi. Parallèlement aux ruines de ces murailles, qui ne sont pas aussi distinctes que celles que je venois de quitter, coule un ruisseau qu'on a conduit, par des canaux souterrains, depuis *Monte Crimite*. On l'avoit caché ainsi exprès, jusqu'à son entrée dans la ville, de crainte que l'ennemi ne le découvrît, en cas de siege, et ne le détournât.

Un peu après l'endroit où étoit situé le château de *Labdalum*, dans *Tycha*, l'eau sortoit de dessous terre ; sous les ruines de ce château est une carriere appellée *les latomies* (*a*). Près de ce lieu plusieurs rues se croisoient ; mais on n'y trouve aucun vestige de bâtiments. J'apperçus deux espaces applanis, de forme oblongue, et profondément taillés dans la pierre. Je soup-

(*a*) Les auteurs ne sont pas d'accord entre eux si c'étoit dans ces latomies, ou dans celles de Neapolis, que Denys renfermoit ses ennemis. (Note de l'auteur.)

çonne qu'ils ont été les fondations d'une partie d'un temple, ou de quelque autre monument. Laissant ensuite la muraille à quelque distance sur ma droite, je suivis le cours du ruisseau, qui, dans ce lieu, est conduit par un aqueduc élevé sur des arcades, d'où l'eau tombe avec une grande impétuosité, fait tourner quelques moulins, et ensuite va se précipiter, du haut des degrés de l'ancien théâtre, dans le quartier de *Neapolis*. Comme la majeure partie de ce théâtre étoit taillée dans le roc vif, il a été peu endommagé par les ravages du temps; mais tout ce qui étoit bâti sur ses fondations est disparu. Ce qui en reste forme le coup-d'œil le plus singulier; car les marches, qui sont blanches, sont à moitié cachées par des buissons de diverses especes. Quelques peupliers élevés agitent leur sommet au-dessus de la ruine, et les eaux forment de superbes chûtes d'un rocher à l'autre. Dans le temps que ce théâtre étoit entier, on arrivoit de plain pied aux gradins supérieurs, en venant de *Tycha*. *Achradine* étoit de niveau avec ceux du milieu, et les spectateurs qui venoient d'*Ortygie* et de *Neapolis* étoient obligés de monter. Deux larges rampes, formant un demi-cercle, et taillées dans le roc, venoient se réunir au théâtre, et offroient une communication commode entre la ville haute

et la ville basse. De chaque côté on avoit taillé des niches sépulcrales, et on trouve encore dans quelques unes les corps qu'on y avoit déposés. Sur la muraille du corridor, qui tournoit tout autour, et qui séparoit les sieges, sont deux inscriptions, dont l'une est fort endommagée ; les lettres grecques ΑΑΚΕΟΦΙΝ sont lisibles, peut-être faisoient-elles partie du nom de l'architecte : l'autre, dont les caracteres sont très distincts, offre ces deux mots ΒΑΣΙΛΙΣΣΑΣ ΦΙΛΙΣΤΙΔΟΣ, reine dont l'histoire ne fait aucune mention, quoiqu'on trouve fréquemment des médailles d'argent (*a*) qui la représentent. C'est un sujet

(*a*) L'auteur du voyage en Sicile et dans la grande Grece (le baron de Riedesel) regarde cette inscription comme trop parfaite pour être d'une aussi haute antiquité, et prétend que les caracteres ne ressemblent pas à ceux des premiers siecles de la Grece. Il dit aussi que les médailles ne contiennent que les deux lettres initiales B et Φ, quoique j'aie en ma possession une médaille où les mots Βασιλισσος Φιλιστιδος sont écrits tout au long. Le tyran dont elle est supposée avoir été la femme, ne mourut que 368 ans avant J. C., et par conséquent plusieurs siecles après que les arts eurent commencé à fleurir dans la Grece. Je ne puis concevoir d'ailleurs à quoi auroit pu servir d'avoir supposé cette inscription. Si l'auteur de cette imposture avoit eu à cœur de faire connoître cette reine, il auroit dit quelque chose de sa famille et de son histoire. (Note de l'auteur.)

de contestation, de savoir si elle étoit reine de Syracuse, ou bien de quelque autre pays. Mais le comte *Gaëtani de la Torre*, très savant antiquaire, et directeur du college de Syracuse, qui le premier découvrit ces inscriptions, croit qu'elle étoit fille de Philiste, et femme de Denys l'ancien.

Il ne reste plus de vestiges du *proscenium*, les pierres ayant été employées dans les fortifications de la ville, quoiqu'on fût entouré de carrieres, d'où il auroit été tout aussi aisé de tirer de la pierre : et cependant les ingénieurs du temps de Charles-Quint n'hésitoient pas à qualifier de barbares les Goths et les Sarrasins!

Étant alors auprès de l'isle, j'entrai dans la grande latomie qui est sur la lisiere du quartier de Neapolis. C'est un lieu très extraordinaire, et composé d'une cour spacieuse, où le roc forme une muraille d'une très grande hauteur; il a été taillé de maniere que la partie supérieure avance considérablement, afin qu'il ne fût pas possible de l'escalader. Près du sommet du rocher est un canal qui conduit dans la ville une partie des eaux de l'aqueduc, et qu'on pouvoit, avec la plus grande facilité, détourner et faire couler dans les latomies. Dans le centre de la cour est un énorme rocher isolé, sur lequel sont les rui-

nes d'un corps-de-garde. De grandes cavernes pénetrent jusques dans le cœur du rocher, et servent de salpêtrieres et de corderie. Mais ce qui mérite le plus d'attention, et qui a donné le nom à cet endroit, est l'excavation qui est dans le coin nord-ouest, et connue sous le nom d'*Oreille de Denys*. Elle a dix-huit pieds de large, et cinquante-huit de haut ; et en pénétrant dans le cœur de la montagne, elle prend la forme d'une grande S. Les côtés sont parfaitement polis ; et le dessus, qui est plafonné, se rétrécit graduellement dans la forme d'une arcade gothique. Sous l'arête de cette arcade est une rainure que l'on suppose avoir servi à recevoir les paroles de ceux qui parloient dans la voûte, et à les conduire dans un tuyau qui venoit se rendre à une petite loge placée au-dessus, où elles se répétoient fort distinctement. Mais cet endroit ayant été trop ouvert et étant trop délabré, a perdu cette vertu, ainsi que l'ont vérifié ceux que l'on y a descendus par une corde. Il y a au milieu de la caverne un espace qui ressemble à une chambre, et le bout de la caverne est arrondi. Lorsqu'on a examiné cet endroit avec attention, il est impossible de douter qu'il n'ait été construit pour servir de prison et de lieu d'espionnage. On a taillé des anneaux dans les

angles des murs, qui servoient sans doute à attacher les prisonniers les plus criminels. A l'entrée de la grotte l'écho est très fort : le déchirement d'un morceau de papier fit autant de bruit que si on avoit frappé fortement avec un bâton sur une planche ; l'explosion d'un coup de fusil fit un bruit semblable au tonnerre, et la vibration dura quelques secondes : mais, en entrant plus avant dans la grotte, ces effets cesserent. J'ai lu, dans un auteur sicilien du dernier siecle, qu'un célebre musicien avoit composé un canon à deux voix, et que, lorsqu'on le chantoit dans cette caverne, il sembloit qu'il y en avoit quatre.

SECTION XLIX.

Tout contribuoit à rendre agréable mon séjour à Syracuse : mon appartement étoit commode et recherché ; ainsi les moments que je passois chez moi s'écouloient délicieusement. Le temps étoit beau, et les personnes que je vis chez l'évêque étoient aimables et instruites. Ce prélat, qui est de la maison des *Alagona* de Syracuse, soutient son état avec dignité, et se livre avec tant d'assiduité à l'exercice de ses fonctions épiscopales, qu'il se permet à peine une heure de repos dans toute une journée. Sa conversation est agréable, quoiqu'un peu sérieuse. Toute

sa société a la même tournure d'esprit, et il y en a dans le nombre qui ont une érudition profonde. L'abbé *Synesio*, le premier de ses grands vicaires, est auteur de plusieurs dissertations de théologie et de biographie.

Le territoire de Syracuse produit plus de quarante especes de vin. Le miel que l'on recueille dans les montagnes est clair comme de l'ambre, et a la saveur la plus délicieuse. Les végétaux y sont parfaits, sur-tout les broccolis, qui y viennent à une hauteur prodigieuse.

Syracuse est le climat le plus doux, pendant l'hiver, que j'aie jamais rencontré. A l'exception de deux ou trois jours d'un vent d'est un peu piquant, tout le reste de l'hiver est véritablement ce que nous autres malheureux habitants du nord appellerions printemps. Mais pendant l'été, les marais qui sont au bout du port (*a*) exhalent des vapeurs très mal-saines et très dangereuses pour ceux qui habitent la ville. Sans doute il en a toujours été de même; car, suivant l'histoire de la fondation de Syracuse, l'oracle d'Apollon donna à Archias, et à un autre chef des Grecs, le choix de deux établissements, dont l'un devoit jouir d'une grande puissance, mais

(*a*) Ces marais s'appelloient anciennement *Syraca Palus*, et ont donné leur nom à la ville.

d'un climat mal-sain, et l'autre d'une médiocre fortune, mais d'une situation salubre : Archias choisit le premier; et Miscellus, fondateur de Crotone, préféra le dernier. Ce fut dans ces marais que toute l'armée carthaginoise, qui étoit venue pour délivrer Syracuse assiégée par les Romains, périt par des fievres malignes, sans qu'il s'en échappât un seul.

Le 16 janvier, les vignes que, dans ce pays, l'on taille de fort près, avoient poussé de nouvelles feuilles, les jardins étoient parés de fleurs, et on cueilloit déja des amandes. On vendoit au marché des cannes de sucre préparées pour être mangées. On a le sel à-peu-près pour rien; car j'ai vu les pauvres habitants en emporter, des marais salants, autant qu'ils en vouloient, sans que personne les en empêchât.

Un matin, de bonne heure, je louai un bateau, et je traversai le grand port, qui a plus de cinq milles de tour. Strabon lui donne quatre-vingts stades, qui font dix milles; mais c'est probablement une erreur de copiste. Nous gouvernâmes vers l'embouchure de la riviere d'*Anapus*, qui est à deux milles de l'isle. Syracuse, vue de ce lieu, fait le plus grand effet. Les hauteurs de l'ancienne ville s'élevent majestueusement au-dessus d'un bois épais qui couvre le ri-

vage, et au sud de cette belle nappe d'eau s'éleve le promontoire nud et escarpé de *Massa Oliveri*. L'isthme par lequel il communique à la terre est orné d'un rang de grands arbres et de quelques masses irrégulieres ; et plus loin, des arbres et quelques maisons isolées sont répandus sur un côteau agréable qui se prolonge jusqu'au bord de la mer. Je débarquai de l'autre côté de la riviere pour examiner les ruines du fauxbourg d'Olympie. Il n'en reste plus guere que deux fûts mutilés de colonnes cannelées, qui sont placées très loin l'une de l'autre. Elles ont dix-neuf pieds six pouces de tour au bas, et n'ont que seize cannelures. Elles sont posées sur une plinthe de deux degrés, de dix-huit pouces de haut chacune. Dans le dernier siecle il restoit encore sept colonnes tout entieres. Elles appartenoient au temple de Jupiter olympien, que Gélon enrichit, il y a environ 2500 ans, des dépouilles des Carthaginois.

Nous remontâmes ensuite la riviere, qui est très claire et profonde. Au midi le pays s'éleve ; mais au nord c'est une plaine marécageuse d'une grande étendue. La riviere serpente au travers de broussailles de papyrus (*a*).

(*a*) On verra une description exacte du papyrus dans le voyage de M. de Non.

Nous quittâmes la riviere, et en remontâmes une autre plus petite qui s'y jette en coulant du midi au nord. La quantité de plantes aquatiques qui y croissent retardoit notre marche, et rendit d'autant plus ennuyeux un voyage de six milles que nous y fîmes, que le peu d'élévation du pays, et l'épaisseur des arbres qui bordent cette petite riviere, m'empêchoient de rien voir. Nous arrivâmes enfin à sa source. Elle sort d'un étang circulaire, d'environ vingt pieds de diametre, et de vingt-huit pieds de profondeur ; ce que je vérifiai au moyen d'une sonde, quoique Fazzello et tous ceux qui en ont parlé depuis prétendent qu'on n'y trouve pas de fond. L'eau est claire comme du crystal, et très poissonneuse ; je distinguai sous l'eau le bouillonnement de la source qui produit cet étang. Il est connu aujourd'hui sous le nom de *Pisma*, et est fort éloigné des montagnes. Après sa jonction avec un autre ruisseau qui sort du *Pismotta*, étang absolument semblable à l'autre, il forme une nappe d'eau assez considérable. La *Pisma* étoit jadis consacrée à la nymphe Cyané. Ce fut dans cet endroit que Pluton frappa la terre avec son sceptre, et se précipita dans les régions infernales avec la belle Proserpine, qu'il avoit enlevée dans les plaines émaillées d'Enna. La nymphe voulut l'arrêter ;

mais le dieu courroucé, pour l'en punir, la transforma en fontaine. Plutarque raconte une autre histoire de Cyané; mais comme elle est moins ingénieuse, je m'en tiendrai à la fiction des poëtes sur l'origine de cette fontaine.

A mon retour à Syracuse l'évêque me fit montrer le camée de sainte Lucie, faveur difficile à obtenir, attendu qu'il est attaché au cou de sa statue, qui est toujours renfermée sous clef. C'est une très grande et belle pierre de plusieurs teintes, et elle représente trois têtes d'hommes. La premiere, d'un blanc jaunâtre, est une tête d'empereur; son air est sévere: il porte une couronne de laurier; ses cheveux frisés viennent se joindre à sa barbe, et ses *chlamys* sont boutonnées sur son épaule. La seconde tête est d'un rouge terne, et représente un Africain: sa chemise serrée sur le cou, son petit manteau, ses levres épaisses, et son nez applati, sont les caracteres qui le font reconnoître. La troisieme, qui est parfaitement blanche, est une tête de vieillard ayant les cheveux lisses, les yeux éteints et la levre inférieure qui touche à son nez. Quelques connoisseurs, voulant faire sans doute un calembourg sur la couleur de ces trois têtes, prétendent y reconnoître Sévere, Pescennius Niger, et Albinus; d'autres les appellent les sages de l'orient.

VOYAGE A MESSINE.

SECTION L.

Le 20 janvier je partis de Syracuse, et dirigeai mon voyage droit au nord, en passant pendant plusieurs milles par le pays que j'avois déja traversé. Mon premier gîte fut *Augusta.* Elle est éloignée de Syracuse de dix-huit milles par le chemin de terre; mais elle n'en est qu'à neuf en y allant par mer. Ce chemin est encore alongé par la nécessité où l'on est de chercher des gués sur deux rivieres qui ne sont pas guéables près de leur embouchure. Le pays qui borde ces rivieres des deux côtés est très beau; et la vue d'*Augusta,* située au fond d'une vallée, dans laquelle serpente un ruisseau, est singulièrement pittoresque. Cette ville, bâtie par l'empereur Frédéric II, près des ruines de *Mégare hybléenne,* ville grecque, couvre une petite péninsule fort basse, qui communique à la terre par une longue chaussée; des deux côtés sont des marais salants très étendus. Cette péninsule, qui avance dans la mer, forme un très beau port qui s'ouvre au midi, mais que différentes pointes de la côte mettent à l'abri du vent et de la grosse mer. Il a presque par-tout neuf brasses d'eau.

Une citadelle délabrée défend la porte de terre, et trois forts bâtis sur de petites isles défendent l'entrée du port. Le pays qui borde le rivage opposé offre des cultures très agréablement diversifiées.

L'ordre de Malte, qui a plusieurs commanderies près de *Lentini*, a établi à *Augusta* des magasins de vivres à l'usage de ses galeres, qui naviguent continuellement dans ces parages; ce qui donne un peu d'activité à cet endroit, qui est à peine remis des ravages causés par le tremblement de terre de 1693. Plus du tiers des habitants fut écrasé, à cette époque, par la chûte des maisons. Les secousses avoient tellement ébranlé la terre, qu'il en sortit des vapeurs sulfureuses qui mirent le feu au magasin à poudre placé dans la citadelle, et dont l'explosion mit le comble à la désolation. Les forts situés près de la mer furent ébranlés jusques dans leurs fondements, et le phare fut entièrement renversé dans la mer (*a*).

Depuis cette affreuse époque, la ville a été rebâtie sur un plan régulier, et on a eu soin de

(*a*) On m'a assuré que la population actuelle de cette ville monte à 16000 ames, quoique le dernier dénombrement n'ait monté qu'à 9205. Je ne puis rendre raison de cette énorme différence. (Note de l'auteur.)

ne pas trop élever les maisons, afin de prévenir de nouveaux malheurs si elle venoit à éprouver encore un semblable fléau.

L'après-midi toute la ville étoit en mouvement pour assister à la procession de saint Sébastien, l'un des saints favoris des Siciliens. On l'invoque particulièrement pour les enfants qui ont des hernies. Les cures miraculeuses qu'il opere se font de la maniere suivante. L'énorme échafaud sur lequel on place l'image de ce saint est couvert d'enfants affligés de cette maladie, et les habitants le portent ensuite sur leurs épaules par toute la ville, et se disputent sérieusement l'honneur de porter ce saint fardeau. Les pauvres enfants jettent les hauts cris de la peur qu'ils ont de tomber ; cette circonstance, et l'impression que la majesté du spectacle fait sur les esprits, contribuent, à ce que m'ont appris des gens du lieu, à resserrer les parties affligées, de maniere à paroître plus petites qu'à l'ordinaire. Mais de peur que le mouvement et la crainte n'opérassent pas assez puissamment, le chirurgien chargé de visiter ces enfants, et de certifier leur cure, ne manque jamais de donner à chacun un bon soufflet avant de commencer son examen ; par ces moyens les choses tournent toujours à l'honneur du saint.

Le jour étoit beau ; mais il souffloit un vent d'est piquant qui me donna occasion de remarquer la parure d'un gentilhomme qui me parut être un des principaux acteurs de cette scene. Il portoit un habit de taffetas sans doublure ; et quoique les Siciliens soient extrêmement sensibles au plus petit froid, il brûloit tellement de dévotion, que l'air ne parut faire aucune impression sur lui.

Le lendemain nous partîmes de très grand matin, et continuâmes notre route droit au nord, en traversant le promontoire élevé de *Santa Croce.* Le terrain est fort raboteux, mais cultivé avec beaucoup d'industrie. Aussitôt que nous fûmes arrivés au nord de la montagne, du côté qui fait face à l'Etna, je remarquai que toutes les pierres n'étoient que des morceaux de lave noire. Nous descendîmes au rivage de la baie de Catane, à l'angle sud-ouest, près de *la Brucca,* qui a un *caricatore* peu considérable, et nous nous rafraîchîmes à un petit cabaret nommé *Agnuni.* Tout auprès sont des fondations et quelques parties des murs d'une très grande église gothique commencée par Frédéric II, et qui est demeurée imparfaite, soit à cause de sa mort, ou par l'insalubrité de l'air. C'est près de ce lieu que les antiquaires ont placé l'*emporium* de *Léontium.*

Dans les champs voisins on trouve une grande quantité de rue et de lupins. Le pays étoit déja paré de sa robe de printemps. Le myrte, le chevre-feuille et le rosier sauvage, étoient déja en fleurs; et au milieu d'elles une iris d'une couleur brillante de soufre, mouchetée de pourpre, se faisoit singulièrement remarquer.

De ce lieu nous suivîmes les dunes pendant plusieurs milles, et traversâmes à gué la riviere de *Lentini* à l'endroit où elle se décharge dans la mer. La sécheresse avoit été si longue, que nous n'y trouvâmes presque point d'eau.

Une immense plaine s'étend dans l'intérieur du pays, et jusqu'au bord de la mer, où il y a plusieurs étangs et marais couverts d'oiseaux aquatiques et sauvages, de différentes especes. Nous tuâmes une quantité considérable de canards, de bécassines et de plongeons, qui partoient de tous les côtés à mesure que nous passions. Je n'ai jamais vu de lieu plus agréable, pour un amateur de la chasse, que ces *foggie*, nom que les Siciliens donnent aux marais sur le bord de la mer. Ils sont très fréquentés des chasseurs. Nous entendions à tout moment des coups de fusil; et de quelque côté que nous regardassions, nous voyions toujours la fumée s'élever dans ces marais. Mon conducteur, qui avoit souvent assisté

à de pareilles parties de plaisir, m'apprit qu'il étoit très ordinaire de barboter dans ces marais ayant de l'eau jusqu'à la ceinture, et cela dans le cœur de l'hiver, temps où ils sont remplis d'eau; les bancs empêchent les bateaux d'y passer. Les chasseurs traînent avec eux une couple de paniers vernis pour y mettre leurs munitions et le gibier qu'ils tuent, tandis que leurs chiens nagent devant eux, ou battent les bords des marais pour faire partir les oiseaux, ou pour apporter ceux qui sont tués. La chasse aux filets n'est pas moins agréable et utile que celle à tirer. Mais aussitôt que le ciel entre dans le signe du lion, ce pays devient l'empire de la mort : des fievres de l'espece la plus maligne s'emparent des malheureux qui ont l'imprudence de passer la nuit auprès de ces marais, et il y en a fort peu qui se tirent de cette cruelle maladie.

Nous quittâmes les marais pour nous enfoncer dans une superbe plaine couverte de la plus abondante moisson, mais où il n'y a ni enclos ni arbre. Il n'y a point de pays qui semble plus propre à nourrir de nombreux colombiers, et nulle part aussi on n'en trouve autant. Les pigeons sont en si grand nombre, qu'on les regarde comme étant plus à charge qu'utiles : ainsi les tire qui veut. Le soldat de mon escorte en

tuoit tant qu'il pouvoit, et même un jour il s'arrêta devant une cabane pour tirer sur une bande de ces oiseaux qui étoient sur le toit. Le muletier alla les ramasser, et le propriétaire de la maison le voyoit faire sans s'en embarrasser le moins du monde. Ma petite troupe se régala de cette chasse pendant plusieurs jours ; mais ce qu'on trouva bien meilleur, ce fut une pie que je tuai.

Les maisons des paysans ne sont que de petites huttes en forme de cônes, couvertes de chaume, et qui restent abandonnées, à ce que je crois, pendant une partie de l'année. C'est dans cette immense plaine que coule *la Giarretta,* l'une des plus grandes rivieres de l'isle. Elle est profonde et trouble. Nous la passâmes dans un bac connu en Sicile sous le nom de *Giarretta,* d'où est venu le nom moderne de cette riviere qui se nommoit *Symaethus.* Nous traversâmes une grande étendue de terres cultivées, dont le sol est un limon sablonneux ; après quoi nous descendîmes vers le rivage, et nous arrivâmes bientôt après à cette horrible couche de lave que vomit l'Etna en 1669. Elle couvrit la majeure partie de Catane, combla son port, et s'éteignit enfin dans le sein des flots. Elle est encore noire comme du charbon, et dure comme du fer. Il ne

paroît aucune trace de végétation sur sa surface stérile. Nous entrâmes dans Catane par un arc de triomphe bati par assises alternatives de lave et de pierres.

SECTION LI.

Le prince de Biscaris, à qui j'étois recommandé, et qui mérite si bien que tous les voyageurs qui ont fréquenté sa maison rendent témoignage à ses qualités aimables, voulut bien se charger d'être mon *Cicerone*.

Si ma foible voix pouvoit ajouter quelque chose à sa réputation, si bien méritée, de bienfaisance, d'hospitalité, et d'amour pour l'antiquité, je m'empresserois de confirmer les témoignages qu'en ont donnés ceux qui ont écrit avant moi; et je ne saurois regarder leurs éloges comme outrés, lorsque je considere les sentiments nobles et patriotiques qui l'ont porté à rassembler et à conserver avec tant de soin les monuments épars de l'ancienne splendeur de sa patrie; combien lui et sa famille se montrent au-dessus des préjugés de leurs concitoyens; combien il est versé dans plusieurs branches de littérature, et avec combien de bonté, d'affabilité et de cordialité il reçoit toutes les personnes qui lui sont recommandées. Sa collection est aussi riche que

nombreuse, sur-tout en vases étrusques, en lampes, et en antiquités de terre cuite. Chaque année il enrichit son cabinet de nouveaux trésors tirés des fouilles de *Camarine*, située dans le *val di Noto*, où ce prince emploie sans cesse un grand nombre d'ouvriers. Une de ses lampes les plus remarquables a la forme d'un chameau portant de chaque côté une amphore placée dans un berceau. Les porteurs d'eau de Palerme se servent encore aujourd'hui d'une pareille invention pour porter de l'eau sur leurs ânes. Parmi les bustes et les statues qu'il possede, il y en a qui sont très précieux par la perfection de la sculpture, et d'autres par la célébrité des personnages qui y sont représentés. Mais le morceau qu'il aime le mieux est un torse d'une divinité de grandeur héroïque, traité dans le plus grand style ; les côtés et le dos sont travaillés avec une vérité étonnante ; les contours et le prononcé des muscles frappent également la vue et le toucher. Les laves et autres productions de l'Etna occupent une grande portion de son cabinet, et un assortiment très curieux des fossiles et minéraux de la Sicile en occupe une autre. Il m'a appris qu'on n'a rencontré jusqu'à ce jour aucune mine d'or dans l'isle. Sa collection de camées et d'intaglio, et celle des médailles romaines et siciliennes, sont

très précieuses. Je lui fus présenté par le chanoine Joseph Recupero, philosophe d'un caractere fort gai, malgré des attaques de léthargie dont il est souvent accablé, et qui probablement le conduiront bientôt au tombeau. Ce chanoine a fait une étude suivie de l'histoire naturelle et des phénomenes de l'Etna, et a acquis la connoissance la plus profonde de ses opérations et de ses productions. Il a publié quelques dissertations sur ce sujet, qui sont remplies d'observations très fines; et dans le temps où je le vis, il étoit occupé à revoir et à préparer pour l'impression une histoire très détaillée de cette montagne. Ses amis craignoient qu'il ne vécût pas assez long-temps pour y mettre la derniere main. Recupero (43) a renoncé à toute prétention sur les honneurs ecclésiastiques, dont il me dit qu'il s'étoit fermé la porte par la trop grande liberté avec laquelle il s'étoit permis de penser et de parler; mais il s'en inquiétoit fort peu, étant résolu de passer le peu de temps qu'il avoit encore à vivre, dans une petite maison de campagne, près de la ville, où son bon ami, le prince de Biscaris, avoit rassemblé tout ce qui pouvoit rendre sa retraite agréable. Sa figure ressemble beaucoup à celle de Socrate, dont il a aussi la bonté et la douce philosophie.

Le prince me conduisit aux ruines de l'ancienne ville, qu'il faut chercher aujourd'hui dans des cavernes sombres, à plusieurs pieds sous terre, à cause des nombreux torrents de laves vomies depuis mille ans par le mont Etna, qui ont malheureusement dirigé leur cours de ce côté.

Sans le rôle que jouent sainte Agathe et l'Etna dans les annales de la ville de Catane, elles auroient bien peu d'intérêt; mais le volcan, en menaçant sans cesse cette ville d'une désolation qu'elle n'a que trop souvent vue se réaliser, fournit à ses historiens un beau champ pour disserter. Ils ont trouvé dans la protection de sainte Agathe de quoi s'enorgueillir assez pour les dédommager de la peine de décrire les affreux phénomenes de l'Etna. J'ai parcouru plusieurs volumes de l'histoire de cette ville, sans y trouver de quoi remplir une page d'événements dignes d'être rapportés, si ce n'est relativement aux explosions de ce volcan. Catane fut fondée par une colonie de Chalcidiens peu après la fondation de Syracuse, et jouit d'une paix profonde jusqu'au moment qu'Hiéron Ier en chassa les habitants, y envoya une nouvelle colonie, et lui donna le nom d'*Etna*. Immédiatement après sa mort la ville reprit son ancien nom, et ses citoyens expulsés

reprirent possession de leurs demeures. Elle fut une des premieres conquêtes des Romains dans cette isle, et la résidence d'un préteur. Pour la rendre digne de cet honneur, ils y éleverent des édifices somptueux dans tous les genres, et y rassemblerent tout ce qui pouvoit satisfaire les besoins du luxe et contribuer aux agréments de la vie. Elle fut ensuite détruite par le fils de Pompée, mais rebâtie avec plus de magnificence qu'auparavant par les soins d'Auguste. Le regne de Décius est célebre, dans son histoire, par le martyre de sainte Agathe, patrone de cette ville : c'est elle que l'on invoque dans tous les dangers et tous les besoins ; et c'est à sa protection que les habitants de Catane se croient redevables de n'avoir pas été ensevelis sous des torrents de lave, ou engloutis par les tremblements de terre. Cependant tous les anciens édifices sont ensevelis sous la matiere volcanique, et presque toutes les maisons, l'église même de la sainte, ont été renversées sous le regne de Guillaume le Bon : vingt mille habitants avec leur évêque furent abymés avant qu'on eût pu tendre le voile sacré de sainte Agathe qui a la vertu d'arrêter les flammes ; et dans le dernier siecle, où les éruptions et les tremblements de terre ont été plus fréquents et plus violents que jamais, Catane a été deux fois renversée.

Le prince de Biscaris n'a négligé ni peines ni dépenses pour pénétrer dans l'ancienne ville. Nous descendîmes dans des bains, des sépulcres, dans un amphithéâtre et un théâtre fort endommagés par les diverses catastrophes qu'ils ont éprouvées. Ils étoient bâtis sur des couches d'anciennes laves, et avec des pierres quarrées de la même substance, qui ne paroissent nullement avoir été mises en fusion par la communication des nouvelles laves. Les *sciarra*, ou morceaux de vieille lave, ont constamment résisté à cette cause, comme les pierres ordinaires, quoique quelques auteurs aient cru que la matiere volcanique, dans son état de fusion, avoit la force de dissoudre la vieille lave, et s'incorporoit avec elle.

Les remparts de Catane, ainsi que le volume d'air chassé par cette lave et arrêté par ces remparts, ont souvent sauvé cette ville de la destruction. Cela est prouvé parceque ces torrents ont changé leur direction à peu de toises des murailles : mais par-tout où elles se sont trouvées renversées ou peu élevées, les laves se sont accumulées jusqu'à une certaine hauteur ; après quoi elles ont coulé, en décrivant une parabole, jusques dans la ville, par-dessus la muraille. *Torre del Greco*, près de Naples, offre un exemple

semblable. La matiere volcanique y est séparée en deux branches ou torrents, ayant été arrêtée par une église qu'elles ont laissée entre deux sans l'endommager. Il y a auprès de Catane un puits où la lave, après s'être échappée par les côtés le long du parapet, a enfin coulé par-dessus, et formé une arche élevée et parfaitement dessinée au-dessus du puits.

Nous visitâmes ensuite le couvent des bénédictins de saint Nicolas, l'un des plus grands que j'aie vus de cet ordre, et même d'aucun autre. Il a été rebâti en entier depuis le tremblement de terre de 1693. La principale façade est surchargée d'ornements : rien ne peut être d'un effet plus désagréable que les décorations des fenêtres. Le cloître n'est pas tout-à-fait fini ; les dortoirs sont si longs, que, par l'effet de la perspective, ils paroissent se terminer en un point lumineux. L'église est un bel édifice, quoiqu'il ne soit pas sans défaut. Les bas côtés sont trop larges pour la nef, et les autels sont de fort mauvais goût ; l'architecte semble s'être efforcé à s'écarter, le plus qu'il a pu, des proportions qui constituent le vrai beau. Cette église passe pour la plus grande de la Sicile, quoiqu'elle n'ait ni portique ni coupole, par la crainte que l'on a eue du peu de solidité de ses fondations, qui ne sont autre

chose qu'une couche de lave vomie par l'Etna en 1669, et que l'on croit être remplie de boursouflures : l'orgue est très estimé des connoisseurs. Une des ailes de cette abbaye est destinée à servir de *museum* d'antiquités et d'histoire naturelle. Il seroit facile de former à Catane une collection de médailles grecques ; car tous ceux qui en avoient à vendre sont venus en foule les offrir au prince de Biscaris ; et comme sa collection est à-peu-près complete, il en a refusé plusieurs que les amateurs peuvent se procurer. J'en achetai quelques unes de très curieuses et fort bien conservées.

SECTION LII.

Catane renaît aujourd'hui avec un grand éclat, et deviendra une très belle ville lorsque toutes les maisons que l'on bâtit maintenant seront achevées. Elle a déja beaucoup plus l'air d'une métropole et d'une résidence du vice-roi, que celle de Palerme. Les principales rues sont larges, alignées, et bien pavées en pierres de lave. Au centre de la grande place, qui est formée par la maison de ville, le séminaire et la cathédrale, est un obélisque de granit rouge, placé sur le dos d'un éléphant antique de pierre d'aimant. La cathédrale, bâtie par l'abbé *Angerius* en 1094,

obtint du roi Roger les territoires de Catane et d'Etna, sous l'obligation d'une redevance annuelle d'un verre de vin et d'un pain. Elle a tant souffert par les tremblements de terre, qu'il reste bien peu de l'ancien édifice, et tout ce qui est moderne n'a de remarquable que les matériaux dont il est composé. Les autres maisons religieuses de la ville sont ornées avec profusion, mais de mauvais goût. La fureur de bâtir paroît s'être emparée de ce peuple, et l'exemple du prince de Biscaris n'y a pas peu contribué. Il paroissoit naturel de croire qu'on ne s'empresseroit pas à élever de nouveaux bâtiments, de ceux du moins où il entreroit du luxe, sur un sol tant de fois ébranlé, et enseveli sous les cendres d'un volcan. Mais tel est l'attachement des hommes pour les lieux qui les ont vus naître, et tel est leur mépris pour les dangers qui sont habituels, qu'on les voit rebâtir sur les cendres chaudes du Vésuve, dans les champs encore mal affermis de la Calabre, et sur les amas de lave noire à peine refroidie de Catane. Il est cependant très étonnant de voir prodiguer tant d'embellissements dans une situation si dangereuse.

Les habitants de Catane ont naturellement beaucoup d'activité. Ils savent, par tradition, que leurs peres faisoient un commerce florissant,

et que ce qui n'est aujourd'hui qu'une pauvre petite anse, à peine capable de contenir une felouque, avoit été un port aussi commode que spacieux avant que les torrents de matiere volcanique l'eussent comblé. Ils ont fort à cœur de se procurer encore ces avantages, et ils ont souvent demandé des secours au gouvernement pour construire un môle et un port; ce qui est une entreprise au-dessus de leurs forces. Mais toutes leurs demandes ont été jusqu'ici infructueuses, soit que le trésor du prince manque de fonds, soit jalousie de la part des autres villes.

Le nombre des habitants de Catane est de trente mille; mais ils le font monter au double. Une grande partie de cette population est attachée à l'université, la seule qu'il y ait dans l'isle, et le berceau de tous les gens de loi.

Je passai plusieurs heures à admirer les choses les plus curieuses qu'il y ait à Catane; car telle est, à mon avis, *la villa de Sciarra,* maison appartenant au prince de Biscaris. Il y a quelques années qu'il entoura d'une muraille un grand terrain couvert par la lave de 1669, qui, après avoir enveloppé l'ancien château qui servoit de résidence aux princes de la maison d'Aragon, alla se jetter dans la mer. C'est sur cette surface noire et impénétrable que ce prince dessina un

jardin, bâtit des maisons, fit faire tout autour un chemin très bon pour les voitures, rapporta des terres pour y planter des arbres, et, ce qui paroît incompréhensible, creusa deux grandes pieces d'eau alimentées par des sources qui filtrent au travers de la lave. J'ignore si ces sources communiquent avec ce ruisseau si extraordinaire qu'on nomme *Giudicello*, l'*Amenanus* des anciens. Il passe par la ville de Catane, et on l'a souvent vu cesser de couler sur terre pendant plusieurs années, puis sourdre tout-à-coup, et former ensuite un ruisseau pendant très long-temps. Cette intermittence prouve que son existence dépend entièrement du cours des eaux qui remplissent les cavités intérieures du mont Etna; car si, par l'effet de quelque éruption, ou par quelques autres causes qui nous sont inconnues, le niveau de ces réservoirs se trouve au-dessous de celui qu'ils devoient avoir pour que le superflu de leurs eaux s'échappât par le *Giudicello*, ce ruisseau doit nécessairement tarir jusqu'à ce qu'une fonte de nouvelles neiges occasionne un nouveau débordement de ces réservoirs.

Les étangs de *la villa de Sciarra* sont abondamment fournis de poissons et d'oiseaux aquatiques, et sont garantis de la fureur de la mer

par une forte jettée qui sépare l'eau douce de l'eau salée. La mer est très orageuse lorsque le vent de *siroco* ou de *levante* y souffle : alors les vagues passent par-dessus la digue, et donnent à ces pieces d'eau un goût saumâtre ; mais il ne paroît pas que le poisson s'en ressente. Le créateur de ce lieu extraordinaire va tous les jours le visiter, comme un exercice utile à sa santé, et chaque jour il imagine quelque nouveau projet d'embellissement qu'il s'empresse de réaliser.

Je passai mes soirées fort agréablement chez ce prince, dans une société peu nombreuse, où les heures s'écouloient dans une conversation intéressante ; quelquefois nous allions assister à l'opéra sur le théâtre du château, que ce prince a prêté en attendant que celui de la ville soit achevé. Les femmes m'ont paru en général avoir le teint plus beau que dans le reste de la Sicile ; ce qui peut venir peut-être de ce que l'inoculation est généralement adoptée dans cette ville, qui, la premiere, a eu le courage d'en faire l'expérience, et on s'en sert depuis plusieurs années avec beaucoup de succès. *Calata Gerone* fut la seconde ville qui adopta cette méthode. Il est étonnant que cet usage salutaire n'ait pas encore pénétré sur la côte voisine de l'Italie, et qu'il y soit encore regardé comme une horreur superstitieuse.

SECTION LIII.

Le 27 janvier je pris congé de mes aimables hôtes. Le chanoine *Recupero* me dissuada d'essayer de monter au sommet de l'Etna, car il étoit persuadé que la neige rendroit mon projet impraticable, et il m'assura que je jouirois d'une vue tout aussi belle vers le milieu de la montagne, en la suivant horizontalement, et en promenant tour à tour mes regards sur les différents points de vue. Il m'assura aussi que je verrois de même l'isle dans toute son étendue, et que je n'y perdrois que de ne pas voir une aussi grande étendue de mer; et qu'enfin je pouvois me faire une idée suffisante du cratere de l'Etna par celui du Vésuve, que je connoissois bien. Je déférai avec raison à son avis, et partis de Catane un peu avant le jour. Les rayons du soleil levant avoient frappé le sommet de la montagne pendant sept minutes et demie avant que d'éclairer Catane.

Le pays qui entoure immédiatement la ville est très agréable; mais malgré l'éclat que les arbres en fleur répandoient sur le paysage, le nombre et l'étendue des couches de lave sont si considérables, qu'il me parut bientôt extrêmement triste et sombre. Je traversai plusieurs petits hameaux, et montai insensiblement jusqu'à un en-

droit appellé *Tre Castagne*, dans le canton des *Montagnuole*, d'où il a coulé des fleuves considérables de matieres volcaniques. Comme il ne sort jamais de chacun de ces monticules qu'une seule éruption, car ils ne sont autre chose que des ouvertures produites au hasard dans les flancs de la montagne, on y plante bientôt des arbres et des vignes. Plusieurs des laves que nous traversâmes étoient encore dans leur état primitif, qui étoit horrible, c'est-à-dire absolument de même que lorsque la matiere avoit commencé à se refroidir. Celles de 1763 paroissoient encore toutes nouvelles. Les laves de l'Etna sont d'une nature beaucoup plus dure que celles du Vésuve; elles sont plus long-temps à se refroidir, et plus lentes à produire de la végétation. Celles de 1669 ont été huit ans à se refroidir entièrement, et on ne trouve pas encore aujourd'hui, sur toute leur surface, le moindre brin d'herbe ou de mousse, tandis que celles d'auprès de *Torre del Greco* en Campanie, qui ont vingt ans, sont couvertes, en plusieurs endroits, de lichen (44).

Nous commençâmes alors à quitter le pays cultivé pour entrer dans les bois. D'abord quelques arbres isolés et des broussailles indiquoient les approches d'une forêt, et les champs cultivés

devenoient peu à peu plus rares ; ensuite venoient de grandes landes, de petits bosquets, et de temps en temps un vignoble que quelque paysan industrieux avoit risqué de planter. Je ne trouvai aucune différence de température ; mais il est possible qu'il n'en soit pas de même en été. J'avois depuis long-temps gâté mon thermometre et mon barometre au passage dangereux du Platani, et je n'avois pu trouver à en acheter dans aucune des villes où j'avois passé. Les arbres sont des chênes communs et des châtaigniers. Je n'en trouvai point de beaux ; car les paysans de tous les villages et hameaux situés dans la plaine viennent y faire leur provision de bois, et taillent les arbres de la maniere la plus mal-adroite. Les torrents de lave que nous traversâmes, et les mauvais chemins, me fatiguerent au point que je fus obligé de m'arrêter pour me rafraîchir. Je m'établis sur une hauteur pelée, au sud-est de la montagne, et à environ dix-huit milles de Catane. Il ne seroit pas aisé de déterminer avec précision la démarcation des différentes natures du sol, car les terres fertiles qui sont au pied de la montagne sont entre-mêlées de terres incultes et de bois ; et assez long-temps après que j'eus quitté les habitations, je trouvai des vignobles dans les endroits ouverts de la forêt, mais nulle

part du bled. Le sommet de l'Etna me parut alors bien différent de ce qu'il m'avoit paru de *Nissemi.* Ce n'étoit plus un cône régulier et élégant, mais une chaîne immense presque de niveau, dont chaque extrémité se termine par une montagne circulaire, et dont le milieu est une montagne à deux sommets qui s'élevent au-dessus de tout le reste, et qui entourent le cratere d'où sort la fumée. Cette seule partie me parut rembrunie : tout le reste étoit couvert de neige. Au pied de cette énorme chaîne sont des vallées aussi profondes que sombres, séparées par des montagnes couvertes de neige, au-devant desquelles des forêts superbes forment une immense ceinture. La vue, quoique bornée de ce côté, pouvoit s'étendre en liberté vers l'est et le midi; là elle pouvoit embrasser un monde entier. Je distinguois le *val di Noto,* une grande partie de celui de *Demona,* ainsi qu'une portion de la Calabre, et une vaste étendue de mer. Sans le secours d'une lunette, je pus suivre la route que j'avois faite depuis la côte de Girgenti jusqu'à Catane. Cette ville m'offroit le beau spectacle de ses coupoles et de ses toits, et je les voyois alors à mes pieds agréablement éclairés par le soleil. Il n'y avoit pas un seul nuage, et chaque objet devenoit plus clair et plus distinct par le brillant

de l'atmosphere. Je suivis le cours de plusieurs grands torrents de laves, depuis leur source dans les *Montagnuole,* où s'étoient faites les ouvertures dans les flancs de la montagne, jusqu'à l'endroit où elles avoient commencé à entrer dans la mer, ou bien où elles s'étoient arrêtées dans les plaines de Catane. Celle de 1669 forme une ligne noire et horrible à travers un pays cultivé. D'autres, d'une teinte plus grise, marquent les éruptions d'une date plus reculée; et d'autres enfin, dont les traces sont presque effacées par les progrès de la végétation, mais dont la teinte differe encore foiblement de celle des champs, remontent à une époque beaucoup plus ancienne que l'histoire. Le silence d'Homere sur les phénomenes de l'Etna fait présumer que ce volcan avoit été pendant plusieurs siecles sans jetter, et que, du temps où il composa son Odyssée, on ne savoit pas même par tradition s'il avoit jetté des flammes; peut-être n'en avoit-il point vomi depuis que l'isle étoit habitée.

La premiere éruption dont parlent les auteurs anciens, mais qui n'étoient point contemporains de cet événement, arriva avant que les Grecs fussent débarqués dans cette isle; et on croit que c'est par la crainte qu'il inspira aux Sicaniens qu'ils abandonnerent la partie orientale de l'isle.

M. de Buffon regarde l'Etna comme une montagne primitive ; mais cette assertion n'est point appuyée ni par l'analogie, ni par la probabilité, ni par l'expérience. Je laisse à des plumes plus habiles le soin de démontrer que l'Etna, ainsi que d'autres montagnes isolées, n'est qu'un produit successif d'un volcan. Il suppose que cette montagne a jetté des flammes bientôt après la création, mais qu'elle a cessé lorsque les eaux qui couvroient la surface de la terre furent écoulées, parcequ'il n'y avoit plus assez d'humidité pour produire l'effervescence avec les substances minérales qu'elle contenoit. Plusieurs siecles ensuite, ajoute-t-il, le détroit de Gibraltar s'ouvrit et offrit un passage à l'Océan, qui se mêla avec les eaux de la Méditerranée ; et par un événement semblable, et à la même époque, le Bosphore de Thrace s'ouvrit également, et les eaux des grands lacs s'écoulerent dans la mer de l'Archipel. L'eau ayant ainsi regagné le pied de l'Etna, il commença de nouveau à jetter des flammes ; ce qu'il continua de faire à différents intervalles, et avec plus ou moins de force, jusqu'à nos jours. Ce systême est ingénieux et peut-être vrai : mais je ne puis pas être d'accord avec lui lorsqu'il prétend que les eaux de la mer de Sicile se sont abaissées depuis quelques années, et

que par cette raison le volcan a beaucoup perdu de sa force. Nulle part je n'ai trouvé la moindre trace de la retraite des eaux de la mer, mais au contraire plusieurs preuves de leurs usurpations sur la terre. Je crois aussi qu'il auroit peine à persuader aux habitants de Catane que l'Etna soit aujourd'hui moins à craindre, et qu'ils en douteront aussi long-temps qu'ils auront devant les yeux les laves de 1669 et celles de plusieurs éruptions subséquentes, quoique moins destructives.

De tous les auteurs anciens qui nous restent, Pindare est le premier qui ait parlé de l'Etna comme d'un volcan. La premiere éruption dont on ait connoissance arriva du temps de Pythagore. Denys le jeune appella Platon pour examiner la montagne après sa sixieme éruption. Entre cette époque et celle de la bataille de Pharsale, il y a eu plus de cent éruptions; et dans le temps que Sextus Pompée répandoit la désolation en Sicile, l'Etna étoit plus furieux que jamais. Charlemagne s'est trouvé à Catane dans le moment d'une éruption; et depuis le regne de cet empereur jusqu'à l'éruption de 1669, la plus terrible de toutes, l'histoire fait mention de quinze éruptions.

A cette époque de 1669 la lave sortit dans

un endroit appellé *Ricini*, et forma un fleuve de quatre milles de large, et de cinquante pieds de profondeur, qui détruisit tout ce qu'il rencontra. Il renversa la majeure partie de Catane, et repoussa la mer fort loin de cette ville. La vîtesse de ce torrent de bitume fut d'abord de sept milles par jour, mais ensuite il n'en fit que quinze en quatre jours ; le cratere s'écroula, et sa circonférence étoit de trois à cinq milles. Depuis cette époque il n'y a eu que sept éruptions, dont aucune n'a été bien violente.

Je laissai mes chevaux dans le lieu où j'avois fait ma halte ; et, prenant un paysan pour guide, j'allai chercher dans le bois des plantes et des fossiles. Mais je n'eus pas lieu d'être satisfait de ma course, car les plus belles substances volcaniques se trouvent plus au sud, et la saison n'étoit pas assez avancée pour offrir des plantes curieuses ; d'ailleurs les arbres de ces forêts sont trop près les uns des autres pour que des arbrisseaux puissent croître à leur ombre. Pendant que je parcourois ces lieux imposants, mes gens étoient occupés à chercher un endroit commode pour y passer la nuit, et une heure avant le coucher du soleil je les trouvai au rendez-vous que je leur avois indiqué. Ils me conduisirent à une espece de ferme qui est à un mille plus bas. Le

fermier nous donna tout ce qu'il put, et après souper nous entretint de contes merveilleux sur les diables et les loups garoux qui habitent les cavernes de l'Etna. Le soldat et les muletiers qui m'accompagnoient raconterent des histoires à leur tour, et mon Napolitain se fit écouter en parlant du Vésuve. Comme chacun s'efforçoit de rendre sa narration plus effrayante que celle des autres, je m'apperçus que tous les esprits étoient tellement pénétrés de crainte, que quelqu'un qui auroit rudement frappé à la porte les auroit fait mourir de peur. La grande sensibilité de nerfs de tous les Siciliens, qui est encore augmentée par toutes les superstitions et les préjugés de l'éducation, les rend bien plus faciles à émouvoir par le plaisir, la douleur, la crainte et l'espérance, qu'aucune nation que je connoisse. *Boccone* consacre un chapitre de son traité sur l'histoire naturelle à raisonner sur le *scanto* ou *spavento*, qui n'est qu'une impression subite de crainte que peut éprouver le corps ou l'esprit. Les idées extravagantes du peuple sur ce sujet sont incroyables, et l'effroi que leur inspire un événement inattendu n'est pas moins surprenant. Il est persuadé qu'il n'y a aucune espece de maladie ni d'accident que ce *scanto* ne soit capable de produire sur le corps humain, et qu'un homme

qui a été saisi de crainte, soit par la vue d'un chien, d'une vipere, d'un scorpion, ou de quelque autre animal qui lui est antipathique, éprouvera bientôt les mêmes douleurs qu'il auroit senties s'il avoit été véritablement mordu ou piqué par eux, et qu'il n'y a qu'une forte dose de *dilena,* espece de mouche cantharide qu'on trouve en Sicile, qui puisse guérir ce mal imaginaire (45).

SECTION LIV.

Les premiers rayons du jour nous réveillerent. La matinée étoit claire et promettoit un si beau jour, que je résolus de pénétrer dans les bois et de monter aussi loin que la neige pourroit me le permettre. Le paysan qui m'avoit accompagné le jour d'avant m'offrit ses services, mais m'avertit que je n'irois pas bien loin par ce côté, à cause des vallées profondes et des précipices affreux que je rencontrerois. Après avoir indiqué un nouveau rendez-vous à mes gens, et leur avoir ordonné d'entretenir toujours un grand feu, afin que la fumée pût me servir de renseignement, je me mis en route pour pénétrer dans le cœur de la forêt. Pendant deux heures nous traversâmes des bois d'une hauteur et d'une grosseur surprenantes. Le sol est une pierre mobile couverte de mousse, et de distance en distance

on trouve un banc de lave au-dessus de la surface. Dans les parties qui étoient ouvertes l'herbe étoit courte, mais très fine. Ces endroits sont excellents pour engraisser des moutons : mais la surabondance de leurs sucs fertiles leur cause souvent des indigestions ; le remede à ce mal est de les saigner à l'oreille. Les pâturages de l'Etna sont divisés en neuf cantons, afin que les divers propriétaires de troupeaux ne les confondent point les uns avec les autres.

Auprès de la lisiere du bois, le châtaignier et le chêne se trouvent mêlés ; mais bientôt on ne trouve plus que des chênes, dont quelques uns sont d'une grosseur énorme ; la circonférence du plus gros que je rencontrai étoit de vingt-huit pieds. En approchant du centre de la forêt leur nombre et leur grosseur diminuent, et ils sont remplacés par le *taeda pine*. Je n'en trouvai aucun dont les dimensions fussent assez fortes pour être employé à la marine. Mon guide m'apprit qu'il étoit d'usage d'y faire un trou, et qu'il en sortoit une fort bonne térébenthine d'une vertu singuliere pour guérir les plaies. Il m'apprit aussi qu'on trouvoit sur la montagne une très grande variété d'animaux sauvages et d'oiseaux, mais non pas autant qu'il y en avoit lorsqu'on étoit moins habile à les tirer. Il m'en nomma de plu-

sieurs especes, dans le nombre desquels il y avoit des sangliers, des blaireaux, des lievres, des lapins, des perdrix, des aigles et des faucons. Il n'avoit jamais entendu dire qu'on y eût vu des ours, et je m'apperçus qu'il ne connoissoit pas la différence entre un cerf et un chevreuil (*a*).

Nous commençâmes alors à trouver de la neige sur les feuilles tombées, et le bois devenoit moins fourré; les arbres étoient moins vigoureux, couverts de mousse et sans branches; les pierres plus mobiles, et le terrain moins couvert de végétation. Après beaucoup de peines nous trouvâmes un grand vallon, et grimpâmes par une espece de pente qui étoit entre deux précipices couverts par quelques arbres. Nous arrivâmes au sommet d'une chaîne de montagnes, d'où nous jettâmes les yeux sur une vallée effrayante par sa profondeur, et qui étoit devant nous. Sa surface étoit entièrement couverte de neige, et elle nous parut très dangereuse à traverser. Mon guide s'arrêta tout court, en déclarant qu'il étoit

(*a*) J'ai appris depuis qu'on ne connoissoit en Sicile ni ours ni cerfs. Anaxilas, tyran de Rhege, fut le premier qui apporta des lievres dans ce pays. Comme les habitants de Messine furent les premiers à qui il en fit présent, ils en voulurent éterniser la mémoire en gravant un de ces animaux sur leurs médailles. (Note de l'auteur.)

impossible de passer outre, et il nous dit que de certains rochers qu'il connoissoit étoient cachés sous la neige. Il fallut bien renoncer au projet que j'avois formé de pénétrer plus avant. Je me contentai de jouir des vues éloignées et imposantes qu'il ne me fut pas permis de visiter. En traversant les bois pour m'en retourner, j'apperçus de temps en temps quelques échappées de la colonne de fumée qui partoit du rendez-vous que j'avois donné à mes gens, et je me dirigeai en conséquence. J'arrivai alors à la plaine où est situé le fameux châtaignier connu, à cause de sa prodigieuse grosseur, sous le nom de *castagno de cento cavalli*, parcequ'on assure que cent cavaliers pourroient se mettre à l'abri sous ses branches. Cet arbre est isolé et situé sur une pente douce. Le terrain d'alentour est un pâturage borné par des bois et des vignes. Sa hauteur est bien diminuée depuis quelques années, parcequ'on a coupé ses branches supérieures pour augmenter la quantité de fruit qu'il porte; malgré cela elles sont encore entrelacées à une très grande hauteur. Au premier coup-d'œil je crus que ceux qui avoient parlé de cet arbre merveilleux en avoient imposé; je fus persuadé qu'on l'avoit coupé, et que celui que je voyois n'étoit produit que par des rejettons poussés par les

racines de l'ancien : mais, en l'examinant de plus près, je vis que j'avois tort. Cette étonnante production est composée d'un tronc qui est maintenant fendu jusqu'au niveau du sol, mais qui se réunit un peu au-dessous de la surface, ainsi que je le vérifiai en creusant un peu autour. Ce tronc forme cinq tiges, dont chacune produit plusieurs branches énormes. La surface extérieure de ces tiges est couverte d'une écorce ; mais il n'y en a pas encore sur le côté intérieur, et toutes ces tiges s'inclinent sur un centre commun. Les espaces qui séparent les tiges sont plus ou moins grands. Il y en a un où il pourroit passer deux voitures de front. Au milieu est une petite cabane couverte de tuiles où l'on dépose les fruits de l'arbre quand on en fait la récolte. Toute notre caravane s'étoit placée bien à l'aise dans ce gîte singulier ; et pendant que nos chevaux mangeoient leur avoine, nous étendîmes nos manteaux par terre, et dînâmes en deux troupes séparées. Ceci ne paroîtra pas incroyable, lorsque mes lecteurs sauront qu'après avoir mesuré par trois fois la circonférence de cet arbre immense avec toute l'attention et l'exactitude possibles, je trouvai qu'à un pouce de la surface de la terre elle étoit de 196 pieds anglois ; et comme j'ai tiré une ligne droite dans

les espaces vuides qui séparoient les tiges, il est clair qu'un cercle régulier feroit encore une circonférence plus considérable (*a*).

De ce châtaignier, qui autrefois appartenoit à sainte Agathe, mais que depuis peu on a déclaré appartenir à la couronne, on voit plusieurs autres gros arbres de la même espece, peut-être encore plus dignes d'admiration, puisque leurs troncs sont entiers. Je mesurai le plus gros à la hauteur de trois pieds. Il avoit cinquante-sept pieds de tour; et sa tige, où il n'y aucune fente ni branche, a quinze pieds de haut. Je n'ai jamais vu d'arbre si beau ni si vigoureux. Après ces géants du regne végétal, tous les autres arbres me parurent des pygmées, et je ne les regardai pas. Le déclin du jour m'avertit alors qu'il étoit temps de quitter l'Etna et de continuer mon voyage.

Nous descendîmes en suivant la pente orientale de la montagne par des hauteurs bien boisées et

(*a*) Riedesel donne à cette circonférence 204 palmes (environ 176 pieds anglois). Il est probable qu'il l'aura mesurée un peu plus haut que moi. Mentelle lui donne 149 pieds françois, qui font 160 pieds anglois. L'auteur des *Voyages en différents pays de l'Europe* lui donne 204 pieds, peut-être d'après Riedesel, ayant mis par erreur pieds au lieu de palmes. (Note de l'auteur.)

bien cultivées. Le chemin n'étoit que le lit d'un torrent rude et pierreux : mais j'étois si accoutumé aux mauvais chemins, et si sûr de la bonté de ma mule, que je n'en fus nullement inquiet; l'animal ne fit pas un seul faux pas, et ne me mit jamais dans le cas de distraire mon attention de la vue des objets ravissants dont j'étois entouré. Mon cœur se dilata de plaisir en voyant le beau couleur de rose des fleurs des amandiers, quoique dépouillés de feuilles, ainsi que la teinte dorée dont le soleil coloroit chaque objet. Le premier village où nous arrivâmes est placé à la lisiere d'une énorme couche de pierres qui est maintenant à sec, mais où il est clair qu'il a passé autrefois un torrent considérable. La grande largeur de ce lit m'étonna : je ne voyois point de raison de croire que ce fût un réservoir naturel, ni un passage par où s'écouloient les neiges qui se fondoient au printemps ; car on ne peut pas supposer qu'elles formassent une masse assez considérable pour la remplir. Le curé du village m'apprit que ce lit avoit été formé par un torrent énorme d'eau bouillante qui, en 1753, s'étoit fait un passage dans les flancs de la montagne, environ deux cents verges plus haut, et s'étoit précipité vers la mer avec une impétuosité et une violence à laquelle rien n'avoit pu

résister, emportant les maisons, les arbres, et tout ce qu'il rencontra sur sa route, et ne laissant après lui que des pierres calcinées et des décombres qui prirent alors la place de ce sol fertile et des plus riches vergers.

A la fin du jour nous arrivâmes à une auberge de *la Giarri*, gros village peu éloigné du bord de la mer.

SECTION LV.

Je poursuivis ma route droit au nord, au travers d'une plaine dont le sol est un mélange d'argille sablonneuse et de cendres noires, dont la fertilité n'approche pas de celle de la pente de la montagne. La tournée que je fis dans cette matinée, entre l'Etna et la mer, me parut enchanteresse. Le *Fiume Freddo* (*a*), ruisseau rapide et transparent, traverse la route : ses eaux sont froides comme la glace ; le fond en est rempli d'herbes, et il est très poissonneux.

Bientôt après nous passâmes près de la tour

(*a*) C'est ce ruisseau que M. Brydone a pris pour l'*Acis* (tom. I, page 143). Il se trompe évidemment : *Fiume Freddo* est ce que les anciens appelloient *Asines ;* et l'*Acis,* qui couloit près de la ville *Aci* (maintenant *Castel Jaci*), se nomme aujourd'hui *Fiume Aci.*

(Note du traducteur.)

de *Schiso*, qui se trouve sur le site de l'ancienne ville de *Naxus*, premiere colonie grecque de la Sicile. Denys l'ancien la détruisit; mais il permit aux habitants qui survécurent à cette catastrophe de former un nouvel établissement sur la pointe voisine du mont *Taurus*. Il est à remarquer que cette ancienne ville avoit été bâtie sur une couche de lave sortie du flanc nord-est de l'Etna, et qui se prolongea fort avant dans la mer, où elle forma une péninsule longue et étroite. Quel énorme laps de temps doit s'être écoulé depuis cette éruption jusqu'à nos jours, puisque *Naxus* avoit été fondée 700 ans avant J. C. ! et il faut nécessairement supposer que la couche de lave n'avoit déja plus, à cette époque, un aspect effrayant, sans quoi une colonie d'étrangers n'eût jamais pris le parti de s'établir dans ce lieu. Il est donc très vraisemblable que l'éruption qui avoit produit cette couche s'étoit faite plusieurs siecles auparavant, et il est permis de la regarder comme la plus ancienne de cette espece que l'on connoisse sur la surface de la terre, quoiqu'il y ait lieu de présumer qu'en creusant des puits on en ait passé plusieurs d'une date encore plus ancienne, qui ont été couvertes par des couches successives de végétaux qui se sont décomposés, et par de nouvelles matieres volcaniques. La

masse de cette substance, sur laquelle *Naxus* étoit bâtie, n'avoit pas subi les mêmes opérations, parceque, depuis plusieurs siecles, les éruptions de la montagne ont pris d'autres directions que vers le nord et l'est.

Cette pointe forme, avec l'extrémité du mont *Taurus*, une superbe baie dans laquelle la riviere de *Cantara* vient tomber. Elle coule précisément à l'extrémité de l'Etna, où se termine le sol volcanique; car une chaîne de hautes montagnes qui la bordent au nord, et qui sont composées de marbres et de diverses especes de pierres calcaires, la défend contre les torrents de lave.

On monte à *Taormine* par un chemin très escarpé et raboteux : c'est une petite ville bâtie sur un plateau étroit au-dessus d'un précipice et au-dessous d'une énorme masse de rochers, où est situé le village de *Mola*, dans une position des plus hardies qu'il soit possible d'imaginer. *Taormine* contient trois mille habitants.

L'ancienne *Tauromenium* étoit beaucoup plus étendue que la ville moderne, et renfermoit dans ses murs la cime du promontoire de S. André, où l'on avoit construit un théâtre entre deux rochers élevés, et d'où la vue embrassoit l'Etna et la plaine. Une partie considérable de cet édifice

a échappé aux ravages du temps, et offre aux amateurs de l'antiquité, aussi-bien qu'aux artistes, un échantillon rare de la partie du théâtre où se tenoient les acteurs; ce que l'on trouve assez difficilement dans d'autres ruines de cette espece. Les arcades sont en briques, et le reste des murs en cailloux, mais revêtus de marbre. Quoique plusieurs rangs de gradins aient été taillés dans le roc vif, il n'y en a pas un seul qui se soit conservé entier; le temps a consumé le roc même. Tout le tour des vomitoires et des galeries existe encore à hauteur du second ordre; et le *proscenium*, qui formoit la corde de cette portion de cercle, est presque entier. C'est un mur épais, avec une grande ouverture dans le milieu, et trois niches, une petite porte, et une quatrieme niche de chaque côté. On distingue dans l'intervalle des portes et des niches, des marques dans le mur, qui indiquent la position des colonnes. Les magistrats de *Taormine*, qui firent faire quelques réparations à ce théâtre, firent placer plusieurs fragments de fûts de colonnes devant le *proscenium*, sur une terrasse étroite qui portoit le plancher du théâtre. Lorsque les colonnes étoient encore entieres et en place, que les niches étoient occupées par des statues, et que le revêtement de marbre couvroit

le mur de briques, il restoit à peine assez d'espace pour qu'une seule personne pût y passer, et il étoit encore bien moins possible qu'une troupe y pût jouer la comédie; et cependant quelques personnes ont cru que cette petite portion composoit toute l'étendue du théâtre : quant à moi, il me paroît démontré que ce mur, ou *proscenium*, étoit une décoration permanente, et que l'endroit où les acteurs jouoient étoit un théâtre en planches, qui s'avançoit en talut jusqu'à un mur transversal, presque entièrement renversé aujourd'hui, mais dont il reste encore assez pour en indiquer la destination. Dans l'entre-deux de ces murs il y avoit des souterrains et des murs de séparation. En admettant ce plan, le théâtre étoit un parallélogramme, ou quarré long, de cent trente-huit pieds sur cinquante-huit. De chaque côté est un bâtiment quarré et élevé qui avance jusques sur l'alignement du mur transversal dont nous venons de parler; il est composé d'un soubassement et de deux étages supérieurs, dont le plus élevé communiquoit par une galerie avec le derriere du théâtre. Enfin le diametre de la portion sémi-circulaire de ce théâtre où se plaçoient les spectateurs, est de 142 pieds anglois (*a*).

(*a*) On trouvera dans Riedesel, d'Orville, et d'autres auteurs, plus de détails sur ce théâtre.

Cette ruine (*a*) fait encore le plus grand effet; ce doit avoir été autrefois un des plus beaux édifices de la Sicile. Le mur de la ville passoit sous la cime de la montagne, derriere le théâtre, et en dehors de ces murs étoient les sépulcres des habitants. Quelques uns existent encore en ruines, d'autres sont convertis en maisons, et il y en a un qui sert de colombier. Sur la pente de la montagne, au-dessus de la ville, se trouvent plusieurs anciens réservoirs et enduits de plâtre. Celui qui est le mieux conservé est séparé par une rangée de piliers massifs qui le partagent en deux pieces éclairées par des fenêtres demi-circulaires, immédiatement au-dessous du plafond.

Quoique le chemin par lequel j'étois monté à *Taormine* fût fort escarpé et difficile, je trouvai néanmoins la descente de l'autre côté encore plus roide et plus dangereuse; mais les charmes du paysage me dédommagerent amplement de

(*a*) Un duc de S. Stephano a fait emporter toutes les statues et les ornements de ce théâtre; mais les magistrats de *Taormine*, voyant que ce monument étoit fort admiré des étrangers, le firent réparer de temps en temps, et remettre quelques fragments des anciennes colonnes. Elles sont de marbre blanc et d'ordre corinthien. Le genre de leur feuillage et d'autres ornements me font présumer qu'elles sont du temps de Domitien. (Note de l'auteur.)

mes peines. S'il falloit indiquer un endroit qui réunît tout ce qui entre dans la composition d'un magnifique tableau, un lieu digne d'exercer le pinceau d'un *Salvator Rose*, d'un *Poussin*, Taormine seroit le lieu que je choisirois. Tout ce qui fait partie de ce tableau est d'un style large et sublime : les montagnes se perdent dans les nues, les châteaux modernes et les ruines antiques sont pittoresquement placés sur d'énormes précipices et des rochers escarpés, et semblent braver tous les efforts de l'ennemi le plus hardi; l'Etna, ceint de neiges et de forêts, remplit la moitié de l'horizon, et la mer, à perte de vue, termine l'autre moitié. Combien je regrettai de ne pouvoir passer quelques jours dans ce lieu ravissant!

Nous suivîmes le rivage pendant plusieurs milles. Il est fort rétréci par les grands précipices qui bordent la mer. Les rochers sont calcaires, et en général d'une espece de marbre rouge et blanc fort estimé des anciens. Les maisons des villages situés sur la côte sont bâties d'assises alternatives de pierres et de briques, maniere de bâtir fort en usage chez les Grecs et les Romains. Tous les torrents étoient à sec; mais leurs lits, qui sont couverts de cailloux et de débris, et fort larges, prouvent avec quelle violence les eaux y roulent après de grandes pluies. Je m'es-

timai très heureux que parmi le grand nombre de rivieres et de torrents que je fus obligé de traverser dans le cours de mon voyage en Sicile, je n'en rencontrai que deux dont les eaux furent assez gonflées pour m'arrêter, d'autant que la saison me mettoit dans le cas de craindre que j'éprouverois bien plus souvent de pareils inconvénients.

Je couchai à *Fiume di Nisi*, et le lendemain matin de bonne heure j'arrivai à Messine, en passant par des plantations et des fauxbourgs qui m'offrirent un coup-d'œil d'un genre tout nouveau, après celui de la côte que j'avois suivie depuis si long-temps.

MESSINE.

SECTION LVI.

Comme j'arrivai à Messine par l'intérieur du pays, je n'éprouvai point ce mouvement de surprise et de plaisir dont les voyageurs qui y sont abordés par mer nous assurent avoir été saisis au premier aspect; mais je sentis naître mon admiration à mesure que mes promenades me firent appercevoir les diverses beautés de son site: jusques-là rien ne m'avoit frappé de maniere à me donner une haute idée de la ville; car en me

rendant à l'auberge où j'allai descendre, je ne vis que des rues étroites, des maisons tristes, pas de mouvement ni d'activité, et encore moins de luxe.

Une grande chaîne de montagnes s'avance fort près du rivage, et la ville est bâtie en partie sur un terrain élevé. Les hautes montagnes sont, pour la plupart, couvertes de superbes bois, et les hauteurs qui sont en avant de ces montagnes sont agréablement mélangées de bocages et de champs. Comme la ville est située sur la pente d'une hauteur, tous les édifices remarquables paroissent avec avantage, et les autres sont cachés par le *Palazzata.* C'est une suite réguliere de belles maisons fort élevées, dans lesquelles dix-neuf portes répondent à autant de rues. Elles suivent parallèlement, pendant plus d'un mille, le port qui forme un demi-cercle, et formeroient la plus belle suite de bâtiments qu'il y ait en Europe, si le projet avoit été achevé; mais, dans une grande partie de cette étendue, il n'y a que la façade de finie, et elle commence à se dégrader beaucoup. Ce fut Philibert Emmanuel de Savoie, vice-roi de Sicile en 1622, qui commença ce magnifique ouvrage, en avant duquel est un quai spacieux orné de statues et de fontaines, et la grande profondeur d'eau permet aux plus gros

vaisseaux de venir mouiller tout contre. A l'extrémité occidentale est un petit fort et une porte; l'autre extrémité est fermée par l'hôtel du gouverneur et par une citadelle qui forme un pentagone fortifié à la moderne et située sur la pointe où l'isthme appellé *Bracchio di san Ranieso* se détache de la grande terre. C'est sur cette langue de terre basse, qui forme, avec le *Palazzata*, le port de Messine, un des plus beaux du monde, que sont placés le phare, le lazaret, et à la pointe le vieux château de *San Salvatore*. Le circuit du port est de quatre milles. Il est vraisemblable qu'il doit son origine à un tremblement de terre qui aura formé cette énorme échancrure et l'aura remplie d'eau. Elle est si profonde, et la côte tellement à pic, que, peu de temps avant mon arrivée, un vaisseau anglois qui étoit en carene coula bas dans soixante et dix brasses d'eau, près du château de *San Salvatore*, par le dérangement de son lest. Les auteurs des anciennes chroniques rapportent que le duc de la Pouille, avec ses Normands, débarqua d'abord sur une isle qui est devant Messine, et qu'il fit vœu d'y bâtir une église en l'honneur de *San Salvatore*, s'il réussissoit dans son entreprise. D'après ce texte il sembleroit que le *Bracchio* n'étoit pas alors une péninsule, mais une isle.

Dans la mer, près du phare, est une espece de tourbillon que l'on montre comme étant le Charybde (47) des anciens. Je n'y vis que l'effet ordinaire de deux courants qui se rencontrent. L'extrémité du détroit a peu de profondeur, et est remplie d'écueils ; par conséquent il doit y avoir des trous et des pointes de rochers sans nombre qui, en arrêtant et en détournant la direction des courants, doivent occasionner des tourbillons très dangereux toutes les fois que la mer est grosse, et qui peuvent même l'être par un calme plat, lorsqu'il n'y a pas assez de vent pour que les vaisseaux puissent s'en tirer. Il me paroît démontré que la mer s'est ouvert un passage bien plus large à travers ce phare, qu'il n'étoit lorsqu'Homere écrivit son Odyssée, dont l'époque n'étoit peut-être pas de beaucoup postérieure à celle où la mer rompit, pour la premiere fois, l'isthme qui attachoit la Sicile à la côte de *Reggio* (*a*). Alors sans doute Scylla doit

(*a*) Pline (l. 3, ch. 8) assure que la Sicile étoit autrefois cohérente au *Brutium*. « La mer, dit-il, l'en arracha « de force au moyen d'une irruption qu'elle fit dans la « terre ferme ; ce qui forma un détroit de quinze mille pas « de long sur quinze cents de large vers *Regium*. Cette « ancienne séparation, qui détacha la Sicile du continent,

avoir été un écueil effrayant ; et les cavités qui se trouvoient dans le fond, où les eaux, encore écumantes et agitées par la résistance qu'elles

---

« a fait donner le nom de *Rhegium* à la ville qui, en cet « endroit, sert de limite à l'Italie ».

Eustathius, dans ses observations sur Denys Périégete, dit positivement que ce grand événement arriva sous le regne d'Acaste, fils d'Éole, qui régnoit sur les Sicules dans le temps que les Israélites sortirent d'Égypte.

Eustathius étoit évêque de Thessalonique dans le douzieme siecle, et a fait sur Denys Périégete le géographe des commentaires fort estimés. Il est aussi l'auteur du roman d'Ismene et Isménias. Denys fut envoyé par Auguste pour parcourir toutes les provinces de l'orient et lui en dresser des mémoires ; il étoit né à Charax près du Tigre et de l'Arabie heureuse. Pline nous apprend qu'il avoit donné une description de la terre.

Mais Eustathius ou Denys, et peut-être tous deux, n'étoient pas bien instruits de ce prétendu fait. Nous ne connoissons que deux *Eole* célebres dans l'histoire ou dans la fable. Le premier étoit petit-fils de *Deucalion*, né environ 1650 ans avant J. C., puisque le déluge qui porte son nom arriva l'an 1604. A toute rigueur il seroit possible que son fils Acaste eût régné sur les Sicules dans le temps de la sortie d'Égypte, puisque cet événement arriva l'an 1491 avant J. C. ; mais on ne lui connoît que sept fils qu'il eut d'Énerate, fille de Déimachus : *Crethée, Sisyphe, Athamas, Salmonée, Déion, Magnès,* et *Perieres*. Nulle part il n'est fait mention de cet *Acaste,*

avoient rencontrée à Scylla, étoient précipitées et repoussées de toutes parts, doivent nécessairement avoir formé un tourbillon irrésistible, auquel aucun vaisseau ne pouvoit échapper. L'action alternative d'engloutir et de revomir les débris est l'effet ordinaire de toute masse d'eau placée au bas d'une chûte élevée. Il est possible qu'Ulysse se soit accroché à un figuier jusqu'à ce que le mât de son vaisseau ait reparu du fond de l'abyme, et qu'il l'ait saisi dans le moment où il étoit emporté par le courant, quoique, se-

---

qui n'auroit eu aucun droit sur la Sicile, étant fils d'un roi de la Phthiotide en Thessalie.

Le second *Eole* étoit son arriere petit-fils, et vivoit du temps du siege de Troie, puisqu'il régnoit sur les isles de Lipari (alors nommées *éoliennes*) lorsqu'Ulysse aborda dans ses états. Il avoit épousé Cyané, fille de *Lipara*, roi de ces isles. Si la séparation de la Sicile d'avec le continent fût arrivée sous le regne de son fils, qui ne pouvoit régner au plutôt qu'en 1380; ce n'étoit donc pas dans le temps que les Israélites sortirent de l'Égypte (en 1491). De plus, cet *Eole* n'eut que six fils, *Astyochus, Xuthus, Androcles, Phérémon, Jocastes*, et *Agathyrnus*. L'Acaste dont parlent Eustathius et Denys n'étoit donc pas plus fils de cet Éole que de l'autre, et il est à présumer que son regne n'a pas eu plus de réalité que la séparation de la Sicile, du moins à l'époque indiquée par ces deux écrivains. (Note du traducteur.)

lon le poëte, il soit resté accroché à l'arbre pendant un temps incroyable. Il me paroît évident, d'après la description d'Homere, que Charybde étoit vis-à-vis de Scylla, et plusieurs milles au nord de l'endroit où est aujourd'hui Messine. Aucun endroit n'y répond si parfaitement que le *Pantano grande*, grand étang aujourd'hui environné de sable, et placé dans l'isthme du cap *Pelore*, mais ayant encore une communication souterraine avec la mer : la preuve en est que ses eaux sont salées, et qu'il a un flux et reflux ainsi que le détroit ; il est rempli de murex et d'autres coquillages de mer.

Avant que les sables eussent été jettés par quelque tremblement de terre, de maniere à environner cet étang, c'étoit vraisemblablement le fond d'une petite baie qui ressembloit à l'extrémité d'un filet, et où les vaisseaux qui avoient eu le bonheur de passer Scylla sans accident étoient emportés par la rapidité des courants. Ils se font encore sentir à l'entrée du phare, mais certainement avec beaucoup moins de force et de violence que lorsque le passage étoit plus étroit. La marée y est très sensible dans tous les temps ; mais on a remarqué qu'elle est beaucoup plus haute entre la pleine lune de décembre et la nouvelle lune de janvier. La mer est

alors tellement agitée par les mouvements en sens contraires de ces marées et courants, qui produisent des tourbillons sans nombre, que la navigation du phare devient extrêmement dangereuse. Alors les pêcheurs n'osent aller au large pour tendre leurs filets. Les mêmes effets se font appercevoir, quoique d'une maniere moins sensible, dans le solstice d'été. Ce détroit est aussi très agité pendant les équinoxes; mais il y a deux époques dans l'année, savoir la fin de février et le commencement de mars, et les derniers jours de septembre et les premiers d'octobre, où la marée n'est presque pas sensible. La surface des eaux est calme et unie; les objets sont réfléchis comme dans une glace, et tout le fracas des tourbillons et des courants disparoît. L'intérieur de la ville est sale, quoiqu'elle renferme beaucoup de jolies églises et de maisons spacieuses et solides. La cathédrale est du genre gothique; les autels et le chœur sont ornés de mosaïque arabe. Le devant du maître-autel est sur-tout très magnifique. *Gagini* a embelli la chaire et plusieurs tombeaux de fort beaux morceaux de sa façon. Comme cette église n'étoit pas la cathédrale au moment où le comte Roger rétablit cet évêché, je présume que les édifices ont été construits sous son fils ou son petit-fils, soit en entier,

soit sur les fondements ou les restes de quelque ancien édifice. Parmi les tombeaux de plusieurs personnages illustres, on voit celui du roi Alphonse II, dont les premiers exploits et le caractere un peu féroce ne faisoient pas soupçonner la foiblesse avec laquelle il quitta son trône, et l'abandon qui déshonora la fin de sa carriere. Pendant la vie de Ferdinand son pere il déploya beaucoup de vigueur et d'animosité contre les seigneurs siciliens qui s'étoient révoltés; et pour cette raison il vécut dans une méfiance continuelle de leurs intrigues. Aussitôt que l'arrivée de Charles VIII, roi de France (qui réclama la couronne de Naples, étant aux droits de la seconde maison d'Anjou), permit aux mécontents de faire éclater leurs dispositions hostiles, Alphonse fut frappé d'une terreur panique; il abdiqua et laissa le sceptre à son fils Ferdinand, jeune prince d'une grande espérance et fort aimé de la nation, et se jetta dans les bras du roi d'Aragon son parent. La crainte agit puissamment sur son ame dégradée: mais l'ardeur naturelle de son caractere ne fit que changer d'objet; car, pendant sa retraite à Messine, on ne vit plus en lui qu'un véritable moine repentant de ses crimes, passant sa vie dans les églises, et tâchant d'éloigner, par la priere et la mortification, les

réflexions ameres qui le poursuivoient. Il passa ainsi dix mois depuis son abdication, et mourut au bout de ce temps, admiré et méprisé, mais nullement plaint par ses contemporains.

On conserve dans le trésor de cette église le *palladium* de Messine. C'est une lettre écrite par la vierge Marie aux habitants de cette ville (48). C'est sur ce titre que les Messinois fondent leur droit de prééminence sur le reste de l'isle, et même sur le monde entier. C'est à ses vertus et à sa protection qu'ils attribuent tous les événements heureux, et à leurs péchés tous les malheurs qui leur arrivent. L'authenticité de cette lettre a été sérieusement attaquée, et par conséquent vigoureusement défendue par plusieurs théologiens de la Sicile. Les écrivains de cette nation sont remarquables par le zele avec lequel ils défendent toute espece de traditions et de prétentions, quelque douteuses qu'elles soient, lorsqu'elles ont été reçues parmi eux. Ils ne souffrent pas qu'on trouve la plus petite chose à redire sur les productions de l'art ou de la nature de leur pays, et ne reconnoissent que le paradis seul qui soit préférable à la Sicile. Le sage prince de *Torre Muza* est certainement le premier de cette nation qui ait osé contester la vérité de quelques inscriptions ou de quelques monuments qui

étoient regardés comme authentiques. Cet attachement peut bien être l'effet de la peur que l'on a de l'inquisition ; car il n'y a personne, quelque sûr qu'il soit de la fausseté d'une opinion établie, qui osât s'en expliquer, en combattant le sentiment général dans un pays où sa vie et sa fortune dépendent du jugement que des hommes prévenus, et probablement ignorants, porteroient de son ouvrage : mais si jamais ce méprisable épouvantail cesse de menacer les gens de lettres, nous pouvons nous attendre à voir dans la Sicile la plus heureuse révolution dans les sciences.

Il y a dans cette ville une autre église qui mérite d'être remarquée, non pas pour son architecture ni pour ses ornements, mais parcequ'elle a été le dernier asyle du rit grec, qui étoit jadis le dominant dans toute l'isle, et qui fut peu à peu aboli par divers conquérants.

Cette église est dédiée à la vierge Marie de *Grapheo*, ou de la Lettre ; et c'est peut-être ce nom qui a donné à Lascaris l'idée de celle dont nous venons de parler. Elle se nomme aujourd'hui *la Cattolica*. Selon les canons grecs, l'entrée des monasteres étoit réciproquement défendue aux deux sexes ; les cathédrales étoient les seules églises où il fût permis aux hommes et

aux femmes de se trouver ensemble, mais sans se mêler. Ce fut cette permission générale qui fit donner à cette église le nom de *Catholique* ou *Universelle.*

Lorsque le victorieux Roger eut achevé la conquête de la Sicile, il établit un évêché à *Traina,* et soumit à son siege tous les chrétiens, tant grecs que latins, de son territoire. Lorsqu'ensuite ce siege fut transféré à Messine, il accorda aux Grecs un pasteur de leur propre rit sous le titre de *proto-papa,* dignité qui subsiste encore aujourd'hui, quoique son autorité et ses prérogatives soient considérablement diminuées.

Depuis le quatrieme concile de Latran, tenu en 1225, ces Grecs sont censés s'être conformés au rit latin; et, pour le prouver, ils sont tenus d'assister un certain jour de l'année au service divin dans la cathédrale, et d'y chanter certains cantiques qui décident les points contestés. L'école grecque de Messine fut en grande réputation, et a produit plusieurs hommes célebres, tandis que le commerce de cette ville fleurissoit encore, et avant que les séditions et la peste eussent diminué sa population au point de n'être plus que l'ombre de ce qu'elle avoit été; mais elle est depuis long-temps presque anéantie : les Grecs qui y sont établis maintenant envoient

leurs enfants dans le Levant pour y faire leurs études ; et quelque peu de lumieres et de connoissances qu'ils en rapportent d'ailleurs, ils ne manquent pas de s'y prévenir fortement contre les dogmes de l'église latine ; mais ils sont toujours assez prudents pour le dissimuler. Leur *proto-papa* est très richement vêtu, et il exerce plusieurs fonctions épiscopales, mais seulement pour la représentation, car il n'a point de pouvoirs spirituels ; c'est le pape qui le nomme, et l'archevêque de Messine le confirme dans sa dignité.

Le comte Roger avoit formé une institution semblable à *Reggio* en Calabre, quoique très ennemi de la nation grecque, qu'il savoit être peu affectionnée à son gouvernement : il jugea qu'il étoit de la bonne politique de traiter avec douceur un peuple encore formidable par son nombre, et de l'asservir insensiblement en le laissant vivre sous ses propres loix. Depuis le commencement du dernier siecle la communion grecque s'est entièrement anéantie à *Reggio*, et le curé ou pasteur de cette ville est un prêtre de l'église romaine.

Après l'établissement de la hiérarchie chrétienne, les fideles de la Sicile et de la grande Grece étoient soumis à la jurisdiction spirituelle

de l'évêque de Rome, et suivoient encore sa communion long-temps après que l'empereur Léon l'Isaurique eut refusé de reconnoître la suprématie de ce siege. Ce ne fut que dans le dixieme siecle que Pierre, évêque d'Otrante, pour faire sa cour au patriarche *Polyeucte,* et pour obtenir la dignité de métropolitain, adopta le rit grec, et montra aux ecclésiastiques de cette portion de l'empire l'exemple de la scission. La Sicile étant alors sous le joug des mahométans, et ne conservant plus de rapport avec Rome, imita à cet égard la conduite des Calabrois ; mais le comte Roger, zélé défenseur de la puissance des papes, et, par système, d'ailleurs fort ennemi de l'empereur grec et de sa communion, rétablit l'autorité du pontife dans la Sicile aussitôt qu'il en eut achevé la conquête (*a*). Il retint pour le domaine de la couronne un tiers des terres ; il en distribua un autre tiers à ses compagnons d'armes, et donna le troisieme à l'église, sans prétentions sur la dîme des deux autres tiers. Mais dans le temps même que l'on exerçoit envers le

(*a*) Il ne me paroît pas vraisemblable qu'il dépouillât de leurs biens les anciens propriétaires, d'autant que long-temps après il restoit en Sicile plusieurs familles de Grecs et de Sarrasins fort opulentes. (Note de l'auteur.)

clergé cette excessive libéralité, les loix de Sicile se précautionnerent à quelques égards contre leurs usurpations; et probablement elles ne furent pas toujours observées. Elles ordonnoient que tout ecclésiastique qui, de quelque maniere que ce pût être, auroit quelque portion des terres des laïques, eût à s'en défaire, soit par vente ou autrement, dans l'espace d'un an et de quelques semaines; mais des actes de transport fictifs, et d'autres subterfuges, rendirent ces précautions vaines. Ce fut le pape même qui porta le coup le plus sensible à la puissance ecclésiastique. *Urbain II,* par une bulle de l'an 1098, qui a donné matiere à beaucoup de controverses, institua le comte Roger et ses successeurs vicaires perpétuels du siege de Rome et ses légats en Sicile. Le pontife fournit ainsi aux souverains de cette isle des armes dont ils ont fait usage en plus d'une occasion contre les papes, et dont ils se sont servis avec succès pour repousser leurs usurpations. La puissance légatine est exercée par un tribunal appellé *la monarchia,* tribunal qui a été souvent attaqué et anathématisé. Le pape s'étoit flatté de l'anéantir dans le moment de crise pendant lequel la Sicile avoit passé sous la domination de la maison de Savoie, et engagea secrètement l'évêque de Lipari à rejetter l'auto-

rité du tribunal, et à appeller au pape de sa sentence; mais, contre son attente, Victor Amédée soutint ses droits avec vigueur, et les projets de la cour de Rome furent frustrés. Le tribunal de *la monarchia* juge de tous les appels de l'ordinaire, et connoît en premiere instance de toutes les causes pendantes entre personnes non justiciables des tribunaux ordinaires et soumis à la jurisdiction du pape seulement.

SECTION LVII.

MESSINE fut d'abord nommée *Zancle* (*a*), mot qui, dans l'ancienne langue du pays, signifie faucille, et qui, selon quelques auteurs, faisoit allusion à la forme de son port, ou, selon d'autres, à la fertilité du pays. Une colonie de Cuméens, peuple entreprenant et commerçant, attiré par les avantages de sa situation, en chassa les Siciles. Ces Cuméens furent chassés à leur tour par une troupe d'aventuriers de Samos, qui le

(*a*) Plusieurs chronologistes assurent que Messine fut fondée 530 ans avant la prise de Troie; ce qui feroit 1814 ans avant notre ere, et lui donneroit actuellement 3600 ans d'antiquité. Anaxilas, tyran de Rhege, s'étant emparé de Zancle par le secours des Messéniens, lui donna le nom de *Messene,* qui depuis a été changé en celui de *Messine.* (Note du traducteur.)

furent aussi ensuite par une colonie de Messéniens ; et ce fut alors que Zancle prit le nom de *Messine*, ou *Messana* (*a*). Le gouvernement de ces derniers ne fut pas de longue durée : car l'an 289 avant J. C. il fut anéanti par les Mamertins, peuple guerrier et féroce qui habitoit la partie méridionale du *Brutium*. Ces soldats ayant été reçus dans la ville, en retournant en Italie, de Syracuse où ils avoient été employés comme mercenaires dans l'armée d'Agathocles, saisirent cette occasion pour faire main basse sur les habitants

---

(*a*) Le nom de *Messine* ne peut pas venir de *messis* (moisson) comme quelques auteurs l'ont prétendu : car la ville se nommoit *Messine* long-temps avant qu'on sût un mot de latin en Sicile. (Note de l'auteur.)

M. Swinburne corrige ici, sans le nommer, son compatriote Brydone, qui dit aussi légèrement que mal-adroitement (tom. I, page 60) : « Les Latins changerent son nom « en Messine, de *messis* (récolte), pour désigner la grande « fertilité des champs ».

L'habile géographe Mentelle nous dit « qu'Anaxilas, « Messénien, devenu tyran de Rhege, ayant appellé de « ce côté ses infortunés compatriotes, chassés du Péloponnese par les Lacédémoniens, fit la guerre aux habitants « de Zancle, les chassa, et établit à leur place les Messéniens fugitifs. Ce fut alors, l'an de Rome 94 (660 avant « J. C.), que cette ville prit le nom de *Messene* ».

(Note du traducteur.)

et s'emparer de leurs biens. Pour se mettre à couvert du ressentiment des autres peuples de la Sicile, ils députerent vers les Romains, et implorerent leur protection ; ceux-ci, desirant étendre leur domination au-delà des bornes de l'Italie, jaloux d'ailleurs de l'accroissement de la puissance des Carthaginois, ne se firent aucun scrupule d'envoyer une armée consulaire au secours de ces assassins. Cette démarche fut la cause de la premiere guerre punique. Le seul avantage que les Mamertins retirerent de cette alliance fut un esclavage plus honorable ; car tel fut réellement leur état avec les Romains, sous quelque nom qu'on ait pu la déguiser.

Messine fut cependant toujours distinguée, et reçut du sénat des faveurs particulieres ; et, si nous en exceptons une période de peu de durée, lors des guerres du triumvirat, elle paroît avoir joui de toutes les prospérités de Rome, sans avoir partagé ses malheurs. A la ruine de l'empire son sort fut semblable à celui du reste de l'isle. En 829 elle tomba au pouvoir des Sarrasins. Mais elle obtint une capitulation très honorable et très avantageuse : car on abandonna aux chrétiens la moitié de la ville, et il fut stipulé qu'elle seroit gouvernée par ses propres loix, et exerceroit tranquillement sa religion ; dans l'autre partie de la

ville résida le bey, ou gouverneur, d'une des cinq provinces qui diviserent alors la Sicile. Malgré ces conditions favorables, Messine fut la premiere ville qui secoua le joug des Arabes, en 1037, lorsque *George Maniaces* débarqua sur le rivage du phare avec une armée de Grecs et de Normands. Elle résista ensuite à toute la force des musulmans, jusqu'à ce qu'enfin l'état de foiblesse de l'empire de Constantinople, déchiré de toutes parts, ne permit plus d'en attendre aucun secours. Cette malheureuse ville ouvrit alors ses portes à l'armée du calife, et éprouva tout le poids de sa vengeance : mais elle ne gémit pas long-temps sous le joug; car vingt ans n'étoient pas encore écoulés lorsque le comte Roger s'en empara par surprise, et la délivra de leur oppression. Pendant les croisades, Richard Cœur-de-Lion, roi d'Angleterre, et Philippe-Auguste, passerent l'hiver dans cette ville, lorsqu'ils étoient en route pour la Palestine, et leur séjour fut marqué par des querelles continuelles, des incendies, et des massacres. Les Messinois furent des derniers à prendre parti dans la conspiration des vêpres siciliennes; mais ensuite ils surpasserent en cruauté tous les autres Siciliens. Cette circonstance, et l'importance de la situation de leur ville, les désignoient comme devant être les pre-

mieres victimes de Charles d'Anjou. Il investit Messine si étroitement, et déclara si expressément sa résolution de n'accorder aucun pardon aux assiégés, qu'ils ne virent de salut que dans une résistance opiniâtre. Leur courage, leur persévérance, et les maux qu'ils éprouverent, furent extrêmes ; mais enfin leurs moyens et leurs ressources commençoient à s'épuiser sensiblement, et tout sembloit annoncer leur prochaine destruction, lorsque Roger Lauria parut devant le port avec la flotte aragonoise, força le prince françois à repasser le détroit avec précipitation, battit et détruisit devant ses yeux son armée navale. Robert, petit-fils de Charles Ier, l'attaqua depuis tout aussi inutilement. Mais pendant les troubles du regne de Frédéric III, Messine fut rendue à Louis d'Anjou, roi de Naples, et à la reine Jeanne, sa femme, qui y firent leur entrée en triomphe. Peu d'années après elle retourna à la maison d'Aragon. L'an 1662 fut remarquable par la révolte des Messinois ; ils secouerent le joug de l'Espagne, et se donnerent à Louis XIV. Elle fut pendant quelque temps puissamment secourue par les François ; mais avant que les Espagnols eussent emporté aucun avantage qui pût leur faire espérer de recouvrer une possession si précieuse, Louis se vit forcé, par des raisons

politiques, à abandonner ses nouveaux sujets au courroux de leurs anciens maîtres. Le désespoir de se voir ainsi délaissés, et les châtiments séveres qu'ils éprouverent, abaisserent la fierté des Messinois; et ils étoient encore consternés de ce coup, lorsqu'en 1743 la peste y fut apportée du Levant, et en détruisit la moitié. Cet enchaînement de malheurs a diminué successivement l'opulence, le commerce, et la population de Messine; et à moins de quelques circonstances favorables, elle ne pourra recouvrer sa splendeur. Le nombre de ses habitants ne passe pas aujourd'hui trente mille (49).

Le peu d'accueil que l'on m'avoit fait à Palerme me dégoûta de présenter à la noblesse de Messine les lettres de recommandation que j'avois apportées de Naples. Ainsi, après avoir visité les églises, et tout ce qui pouvoit d'ailleurs mériter mon attention, je me disposai à retourner à Naples. En conséquence je fis marché pour mon passage avec un Provençal qui commandoit l'unique bâtiment destiné pour le nord de la méditerranée qui fût alors dans le port. Je le payai grassement, à condition qu'il partiroit le lendemain matin, ou par le premier vent favorable; mais je n'eus pas plutôt cédé aux instances pressantes qu'il me fit d'envoyer mes équipages à

bord, qu'il commença à prétexter des moyens de retarder son départ, dans l'espérance d'avoir d'autres passagers, ou de quoi compléter son chargement. Il y réussit pendant plusieurs jours, et je passai ce temps très désagréablement à ne faire qu'aller et venir de mon logement au vaisseau. J'eus obligation à l'honnêteté du consul anglois de n'avoir pas éprouvé encore plus d'ennui. Voyant enfin que le capitaine ne songeoit pas à remplir ses engagements, et craignant que, si je m'embarquois sur son bord, il ne m'emmenât par humeur à Marseille, au lieu de me conduire à Naples, je pris le parti de louer une felouque à six rames pour m'y conduire. Le Provençal refusa de me rendre mes effets; et, de crainte qu'il ne fût contraint de me les délivrer par ordre du gouverneur, il appareilla, et alla mouiller à *Punta del Faro,* à quelques milles du port, où il jetta l'ancre avant mon départ (50).

FIN.

SPECIAL
92-
B8276
v.3
THE GETTY CENTER
LIBRARY